PROSPECTIVE DU PRÉSENT

Longtemps ignorée, la nuit fait aujourd'hui l'objet d'attentions multiples : à des fins économiques, on cherche à la conquérir dans des villes mobiles, démontables, qui vivent en continu et multiplient les événements festifs ; à des fins politiques, on veut protéger ce qui mérite de l'être et que l'on risque de perdre – le ciel étoilé, les animaux, la nature, les rythmes et les saveurs – si la colonisation de la nuit, voire sa « diurnisation », se poursuit…

Pour mettre la nuit en question(s) et s'interroger sur jusqu'où… ne pas ? laisser se poursuivre l'expansion marchande du monde, ce colloque a croisé regards et expériences : ceux du philosophe et du psychanalyste, ceux des artistes (cinéaste, musicien, peintre, photographe, poète…), ceux des acteurs économiques (tourisme, transports urbains…), ceux de chercheurs. On s'est demandé, par exemple, s'il existait un régime nocturne de la pensée (fait de mouvement, de seuils, de passages, d'apprentissages…) et si l'on pouvait éprouver la nuit une qualité propre de la sensibilité humaine.

D'où la question prospective. *Et si*, dans la mesure où elle révèle des expériences qui font appel à tous les sens, la nuit pouvait éclairer d'autres manières d'être au monde ? *Et si* la nuit, comme bien commun inappropriable, pouvait enrichir le développement durable de nouvelles dimensions, éthique et poétique ?

Ce livre présente les travaux du colloque de Cerisy qui s'est tenu en juillet 2004, et propose des contributions de *Sylvain Allemand, Kelly Basilio, Michel Benhaïem, Sophie Body-Gendrot, Sandra Bonfiglioli, Bruno Chaouat, Armelle Chitrit, Geneviève Clancy, Gilles Costaz, Didier Demorcy, Alain Didier-Weill, Catherine Espinasse, Ithzak Goldberg, Luc Gwiazdzinski, Edith Heurgon, Josée Landrieu, Robert Lévy, Bernard Millet, Jean-Luc Nahel, Anne Perraut-Soliveres, Laurent Queige, Étienne Racine, Éric Sandlarz, Jean-Pierre Texier, Carlo Werner.*

LA NUIT EN QUESTION(S)
COLLOQUE DE CERISY
Coordonné par Catherine Espinasse,
Luc Gwiazdzinski et Edith Heurgon
Diffusion Seuil

éditions de l'aube
27 €
9 782752 601568

COLLOQUE DE CERISY

l'aube ■ LA NUIT EN QUESTION(S)

Illustration de couverture : © Jon Syverson

COLLOQUE DE CERISY

Coordonné par Catherine Espinasse,
Luc Gwiazdzinski et Edith Heurgon

LA NUIT EN QUESTION(S)



l'aube
essai

La nuit en question(s)

La collection *Société et Territoire*
est dirigée par Xavier Gizard et Jean Viard

Série *Prospective du présent*
animée par Edith Heurgon et Josée Landrieu

Les colloques de Cerisy :

Entreprendre la ville. Nouvelles temporalités, nouveaux services, coordonné par Alain Obadia
Le travail, entre l'entreprise et la cité, coordonné par Gilles Jeannot et Pierre Veltz
L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme, coordonné par Daniel Cefaï et Isaac Joseph
Les métiers de la ville : les nouveaux territoires de l'action collective, coordonné par Edith Heurgon et Nikolas Stathopoulos
Prospective pour une gouvernance démocratique, Prospective (I), coordonné par Edith Heurgon et Josée Landrieu
Expertise, débat public : vers une intelligence collective, Prospective (II), coordonné par Fabienne Goux-Baudiment, Edith Heurgon, Josée Landrieu
Les nouvelles raisons du savoir, Prospective (III), coordonné par Thierry Gaudin et Armand Hatchuel
Des «nous» et des «je» qui inventent la cité, Prospective (IV), coordonné par Edith Heurgon et Josée Landrieu
S'engager autrement, lecture d'un colloque de Cerisy, Sylvain Allemand
Vers des civilisations mondialisées ? De l'éthologie à la prospective, Prospective (V), coordonné par Jean-Éric Aubert et Josée Landrieu

© GEMR et SECPB, 2005
www.aube.lu

ISBN 2-7526-0156-5

COLLOQUE DE CERISY

Prospective d'un siècle à l'autre (VI)

La nuit en question(s)

coordonné par
Catherine Espinasse, Luc Gwiazdzinski, Edith Heurgon

éditions de l'aube

Ouvrage publié avec le concours du
Centre culturel international de Cerisy-la-Salle



Coordination : Catherine Espinasse, Luc Gwiazdzinski, Edith Heurgon.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque *La Nuit en questions*, qui s'est tenu, du 20 au 30 juillet 2004, au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, avec le soutien de l'Institut pour la ville en mouvement et de la RATP (mission Prospective).

Ouverture

Edith Heurgon

Pendant dix jours à la fin de juillet 2004, se sont réunies, au Centre culturel international de Cerisy, une soixantaine de personnes pour débattre de la nuit qui, au risque de perdre sa valeur spécifique, se trouve aujourd'hui convoitée par bon nombre d'acteurs. Dirigé par Catherine Espinasse, Luc Gwiazdzinski et Edith Heurgon, le colloque a abordé la nuit de façon transversale et pluridisciplinaire : la palette de ses fonctions, la diversité de ses mythologies, la variété de ses représentations dans les arts, la littérature, la philosophie, mais aussi la multiplicité des pratiques auxquelles elle donne lieu selon les cultures et les contextes géographiques. Ont alterné éclairages théoriques, témoignages d'acteurs et ateliers de prospective visant à faire paraître, à partir d'initiatives locales, des futurs souhaitables. Au-delà des séances de travail, des interventions artistiques dans le parc du château de Cerisy, une exposition de photos de Françoise Eckard dans la salle haute des Granges, une nuit au cinéma à Hauteville-sur-Mer, une promenade dans la baie du Mont-Saint-Michel… ont permis d'éprouver ensemble quelques expériences poétiques nocturnes.

C'est de ses réflexions que rend compte le présent ouvrage composé de quatre parties, de trois intermèdes et d'un épilogue. À partir de contributions de nature très différente sur des sujets variés, il s'est agi de faire surgir quelques lignes de force aptes à renouveler notre connaissance de la nuit. Le parti pris adopté dans ce volume consiste alors à nous laisser d'abord envelopper dans une compréhension profonde de la nuit, riche des expériences artistiques qu'elle suscite, avant d'aborder les enjeux économiques et politiques que posent les nouveaux rythmes des sociétés contemporaines.

*

La première partie, *Penser la nuit*, donne successivement la parole au philosophe, au psychanalyste, à l'anthropologue, à une lecture avisée d'Homère, et s'achève par un questionnement prospectif.

Dans son introduction *Penser la nuit,* le philosophe Robert Lévy invite à une « mobilisation culturelle » à partir de la tradition philosophique, mais aussi de la littérature et de la poésie. Il situe *l'enjeu du débat : soit préparer une prise de pouvoir sur la nuit, soit organiser une défense de la nuit. Bien commun, chose inappropriable, patrimoine de l'humanité,* il propose de chercher l'essence de la nuit, de cerner le « *propre de la nuit* », d'en indiquer la *valeur* afin de montrer ce qui se perd avec le processus de destruction déjà largement entamé. Après une analyse linguistique (qui emprunte à Blanchot et à Genette), au plan des signifiés comme des signifiants, un troisième terme est introduit : la *lumière* qui, autrefois liée au jour, s'en sépare désormais avec son prolongement technique qu'est la *lumière artificielle*. Le problème serait alors cette nouvelle lumière intrusive dont le rayonnement programme la destitution de la nuit… En effet, à l'inverse de la nuit qui ne diffuse pas, la lumière est à la fois *fluide* et *flux*, matériau manipulable doté de rythmes propres.

Dès lors, la nuit, qui a *partie liée avec la nature*, se voit l'objet d'une conjonction de menaces qui poursuivent le même *idéal de la fin des ténèbres*… À la croisée des chemins où s'opère le passage, à bas bruit, d'un élément de la nature dans l'histoire, Robert Lévy exhorte à protéger le ciel étoilé : sa disparition aurait des effets désastreux au plan astronomique, écologique, esthétique, sanitaire.

Selon le poème d'Eugène Guillevic (« Il fait nuit ?/ça dépend/ça dépend de quoi ?/de nous »), l'existence de la nuit engage notre responsabilité humaine. D'où plusieurs questions : sommes-nous ici pour penser la nuit comme une chose précieuse ou pour participer à sa disparition ? Y a-t-il un *régime nocturne de la pensée* menacé par la disparition de la nuit ? Y a-t-il une qualité propre de la sensibilité humaine nocturne ? Traditionnellement métaphore de l'ignorance, la nuit n'est-elle pas, hors de la lumière aveuglante des préjugés, une condition de compréhension de l'univers ?

« Ça dépend de quoi ? » s'interroge alors le psychanalyste Alain Didier-Weill, qui suggère une réponse : d'une présence en nous capable de transformer le réel, d'un *rapport poétique au monde.* La nuit ne serait pas seulement *absence* (privation de lumière) mais « *présence* », suscitant l'angoisse, liée aux *ténèbres* qui précèdent la création. L'exemple d'un enfant de cinq ans, souffrant de frayeurs nocturnes, fait alors paraître le dilemme : allumer la lumière est efficace pour lutter contre les monstres, mais l'éclairage empêche de dormir. Grâce à un bandeau sur les yeux, l'enfant fabrique une *obscurité visitée par une lumière invisible* distincte des ténèbres qui renvoient à une *obscurité précédant toute lumière.* Cette nuit éclairée serait-elle alors celle qui « dépend de nous » ? L'aveuglement interviendrait quand la lumière invisible qui habite secrètement l'homme serait mise à mal. Se pose alors la question de l'existence de mythes capables de symboliser le réel face à cette clarté aveuglante. L'art et la psychanalyse seraient susceptibles d'apporter une réponse, dans la mesure où ils montrent la part de secret qui dans l'homme peut, en toute clarté, transformer le réel.

Dans *Les nuits d'ailleurs*, l'anthropologue Jean-Luc Nahel montre que, du point de vue étymologique et mythologique, la nuit doit l'essentiel de ses significations à la culture égyptienne, notamment au regard des troubles du temps qu'elle provoque. Entre ciel et terre, Nout donne naissance à cinq enfants durant les cinq jours qu'au-delà du calendrier classique elle obtient en jouant aux dés avec la Lune. Dans la mythologie grecque, la nuit entretient une union incestueuse avec les ténèbres d'où sont issus le ciel et la lumière. Seule représentation féminine qui dispose d'un pouvoir total dans la tradition orphique, elle évoque le sommeil, les rêves, mais aussi le commerce amoureux, l'affliction, et non moins le mensonge, la discorde, la vengeance. En Afrique, la nuit est porteuse de cérémonies initiatiques, sortes de thérapie sociale. Refuge de la tradition, occasion de transformations identitaires, dans les cultures afro-américaines, elle est à la fois expression de libertés d'être et souvenir d'identités passées. Temps de la danse et de la fête, la nuit polynésienne permet de résister à la mélancolie et à la dépression. Entre le monde des vivants et le royaume des morts, une conception anthropologique de la nuit doit aussi intégrer la représentation historique marquée par des événements tragiques et la symbolique des couleurs.

En écho, Kelly Basilio évoque *La nuit chez Homère* qui revêt une valeur pratique et symbolique dont l'ambivalence, chez Homère, relève d'une seule *réalité physique* et d'une seule *puissance nocturne.* L'*obscurité*, ou plutôt la *noirceur*, est la *substance* même de la nuit, *matière ombreuse* qui envahit périodiquement l'univers. Alors que le jour se lève en un point précis, la nuit « enveloppe ». Son « enveloppement » permet l'endormissement du sommeil ou de la mort : « De la tête aux pieds, la nuit vous enveloppe, elle noie vos visages. » D'ordre météorologique plus qu'astronomique, la nuit chez Homère évoque ce drapement obscur de l'évanouissement ou du trépas sous la forme du *brouillard*, de la *brume*, de la *nuée* qui possède la propriété de se répandre. De nature aérienne, cette *nuit providentielle* est manipulée par les dieux pour prêter assistance aux hommes ou les égarer.

Après ces questionnements anthropologique, philosophique, psychanalytique, Edith Heurgon tente un exercice de prospective du présent visant à *Préserver la nuit pour réinventer le jour*. Sous l'effet conjugué de forces qui aspirent à la « maîtriser », voire à la coloniser, la nuit est en danger. Menacée de banalisation, elle se fond dans un temps-paramètre, vide de substance et de valeur symbolique. Face à ces évolutions, plusieurs attitudes sont possibles : laisser faire et s'adapter, résister, réguler. Aucune n'est à la hauteur des problèmes. D'où l'enjeu prospectif : *et si la nuit* – où les relations qu'entretient l'être vivant avec la nature, avec lui-même, avec les autres, avec le monde, sont différentes de celles du jour – permettait d'imaginer *d'autres manières d'être au monde* dans la mesure où elle révèle des *expériences autres* et donne accès à une *pensée en mouvement* ? Certes, les chances de succès sont bien ténues au regard de l'irréversible spirale qui tend à imposer silence à la nuit. À moins que, comme le suggère Alain Didier-Weill, on ne soit capable de construire un *rapport poétique au monde.*

*

La deuxième partie de l'ouvrage traite, à partir d'approches physiologiques, psychologiques et sociologiques, des *Pratiques individuelles et collectives*.

Le chronobiologiste Bernard Millet, dans *L'homme, animal diurne*, rappelle que l'horloge biologique règle notre organisation temporelle sur des bases journalière et annuelle permettant de faire face, physiquement et intellectuellement, à notre activité. Toutefois notre *organisation temporelle est déterminée génétiquement*, la *succession jour-nuit* ne faisant qu'ajuster nos rythmes internes sur la durée de la rotation de la Terre. En outre, chez l'homme, la *vie en société* constitue un agent de synchronisation très puissant. C'est le fonctionnement de nos glandes endocrines qui organise notre activité en la planifiant. L'endormissement est lié à la sécrétion de mélatonine qui débute avant la nuit et s'arrête avec l'aube. La privation de sommeil engendre des troubles pathologiques et psychologiques. Mais les changements d'organisation du temps se font généralement à partir de considérations socioéconomiques, sans prendre en compte la biologie des individus et leur fonctionnement temporel, ce qui peut contribuer à leur fragilisation.

La psychosociologue Catherine Espinasse, dans un parcours traitant des *Temps de la nuit et âges de la vie*, met en relation les représentations et les pratiques nocturnes, principalement urbaines. Si les *temps de la nuit* apparaissent homogènes à celui qui dort, ils peuvent être spécifiés en trois périodes distinctes pour celui qui sort (le début de la nuit, le cœur de la nuit, la fin de la nuit). Avec l'allongement de la vie, les *âges* se différencient, faisant apparaître des *âges de passage* (longue jeunesse, non moins longue vieillesse) qu'il importe de reconnaître, non seulement comme transitions vers (ou de) l'âge adulte, mais comme de *vrais âges*. L'enjeu prospectif est alors celui d'un véritable *brassage* des différentes générations. *Mais la nuit n'appartient-elle qu'aux jeunes?* Si les jeunes, notamment les adolescents, sortent plus souvent (pubs, boîtes de nuit, clubs…), la nuit exerce aussi son attraction auprès des célibataires, des jeunes retraités, des touristes, bref des âges de passages, en quête de reconnaissance et de sociabilité. Seules les personnes âgées se trouvent exclues des activités nocturnes et, hors la télévision, peu d'initiatives sont prises pour les aider à vivre sereinement une période où elles se trouvent livrées à la solitude, l'angoisse ou la souffrance. *Et si* la nuit, en raison de la fluidité qui lui est reconnue, pouvait être l'occasion d'apprentissages de rythmes où le rêve, l'imprévisible, le plaisir trouvent la place qui leur revient ?

Étienne Racine analyse *le phénomène techno* qui, grâce à l'augmentation du pouvoir d'achat des jeunes et aux moyens de communication modernes, se propage désormais à l'échelle mondiale. Les fêtes techno, légales ou illégales, durent tard, souvent toute la nuit, voire plusieurs jours. La nuit y est un *enjeu*, un *moment de tension*, l'occasion d'un *rapport de forces* entre, d'une part, des jeunes pour lesquels elle constitue un *support d'évasion*, un *espace à conquérir*, et, d'autre part, les pouvoirs publics et acteurs privés pour lesquels

il s'agit d'un *terrain à préserver et à rentabiliser*. L'ethnologue distingue deux axes d'analyse : un *axe synchronique* (où la nuit apparaît, pour les protagonistes, comme support de la quête d'un idéal humaniste, et, pour les acteurs publics et privés, comme support potentiel de désordre et source de revenus) et un *axe diachronique* (où la nuit apparaît, pour les jeunes, comme moment d'utopie et d'évasion mais aussi d'apprentissage et, pour les acteurs privés et publics, comme opportunité de faire de la nuit un *moment rentable et attractif*, en captant l'énergie et la créativité des cultures émergentes). Ainsi ces deux dynamiques peuvent finalement se rejoindre. Se pose alors la question des moyens mis en œuvre pour accompagner ce passage de l'opposition à l'intégration.

En fin de partie est présenté le documentaire de Didier Demorcy, *La précision aveugle*.

*

La troisième partie est consacrée aux *Expériences artistiques* : peinture, photographie, cinéma, théâtre, littérature, et aux rapports entre l'art et la nuit.

L'atelier prospectif sur *La création lors des nuits ordinaires et pour les nuits extraordinaires*, animé par Catherine Espinasse, explore l'art à travers la nuit et la nuit à travers l'art. Au croisement des regards de divers intervenants, il soulève plusieurs questions qui alimentent la réflexion sur des futurs souhaitables capables de faire fructifier les liens entre l'art et la nuit.

D'abord est souligné le *caractère éphémère des œuvres spécialement conçues pour un événement exceptionnel* (Nuit blanche par exemple). Ne pourrait-on leur accorder une durée plus longue ? Quelles traces laissent-elles dans le paysage urbain ? Quelle est leur valeur patrimoniale ? Font-elles voir autrement la ville ? Puis sont étudiés les modes de création et de réception nocturnes : outre leur *caractère plurisensoriel*, ces œuvres témoignent d'une *quête de l'inconnu* et réinventent un nouveau rapport à la *lumière électrique*, comme l'illustrent les performances de Yann Toma qui s'appuient sur les potentialités fictionnelles de la nuit pour relier *mémoire intime* et *expérience partagée*. Alors que chacun, enveloppé dans la nuit sans différence de situations, vit intensément diverses épreuves des sens, que le mouvement devient plus fluide au travers de déambulations pédestres, de traversées de villes, de nouveaux modes de déplacement adaptés aux pratiques nocturnes (comme le troll qui opère par détournement et qui, furtivement, laisse des traces de son passage), insensiblement le débat se déplace du niveau artistique au plan politique. Certaines expériences participatives associent les habitants d'un quartier qui se réapproprient ainsi leur cité et dégagent une énergie à l'origine de tensions avec les pouvoirs en place. Comment distinguer le caractère extraordinaire ou ordinaire de nuits, selon que l'on cherche à en accroître, jusqu'à épuisement, l'intensité ou que l'on vise à exalter « ce qui en nous n'est pas maîtrisable par la raison » pour explorer un chaos de possibilités ?

D'où la question des futurs souhaitables : la nuit ne révèle-t-elle pas des potentialités de réinvention de la ville favorisant des expériences sensorielles et artistiques moins contraintes que le jour ? Interrogation immédiatement tempérée par la suivante : après une période de marginalité, ces pratiques ne risquent-elles pas d'être récupérées par le processus de marchandisation de l'art et de la culture ?

À partir d'une analyse de *Marcheschi nyctographe*, Bruno Chaouat étudie les pictogrammes de ce peintre de la nuit *, qui sont aussi des pyrogrammes, des écrits de feu, des mots au fond des peintures. Entre torpeur animale et vigilance humaine, il s'agit d'une œuvre qui joint une dialectique du jet nocturne de lignes et du montage diurne. Transie d'insomnie, elle nous fait percevoir la nuit, « épreuve de l'absence sans fin » (Blanchot), comme origine de l'art. Le sujet est dominé, dessaisi, possédé par la nuit, qui l'enveloppe, abolit sa mémoire et son identité. Expérience du vide, elle brise la syntaxe de l'espace diurne et fait perdre toute référence. Par son pouvoir sacré et fusionnel, elle consigne la perte du principe d'individuation. L'œuvre serait une réponse à la nuit qui mêle le sommeil et le feu. Peindre le feu serait une tentative pour retrouver l'expérience de la désubjectivation nocturne, pour échanger la maîtrise pour le vertige. Le peintre se consume dans le tableau « enseveli dans son propre cadavre, à l'intérieur de la nuit ». L'art, comme la nuit, résisterait au temps chronologique et au sens comme finalité. Créer procéderait alors d'un double mouvement : se hisser hors du paysage local, maternel, se déterritorialiser, et assumer une origine universelle. L'art serait ainsi dégagement, exil, puis retour à la source universelle pour accoucher de l'humanité.

Dans *La nuit, un défi pour le peintre*, l'historien d'art Ithzak Goldberg montre que la peinture associe à la lumière nocturne – celle de la lune – un espace d'incertitude, indéterminé, sans repères précis. Évoquant l'expérience paradoxale de la *camera obscura*, il note que c'est à partir d'un espace obscur que se forment l'appareil optique et les lois de la perspective engendrant l'espace stable de la représentation. D'où une distinction entre *la nuit* (phénomène naturel cyclique) et *l'obscurité* (qui peut être produite artificiellement) dont l'univers pictural maintient l'ambiguïté. C'est à la Renaissance qu'apparaissent de façon systématique les représentations nocturnes où elles accentuent l'impact dramatique de la scène principale et lui confèrent une dimension spirituelle. Un renversement s'opère à l'époque romantique où, avec les zones obscures de la nature, s'introduit l'intuitif, voire l'irrationnel. Se détachant des banalités quotidiennes, la nuit autorise alors une vision plus *poétique* de la réalité. « Espace du rêve », la représentation nocturne établit un lien direct entre le proche et le lointain, le palpable et l'inatteignable. Pour une partie de la modernité (Kandinsky, Klee, Malevitch), la peinture

* Précédé la veille par la projection de deux films de Jean-Paul Marcheschi : *Le Veilleur*, *Les sources rouges*.

« rend visible » et le passage à l'abstraction prend alors les allures d'une épiphanie qui se situe dans un moment proche de l'obscurité.

Dans *Au cœur de la photographie : la nuit*, Carlo Werner approfondit la question du noir-nuit dans trois domaines photographiques où la nuit joue un rôle important : la *photographie pictorialiste*, mouvement du début du XX^e^ qui présente des photos où s'introduisent l'obscurité et la nuit ; la *photographie matérialiste* des années 1980-1990, qui amène à réfléchir sur la relation noir-nuit ; la *photographie existentielle* avec, notamment, le travail de Françoise Eckard (qui a présenté une exposition dans la salle haute des Granges pendant le colloque). Dans ces œuvres, la nuit n'est pas seulement un repère social, une ambiance, mais l'insertion de plages de tonalité noire ou gris sombre dans l'image, à regarder comme telles. De même que Malevitch revendiquait dans sa peinture d'arracher le bleu du ciel pour en faire une *couleur* à part entière, certaines photos visent le blanc, d'autres l'opposition des tons noir-blanc dans une relation de tensions avec les corps représentés. Mais, au-delà de l'abstraction, ces trois ensembles rappellent que le noir est aussi la *matière* première de l'image photographique. Bref, le noir-nuit touche à la spécificité du média, et le met en question.

Pour Sylvain Allemand, organisateur de la *Nuit au cinéma*, le septième art prend son essor avec la fée Électricité et la ville lumière. Prolongement de notre capacité imaginative (comme, selon Leroi-Gouhran, l'outil prolonge la force physique), il permettrait de l'inscrire dans… la nuit des temps. Le cinéma exploite la force évocatrice de la nuit, sa propension à exacerber les sentiments ou à amplifier certains événements. Tous deux témoignent d'une certaine prédilection pour la marginalité. Les trois films projetés pendant le colloque mettent en scène des personnages en marge de la société : le « couple » Cora/Léo, respectivement chauffeur de taxi et musicien sans boulot dans *Extérieur nuit*, de Jacques Bral ; un prisonnier évadé dans *Feu rouge*, de Cédric Khan ; un acteur et une jeune femme perdus au milieu de Tokyo, dans *Lost in translation*, de Sofia Coppola. Comme la nuit, l'œuvre cinématographique se joue des frontières entre réel et fiction, est le lieu des ambivalences, des rencontres improbables. Cela confirme que le cinéma offre des catégories pour appréhender la réalité. Et s'il en allait de même pour la nuit ? Le cinéma peut-il renouveler nos représentations de la nuit, nous aider à apprivoiser l'univers nocturne ? S'il sait jouer avec les sentiments de peur que provoque la nuit, ne peut-il en faire un moment propice à d'autres regards sur le monde, aussi bien nocturnes que diurnes ?

Dans *Victoire de la nuit*, Gilles Costaz traite de la familiarité de l'art dramatique, de ses textes, de ses mises en scène avec la nuit. La nuit paraît une obsession du théâtre. C'est toutefois en plein jour que les Grecs ont inventé l'art dramatique et que d'autres cultures ont organisé leurs spectacles, du moins tant qu'ils sont restés proches des arts forains et du cirque. Mais le théâtre est aussi frère du conte qui se raconte dans un moment du secret et du groupe rassemblé. L'évolution du théâtre apparaît comme capture de la nuit : maîtrisant l'ombre et la lumière, il fait surgir à volonté le jour et la nuit.

Par ailleurs, la nuit au théâtre est le temps des métamorphoses, le moment de la crise, de l'affrontement, du danger, de l'amour qui naît ou meurt… Les metteurs en scène, avec l'aide des créateurs de lumière, poussent le théâtre vers la nuit. Les éclairages créent un monde visuel qui symbolise la noirceur du monde. Quant au spectateur, plongé dans l'indistinct, il devient oiseau de nuit, tandis que l'oreille entend des sons de nuit…

Avec son concert-conférence *Quelles nuits pour la musique?*, le pianiste Michel Benhaïem joue des musiques où la nuit peut s'entendre, et offre un commentaire d'interprète. Bartok, Chopin, deux nuits incomparables: l'une concrète, éveillée, affûtée; l'autre rêvée, intériorisée. Présente comme élément de musique, la nuit est repérable par la lenteur du tempo et la répétition d'un même motif. L'affinité de la musique et de la nuit tiendrait à leur rapport au non-voir: l'ouïe accompagnant un mouvement vers l'intérieur des choses. Au-delà des mots, Schumann fait entendre l'angoisse nocturne, dans ses états successifs, comme une émotion en mouvement: d'abord image obsédante, puis apaisement, errance, enfin dissolution finale. Aux antipodes d'une musique descriptive, c'est tout l'univers de la nuit que recrée Debussy, avec son temps immobile, sa sombre luxuriance, ses mystérieuses ruptures. Retour à Bartok où la voix de la nuit intérieure répond à celle de la forêt, abolissant toute frontière entre intérieur et extérieur.

Avec *La nuit superlative et ses constellations*, Armelle Chitrit invite à « habiter la nuit en poète ». Connaissable mais toujours incompréhensible, la nuit superlative fonde la subjectivité par l'altérité d'une présence à soi. Le poète de nuit, qui n'adhère pas à ce qu'il voit le jour, donne à voir autrement, temporalise les passages possibles entre les constellations, cherche du sens au-delà du sens, entre l'écriture et l'errance, entre l'expérience de l'inconnu et sa perception lacunaire. Un parcours est alors offert à travers la poésie nocturne, des préromantiques à Robert Desnos, en passant par Baudelaire, Nodier, Nerval, Verlaine, Rimbaud. Temps privilégié de la rencontre, la nuit permet à Desnos d'instaurer une voix en « état de veille » à l'aube d'une rhétorique nouvelle, d'« une poétique virulente qui multiplie les sens: sens des mots, sens du corps, sens de l'histoire, sens de la vie… » La nuit englobe alors les autres éléments (air, feu, terre, eau…), les habite aussi. Nuit et poème sont ici à la faveur d'une rencontre humaine. Habiter la nuit en poète signifie non seulement reconnaître son caractère inévitable mais aussi recouvrer la liberté que le jour ne donne ni au politique ni au songeur: rechercher une autre lumière… « Dans la nuit se tiennent nos apprentissages en état de servir à d'autres, après nous » (René Char).

Dans ses *Méditations sur la nuit*, Geneviève Clancy s'interroge sur la manière de penser le monde, moins dans une conscience des choses, que selon leur parcours dans l'immanence qui unit la pensée à l'univers. Elle pose la question d'une « conscience nuitale » capable de donner corps au lien charnel qui fait notre part d'univers. Cette entrée en nuit de la pensée serait un plan où l'on percevrait l'irradiance, où l'opacité des corps ne ferait plus écran entre la lumière et les choses, où, dépassant la fragmentation des

seuils opérés par les éclairages, on pourrait pénétrer l'espace imaginal de la lumière au levant des choses.

En écho de ces méditations, on trouvera, en fin de partie, l'adaptation théâtrale par Catherine Espinasse de *Rêve, je te dis* d'Hélène Cixous interprétée par Sonia Masson, et un texte de Jean-Pierre Texier intitulé *L'invention de la nuit*, spécialement écrit pour le colloque.

*

La quatrième partie propose divers éclairages sur les *Enjeux économiques et politiques* du développement des activités nocturnes, notamment dans les villes, et ouvre le débat prospectif sur l'économie de la nuit et les nouvelles mobilités.

En introduction, dans *Extension du domaine du jour. La nuit, nouveau champ de conflits et d'invention urbaine*, Luc Gwiazdzinski s'interroge sur l'émergence d'une société en continu. Longtemps territoire oublié, la nuit urbaine devient un espace-temps à explorer. Exploitant les nouveaux rythmes d'une société de services et de connaissance, la pression économique en accélère la conquête. Avec le décalage des horaires vers le soir, acteurs privés et collectivités intensifient leurs activités. Se pose alors la question des bornes d'un processus d'où émergent de nouvelles figures de « la ville en continu » (archipel, globale, festive…), peuplée de multiples tribus (citoyens, jouisseurs, travailleurs, exclus, reclus…) entre lesquelles apparaissent des tensions, voire des conflits, territorialisés ou génériques. Abordant la nuit comme un *espace vécu, éphémère et cyclique*, le géographe imagine quatre futurs possibles: la banalisation (la ville des 24 heures), l'autonomisation (séparation au plan politique), l'explosion (conflit permanent entre le jour et la nuit), l'harmonisation (conciliation entre le jour et la nuit). Dans ce dernier scénario, la nuit est à penser comme un système complet et équilibré assurant toutes les fonctions urbaines, où la citoyenneté serait continue dans l'espace et dans le temps, et le droit à la ville une réalité. Enjeu pour tous, la nuit s'affirme comme espace de projets, lieu d'invention d'une nouvelle urbanité, et aiguillon pour la recherche. D'où quelques pistes: définir un « droit à la ville » la nuit, reconstruire un système urbain complet, penser un urbanisme de la nuit, lancer un large débat pour un développement durable de la nuit.

Dans *La nuit à l'hôpital, une inversion de la hiérarchie des valeurs dans le soin*, Anne Perraut-Soliveres appréhende la nuit, d'une part comme l'obscurité dans laquelle baignent les êtres et les choses, d'autre part comme la manifestation de ce qui limite notre accès à la connaissance. Alors que le cheminement nocturne est « déambulation poétique bien avant d'être parcours initiatique », la mise en disponibilité de la raison permettrait d'accéder à « la nuit qui nous habite », de nous laisser fréquenter par des idées sans chercher à les domestiquer… L'infirmière nous fait partager la réalité complexe de la fonction de soignante nocturne avec ses paradoxes, ses lapsus, ses brouillages. Elle vit son expérience clinique comme relevant d'une *attention*

à l'autre en situation d'infériorité passagère déclarée. À l'inverse des infirmières de jour qui doivent passer sous silence les affects constitutifs de la relation soignante, les infirmières de nuit entretiennent entre elles, comme avec leurs malades, des relations où l'autorité s'estompe au profit d'une « solidarité » face à la peur. Mais alors que la médecine a tendance à reléguer le malade derrière les organes, le malaise des infirmières témoigne de l'incapacité de toute une profession, désormais évaluée selon les seuls critères quantifiables, à défendre ce qui fait sa raison d'être. C'est cet aspect subjectif que les infirmières de nuit sont les dernières à défendre : requises, incontournables, elles doivent pourtant rester invisibles… D'où l'urgence qu'il y a à défendre la nuit, non encore trop réglementée, pour son potentiel de créativité, de dépassement des limites afin d'accéder à ces qualités humaines requises par l'exercice professionnel nocturne.

Éric Sandlarz, psychothérapeute au centre Primo-Levi (dont le rôle est l'accueil et l'aide aux victimes de la torture et de la violence politique), dans *La nuit dérobée*, évoque la nuit traumatique où le temps des génocides rejoint celui du sida et sa dissémination à travers le monde. Il situe la nuit, temporalité de l'intime, du côté du féminin, voire du maternel. Quand on tente de voler sa nuit à l'homme, c'est son appartenance à l'espèce humaine qu'on cherche à atteindre. Pour endiguer les effets de la terreur, le centre Primo-Levi fonde son action sur le témoignage, comme acte politique capable de préserver la transmission de ce que « nous ne voulons pas savoir ». Les victimes de trauma retrouvent sur l'écran noir de leurs nuits blanches les mêmes images qu'à la télévision avec pour source commune la banalisation du mal. Comme distinguer le jour de la nuit, la réalité du rêve, quand le virtuel remplace l'imaginaire ? Doit-on accepter que les nuits des exilés politiques soient assujetties à l'empire de la chimie ?

Les contributions suivantes concernent spécifiquement les enjeux des nuits urbaines.

Dans *Nuits américaines*, la politologue Sophie Body-Gendrot souligne l'importance croissante de la nuit du point de vue de l'économie : avec la ville industrielle, le travail de nuit assure aux entreprises une production continue ; avec la ville des services et la présence des femmes sur le marché du travail, les horaires deviennent plus souples ; dans la ville globale, l'exigence de disponibilité, l'expansion géographique et le roulement continu provoquent une compétition exacerbée en l'absence de contraintes légales. L'empire de la finance dans les métropoles internationales reliées par de multiples réseaux, abolit le temps. S'organise à l'échelle mondiale la « migration virtuelle » d'employés qui traitent à partir de leur pays l'information pour les entreprises américaines. L'évolution des modes de vie suscite de nouveaux services alors que le travail de nuit, qui concerne majoritairement les minorités raciales et les populations moins qualifiées, s'exerce sans forte pression syndicale à l'égard des employeurs américains. Cependant des liens de solidarité se nouent entre les employés de nuit qui en apprécient la tranquillité, l'autonomie, l'absence de hiérarchie.

La sécurité urbaine est illustrée par l'exemple de New York où, à la différence de Paris, *il n'y a pas de dernier métro*. Si, au milieu des années 1980, le métro, déserté par ses usagers, était dangereux, la politique conduite par la municipalité a permis de restaurer la sécurité et de réduire la fraude. Cette approche policière se voit contestée lorsque, au-delà de la tranquillité publique, le contrôle se transforme en guerre contre la criminalité. On assiste aussi à une coproduction de la sécurité par les habitants de certains quartiers, visant à se réapproprier symboliquement l'espace public. Certaines municipalités font appel à des couvre-feux pour apaiser les nuits ou mettent en place diverses mesures d'éclairage, d'animations ou de transports. Mais, depuis le 11 septembre 2001, les choses paraissent changer : l'inquiétude venant désormais de l'extérieur, les rapports sociaux semblent reprendre de l'importance et la nuit regagner du terrain…

Faisant *le rapport entre la nuit et l'attractivité des villes en Europe*, Laurent Queige argumente une thèse selon laquelle *l'avenir du tourisme urbain serait la nuit*. Au départ diurne, l'offre touristique s'est diversifiée pour répondre aux attentes de loisirs nocturnes : d'abord, avec la musique et la danse, un tourisme lié à la fête ; puis, avec les courts séjours, des activités nocturnes, en ville, proposant, à côté des spectacles et cabarets, une palette de divertissements – orientée pour une part vers le tourisme d'affaires – allant du shopping à l'ouverture d'ateliers d'artistes, aux nocturnes des espaces culturels, à des visites alternatives de la ville. Les rapports sociaux qui s'y observent favorisent le rapprochement des individus, lesquels, moins soumis au travail, sont plus disponibles à la rencontre. L'enjeu économique est considérable pour les villes ainsi que les effets sur leur rayonnement international, et cela d'autant plus que les populations concernées – majoritairement des jeunes – deviennent prescripteurs de consommation. Par ailleurs, la nuit donne à voir autrement la ville, comme le prouvent certaines métropoles à forte attractivité nocturne : Berlin et Barcelone, Londres, Rennes, Lisbonne, Lyon, Marseille, mais aussi Montréal, Toronto et Sydney. Si l'image du *Paris by night* perdure, la situation est aujourd'hui plus ambiguë. Depuis quelques années, on observe un certain renouveau avec le décloisonnement des heures de nuit, l'émergence de nouveaux quartiers, l'explosion de lieux culturels alternatifs, la multiplication des rendez-vous professionnels et des événements festifs. Mais les nuits parisiennes se heurtent à certaines difficultés, à une relative résistance à l'égard de l'évolution des modes de vie, à une carence des transports publics et des services nocturnes, à la multiplication des conflits de la part de riverains intolérants au bruit…

Dans *L'urbanisme de la nuit*, Sandra Bonfiglioli prend pour référence l'urbanisme des temps qui vise à concevoir, au-delà de son aspect technique, un projet urbain de *l'habiter humain*. Son cadre théorique lui permet d'interpréter les processus de transformation spatiotemporelle de la ville habitée, la morphologie des habitants (résidents ou passagers), les caractéristiques des lieux, les usages des espaces et équipements publics, la structuration des mobilités. Au regard des transformations de la société, de

l'économie et des configurations territoriales, la nuit comme projet urbain est illustrée par trois exemples.

Le *district de plaisir* intègre « le sentir et les désirs humains » dans la sphère marchande. Il s'inscrit dans le territoire historique, ressource paysagère et culturelle, à travers une hybridation profonde de l'existant, où se côtoient résidents et habitants temporaires. C'est la ville même qui se transforme et qui se met en scène : l'éphémère, le temporaire, l'événement la rendent ductile, souple, démontable, transformable. Le lien entre l'économie du divertissement et le secteur agroalimentaire coproduit de nouveaux styles de vie et de mythes qui leur donnent du sens. D'où la question : l'action publique territoriale peut-elle influer sur un système d'actions intégrées qui, sous la pression d'une économie monde, au-delà des marchandises et des services, produit du paysage urbain ?

Les *villes mondiales*, *caravansérail des flux nomades*, sont illustrées par Venise, qui demeure une *ville presque vraie*. Des habitants temporaires, spectateurs et acteurs, viennent de toute la planète participer à la mise en scène d'*une architecture temporelle*. Le jeu qui régit cette transformation urbaine est la mimesis de la nouvelle ville dans l'ancienne enveloppe. D'où la question : des villes comme Venise appartiennent-elles encore au territoire dans lequel elles sont localisées ou sont-elles déjà la forme accomplie d'un territoire de flux nomades mondialisés pour lesquels la ville fonctionnerait à la manière d'un caravansérail ?

La *fête* est un rite de la société postindustrielle, capable d'attirer des foules avides d'explorer de nouvelles territorialités. La nuit, c'est tout un imaginaire de la ville, porteur de modernité, qui se construit. Loin d'un espace spécifique, la fête transforme tout ou partie de la ville, en lui conférant un caractère éphémère et démontable, en changeant peu la scène ordinaire, en intensifiant le génie du lieu. Toute la population temporairement présente vibre en chœur. La fête hybride les lieux de forte qualité architecturale et paysagère par une ville événementielle et éphémère. Ces nouvelles villes du temps, lieux urbains vivant selon des rythmes saisonniers, voire nocturnes, construisent leur propre architecture dans certains sites remarquables et dans la vie quotidienne de communautés qui entretiennent ces lieux pour d'autres habitants.

En conclusion, c'est l'espace-temps d'une nouvelle vie sociale mobile qui est en train de construire ses territoires, dans l'indifférence et l'impuissance des projets urbains. D'où la proposition d'engager des recherches sur l'urbanisme de la nuit en privilégiant deux axes : l'accueil dans la ville contemporaine, et la prospective du présent comme méthode de co-construction de futurs souhaitables.

L'atelier prospectif *L'économie de la nuit*, animé par Luc Gwiazdzinski, propose trois temps : cerner l'économie de la nuit, en mesurer les conséquences, engager un débat public et imaginer des solutions. Le paysage apparaît contrasté et la nuit résiste encore aux critères du jour, faisant apparaître quelques surprises (l'économie de la fête n'est pas aussi florissante

qu'on le laisse entendre ; les services en ligne ne sont pas aussi actifs qu'on le prétend ; la disponibilité 24 heures sur 24 apparaît davantage comme un produit d'appel que comme une activité rentable). Les formes traditionnelles de travail de nuit laissent progressivement place aux horaires atypiques, ce qui présente quelques avantages (salaires plus élevés, hiérarchie moins pesante, plus forte disponibilité, fierté d'appartenir à un peuple à forte identité) mais aussi bien des difficultés (conditions de travail, polyvalence de salariés moins nombreux, solidarité de façade, non-reconnaissance par « le jour qui décide et régente »). Tandis que l'économie de la nuit évolue avec les habitudes du consommateur, les restructurations menacent certaines activités, alors que d'autres, plus éclatées, émergent. Les conditions de travail se dégradent et des savoir-faire utiles disparaissent. Des savoirs de nuit, comme la polyvalence, ou les capacités de dialogue et de médiation, capables d'atténuer les tensions, seraient bien utiles le jour, de même que les comportements de solidarité et de soutien. L'atelier laisse ouverte l'alternative : banalisation de la nuit grignotée par l'économie du jour ou maintien de la spécificité nocturne en termes de services, d'économie, de culture ou d'identité ? Il élargit la réflexion à la nuit urbaine, active ou assoupie, festive ou laborieuse, contrastée ou homogène, dangereuse ou policée, spatialement polarisée ou diffuse. Entre insécurité et liberté, comment la rendre accessible et hospitalière, comment en faire un espace de créativité et de projet ?

L'atelier prospectif sur *Les mobilités nocturnes*, animé par Marlène Bensadoun et Edith Heurgon, part de trois questions : comment habiter la nuit par la mobilité ? Quels équilibres préserver et quels seuils négocier : jusqu'où… ne pas… ? Comment co-construire les services de mobilité avec tous les acteurs, au premier rang desquels les usagers et les agents ? Sur la base des démarches conduites par la Maison du temps et de la mobilité de Belfort-Montbéliard, Luc Gwiazdzinski formule un large questionnement, allant des méthodes d'exploration des mobilités nocturnes jusqu'aux formes de gouvernance la nuit, en passant par la nature des solutions à construire, leur adaptation aux attentes des jeunes, aux tarifications des services, aux problèmes d'information et de signalétique, aux relations entre le système de mobilité et l'environnement urbain. L'atelier étudie ensuite le cas de Paris (lieux et activités nocturnes, pratiques de mobilité, évolution envisagée du réseau et des services) et le compare à Londres. Puis, un débat s'engage autour du *passage d'une culture technique à une culture politique* posant la question de *la manière dont s'opère la concertation sur les objets de nuit*. Plus que celui du réseau, l'enjeu paraît celui du *service*, des priorités à définir et de leur mise en œuvre au travers de décisions effectives. Au-delà de leurs aspects fonctionnels, les services de transport ne peuvent-ils pas fournir l'opportunité d'*habiter poétiquement la ville*, d'une part en permettant une meilleure appropriation des espaces urbains par la marche ou les modes doux, d'autre part en se liant à diverses pratiques artistiques ; enfin, en devenant eux-mêmes, par un travail scénographique accompli au sein même des véhicules et des pôles d'échanges, le vecteur de créations culturelles ? Ne serait-ce pas

là une façon de satisfaire aux attentes de mobilité nocturne des urbains sans désenchanter la nuit ?

Constatant une perte de démocratie liée à la conception même de l'offre (la manière dont elle est façonnée transforme la ville, d'où la revendication légitime d'une continuité territoriale des services), est alors posée la question de la *parole des usagers*… Contrairement à certaines idées reçues, la nuit n'est pas plus dangereuse que le jour, du moins pour ceux qui la fréquentent, mais apporte convivialité, mixité des usages, nouvelles formes d'écoute, d'entraide, voire de civisme. Il y a davantage : la nuit permet une connaissance plus fine des usagers. L'atelier s'achève par une discussion sur le droit à la ville la nuit : comment, au-delà des nécessaires ajustements, définir une stratégie politique au sein de laquelle l'économie trouverait un cadre pour se développer ? Ne faut-il pas combiner approche politique, écoute des usagers, participation des acteurs, pragmatisme des solutions ? Comment formuler la question de ces droits sous l'angle de la « pensée nocturne » telle que le colloque a cherché à l'explorer ?

*

En écho final à la décade, tentant de reprendre les lignes de force qui ont traversé le colloque et de faire paraître les avancées conceptuelles de la réflexion collective, Josée Landrieu rend un *Hommage à la nuit*. Dans un premier temps, elle décrit le passage qu'elle a perçu d'une pensée de la nuit vers la « pensée nuitale » (pour reprendre le terme de Geneviève Clancy), argumentant de l'idée qu'au lieu de se combattre, les régimes diurne et nocturne de la pensée peuvent se mouvoir ensemble dans un rapport d'harmonie, à condition que ce dernier, au lieu d'être mis aux normes du premier, soit connu, reconnu et préservé. Définir la nuit par ce qui lui est propre et qui mérite d'être protégé (le *ciel étoilé*, la *poétique*, les valeurs de l'*intime* et du doute…) conduit à la concevoir comme *passage* entre expériences du jour et de la nuit, continuité et discontinuité du réel, provisoire et définitif… Trois notions peuvent caractériser la pensée « nuitale » : *l'entre-deux* comme territoire de seuils, de points de bascule, de surgissements ; la *saveur* qui intègre une relation subtile avec les choses, avec les êtres, avec le monde, développe notre capacité sensorielle et stimule notre énergie pour « faire face » à l'altérité ; enfin le *monstre* qui, chassé par une lumière artificielle, réapparaît ailleurs encore plus menaçant, et révèle le haïssable. Émancipée des cadres du jour, la pensée nuitale rencontre le risque du dérapage et de la démesure. S'impose alors, pour éviter que des futurs souhaitables « égocentrés » ne se transforment en futurs haïssables pour l'humanité, un effort de *vigilance* consistant à soumettre toute analyse à la question du « jusqu'où… ne pas… » et à s'interroger sur les valeurs à préserver.

Comment penser avec vigilance à partir de la nuit ? C'est autour de cet enjeu que, dans une seconde partie, Josée Landrieu esquisse quelques questions. D'abord en critiquant certaines interprétations quant à l'évolution des pratiques nocturnes. D'une part, si la nuit est bien un espace-temps culturel, le développement des activités nocturnes correspond moins au registre de pensée nocturne qu'à l'envahissement par une culture diurne où l'économie joue le rôle principal. D'autre part, si les événements extraordinaires initient les « passagers » à des expériences nocturnes, l'accent mis sur le festif, avec son caractère éphémère et épuisant, peut constituer une passerelle vers le tout économique. Loin de l'impérialisme marchand et de la profusion des lumières électriques, d'autres moments exceptionnels peuvent surgir d'une tension féconde entre ordinaire et extraordinaire, et ouvrir l'accès au sublime. D'où la question des typologies du régime nocturne de la pensée, autour des notions d'entre-deux, de points de bascule et de vibrations, où il s'agit moins de prouver la performance des choses que d'éprouver la différence féconde, de prendre en compte le mouvement.

L'hommage se termine sur la question de *l'inappropriable* qui a traversé tout le colloque, car, encore plus que le jour, la nuit révèle le danger qu'il y a à ignorer le caractère inappropriable de biens qui se trouvent menacés par la modernité : certains disparaissent en devenant marchandises, d'autres ne trouvent leur valeur que dans le partage gratuit, d'autres enfin, dont l'intimité doit être partagée, fondent le désir d'existence de chacun. Avec la nature, le ciel étoilé, la nuit apparaît comme l'un de ces biens. Par son caractère écologique et éthique, elle apporte une nouvelle dimension au développement durable et sollicite notre responsabilité collective.

1

Penser la nuit

Penser la nuit

Robert Lévy *

L'auteur de cette intervention introductive tient d'emblée à préciser qu'il n'a pas de révélation à faire ; il n'aura pas d'autre but qu'énoncer, en s'appuyant sur des analyses très furtives, quelques banalités qu'il espère stimulantes ou, si l'on préfère, après un effort de pensée et de mobilisation culturelle, prononcer quelques vérités de pratique (ou militantes). Par « mobilisation culturelle », il désigne ici des références, d'une part, à la tradition philosophique et à quelques problèmes qu'elle a élaborés et, d'autre part, à la littérature et plus encore à la poésie dont il exploitera certaines formulations. Il tient à dire que tout ou presque tout ce qu'il énonce est inspiré de lectures et donc d'auteurs auxquels il manifeste sa gratitude en les citant chemin faisant. Trêve de préliminaires à présent.

Il n'y a aucun doute : la nuit est d'actualité ; on veut penser la nuit, la connaître, en faire l'objet d'un savoir ; d'où, entre autres, ce colloque. Mais ce savoir visé tantôt prépare une prise de pouvoir sur la nuit, tantôt organise une défense de la nuit. Nous nous efforcerons, dans cette seconde perspective, de penser la nuit comme bien commun, chose inappropriable, patrimoine de l'humanité ; en un mot, comme nature. Il s'agira d'élaborer un savoir non pour pouvoir transformer mais pour devoir protéger. Il faut donc, d'une part, penser la nuit, en chercher l'essence, montrer ce qui la définit et, d'autre part, en indiquer la valeur, faire le début du tour de ce que l'on perd en la perdant (et le processus de perte est déjà largement entamé). Pour cela, il faut évidemment revenir sur le couple du jour et de la nuit.

Maurice Blanchot, Gérard Genette : la nuit partie précaire du jour

Maurice Blanchot, penseur attentif et aigu de la nuit, servira de point de départ. Il dit, dans *L'Entretien infini :* « La nuit ne parle que du jour. » C'est le jour qui est le recteur de la nuit. Il y aurait dans le jour une tendance à

* Professeur de philosophie.

l'extension : « le fier souci de devenir universel » avec, pour conséquence, le fait que l'élément nocturne risque de se retirer dans la lumière même. Il y aurait plusieurs décisions possibles du jour. Ou bien le jour accueille la nuit comme ce qui ne doit pas être franchi : la nuit est acceptée et reconnue comme la nécessité d'une limite ; ou bien la nuit est ce que le jour à la fin doit dissiper : le jour travaille au seul empire du jour, il tend à l'illimité – ainsi parlerait la raison, triomphe des lumières qui dissipent les ténèbres et donc la terreur ; ou bien la nuit est ce que le jour veut s'approprier : elle est l'essentiel qu'il ne faut pas perdre mais conserver, accueillir non plus comme limite mais en elle-même : dans le jour, doit passer la nuit ; le jour est alors le tout du jour et de la nuit et c'est la grande promesse du mouvement dialectique.

Éprouvons les vertus de la pensée de Blanchot en suivant Genette qui la prolonge explicitement, dans *Figures II*, et qui analyse le couple formé dans la langue française moderne par les mots « jour » et « nuit », pris et comme signifiés et comme signifiants, ainsi que dans le rapport que ces signifiés entretiennent avec leurs référents. C'est un « couple » en effet, et les deux termes sont unis par une relation très forte qui ne laisse à aucun de valeur autonome. « Jour » et « nuit », couple fait de deux « contraires » s'impliquant réciproquement, couple d'antonymes stricts. Reste qu'il y a deux « mais ».

Voici le premier : ce couple est en réalité un artefact langagier et n'est pas donné dans les choses (disons les référents), aucun objet du monde n'étant le contraire d'un autre. Le partage entre le jour et la nuit s'effectue entre les signifiés, dans la langue seule, qui impose des discontinuités à des réalités (des référents) qui n'en comportent pas en elles-mêmes ; la langue est un système d'unités discrètes et la nature une collection de réalités continues. Voici à présent le second : ce couple porte le nom – « jour » – d'un élément du couple (ce qui par ailleurs est la loi de certains mariages) et vingt-quatre heures étant la durée totale de rotation de la Terre, la nuit étant la fraction de ces vingt-quatre heures qui s'écoule entre le coucher et le lever apparents du soleil et le jour la fraction comprise entre ce lever et ce coucher, ces vingt-quatre heures, c'est aussi (et déjà) un « jour ». On a là un paradoxe : le rapport jour/nuit est un rapport d'exclusion mais aussi d'inclusion. Le jour est le tout du jour et de la nuit, et l'annexion de la nuit au jour serait comme déjà faite ou prédite dans la langue. Cette situation fait du « jour » le terme normal et de la « nuit », l'écart, l'incident, l'altération de cette norme, à laquelle il faudrait mettre un terme.

On passe de là évidemment à l'analogie du couple jour/nuit et du couple homme/femme (d'autant bien sûr qu'il y a *le* jour et *la* nuit), au machisme (le jour se prend pour le jour comme l'homme se prend pour l'homme ; la partie se prend pour le tout ?) et en même temps, il y a comme une richesse latente dans cette identité homme de la femme et jour de la nuit : la femme est la personne qui est à la fois homme et femme comme la nuit est à la fois nuit et jour ; de ce fait, la nuit devient le terme qui, par cet écart, cette tension, est valorisé et notable. On pourrait de là engager de modestes ouvertures vers les mathématiques (et poser que le jour c'est l'infini puisque partie et tout), vers les règles de l'arithmétique (si la nuit est la négation du jour, faut-il dire que

le jour est la nuit de la nuit et que la nuit est le jour du jour ?), ce qui conduit à la question suivante : est-il si évident d'affirmer que, sachant ce qu'est le jour, nous connaissons la nuit par l'opération de la négation comme semble le dire Descartes en ce moment de *la troisième Méditation* : « Et je ne me dois pas imaginer que je ne conçois pas l'infini par une véritable idée mais seulement par la négation de ce qui est fini, de même que je comprends le repos et les ténèbres par la négation du mouvement et de la lumière » ? La nuit serait ainsi beaucoup plus le contraire du jour que le jour le contraire de la nuit : cette relation de couple et de symétrie repérée plus tôt cesse d'être évidente. La nuit est-elle l'autre du jour ? Ou son « envers », comme on dit l'envers du décor ? Tout discours et toute parole sur la nuit porteraient en quelque sorte sur le jour. Retour : « la nuit ne parle que du jour » (Blanchot) ; c'est le jour qui s'édifierait dans la nuit, et la nuit ferait jour.

Tout cela se retrouverait dans le prestige du jour et de la lumière comme apparition de tout et dans l'envers nocturne de ce prestige qui fait de la nuit l'expérience de la seule disparition : « dans la nuit tout a disparu », dit Blanchot ; elle n'est que l'apparition du « tout a disparu ». Et les étoiles me direz-vous ? Patience ! Complétons !

Sur le plan du signifiant aussi, plusieurs remarques s'imposent. Et, tout d'abord, nuit est un mot simple ou, plus précisément, indécomposable (à la différence, par exemple, d'anticonstitutionnellement). Le couple jour-nuit n'est pas analogue au couple justice-injustice : jour et nuit sont deux substances. Ce qui conduirait à penser que la nuit n'est ni l'anti-jour ni l'in-jour, elle ne serait donc pas habitée par le jour. Mais, sur le plan phonique ensuite, les choses se gâtent ; dans une perspective cratylienne ou mimologique, les références à Mallarmé s'imposent (« Quelle déception devant la perversité conférant, contradictoirement à *jour* des timbres obscurs et à *nuit* des timbres clairs », *Œuvres*, Pléiade, p. 364) et à Paulhan (« Le mot nuit est clair comme s'il voulait dire le jour, mais le mot jour est obscur et sombre comme s'il désignait la nuit », *Œuvres*, t. III, p. 273) : la voyelle aiguë (u/y/i) évoquerait en effet, par une « synesthésie naturelle », une couleur claire ou une impression lumineuse : il y a dans le signifiant « nuit » (ou phonétiquement) une subtile luminosité : la nuit luit…

Ainsi, tout militerait dans le sens de cet expansionnisme du jour que le mot « nuit » lui-même, si on sait l'entendre et au risque de tomber dans l'onomatomancie, semble énoncer et annoncer ; et quelle en serait la cause ? C'est que tout simplement, dit-on, le jour est lumière. Même si toute lumière n'est pas jour et même si le jour naturellement n'a jamais fait d'ombre à la nuit. Je voudrais, après les vertus de Blanchot et de Genette, souligner une possible limite que j'énonce tout de suite : il me semble, et là encore je suis prudent, que leur réflexion reste enfermée dans ce que l'on pourrait appeler un journocentrisme ou un diurnocentrisme et que leurs analyses, par là, manquent cette nouveauté qui s'est installée, à bas bruit, dans nos nuits, jusque dans leur cœur, à savoir la lumière artificielle. Car massivement la lumière n'est désormais plus celle du seul jour ; nous vivons,

depuis quelques décennies, dans l'ère de la séparation de la lumière et du jour, et désormais le problème de la nuit n'est plus le jour, mais cette nouvelle lumière, ce prolongement technique du jour : la lumière électrique. Il faut introduire un troisième terme, absent jusqu'ici de l'analyse des rapports entre le jour et la nuit, à savoir la lumière.

Pour bien comprendre cela, il faut mesurer combien la lumière est intrusion, invasion, combien elle s'impose ; il entre dans la nature de la lumière une forme d'expansionnisme qui contient, à titre de programme possible, la destitution progressive et grandissante de la nuit ; tout se passe comme si la nuit était menacée par la naissance et donc la nature même de la lumière, comme si l'obscurité ne pouvait plus être dès que la lumière a commencé d'exister ; comme si – pour paraphraser Hegel – la naissance de la lumière était la mort de la nuit dont elle procède ; cette domination, certes sans violence, cette extinction génétiquement programmée ne peuvent se comprendre que si l'on médite sur deux termes proches mais différents : il y a *lux* et il y a *lumen*, et sur le déséquilibre qui résulte du fait que *nox* est sans « *nocten* » : la nuit ne rayonne pas, du moins me semble-t-il… En effet, par *lux*, on entend la substance lumineuse et, par *lumen*, le rayonnement de la substance lumineuse. Y a-t-il de même la lumière (de la raison) et les Lumières (les acquis, les conquêtes de la raison) ? Insistons et précisons. La lumière est multiplication d'elle-même comme le montre l'expérience sensible : d'un point de lumière, par exemple, d'une flamme de bougie, naît immédiatement une sphère lumineuse qui en est le rayonnement. *Lux* est l'origine de *lumen*. La lumière se présente comme la synthèse de l'un et du multiple : le point lumineux singulier (*lux*) engendre une multiplicité d'illuminations (*lumina*), il se réfléchit, et cette réflexion ouvre sur l'infini par le jeu des miroirs et de la reproduction, mais aussi par l'idée – certes fausse – de vitesse instantanée de la lumière et donc d'ubiquité (le même point de lumière est partout présent, multiplié une infinité de fois dans toute la sphère de son extension ; le jour à nouveau sous les traits de l'infini). On peut donc dire de là que l'ensemble de la matière est *capax lumini*, c'est-à-dire apte à devenir lumineuse. Et l'obscurité elle-même, loin d'être le contraire de la lumière, ne serait qu'en attente, que lumière atténuée, potentielle.

La lumière de plus est manipulable et c'est par là qu'elle peut devenir un matériau ; il y a un art ou des arts de la lumière (à tout le moins, l'architecture en est un) : il s'agit de conduire la lumière, de la diriger, de la multiplier, de la renvoyer, de l'absorber ; la lumière est un fluide, c'est un flux, elle est un matériau possédant un rythme, une spatialité et une temporalité, une vitesse. La lumière c'est aussi, mais d'une autre façon évidemment, Dieu ; elle est activité, expansion, et ce aux dépens de la nuit que l'on ne peut multiplier : la nuit n'est pas un fluide, et l'obscurité non plus. L'extinction des ténèbres est le programme du *fiat lux* et de l'illumination initiale. Il y a, dans cet « espoir » d'une disparition de la nuit, dans ce rêve du jour sans fin, dans cette attente du grand soir du jour mettant fin à la nuit, l'affleurement du fantasme d'un monde totalement humanisé, d'un monde

libéré de la nature, d'un monde sans nature. Il est vrai que, spontanément, nuit et nature se lient dans notre esprit : par le silence, la nuit s'oppose au *logos* – parole et raison –; par le sommeil, à l'activité ; par l'obscurité et le rêve, à la rationalité. Éliminer la nuit serait, dans ce cadre-là, indéniablement un progrès ; comme se passer de sommeil, vivre sans dormir est, par beaucoup, pensé comme la vie pleine et parfaite.

Par certains aspects, il y a une coïncidence, fallacieuse certes, entre des perspectives et des formulations religieuses et théologiques et certaines perspectives ou formulations du rationalisme classique dont l'objectif est de faire disparaître la nuit, c'est-à-dire l'obscurantisme ; c'est un programme en apparence universellement acceptable et sur lequel confusément s'adossent le prestige de l'électricité, celui de la fée du même nom et même chez Lénine de célèbres formulations sur le socialisme, l'électricité et les Soviets.

Des raisons de s'opposer à la destruction engagée de la nuit

Au nom de quoi résister à ce qui s'avance porté par la puissance de la langue et du cratylisme, par la physique de la lumière, par le pied de la lettre du rationalisme et par le tout premier acte de la création divine ? Et qu'y a-t-il donc, dans la nuit, qui vaille d'être protégé ?

Et plus précisément encore, il y a urgence, parce que ce qui est à protéger, c'est ce dont la destruction est largement entamée, à savoir le ciel nocturne, la vue des étoiles. Les causes ? L'éclairage puissant des villes, le halo des agglomérations, les illuminations de monuments, le suréclairage des sites industriels et des complexes sportifs, la multiplication en dehors des villes de bâtis éclairés en permanence (éoliennes industrielles…) ; les motifs ? la sécurité (mais la lumière rend repérables les victimes et favorise les agressions ; à coup sûr, elle permet les contrôles…) ; les effets ? ils sont esthétiques (le noir bleu profond de la nuit est désormais délavé), écologiques (menaces sur l'écosystème ; faune et flore menacées et disparition d'espèces, par exemple, de papillons qui ne pollinisent que la nuit, entraînant la disparition d'espèces végétales), économiques (gaspillage d'énergie), sanitaires (bouleversement du rythme naturel jour/nuit, nombreux troubles ophtalmiques liés à l'excès d'éclairage), astronomiques (cette lumière gâchée rebondissant vers le ciel éclaire les étoiles et les rend ici invisibles et partout moins visibles).

Il faut donc penser à la forme sans doute la plus méconnue de la pollution humaine : la pollution lumineuse dont nous mesurons les effets surtout, mais pas seulement, dans les villes et dans l'impossibilité d'y contempler le ciel étoilé. Le ciel nocturne est aujourd'hui en moyenne sept fois plus illuminé qu'il y a cent ans. En conséquence un humain sur cinq n'aperçoit plus la voie lactée. Nous vivons l'époque de la perte de la nuit étoilée et silencieuse, de son naufrage dans la lumière artificielle ; là est le paradoxe : la lumière, lorsqu'elle n'est pas à sa place et qu'elle n'est pas bien dosée (les ambiguïtés de *dosis*), interdit de voir. Comme dans les tragédies antiques il y

a là une forme d'hétérotélie ou de contre-finalité : *fiat lux, ergo* – il n'y a plus rien à voir. Nous vivons ainsi la fin – provisoire ? – de l'homme comme *contemplator cæli* et donc la fin de la liberté de regarder – mais qui peut bien s'intéresser à la défense de ce spectacle gratuit et sans retombées financières, le ciel nocturne ? Notre ciel nocturne urbain sans étoiles est à la nuit étoilée ce que sont au poisson les croquettes panées. Ainsi le dit un poète moderne des grandes villes : « Des étoiles ? Où ? » (Gottfried Benn, *Poèmes*, Gallimard, Banane, 1972). Telle est l'incrédule interrogation devenue désormais crédible. Il y a sans doute des hommes qui n'ont jamais vu d'étoiles. Nous touchons à l'une des difficultés de notre entreprise (« penser la nuit ») : la nuit est entrée dans l'histoire des hommes, à titre d'élément et non plus de simple cadre – comme le climat ; nous vivons cette transition d'un élément de la nature dans l'histoire et, comme presque tous les grands événements, il s'effectue à bas bruit.

Nous sommes à la croisée des chemins et c'est là l'un des intérêts de ce colloque : une chose, ici la nuit, peut être en questions de bien des façons. Je l'entends, ce titre – « la nuit en questions » – comme la nuit en question, *au singulier* ; la nuit est en cause, son existence même est remise en cause – il y a une question nuit comme il y a (eu ?) une question juive… Nuit et brouillard pour la nuit ?

Une fois encore on peut en revenir à la clairvoyance d'un poète, celle de Guillevic (dans *Étier*, Dialogues, Gallimard, Poésie) :

« — Il fait nuit ?
— Ça dépend.
— Ça dépend de quoi ?
— De nous. »

Tentons un commentaire. Je ne veux pas savoir, au sens militaire de cette expression, ce que Guillevic a voulu dire (ce qui ne signifie pas que peu m'importe) ; ce qui m'intéresse, c'est la présence d'une expression philosophique (ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas) à propos de la nuit ; et ce que dit Guillevic, c'est bien qu'il dépend de nous qu'il fasse nuit et, par là, il modifie le sens du verbe faire et le rapproche d'un agir ou d'une action : c'est l'homme qui ferait la nuit comme on dit d'un puissant qu'il fait la pluie et le beau temps. Ce qui m'importe aussi, c'est évidemment que cette action est collective (de nous) et que donc, nous pourrions collectivement détruire ou ne pas détruire la nuit. Nous pouvons la défaire ou la faire. De ce point de vue, ce que souligne Guillevic, c'est une dilatation, une extension du champ de l'action humaine : la nuit est donc, comme le climat, une réalité désormais historique, c'est-à-dire qu'elle dépend, quant à son existence, de la responsabilité humaine – notons au passage que Guillevic semble contredire ainsi René Char : « La lumière a un âge, la nuit n'en a pas » (*Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, p. 379). Laisserons-nous, comme dans une pièce, entrer le jour dans la nuit ? Laisserons-nous le jour coloniser la nuit ? Et s'il y a un mouvement de l'histoire, celui de la destruction de la nuit comme forme ultime de la nature, sommes-nous là pour penser la nuit

comme une chose précieuse (« un baume précieux », dirait Novalis…) ou pour participer à sa disparition ?

Mais sont-ce là les seules raisons qui, dès 1992, ont conduit l'Unesco à classer le ciel nocturne « Patrimoine mondial de l'humanité » ? En quoi consiste la valeur de la nuit ? Pourquoi, plus spécialement, cette défense du spectacle de la nuit étoilée ?

Il y a d'abord un attendu, le premier de la charte pour la préservation de l'environnement nocturne, et qui s'énonce ainsi : attendu que l'alternance du jour et de la nuit règle depuis un milliard d'années la vie animale et végétale sur la planète terre… Est-il besoin de commentaire ? Mais il y a plus, et nous sommes ici dans un autre des aspects les plus vifs de notre propos : qu'est-ce que la nuit apporte à la pensée ? Y a-t-il un régime nocturne de la pensée, que la disparition de la nuit évidemment menacerait ? Conduirait-elle à des pensées autres (le « sens » de la nuit ouvrirait à une science de plus pour reprendre une formule d'Auguste Comte) ? Et ce sens de la nuit, propre à la nuit, quel rapport entretient-il avec les étoiles ? Plusieurs perspectives s'ouvrent à nous, qui sont autant de raisons de militer en faveur de la protection de la nuit étoilée ; on peut envisager des raisons tournant autour de la qualité propre de la sensibilité humaine nocturne, d'autres d'un visage nocturne de la raison et de la valeur de la contemplation du ciel ouvrant à une forme de liberté de penser.

Il faut préserver la nuit parce que, dans le jour, je suis dans l'expérience du monde et je sors de moi-même : on peut ici penser à Aristote qui affirme que, quand je perçois une couleur, je me fais pour ainsi dire couleur ; la réalité de ce qui est perçu et celle de ce qui perçoit sont identiques (identité du sentant et du senti : sensation). Au contraire, l'obscurité ne crée pas cette identité, elle ouvre plutôt à une intériorité qui suppose le silence des perceptions. Cela conduit à l'idée d'une sensibilité nocturne et à Novalis, dans le premier *Hymne à la nuit* : « Les yeux infinis que la nuit ouvre en nous » (*Die die Nacht in uns geöffnet*). Ce qui est important, c'est « en nous ». La lumière du jour est limitation, identification, dans la finitude du regard accordé aux choses et déterminé par elles. Au contraire, l'obscurité de la nuit, c'est le retrait de la détermination concrète au profit de l'intériorité et de la totalité de l'être exempte de tout horizon, selon Vladimir Jankélévitch, dans un article intitulé « Le nocturne » : « Le romantisme allemand déteste la grande lumière cartésienne […], il découvre les vertus positives et la puissance des ténèbres ; […] c'est pourquoi Novalis appelle la nuit "le lieu des révélations". Le nocturne représente la fusion des qualités que l'intellect vigilant sépare, […] la couleur elle-même perd sa substantialité. De là la plaisanterie de Hegel, selon lequel, dans la nuit, toutes les vaches sont noires ou tous les chats sont gris : les couleurs deviennent fusibles et transparentes comme des âmes. La nuit submerge les fragiles distinctions de la logique, refait ce mélange infini d'Anaxagore que le nous avait défait. De là la valorisation du rêve par Novalis : "Le monde devient rêve, le rêve devient monde" (*die Welt wird Traum, der Traum wird Welt*). La

vie n'a pour fin que de confirmer le rêve. » (*Le Romantisme allemand*, Bibliothèque 10/18.)

Mais, dira-t-on, la nuit est traditionnellement une métaphore de l'ignorance ; justement, cette métaphore n'est-elle pas « obscurantiste » ? La nuit ne permet-elle pas tout au contraire de n'être plus aveuglé par l'aveuglante lumière des préjugés ? Pour les astronomes, en effet, le ciel est clair, même la nuit et plus précisément encore, c'est la nuit que les phénomènes célestes deviennent clairs : c'est l'absence du soleil, source d'éblouissement, qui rend possible une bonne observation astronomique. La nuit est en fait condition du savoir, d'un certain savoir : ce n'est pas une clarté paradoxale ou rhétorique, mais effectivement la nuit rend possible une investigation plus commode des astres et de leurs mouvements. La nuit est une des conditions de la compréhension de l'univers : elle est « moyen de voiler le soleil », l'astronome recherche, espère et attend l'éclipse (la nuit en plein jour) et, grâce à cette nuit diurne, il voit les étoiles telles qu'elles sont placées dans la journée : « *E tenebris autem quæ sunt in luce tuemur* » « Des ténèbres nous voyons (ou nous pouvons voir) les choses qui sont dans la lumière. » (Lucrèce, *De la Nature*, IV, 337.)

La nuit est en fait condition du savoir, d'un certain savoir en ce qu'elle rend possible une investigation plus commode des astres et de leurs mouvements ; et cette investigation nous apprend que le concept de nuit n'a aucun sens dans l'immensité de l'univers ; qu'il n'y a de nuit que pour un géo-observateur ; que la Terre n'est pas le centre de l'univers mais uniquement un point privilégié, celui de l'observateur.

La tombée du jour est un lever de rideau qui nous permet de voir le monde qui à ce moment vraiment se donne ; la nuit n'est en rien le sommeil de la raison ; elle est propice à l'émergence d'une pensée spécifique qui se livre sans réserve aux délices de la spéculation et cette rêverie devant la voûte étoilée d'une belle nuit est au cœur des soirs qui scandent les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle : « Peut-être que le spectacle du jour est trop uniforme ; ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue ; il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément et disposées au hasard en mille figures différentes favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. » Dans cet éloge de la nuit, chaque mot de ce renversement du créationnisme et d'un certain rationalisme serait à commenter ; je me contenterai de renvoyer aux analyses de Sylvie Taussig et de Christophe Martin dans les actes du colloque *Penser la nuit (XV-XVII^e siècles)*.

En militant pour la protection de la nuit noire et étoilée, on protège un lieu favorable à l'émancipation de la pensée, à l'affranchissement des préjugés, au rejet des dogmes de la religion, et qui invite à dépasser certaines des frontières et des métaphores de la rationalité. Prendre conscience des dangers qui la menacent est urgent et suppose – banalité stimulante ? – qu'on la repense pour ainsi dire à la lumière de l'électricité et des bouleversements qu'elle a insensiblement engendrés et dont Paul Valéry, dans ses « Regards sur le monde actuel », est l'un des rares penseurs à avoir pris conscience… Longue vie donc à la nuit, noire, étoilée et silencieuse !

La lumière secrète et la nuit

Alain Didier-Weill *

Je vais commencer par commenter ce magnifique poème de Guillevic que nous a lu Robert Lévy :

« — Il fait nuit ?
— Ça dépend.
— Ça dépend de quoi ?
— De nous. »

Posons cette question : ça dépend de quoi en nous ? D'une présence en nous qui est capable de transformer le réel : cette transformation du signifié « nuit » en un au-delà de la définition du dictionnaire se produit si le signifiant « nuit » surgit d'un rapport poétique au monde, se trouve advenir. Cette possibilité poétique existe en nous bien avant que nous ne maîtrisions la prose. Elle est la fonction même de ce poète originaire par lequel Winnicott définissait *l'infans*.

Nous, grandes personnes sensées qui discourons sur « la nuit », pouvons-nous nous laisser enseigner par ce poète originaire dont dépend le fait que, si la nuit peut « se faire », c'est qu'il y a un « faire » originaire par lequel la nuit peut – ou pas – nous être donnée ?

Notre raison d'adulte qui nous enseigne que la nuit est absence (privation de lumière) n'est pas équipée pour penser que, originairement, la nuit, bien au-delà de l'expérience d'absence de visibilité, peut se donner comme « présence ». Présence de la déesse Nuit sur laquelle il y a lieu de s'interroger, car c'est la présence de ce réel qui induit ce que l'on appelle la frayeur nocturne de l'enfant. Cette frayeur d'une présence, il faut savoir la distinguer de la possible détresse liée à l'absence de la mère.

Énigme de l'angoisse nocturne : pourquoi peut-elle être insistante au point d'empêcher l'endormissement ? Et pourquoi est-elle dépassable, comme si la nuit pouvait aussi devenir hospitalière au sommeil ?

Je pense à ce petit garçon de cinq ans, le petit Lucky, que j'ai suivi un certain temps à cause d'angoisses nocturnes empêchant tout sommeil. Sans

* Psychanalyste et écrivain.

avoir eu à étudier les mythes grecs exposant que le royaume de la déesse Nuit était le lieu où les monstres n'étaient pas interdits de séjour, le petit Lucky percevait que, si on éteignait la lumière de sa lampe de chevet, la présence de monstres divers se faisait sentir dans la chambre et refusait de quitter les lieux. Les monstres qui pouvaient le regarder, le toucher, le frôler, avaient un point faible : dès qu'on allumait la lumière, ils disparaissaient. Le petit Lucky pouvait donc lutter contre les monstres puisque la lumière était plus forte qu'eux, mais il était par là même devant le dilemme suivant : d'un côté, l'angoisse l'empêchait de dormir dans le noir, de l'autre, s'il allumait sa lampe de chevet, la lumière électrique l'empêchait de s'endormir. Conclusion : il était insomniaque. C'est dans ce contexte qu'il inventa un stratagème génial : il eut l'idée, pour pouvoir s'endormir, de laisser la lampe allumée en se mettant un bandeau sur les yeux.

Que met en évidence cette invention par Lucky du bandeau ? S'il s'endort grâce à l'absence de clarté, ce n'est donc pas l'absence de clarté comme telle de la nuit qui le terrifiait, c'est autre chose. Autre chose que je renverrais non pas à la nuit mais – comme l'indique la Genèse – à ce qui la précède : les ténèbres. Si Lucky peut s'endormir, c'est parce qu'il sait que la nuit que lui apporte le bandeau est une nuit dans laquelle existe de la lumière : lumière invisible pour lui (du fait du bandeau) mais visible pour les monstres.

Je définirai cette nuit éclairée comme cette « nuit » évoquée par Guillevic qui « dépend de nous ». Dans le cas du petit Lucky, la création de la nuit est création d'une obscurité visitée par une lumière invisible alors que les ténèbres, cause d'angoisse, renvoient à une obscurité dépourvue de tout rapport à la lumière.

Le petit Lucky nous permet d'aborder une question profonde : à quelle condition pourra-t-il, un jour, se débarrasser de son bandeau afin que la lumière invisible dont il a besoin pour s'endormir devienne sienne, suffisamment intériorisée pour ne plus avoir besoin d'un morceau d'étoffe ? Le paradoxe de cette « lumière invisible » est celui-ci : elle est, d'un côté, comme nous l'apprend Lucky, ce qui est nécessaire à l'homme pour qu'il ne soit pas assailli par les monstres des ténèbres mais, d'un autre côté, elle est tout aussi nécessaire à ce que la lumière de la raison ne réduise pas l'homme à l'état d'une créature entièrement éclairée par le pouvoir d'une raison sous laquelle il serait transparent.

Pourquoi en effet, quand la déesse Raison, promue par la philosophie des Lumières, prend politiquement le pouvoir absolu, engendra-t-elle ce qui fut nommé la « terreur » ? Et pourquoi, tout au contraire, la démocratie qui apparut à Athènes sous les hospices de la déesse Raison Athéna n'engendra-t-elle pas un régime de « terreur » ?

Je répondrai à cette question en faisant remarquer que la raison grecque parvient à transmettre une lumière qui n'abolit pas le régime de la nuit : par cette nouvelle lumière grecque, les créatures de la nuit ne furent pas abolies mais transformées par le pouvoir du langage. À l'instant où s'instaurait la démocratie athénienne les Érinyes ne furent pas mises à mort : elles demeurèrent vivantes dans une grotte obscure en acquérant un nouveau nom : les Euménides. Elles ne disparurent pas, mais apparurent désormais enchaînées par le pouvoir du langage qui les assignait à une place donnée où leur pouvoir fut limité par la loi.

Si la raison d'Athéna est symbolisée par la chouette qui prend son envol au crépuscule, quand le jour décline, c'est que la clarté de la raison d'Athéna – déesse favorite de Freud – n'agit pas immédiatement, mais dans l'après-coup : c'est avec le déclin du jour, quand l'homme n'est plus aveuglé par la clarté du soleil, qu'il peut acquérir la compréhension de l'univers, c'est-à-dire voir les étoiles.

Que veut dire le fait que l'homme puisse être « aveuglé » par la clarté du soleil ? L'aveuglement est ce qui se produit quand la « lumière invisible » qui habite secrètement l'homme est mise à mal. De la même façon que « la nature aime à se cacher » (Héraclite, fragments 123), la « lumière invisible » ne peut vivre qu'en demeurant cachée, mais cette cachette est fragile : la façon dont la science moderne, par ses sondes endoscopiques, introduit un œil indiscret dans les cavités les plus secrètes du corps humain, est production d'un viol, d'une violence que nous, psychanalystes, assimilons à une forclusion de la signifiance fondatrice du sujet.

Cette forclusion de la « lumière invisible » est génératrice de nouveaux monstres qui tendent à revenir dans notre réel de façon très inquiétante pour la civilisation : ces nouveaux monstres (l'œil endoscopique, les armes de destruction massives pour l'esprit que sont les jeux vidéo, les objets industriels devenus anonymes, *Alien*, n° 1, n° 2, n° 3…) ont ceci de particulier de n'être plus enchaînables – comme ont pu l'être les Érinyes – par le pouvoir langagier du mythe. La question qui se pose est celle-ci : avons-nous encore des mythes symbolisant le réel ?

Nous avons en revanche de nouveaux héros, de nouvelles héroïnes comme Superman ou bien la fée Électricité à ceci près que cette fée a des effets étranges : en rebondissant au ciel, ne parvient-elle pas à nous cacher les étoiles que la nuit cherche à nous révéler ? Face à cet attentat par lequel la science substitue sa clarté aveuglante à l'ombre, l'art et la psychanalyse répondent en démontrant qu'il existe dans l'homme un secret qui peut, en toute clarté, sortir de lui-même tout en exaltant son caractère secret.

Les nuits d'ailleurs

Jean-Luc Nahel *

Dans la mythologie égyptienne, en particulier issue de la cosmogonie héliopolitaine, Nout, la nuit, est la déesse du ciel, elle est aussi la voûte céleste. Elle est la fille de Shou, le souffle vital, et de Thefnout, la chaleur, la femme de Geb dont elle est aussi la sœur, elle est la mère de cinq enfants (Osiris, Orus, Seth, Isis, Nephtys). Surnommés les enfants du désordre par leurs querelles incessantes, ils provoquent les troubles du temps. Ils correspondent aux cinq jours épagomènes qui ne sont pas inclus dans les douze mois du calendrier classique. La séparation du ciel et de la terre par Shou conduit à une fracture de la temporalité marquée par le parcours du soleil. Shou avait interdit à Nout d'accoucher pendant les périodes normales du calendrier officiel. Alors qu'elle attend des quintuplés, elle se confie au dieu Thot qui lui propose de jouer aux dés avec la lune, ce qui lui permet de gagner cinq jours supplémentaires du calendrier qui correspondront aux jours de naissance de ses cinq enfants.

Les peintures hiéroglyphiques présentent Nout sous les traits d'une femme qui accueille les étoiles et les astres. La barque solaire navigue le long de son corps. Une des plus remarquables représentations de Nout orne le plafond de la sépulture de Ramsès VI dans la vallée des Rois à Louxor. Nout absorbe Atoum, le soleil couchant, qui sera métabolisé dans la traversée de son corps devenant Rê près de son ombilic et Kheperi (le soleil levant) près de son pubis.

Les théologiens d'Héliopolis la désignent comme la mère de Ra, le soleil, car chaque soir, elle l'avale pour le mettre au monde chaque matin. Elle est une divinité funéraire, souvent symbolisée par une vache, présente sur les couvercles des sarcophages protégeant de ses bras le défunt. Les barques des défunts naviguent sur son corps pour être ressuscités le lendemain. Ainsi la nuit, tant sur le plan de son étymologie que sur le plan de sa genèse mythologique, doit l'essentiel de sa signification, du moins pour les

* Anthropologue, président de l'université de Rouen.

cultures méditerranéennes voire européennes, à la créativité de la culture égyptienne. Il serait intéressant de mettre en parallèle la nuit de Noël et la nuit du 1er janvier avec les représentations osiriaques.

Dans la mythologie grecque, la nuit est issue d'un processus de scissiparité venant de l'Abîme (du chaos); elle aura une union incestueuse avec son frère Érèbe (les ténèbres), qui aura pour produit l'Ether (le ciel) et Hemera (la lumière du jour); dans la théogonie orphique, elle donnera naissance sans relation sexuelle antérieure à Oizes (l'affliction), Monos (le blâme), Omeiroi (les rêves), Hypnose (le sommeil), Thanatos (la mort), Kerr (la punition), Moros (le destin), les Hespérides (nymphes du ponant gardiennes des pommes d'or), Apatés (le mensonge), Philotes (le commerce amoureux), Némésis (la vengeance), les Parques (appelées aussi moires), Eris (la discorde). Elle régule le règne de Zeus. Dans d'autres théogonies, Nyx donne naissance à Ouranos (le ciel) et Gayâ (la terre) en s'unissant avec son père Protogonos petit-fils de Cronos; elle est souvent représentée comme la mère de tout ce qui existe, mais, dans la littérature grecque, elle est considérée essentiellement comme la mère des Érinyes (Tyche, Alecto et Megare) furies vengeresses qui appliquent la volonté des dieux en cas de transgression de l'ordre social sous la forme d'une condamnation à un épisode de folie violente. Elle est souvent associée à la mort, à l'enfer, aux rites magiques secrets et sorciers. La nuit dans la théogonie orphique est pratiquement la seule représentation féminine disposant d'un pouvoir total. Les Romains reprendront l'essentiel de la tradition grecque pour ce qui concerne la nuit.

Dans les traditions chamaniques, la nuit est le plus souvent le temps des rythmes d'initiation: ainsi, dans la tradition apache mescalero près de White Mountain, lorsque les jeunes filles observent leurs premières règles vers l'âge de treize ans, une cérémonie d'intronisation de la jeune adolescente devenant adulte a lieu après la pleine lune de juillet. Les jeunes de la communauté ont le corps peint de pigments végétaux et dansent toute la nuit autour d'un feu, cimentant ainsi leurs liens avec leur groupe; l'initiation apache est associée à une danse dite des esprits dont l'origine ne semble liée qu'aux dernières guerres indiennes de la fin du XIXe siècle, les Apaches avec Géronimo ayant été les derniers à résister jusqu'en 1905. Cette cérémonie, qui dure près de six heures, est extraordinairement intense avec une forte participation émotionnelle de l'ensemble du groupe.

Les représentations initiatiques nocturnes sont aussi très fréquentes en Afrique, en particulier au Sénégal avec le rite du N'doep, remarquablement décrit et filmé par le docteur Collomb. Il s'agit d'une cérémonie participant d'une thérapie sociale conduisant une personne se sentant exclue du groupe, en l'occurrence les Lébous de Rufisque, à franchir à rebours les étapes de sa vie jusqu'à ce qu'elle retrouve sa situation de fœtus dans le ventre de sa mère. La cérémonie dure sept jours et sept nuits, une vache est généralement sacrifiée aux esprits ancestraux des Lébous et l'impétrante est revêtue de l'estomac et des intestins de la vache, ce qui la conduit à retrouver une harmonie avec ses ancêtres spécifiques. Les nuits cérémonielles sont réservées aux

danses et transes avec parfois des phénomènes induisant une véritable fascination par le groupe de cette temporalité identitaire retrouvée. Depuis peu de temps, le N'doep a été interdit au Sénégal car il était parfois assimilé par les groupes voisins à un trouble de l'ordre public et à une consommation d'alcool excessive. La nuit est porteuse de cérémonies voisines dans l'ensemble des ethnies africaines. La cérémonie du Mashawe que l'on trouve en Zambie correspond trait pour trait au N'doep des Lébous.

Au Brésil, les religions afro-américaines, tels la macoumba et le candomblé, proposent aux pratiquants des cultes une alternance identitaire qui les conduit en quelque sorte à être chrétien le jour, avec un prénom chrétien et une expression religieuse le plus souvent catholique, mais à retrouver la nuit leurs identités africaines. Les cultes afro-américains, brésiliens, utilisent les transformations identitaires et en particulier la transe avec prise de possession du corps des adeptes par les Orishas essentiellement lors d'activités nocturnes. La nuit est donc le refuge de la tradition africaine, en particulier Yoruba, spécificité africaine propre aux esclaves qui n'avaient pas le choix de leur appartenance culturelle puisque, dès leur arrivée au Brésil, ils étaient acculturés d'office. La nuit était donc porteuse de leurs libertés d'être et gardienne du souvenir de leurs identités passées. Dans les traditions amérindiennes, en particulier amazoniennes, les rites d'initiations ont souvent lieu la nuit et sont porteurs, associés le plus souvent à la prise de produit hallucinogène, de relations identitaires fortes avec les ancêtres morts.

En Polynésie, en particulier aux Îles sous le vent, la nuit est le temps de la danse et de la fête, comme le montrent les cérémonies dites du Tiurai qui sont en réalité des représentations festives commémorant l'arrivée des Maoris sur le « *fenua* », c'est-à-dire sur l'île accueillante, terre matricielle nouvelle de ce peuple. Le Heiva, c'est-à-dire le festival de danse et de musique du mois de juillet, constitue pour l'ensemble des peuples maoris répartis dans toute l'Océanie un anniversaire identitaire qui se renouvelle tous les quatre ans faisant se retrouver les Maoris de Nouvelle-Zélande aussi bien que ceux d'Hawaï. La nuit polynésienne est crainte par les pêcheurs qui ne se permettent de naviguer sur les lagons qu'aux premières lueurs de l'aube. La nuit rend le lagon « tabou » car il est alors porteur des fantômes des morts que l'on appelle les Tu-paupau. Les nuits polynésiennes de juillet sont des phénomènes contra-phobiques permettant aux populations de résister à une sorte de mélancolie induite peut-être par la petitesse des îles qui a pour effet paroxystique le Fiu, type de dépression pouvant conduire au suicide. La Nuit polynésienne festive de juillet est aussi le temps des concours de danse, des concours de chants de groupes musicaux, préparés tout au long de l'année de manière extrêmement active et donnant ainsi du sens à la question de Gauguin: *Qui sommes-nous? d'où venons-nous? où allons-nous?*

La nuit, d'un point de vue anthropologique, doit intégrer la représentation historique et, pour ce qui concerne les derniers siècles, il nous suffira de citer la nuit de la Saint-Barthélemy caractérisée par le massacre des protestants, la nuit du 4 août pendant la Révolution française caractérisée par l'abolition des privilèges, mais aussi la grande peur, la nuit de cristal inauguratrice de l'extermination des juifs en Allemagne, le terme *Nacht und Nebel* désignant la disparition physique des juifs gazés et incinérés dans les camps d'élimination.

La nuit est parfois qualifiée par une couleur qui définit sa symbolique mentale: la nuit blanche caractérise l'insomnie totale mais aussi la veille et l'anxiété, la nuit bleue définit une période marquée par des actes terroristes induisant la peur sous la forme d'explosion de bombes, la nuit rouge qualifie une temporalité marquant un massacre ou des assassinats en série, la nuit noire indique l'absence totale de lumière, mais aussi l'absence d'espérance.

Il nous faudrait terminer par le titre de la fameuse poésie de Victor Hugo, « *Oceano nox* », dans laquelle le marin, la nuit en mer, est comparé à un individu situé entre le monde des vivants et le royaume des morts.

La nuit chez Homère

Kelly Basilio *

Théoclymène : « Pauvres gens ! À quel mal êtes-vous donc en proie ?… de la tête aux genoux, la nuit vous enveloppe […]. »

Eurymaque : « Cet hôte fraîchement débarqué n'est qu'un fou ! Guidez-le, jeunes gens, vers la porte, au plus vite ! Qu'il aille à l'agora voir s'il fait nuit ici ! »

Nous avons là, réunis dans un même passage de l'*Odyssée* (XX 351 et 362 [1]), les deux sens du mot « nuit » : Eurymaque feint de prendre à la lettre l'exclamation « symbolique » – et prédictive – de Théoclymène.

La nuit est peut-être le phénomène de la nature que l'homme a le plus intimement intégré : il y conforme sa vie pratique et quotidienne mais il lui donne aussi la forme de ses angoisses les plus profondes et de ses désirs les plus latents. Elle revêt ainsi pour lui une double valeur, pratique et symbolique, cette ambivalence ayant donc entraîné l'existence d'un sens figuré à côté du sens propre du mot qui la désigne.

C'est, sans aucun doute, le caractère sombre de la nuit proprement dite qui a permis cette dérivation de sens : nuit est alors devenue synonyme d'obscurité au sens le plus large. Cependant, alors que l'homme moderne peut généralement avoir conscience que, par exemple, la « nuit de l'ignorance » ou la « nuit du désespoir » ne sont que de simples métaphores, pour l'humanité homérique, nuit « naturelle » et nuit « symbolique » ne sont pas essentiellement différentes, ou plutôt, il n'y a pas, à vrai dire, pour elle de nuit « symbolique », il n'y a qu'une seule et même réalité *physique*, une seule et même nuit, une seule et même *puissance* nocturne. Et donc, ce que nous serions tentés de prendre pour métaphorique chez Homère « sert à exprimer (sa) conviction […] et celle de son temps de l'identité fondamentale des forces agissant en l'homme avec les forces de la nature [2] ». Une simple analyse lexico-sémantique peut déjà nous le laisser entrevoir.

Homère dispose, comme tout auteur, de deux manières de signifier une notion, celle de la dire par son nom et celle de l'exprimer sans employer ce

* Université de Lisbonne.

nom. Pour dire la nuit en l'appelant par son nom, Homère n'use pas seulement de nuvx mais encore de composés de ce mot, qui ne sont pas toujours traduisibles par des mots français de la famille de « nuit ». Sur les 134 occurrences de nuvvvx que l'on dénombre chez lui, 115 expriment la nuit proprement dite et il faut noter que les 31 composés s'y rapportent exclusivement. Pour signifier la nuit proprement dite, Homère peut aussi exprimer son obscurité. Or, remarquablement, parmi tout son arsenal de mots « ténébreux », un seul signifie spécifiquement chez lui l'obscurité de la nuit sans s'appliquer à aucune autre ombre : c'est knevfa". On le trouve 16 fois dans les deux épopées et il exprime exclusivement la nuit tombante. Skovto", dont nous trouvons 15 occurrences, ne concerne jamais chez Homère la nuit proprement dite, alors qu'inversement, nuvvvx peut intervenir comme son synonyme. Ce mot s'applique aux ténèbres de la mort au moment précis où elles s'emparent de l'homme.

Troisième expression de l'obscurité, zovfo" (12 occurrences) désigne chez Homère tout autant la région de l'ombre dans l'espace (le couchant) que les ombres des enfers. Quant à evrebo", on ne le trouve que sous sa forme majuscule et jamais il ne s'applique à l'obscurité de la nuit proprement dite. En revanche, nuvx peut référer le domaine du zovfo".

Cette diversité d'emploi de nuvx, qui peut donc désigner d'autres champs de l'obscur et peut se substituer ainsi aux termes les plus spécialisés – nuvx peut même remplacer, comme nous le verrons, ajvhvvr ou ajcluv", ce « brouillard » si particulier produit par la divinité pour protéger ou égarer les mortels – sans que la réciproque se vérifie chez Homère (on ne trouve parfois que des mots de la famille de ces termes employés comme épithètes de nuvx), semble confirmer mon hypothèse de départ sur le sens à la fois vaste en extension, bien que très défini en compréhension, du mot.

J'insiste sur ce dernier point : susceptible de désigner chez Homère non seulement la nuit proprement dite mais encore, on l'a vu, la mort, et même cette « brume », intervention ponctuelle d'un dieu dans l'épopée, nuvx, à chaque fois, réfère, répétons-le, une seule et même entité physique, une seule et même force de la nature, une seule et même puissance nocturne.

C'est ce qui d'emblée ressort des prédicats physiques qui lui sont habituellement associés et qui, remarquablement, se retrouvent, pour l'essentiel, d'un emploi à l'autre du mot, ces prédicats exprimant les attributs de ce phénomène qui ont le plus frappé les Grecs d'Homère. Pour commencer, son trait le plus distinctif, est le plus évident – pour ainsi dire ! –, le propre trait définitoire de la nuit proprement dite, son obscurité. Celle-ci, par conséquent, représente le sème central, celui qui, comme on l'a vu, permet de faire le lien entre nuit proprement dite et nuit « symbolique », mais qui, comme on va le voir, pour l'humanité homérique, est le propre trait constitutif de toutes ces « nuits ». Ces nuits, encore une fois, et pour cela même, par ce même trait, n'en forment qu'une, une seule et même nuit, ou plutôt, une seule et même nuvx – car il est déjà ressorti de cette étude ceci de fondamental, et tel en est précisément le but, que notre « nuit » et la « nuvx »

d'Homère ne recouvrent pas toujours les mêmes notions et que l'une ne saurait prétendre être l'équivalent exact de l'autre. Ce qui ne m'empêchera pas néanmoins de recourir parfois, par commodité, au mot « nuit », quoique toujours avec la conscience de ce décalage.

Trait constitutif, donc, de nuvx, l'obscurité, ou plutôt, en toute rigueur, la *noirceur*. À preuve, l'épithète, homérique s'il en est, de mevlaina ou kelainhv, accolée quasi systématiquement à chacune de ces trois « nuits » ou, plutôt, à chacune de ces trois manifestations de cette même « nuit », qui donc, *par nature*, est noire, qui est de nature noire, je dirai même de *consistance* noire, cette noirceur étant perçue, et conçue, comme étant sa substance, la matière même dont elle est constituée, en même temps que son être, son « identité » en quelque sorte. Car il m'apparaît à l'évidence que la nuit n'est pas perçue, ni ne saurait donc être conçue, par l'homme homérique, comme elle peut l'être par l'homme moderne, négativement, comme *absence* – de lumière solaire et, par dérivation, de lumière tout court (selon le *Petit Robert*) ; la nuit ne saurait être conçue par lui comme pure absence de quelque chose mais comme étant, à part entière, *quelque chose* elle-même et forte présence, au contraire, de ce quelque chose qui la constitue.

Nuvx est donc matière – et elle est puissance : matière ombreuse envahissant périodiquement l'univers –, c'est la nuit proprement dite, alternant quotidiennement avec le jour ; ou susceptible à tout instant de s'emparer, passagèrement ou définitivement, de tout un chacun – c'est l'évanouissement ou la mort ; ou, enfin, pouvant providentiellement envelopper mortels ou dieux pour perdre ou secourir les premiers.

Vécue fondamentalement comme puissance par les Grecs d'Homère, divine puissance, nuvx n'est pourtant exprimée que deux fois avec un N, mais sous nuvx humanisée se devine encore vive la présence de la divinité.

Cela transparaît même au niveau de la référence la plus anodine, en apparence, à la nuit de tous les jours, y compris comme pur repère temporel, du fait que son expression est le plus souvent formulaire chez Homère.

Déjà les mots homériques semblent tous des « mots chargés de sens » (evpea pteroventa : *Il.*, XXIV 75, 744…). Ils pèsent, ils portent, comme habités par les forces qu'ils expriment. « Mots-forces » avant d'être des « mots-signes », écrivait justement naguère Chantraine. Cela me paraît d'autant plus sensible lorsqu'ils intègrent des formules, fixés, cristallisés pour être perpétués par leur répétitivité, dirait-on, rituelle. Formules *consacrées* sans doute, familières, attendues de l'auditoire auquel s'adresse l'aède, formules requises, dans lesquelles semble percer encore, plus ou moins confusément, un arrière-fond religieux, voire, parfois, comme une trace de l'« horror » sacrée primitive ; formules quelque peu apotropaïques ou destinées – sait-on jamais ? – à s'assurer la bienveillance de l'instance divine éventuellement concernée ; solennelles, à coup sûr, du fait même que ce sont des formules, il y subsiste toujours au moins une forme de révérence, sinon de piété ; tautologiques, elles n'en paraissent que plus formelles ; immémoriales, lapidaires, elles posent catégoriquement l'immuable pour mieux vous pénétrer de l'énigme impénétrable, de

l'ambiguïté fondamentale – bienveillante ? malveillante ? – de la divinité.

Il en est donc ainsi, tout particulièrement, des formules qui ont trait à la nuit et, notamment, de celle, redondante s'il en est, qui inlassablement, implacablement rappelle, au cas où on ne le saurait pas assez, qu'elle est *noire*.

Cependant, il est une seconde formule épithétique, apte par son dynamisme, à traduire, par excellence, la nuit comme force vive : nuvx qohv – « la nuit rapide ». Surprenante peut-être au premier abord, elle témoigne à la réflexion de ce qui dans le phénomène nocturne a le plus impressionné, à mon sens, l'humanité homérique. À l'origine, sans doute, de cette formule, l'observation, en pays méditerranéen, de la saisissante soudaineté de la tombée de la nuit.

Deux vers de l'*Iliade* (VIII 485-486) rendent pour ainsi dire palpable cette instantanéité de l'envahissement nocturne :

> ejvn dvejvvpes (en) jWkeanw lampo;n favo", hjelivoio
> evlkon nuvkta mevlainan ejpi ; zeivdwron ajvrouran

« À ce moment, traduit Mazon, tombe dans l'Océan le brillant éclat du soleil et il attire la nuit noire sur la terre nourricière. »

« À ce moment » : cette liaison semble amener une brusque rupture (que l'aoriste contribue à marquer) à la dispute orageuse de Zeus et d'Héra, voire une conclusion nette. De même, la nuit surprend Achéens et Troyens en pleine bataille, les uns agréablement, les autres désagréablement. Le verbe, notons-le, est brutal : le soleil « tombe » dans l'Océan. Les derniers mètres de la pente de la journée paraissent les plus à pic : l'astre du jour les dégringole irrésistiblement. (À l'inverse, les premiers moments du matin sont gravis lentement par l'aurore, *Il.*, VIII 66.) Cette chute du soleil produit un effet immédiat (simultanéité que traduit le participe elkon [3]) : comme par contrepoids, il « attire » la nuit qui envahit instantanément la terre. La violence du contraste est rendue par une formulation frappante : c'est le « brillant éclat » du soleil qui, en tombant, amène « la nuit noire ». Il n'est rien dans ces deux vers qui n'évoque le parfait équilibre de ce chassé-croisé, surtout l'admirable mouvement en chiasme. C'est, me semble-t-il, le couple de vers, unique dans l'*Iliade*, absent de l'*Odyssée*, le plus descriptif de la venue de la nuit, succédant sur le champ au coucher du soleil.

Ulysse, chez Alkinoos (*Od.*, XIII 28), « guette » (cela peut donc se produire d'un instant à l'autre et cet instant est sensible) « le rapide déclin du soleil embrasé ». L'expression ici aussi est particulière : Homère, une fois de plus, y délaisse ses formules habituelles du coucher du soleil pour donner tout son sens à ce précieux, ce divin instant qui signifie la fin des misères de son héros.

C'est donc un moment unique qui n'échappe pas au regard, ce qui explique que le plus souvent le poète ne s'attarde pas à le décrire. Son expression est, encore une fois, presque toujours formulaire et solennelle : « c'est le moment », « la voici », « la nuit est là ». C'est, à vrai dire, l'instant le plus solennel du jour parce que le plus perceptible et le plus impression-

nant. Le passage de la nuit au jour est, à l'inverse, insensible : Homère ne signale jamais un moment où au levant apparaît le soleil, comme il indique l'instant où il a disparu complètement au couchant.

Car il est aussitôt remplacé par la « nuit noire » qui est aussitôt universelle : la « nuit rapide », c'est aussi cela : c'est cette immédiate ubiquité noire. L'*Iliade* et l'*Odyssée* supposent sans doute (la terre est conçue plate et ronde) que la nuit survient partout avec la même rapidité : comme épithète de nature de nuvx, qohv n'est jamais liée au contexte, l'accompagnant même quand il n'est pas question de sa venue, la suivant aussi mécaniquement que melaina ; parfois même, d'ailleurs, nous trouvons les deux épithètes formant ensemble avec elle.

À peine le soleil disparu, la nuit prend donc possession de tous les points de la terre, les envahissant tous synchroniquement. Quand le soleil monte, le matin, les zones qui en sont plus éloignées sont moins éclairées que les autres ; dès l'instant de son avènement, la nuit est partout égale à elle-même. Le jour « apparaît », « naît » en un point précis du ciel ; la nuit « vient », « est là », « enveloppe ». Son arrivée n'est pas d'abord remarquée en un point précis du ciel ; elle est tout de suite omniprésence.

D'où son universel empire – et son universelle emprise.

Force vive, son arrivée en trombe a la vertu d'arrêter séance tenante toute forme d'activité humaine – et divine ! –, de stopper net, de faire avorter tout déploiement d'énergie, aussi déterminé, aussi puissant soit-il : Désormais, pas le moindre répit jusqu'à l'heure où la nuit, arrêtant leur élan, viendra séparer les guerriers » (*Il.*, II 380-388).

Ces vers sont un véritable tableau en action. Nuvx est sujet de diakrinevei : la venue de la nuit brise l'unanimité d'un mouvement de foule, l'élan confondu des Achéens (le raccourci d'expression est à cet égard significatif : littéralement, la nuit « disperse l'élan des guerriers »).

La nuit est un signal de trêve avec lequel on ne peut marchander : « Il est bon d'obéir à la nuit » (*Il.*, VII 282, IX 65…). Sa venue est la seule force capable de « faire » rebrousser chemin au terrible Hector, « au milieu même du massacre des Argiens » (*Il.*, VIII, 497 *sq*) ; et, plus « rapide » que les « pieds rapides » d'Achille, elle seule peut mettre un frein à la fougue du Péléide (*Il.*, XVIII 267).

Même les ébats des prétendants cessent avec la fin du jour (*Od.*, I 422), et les gémissements aussi doivent obéir à sa loi (*Od.*, XVI 220). Zeus lui-même craint de lui déplaire (*Il.*, XIV 261).

Chose amusante : la chute d'Héphaïstos, lancé du haut de l'éther (*Il.*, I 592), semble avoir été exactement chronométrée par le Cronide :

> « Je tombais tout le jour ; au coucher du soleil, j'atterris à Lemnos. »

Peut-être parce que c'est là que se trouve, en même temps que le sanctuaire d'Héphaïstos, le pays du Sommeil (*Il.*, XIV 230) et qu'arrivant juste à l'heure où celui-ci vous prend, le dieu peut y trouver, pour toute une nuit, le

meilleur repos de ses fatigues.

Nous touchons ici au principe même de l'omnipotence de la nuit : le « charme » despotique de cette endormeuse. « Rapide », la nuit l'est surtout par l'infaillible action que sur vous elle exerce : son enveloppement noir est un envoûtement contre lequel, homme ou dieu, vous ne pouvez lutter longtemps.

« Dompteuse des dieux aussi bien que des hommes » (*Il.*, XIV 259) : telle elle est dite dans l'épopée homérique, significativement, dans la seule référence qui lui soit faite comme divinité et, plus significativement encore, par la bouche même de ce pouvoir, divinisé, dont elle vous dompte : Sommeil. Sommeil qui est précisément qualifié aussi de « dompteur de tous les dieux et de tous les hommes » (*Il.*, XIV 233), voire dressé, plus spectaculairement encore, en pandamavtwr (universel dompteur) : *Il.*, XXIV 5 ; *Od.*, IX 373.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, il est d'ailleurs indiqué comme enfant de Nuit, ce que présuppose sans doute le fait que, chez Homère, ce soit auprès d'elle qu'il ait été porté à chercher refuge contre les foudres de Zeus, malicieusement conscient, du reste, que la toute-puissance du « maître des dieux et des hommes » s'arrêtait précisément à celle de sa terrible et primordiale mère (*Il.*, XIV 259-261).

Homère, cependant, attribue un frère à Sommeil (*Il.*, XIV 231), un frère jumeau même (*Il.*, XVI 672), qui n'est autre, on l'aura deviné, que qavnato" : Trépas, et non Mort, traduit Mazon, fort pertinemment, car il est dieu, tout comme Sommeil – et non déesse. Trépas n'est donc que l'autre face, lui ressemblant à s'y méprendre, de Sommeil, Sommeil à qui est justement prêté un aspect redoutable et « perfide » (*Od.*, VIII 444, IX 333…), mais qui est, néanmoins, le plus souvent souhaité et béni des hommes d'Homère, comme étant l'infinie « douceur », rare « présent » « divin » (*Il.*, II 19 ; *Il.* VII 482) jamais concédé aux mortels (d'où les plaintes légitimes de ceux qui, comme Pénélope, se le voient refuser – *Od.*, XIX, 512), Sommeil « mou », « qui délie les membres », Sommeil « de miel », aux antipodes de l'autre, haï, pardessus tout, des Grecs, le « sommeil d'airain » qu'est Trépas (*Il.*, XI 241).

Trépas, tout comme Sommeil, est donc issu de Nuit. Rien de plus naturel pour les Grecs d'Homère que de lui supposer cette intime parenté, si pour eux, tout comme le sommeil, et comme la nuit, c'est sur les yeux qu'avant tout s'abat la mort.

Nous trouvons en effet dans l'épopée homérique de fréquentes descriptions du moment de la mort, surtout dans l'*Iliade* où elle sévit particulièrement sur le champ de bataille. Or ces descriptions ont ceci de commun qu'elles présentent toutes la mort comme une sensation visuelle et même, pourrait-on dire, oculaire.

Déjà l'évanouissement, cette mort temporaire, pour laquelle Homère, remarquablement, use des mêmes formules que pour la mort proprement dite, le poète le présente souvent comme une « nuit sombre » qui « enveloppe les yeux » (*Il.*, XI 356, XIV 439…).

Ainsi, ce qui pour nous est d'ordre purement organique, pour Homère, est une intervention extérieure, un corps obscur qui vient « envelopper » les

yeux. Tel est le sens du verbe kaluvptein, dont use généralement le poète en ces circonstances : dissimuler quelque chose à la vue tout en enveloppant celle-ci de ténèbres. Cette matière sombre, assez large et souple pour entourer les yeux de part et d'autre (amfiv), Homère lui donne donc souvent le nom de nuvx, et il insiste sur sa noirceur en l'accompagnant, comme la nuit proprement dite, de l'épithète kelainhv, mevlaina – mais aussi ejvrebennhv :

Thvn de; kat ! ojftalmw'n ejrebennh ; nuvx ekavluyen.

« Une nuit sombre enveloppe ses yeux », peut-on encore traduire ; cependant, nous vérifions bien ici que la sensation est oculaire, au sens, pour ainsi dire, tactile, les ténèbres se posant littéralement « sur » les yeux.

Dans ces descriptions, le mot spécifique, « mort » ou « évanouissement », peut donc ne pas intervenir, l'évanouissement ou la mort n'étant rien d'autre précisément que ce bandeau de nuit sur les yeux ; et faire mourir quelqu'un, rien d'autre que de « l'envelopper des ténèbres de la nuit » (*Il.*, XIII 425). À noter, cependant, dans cet exemple, que l'obscurité ne recouvre pas seulement les yeux mais le corps tout entier : un homme qui ne voit autour de lui que ténèbres s'y sent totalement immergé. Dans l'*Odyssée*, nous l'avons déjà vu, Théoclymène, prédisant la mort des prétendants, s'écrie :

« De la tête aux genoux, la nuit vous enveloppe, elle noie vos visages » (XX 351).

Pour donner plus de force à l'expression, dans ce cas particulier, le poète renouvelle le formulaire kaluvptw, en le remplaçant par le verbe eijluvw qui signifie envelopper « en s'enroulant autour ».

La nuit de la mort s'empare véritablement du corps entier du mourant :

stugero" dvvajramin skovto" ei|le
« et l'ombre horrible le saisit »

Skovto" est justement de ces mots qui expriment cette totale mainmise des ténèbres de la mort, à l'instant précis de leur assaut.

Cependant Homère use d'un troisième terme encore pour désigner ce drapement obscur de l'évanouissement ou du trépas : ajcluvs qui, plus qu'un « brouillard », évoquerait plutôt une éclipse, étant ténébreux au point de totalement intercepter la lumière du soleil (*Od.*, XX 325) mais qui, remarquablement, possède, comme l'obscurité, la vertu liquide de se « répandre » (*Od.*, XXII, 88). On retrouve donc toujours cette idée généralement exprimée par kaluvptein : les ténèbres de la mort s'épandent instantanément et assez largement pour recouvrir tout le champ visuel, du fait même qu'elles s'abattent sur ces yeux qui permettent de voir (*Il.*, V 696, XVI 344).

Homère décrit donc le moment de la mort (ou de l'évanouissement) comme un moment de perte (ou de défaillance) de la vision, perte (ou défaillance) qu'il attribue à un agent externe, un voile de ténèbres qui *vient* envelopper les yeux et plonger le corps tout entier dans les ténèbres. À ce voile, le poète peut donner, indifféremment, le nom de nuvx, de skovto" ou

de ajclu", faisant intervenir ces mots dans des formules où n'apparaît pas le terme exprès, qavnato". C'est donc que l'obscurité qu'ils expriment est, au moins, la propriété dominante de la mort.

Et en effet, on trouve des formules semblables aux précédentes intégrant cette fois le mot qavnato" :

« […] et la sombre nuée du trépas l'enveloppe » (*Il.*, XVI 350) ; « […] jusqu'au jour où la mort nous eût enveloppés de son nuage d'ombre » (*Od.*, IV 180).

L'obscurité est donc considérée comme une nébulosité, nébulosité assez épaisse pour être totalement opaque (mevlan). Cependant, cette fois, nefos ne se trouve pas seul mais précisé par qanavtou. Est-ce donc que cette nuée noire est une propriété de la mort, ou n'est-elle pas plutôt sa substance, la matière même dont elle est constituée ? Je pencherais volontiers pour cette seconde hypothèse, comme le laisseraient supposer d'autres formules homériques :

« […] et sur lui s'épand la mort destructrice de vies humaines » (*Il.*, XIII 544, XVI 414).
« […] la mort qui tout achève les enveloppe tous deux » (V 553).
« Il dit, et la mort, qui tout achève, déjà enveloppe ses yeux […]. »

Dans ces trois énoncés, qavnato" (ou tevlo" qanavtoio qui, comme on sait, chez Homère équivaut à un substantif accompagné d'un adjectif : « la mort achevante ») est employé directement comme sujet de kavluyen ou de cuvto, jouant ainsi exactement le rôle de nuvx, *skovto*" ou *nevfo*" dans les formules précédemment citées.

Le voile de ténèbres qui vient, au moment de sa mort, envelopper l'homme n'est donc rien d'autre que la mort elle-même, la mort « en personne », pour ainsi dire.

Il ressort ainsi que les Grecs d'Homère ont une conception matérialiste de la mort. Ce qui, du fait même, comme j'ai essayé de le montrer, que pour eux, nuvx, skovtos, ajcluvs ou nevfo" sont termes égaux et convertibles, confirmerait non seulement l'hypothèse, avancée au départ de cette étude, de la matérialité également de la nuit homérique, mais aussi celle de l'identité physique de la nuit et de la mort. Identité physique qui ici se verrait donc élargie encore à la « brume » et à la « nuée ».

La nuit serait donc de la matière même du brouillard ou du nuage. Phénomène météorologique en quelque sorte.

Ce qui précisément pourrait nous être confirmé par le troisième des plus remarquables emplois de nuvx : après sa désignation de la nuit proprement dite, puis celle, on vient de le voir, de la mort, ce mot, rappelons-le, réfère aussi à une autre sorte – ou peut-être pas ? – de brouillard ou de nuage, non mortels ceux-là, auxquels Homère donne aussi le nom de ajhvr (ou hjhvr).

Malgré la parenté étymologique, l'ahvr homérique n'est pas ce que nous appelons l'air, c'est plutôt un « air opaque et visible », sous forme de brume, de brouillard, de nuages, « sans doute parce qu'on ne se rendait pas compte

de l'existence de l'air invisible [4] ». Ce sens du mot prévaut longtemps ; il faut attendre Platon pour trouver un ajhvr ayant le sens d'air que nous respirons (*Timée*, 78 a-92 b).

jAhvr est un « nom-racine » de la famille d'ajeivrw et aurait signifié à l'origine « suspension » ou « ce qui est en suspension » (Platon, *Cratyle*, 410 b). L'ajhvr est donc « un air épaissi par des exhalaisons de la terre et de la mer, par de la vapeur, de la fumée, de la poussière [5] » (aujourd'hui, on parlerait sans doute de « pollution » atmosphérique). Suivant sa teneur, il est susceptible d'intercepter partiellement ou totalement la lumière, contrairement à l'éther (aijqhvr) qui, situé au-dessus de lui, est parfaitement transparent.

Homère fait donc mention d'une obscurité de nature « aérienne » (hjeroveisa). Cette obscurité est un phénomène météorologique accidentel sur terre mais elle existe aussi en permanence sous la terre où elle est ce que le poète appelle zovfo" hjerovei". Sur terre, Homère présente le plus souvent la brusque formation de ces brumeuses ténèbres comme la manifestation d'un dieu qui signale ainsi son intervention dans l'action des hommes, soit pour leur prêter assistance, et parfois pour les sauver, soit, au contraire, pour leur créer des difficultés ou pour les égarer, et parfois pour les perdre. On pourrait donc considérer cette manifestation comme une sorte de « nuit providentielle ».

La guerre des hommes se déroulant sur un vaste terrain à ciel ouvert, les dieux peuvent observer leurs évolutions à leur aise (*Il.*, XI, 337) et télécommander, en quelque sorte, leurs affrontements, voire, en un temps trois mouvements, se retrouver eux-mêmes, quand bon leur semble, dans la bataille.

C'est alors qu'on les voit manier à plaisir – « c'est un jeu pour un dieu » (*Il.*, XX 444, III 381) – le « nuage » (nevfo"), la « nuée » (nefevlh), la « vapeur » (ahvr), le « brouillard » (ajcluv"), la « nuit » (nuvx). Il n'est pas toujours facile de distinguer entre tous ces termes ; il semble souvent qu'Homère les emploie indifféremment au gré de son inspiration ou des commodités métriques. En tout cas, toutes ces sombres nébulosités ont pour effet, le plus souvent, comme la nuit, d'empêcher un personnage de voir ou d'être vu et ce, en l'« enveloppant » (kaluvptw : nous retrouvons donc ce verbe) lui-même ou en se « versant » (cevomai) sur ses yeux ou sur le monde environnant. Les dieux, quant à eux, pour intervenir dans la bataille humaine sans être vus, « enveloppent » leurs épaules d'un nuage (ou d'une nuée) : *Il.*, XVI 790. Cependant, lorsque Héra ou Zeus descendent de leur char, ils « versent autour de leurs chevaux une épaisse nuée » : hjevra povllun (*Il.*, V 776, VIII 50) ; c'est aussi le plus souvent d'hjevri pollhv que les dieux « enveloppent » leurs favoris sur le champ de bataille (*Il.*, XXI 549, III 381…). Et il est permis de croire que cette brume providentielle s'étend largement autour du mortel que la divinité veut sauver puisque, par exemple, « par trois fois », de sa pique, Achille frappe la « vapeur profonde » (hjevra baqei'an : *Il.*, XX 446), qui enveloppe Hector sans réussir à atteindre son adversaire.

Profond, tout à fait opaque, tout à fait obscur aussi, il semblerait donc

que cet ajhvr soit pour Homère un authentique pan de nuit manipulé par les dieux. Et en effet, au chant V de l'*Iliade*, c'est de « nuit » que l'on voit Héphaïstos recouvrir Idée pour le préserver de la mort que lui prépare Diomède (23) ; et de même, dans l'*Odyssée*, c'est de « nuit » qu'Athéna enveloppe Ulysse, Télémaque et Eumée, se rendant chez Laerte, pour les dérober aux regards, au lendemain du massacre des prétendants (XXIII 243).

Mais parfois, c'est pour égarer les mortels que les dieux amènent sur eux cette noire vapeur. Celle-ci, désignée par ajcluvs dans ce cas, se distingue des autres opacités « aériennes » par le fait qu'elle ne recouvre que les yeux de l'individu visé et qu'elle n'est donc visible que de lui seul. Il ne perçoit alors le monde qu'à travers ce voile qui le lui dissimule partiellement (*Il.*, V 127 ; XIII 189). Ainsi, l'illusion est présentée comme un trouble de la vision et ce trouble n'est pas organique mais provoqué par une cause extérieure, ce brouillard qu'une divinité répand sur les yeux (*Il.*, XIX 321, XV 668). La victime ne s'aperçoit de son égarement qu'à son « réveil » : en effet, comme après la nuit, la « clarté » (*Il.*, XVII 647 ; *Od.*, 668) se fait tout d'un coup autour de lui et il est tout étonné comme devant un prodige (*Il.*, XV 668). Dans l'*Odyssée*, l'ajhvr qui enveloppe Ulysse, pénétrant chez Alkinoos, est comme un ajcluvs sur les yeux des assistants lorsqu'il se dissipe et qu'Ulysse se révèle à eux : c'est alors, pour eux qui ne l'avaient pas vu entrer, un ajqevsfato" ahvr (*Od.*, VII 143).

C'est même parfois une armée entière que les dieux plongent dans les ténèbres. Ainsi, au chant V de l'*Iliade*, pour aider les Troyens, Arès enveloppe-t-il de nuit la bataille des Achéens (31). Mais c'est surtout quand la mêlée a lieu autour d'un cadavre qu'elle est le plus compacte et la poussière qu'elle soulève, le plus dense. Centre du combat, elle se distingue alors comme un point noir. Ainsi la mêlée autour du corps de Sarpédon est-elle recouverte de « nuit » (*Il.*, XVI 567).

Les guerriers se sentent prisonniers de ces ténèbres paralysantes, leur opacité leur étant plus odieuse que la nuit ; c'est pour eux une « nuit de mort » (*Il.*, XVII).

La mort elle-même d'ailleurs ne leur serait rien, pourvu qu'elle les prît en pleine lumière et non dans cette brume de perdition que le Cronide fait peser sur eux :

« Zeus Père », implore Ajax désespéré, « sauve de cette brume les fils des Achéens, fais-nous un ciel clair ; permets à nos yeux d'y voir ; et la lumière une fois faite, eh bien ! tu nous détruiras puisque tel est ton bon plaisir » (*Il.*, XVII 646-647).

Dans ce cri d'Ajax s'exprime une obsession, celle de périr d'étouffement sous ces pesantes vapeurs : la mort par asphyxie est, dans l'imagination des hommes, la pire des morts qui soient. C'est peut-être cette hantise, éprouvée les jours d'accumulation d'ajhvr sur eux, qui a fait imaginer aux Grecs d'Homère l'horrible condition des morts, dans le zovfo" perpétuellement hjerovei" du souterrain séjour. Inversement, une fois cette croyance

établie, l'amoncellement nébuleux leur donnait l'atroce avant-goût de leur sort fatal de « peuple éteint » (*Od.*, XI 491), sous cette même nuvx ojlohv, nuit odieuse, nuit anéantissante sous la terre. Or connaître cette condition sur cette terre même des vivants qui, par définition, doit recevoir les rayons du soleil, voilà qui leur paraît proprement inacceptable. Les hommes d'Homère se débattent dans la brume avec une sorte de rage.

Il est pourtant sur la terre un peuple sur lequel s'étend perpétuellement cette « nuit de mort » car, remarquablement, les mêmes formules se retrouvent (*Od.*, XI 19): c'est le peuple des Cimmériens. Notons qu'ils vivent au-delà du monde connu, c'est-à-dire, pour l'humanité homérique, par-delà le fleuve Océan qui limite ses contours, Ulysse devant justement le traverser pour parvenir à leur contrée, située aux portes mêmes de l'Hadès, autrement dit, des brumes souterraines du royaume des morts. Ce qui n'est sans doute pas un hasard: nul besoin ainsi pour Ulysse de descendre chez Hadès pour visiter ses morts; évoquées par lui, leurs âmes ne changeront pas, pour ainsi dire, d'élément en sortant de terre.

Car, si elles pèsent accidentellement sur la terre (les Cimmériens, on vient de le voir, vivent au-delà des limites terriennes, en un endroit imprécis, qu'on ne peut localiser géographiquement – disons qu'ils habitent une sorte de « climat », le climat des brumes, tout comme sans doute les Hyperboréens doivent représenter le climat d'au-delà du Borée, d'au-delà des brumes), les brumeuses ténèbres sont perpétuelles sous la terre, à tous les niveaux de profondeur: dans les sous-sols immédiats, l'Érèbe, pays des morts (*Il.*, VIII 13, 368), appartient au domaine du zovfo" hjerovei" (*Il.*, XV 191, XXIII 51…) qu'Hadès a eu pour lot; et dans les extrêmes bas-fonds souterrains, « aussi loin au-dessous de l'Hadès que le ciel l'est au-dessus de la terre » (*Il.*, VIII 16), se situe le Tartare, lui aussi « hjerovei" » (*Il.*, VIII 13, 481), où sont assis les Titans depuis que Zeus les y a précipités. Dans ce souterrain (Érèbe ou Tartare) circulent les « terribles » Érinyes (*Od.*, II 135, XV 234) qui, elles également, « marchent dans la brume » (*Il.*, IX 571, XIX 87).

Littéralement, zovfo" hjerovei" signifie « obscurité faite d'ahr[6] »: heroeis s'applique précisément aussi à l'obscurité des grottes tournées vers le zovfo", la région de l'ombre, où le soleil disparaît sous la terre (*Od.*, X 191), faisant croire aux Grecs d'Homère qu'elles communiquaient avec l'Érèbe et que leur obscurité n'était autre que l'ahr qui, sortant de l'Érèbe par le zovfo" (le couchant), les envahissait (*Od.*, XII 80-81, XIII 103, 366).

Car l'ahvr est obscur par nature, comme le montre le poème de Parménide, n'étant invisible pendant le jour que lorsqu'il n'est pas assez épais pour intercepter les rayons du soleil.

Ainsi, en dehors de son emploi pour nommer l'espace de temps obscur qui succède quotidiennement à l'espace de temps clair qu'on appelle hjvmerh, nuvx est aussi utilisé chez Homère, au même titre qu'ajhvr, pour désigner les perturbations atmosphériques sous forme de nuages ou de brumes: on parle alors indifféremment de nuvx ojlohv ou de nefelhv ojlohv (*Il.*, XV 365; *Od.*, XIV 303…); et Nux est également employé pour nommer la nuée noire qui, à

l'heure de la mort, vient envelopper l'homme. Il y a donc lieu de penser que pour l'humanité homérique – et cette conception a sans doute longtemps prévalu puisque Xénophane, Héraclite et même Empédocle la formuleront encore –, nuvx, plus qu'un phénomène astronomique, est d'ordre météorologique[7]. Le poème de Parménide parle, pour caractériser les deux couches d'ahr et d'éther qui constituent l'atmosphère, des « portes de l'éther qui séparent le jour de la nuit ». Selon A. Rey[8], il s'agit là d'une conception, dérivée du chaos mythique (cf. Hésiode, *Théogonie*, 123), « d'une vapeur opaque et dense vraie cause[9] de la nuit et de l'ombre chez tant de primitifs: n'accompagne-t-elle pas le coucher du soleil pour se dissiper à son lever? » Ainsi, l'aurore, chez Homère, « naît de la brume »: n'est-elle pas dite hjrigevneia (*Od.*, II 1, III 491…)? Et la « venue » de la nuit, c'est sans doute, pour l'humanité homérique, l'ahvr souterrain qui sort par le zovfo" et envahit en une bouffée (nuvx qohv) l'univers entier (venant donc ainsi renforcer l'obscurité naturelle de l'ahr atmosphérique). C'est probablement dans ce sens qu'il faut interpréter le couple de vers si frappants, analysés au début de cette étude, où le soleil, en plongeant dans le zovfo", provoque par sa chute la sortie immédiate de la nuit sur la terre: il la « tire » du sous-sol où elle se trouvait, pendant que lui-même s'y enfonce. « Car proches sont les chemins du jour et de la nuit » (*Od.*, X 86). Nous retrouvons cette même idée exprimée dans la *Théogonie*: « C'est là que Nuit et Lumière du jour se rencontrent […]. L'une va descendre et entrer à l'heure même où l'autre sort […]. C'est Nuit […] enveloppée d'un nuage de brume » (746 *sq*). La mort également sans doute, qui vient tout aussi brutalement envelopper l'homme de ce « nuage de brume », est constituée de ce même ahr qui sort de l'Érèbe pour la circonstance; et les ombres des morts, et les songes aussi, dont la parenté est évidente avec ces dernières (*Od.*, XI 222), et le sommeil qui, comme nuvx, et comme la mort, a la vertu de se « verser » (*Od.*, XXIV 16) sur les yeux. Nuit, Trépas, Sommeil, Songes sont bien des divinités parentes dans la *Théogonie* hésiodique.

Notes

1 Notre édition de référence pour l'*Iliade* et pour l'*Odyssée* sera celle des Belles Lettres, traductions respectives de Mazon et Bérard (1955).
2 Ch. Mugler, *Les Origines de la science grecque chez Homère. L'Homme et l'univers physique*, Klincksieck, 1963, p. 205-206.
3 Que Mazon, à mon sens, a eu tort de ne pas fidèlement rendre.
4 A. Rey, *La Science dans l'Antiquité*, t. 2. *La Jeunesse de la science grecque*, La Renaissance du Livre, 1933, p. 87.
5 Ch. Mugler, *op. cit.*, p. 60.
6 Cf. F. Buffière, *Les Mythes d'Homère et la Pensée grecque*, Les Belles Lettres, 1956, p. 119.
7 Cf. Germain, *Genèse de l'Odyssée. Le fantastique et le sacré*, Puf, 1964, p. 528.
8 *Op. cit.*, p. 350.
9 Plutôt que « cause », j'espère avoir montré que cette vapeur constitue la matière

même de la nuit, ce que d'ailleurs, plus près de nous, confirme un J.-P. Vernant (« Mythes cosmogoniques, la Grèce », in Yves Bonnefoy (dir.), *Dictionnaire des mythologies*, Flammarion, 1981, p. 254) : « La nuit est faite pour les Grecs d'une brume d'humidité, d'un sombre et opaque brouillard. »

Préserver la nuit pour réinventer le jour (essai de prospective nyctalogique)

Edith Heurgon

Pourquoi la nuit est-elle une question prospective ? L'argument suivant peut être avancé. À la fois phénomène naturel et ressource culturelle, la nuit est essentielle à la mémoire et au devenir de l'humanité. Or la nuit est aujourd'hui en danger. Selon une logique du « toujours plus de la même chose », des forces se conjuguent pour la « maîtriser », voire la « coloniser » : les unes, technologiques, prétendent à une lumière absolue permettant d'exercer sur la nature un pouvoir sans limites ; les autres, économiques, veulent ouvrir de nouveaux marchés à la compétition mondiale. La menace est alors celle de la banalisation : ne plus percevoir le *propre de la nuit* – que les contributions de cet ouvrage mettent en évidence – pour la laisser se fondre dans les 24 heures de la journée comme temps-paramètre, vide de toute substance et de toute valeur symbolique. La nuit n'existerait plus alors que comme fait de mémoire patrimoniale.

Face à ces évolutions, inquiétantes à plus d'un titre, plusieurs attitudes sont possibles : *laisser faire et s'adapter* à l'inéluctable marchandisation de la société ; *résister*, comme le suggère Robert Lévy, et organiser la défense de la nuit en faisant paraître sa spécificité ; *réguler* en imposant des limites aux processus de globalisation engagés à l'échelle de la planète. Mais aucune de ces solutions n'est à la hauteur des problèmes posés, au mieux peuvent-elles ralentir leur extension généralisée. D'où l'enjeu de la prospective : renouveler nos modes de pensée et d'action – de plus en plus inadaptés aux mutations de la société contemporaine – pour *inventer* de nouvelles configurations lesquelles, s'inscrivant dans la perspective de *futurs souhaitables*, soient en mesure de forger des *communautés de devenir* respectueuses des intimités personnelles comme des équilibres planétaires. On retrouvera ici, sous une formulation quelque peu transformée, les trois cultures que suggère de conjoindre Jean-Baptiste de Foucauld pour assurer le développement humain : la résistance, la régulation et l'invention (qu'il nomme utopie [1]).

Nous formulerons alors l'hypothèse nyctalogique suivante : *et si* la nuit, dès lors qu'on en perçoit, dans leur ambivalence, les diverses dimensions, qu'on en saisit, en tension, les rythmes et les métamorphoses, d'une part, donnait accès à une *pensée paradoxale*, en mouvement, et, d'autre part, révélait des *expériences humaines* permettant, au-delà des rapports étriqués auxquels contraignent les contraintes diurnes, d'imaginer, dans le mouvement même de la

société, *d'autres manières d'être ensemble au monde*? Bref, dès lors que nous savons en préserver l'altérité, *la nuit ne peut-elle nous aider à réinventer le jour?*

La prospective en mouvement

La prospective dont il est question ici ne construit pas, par extrapolation des tendances lourdes, des scénarios-cibles entre lesquels un choix décisionnel aurait à s'effectuer. En effet, face aux incertitudes du monde contemporain, prévoir devient un exercice périlleux. Mais il y a plus: c'est dans *le mouvement même que peuvent s'inventer des futurs* qui, au-delà des seuls possibles imaginables par les experts (et qui se réduisent souvent à une « pensée unique »), soient des « futurs *souhaitables* » construits selon des processus d'intelligence collective par des acteurs en capacité d'infléchir le réel, voire de mettre en œuvre des ruptures.

Un rapport peut être établi entre cette importance accordée au *mouvement* (le *sixième sens* pour Jean Berthoz [2]), et les apports récents de la neurophysiologie, qui laissent supposer que la décision consciente ne serait peut-être pas la cause du mouvement volontaire, qu'elle ne précéderait pas, mais suivrait l'initiative du mouvement (Benjamin Libet), qu'action et intention seraient une seule et même chose; et que ce serait seulement lorsque le mouvement est inhibé, que l'intention ne serait pas exécutée (Henri Atlan [3]).

Mais aussi, plus que l'intellect, le *désir* est le principe du mouvement, selon Aristote:

> « Unique est donc le principe moteur premier: l'objet désirable. En effet si deux principes, l'intellect et le désir, étaient à l'origine du mouvement, c'est en vertu d'un caractère commun qu'ils seraient moteurs. Mais en fait, on le constate, l'intellect ne se meut pas sans le désir (car la volition est une espèce de désir et quand on se meut selon le raisonnement, on se meut aussi par volition). En revanche, le désir peut se mouvoir contre le raisonnement, car l'appétit est une espèce de désir […]. Ainsi donc c'est telle puissance de l'âme qui est principe du mouvement: celle qui porte le nom de "désir" […]. Mais on le sait: les désirs naissent en butte les uns contre les autres et cela se produit quand raison et appétit militent en sens contraire: c'est le propre des êtres qui ont la perception du temps […]. Par suite, le principe moteur doit être spécifiquement un: c'est la faculté désirante comme telle » (*De l'âme*, 433 a, trad. E. Barbotin, Belles Lettres, p. 112).

En outre, *la prospective*, au sens où nous la développons depuis quelque temps, sous la formulation certes paradoxale de *prospective du présent* [4], fait porter l'accent sur le présent comme temps de l'agir ensemble, comme temps des initiatives, à partir duquel il est possible de penser autrement les rapports entre présent, passé et avenir: *le présent agissant, le passé comme expérience et l'avenir comme horizon de responsabilité.*

Citant Borgès: « l'avenir est inévitable, mais il peut ne pas se produire », Jean-Pierre Dupuy [5] suggère, pour sa part, de réhabiliter, entre le temps de

l'histoire et le temps du projet, la *fonction prophétique* afin d'être en mesure de concevoir les « catastrophes »: pour éviter que l'inévitable se produise, il suggère de lire le passé à partir de l'avenir.

À côté de cette heuristique de la peur nécessaire pour conjurer certains *futurs haïssables*, la prospective du présent s'efforce, selon un principe d'optimisme méthodologique nécessaire à l'action, de mettre en mouvement les acteurs à partir d'un commun désir d'humanité porteur d'une vision positive de l'avenir. Dans cette optique, elle introduit un *présent duratif* qui, à la manière du kairos, est aussi un moment de *présence sensible* au monde.

Cette démarche d'intelligence collective tente d'allier expertises savantes et expériences quotidiennes pour stimuler un débat public visant à la co-construction des *futurs souhaitables* pour un monde commun. Au lieu d'apporter des solutions définitives élaborées par quelques-uns et qui ne sont pas appropriées par le plus grand nombre, l'enjeu est celui d'une *prospective partagée* qui fait évoluer les termes mêmes selon lesquels les questions sont posées. Ainsi, afin de formuler la question humaine en question politique, elle milite pour que soit reconnue, à côté de celle des élus, des savants et des médias, la *capacité d'invention culturelle* des « gens ordinaires » (*le soft power*). En effet, elle dénonce l'écart qui se creuse entre, d'une part, la société (qui fait preuve d'une forte vitalité pour résoudre les problèmes qu'elle rencontre quotidiennement) et, d'autre part, les institutions (qui, fonctionnant selon des modalités encore mécanistes, peinent à se réformer). Faite d'écoute, de coopération, d'audace, la prospective du présent vise, au travers des initiatives innovantes des acteurs, à percevoir des *signaux faibles*, ces germes de futur déjà là [6] sous nos yeux, dès lors que l'on dispose des « bonnes lunettes » pour les percevoir. Si ces initiatives vont dans le sens des avenirs désirés, ou si elles permettent d'élargir les futurs souhaitables, la méthode consiste alors à les promouvoir d'abord au sein de *petits mondes*, puis, par contamination progressive, de manière élargie.

Attentive aux catégories temporelles, se situant au cœur de champs de tension, la prospective du présent s'intéresse évidemment à *la nuit*, ambivalente par essence, dans la mesure où elle manifeste, par rapport à celles du jour qui dominent aujourd'hui, des formes de penser et d'agir différentes.

L'hypothèse prospective nyctalogique

Et si [7] la nuit permettait de faire paraître d'autres manières d'être au monde, certes à l'origine de tensions, mais aussi riches en potentialités humaines et sociales, alors on pourrait argumenter les trois propositions suivantes:

– premièrement, *la nuit n'est pas comme le jour*. La perspective de laisser, sous la pression marchande, se « diurniser » la nuit est un « futur haïssable » qu'il faut conjurer; pour préserver la nuit dans sa spécificité, il convient d'exercer un double *devoir de résistance* et de *régulation;*

– deuxièmement, *la nuit a beaucoup à apprendre au jour*, dès lors qu'on sait l'appréhender dans toutes ses dimensions et avec tous ses sens. Pour que cet apprentissage puisse s'opérer, nous nous trouvons face à *un impératif de connaissance et de reconnaissance ;*

– troisièmement, *la nuit permet de réinventer le jour* dans la mesure où, à partir de son régime de pensée propre comme des savoirs et expériences nocturnes, il est possible de co-construire des « futurs souhaitables » capables de donner naissance à de nouvelles configurations prospectives. Cela suppose, au-delà de l'adaptation, *une exigence d'invention* qui rencontre *le mouvement de la société.*

Développons maintenant cette argumentation.

La nuit n'est pas comme le jour…

Bon nombre de contributions à cet ouvrage en témoignent. Y aurait-il, se demande Robert Lévy en introduction à ce colloque, *un régime nocturne de la pensée, une qualité propre de la sensibilité humaine*, qui serait observable seulement la nuit ?

Pour notre part, nous tenterons d'appréhender le « propre de la nuit » du point de vue des *relations* (sensibles et intellectuelles) que l'être vivant entretient avec la nature, avec lui-même, avec les autres, avec le monde.

La nuit a partie liée avec la *nature* : la durée de la rotation de la terre détermine les temps de clarté et d'obscurité. Bien commun, inappropriable, l'espace nocturne n'a pas d'horizon, il est *enveloppant* : « La nuit n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous mes sens » (Maurice Merleau-Ponty [8]). La nuit toutefois n'apparaît pas seulement comme *absence* de lumière solaire, elle est aussi, selon Kelly Basilio [9], *présence* d'une substance, la noirceur, cette *matière ombreuse,* qui envahit périodiquement l'univers, et dont la valeur est double : d'une part, une *réalité physique* à laquelle l'homme conforme plus ou moins ses pratiques quotidiennes (s'accordant le temps de sommeil nécessaire au repos et à la reconstitution de ses forces individuelles, selon Bernard Millet) ; d'autre part, une *puissance symbolique,* à l'origine des désirs et angoisses, liés à la dimension tragique, voire spirituelle, de la destinée humaine, et d'où, avec les ténèbres, peuvent surgir des monstres.

La nuit, l'individu vit une sorte d'*intimité fugitive* qui exalte ses sens et provoque en lui d'étranges métamorphoses : alors que le jour fait sortir de soi-même, l'obscurité ouvre plutôt à une *intériorité* (le peintre Jean-Paul Marcheschi se dit « à l'intérieur de la nuit », « l'œil ne se trouve pas dans le tableau, il est dans la toile, enseveli comme dans mon propre cadavre [10] »). Mais « la nuit efface presque mon identité personnelle, abolit ma mémoire et mon identité, supprime la conscience intentionnelle, me désubjective », affirme Maurice Merleau-Ponty. Dans l'entre-deux de la veille et du sommeil, d'où surgit l'idée de mort, chacun se trouve alors seul face à ses rêves (comme l'évoquent les textes d'Hélène Cixous, si bien dits par Sonia

Masson, au cours des matinées et soirées cerisyennes), à ses émotions exacerbées (mélancolie, solitude, inquiétude…) qui tendent parfois vers des états limites (dérive, errance, excès, transgression…), à ses expériences esthétiques qui explorent cette « phénoménologie des limbes » où « je deviens autre » (présentes par des spectacles et performances lors des nuits du colloque), enfin à ses expériences mystiques (que décrit, par exemple, Jean de la Croix, dans *La Nuit mystique*).

Dès lors, la nuit ne pourrait-elle pas, comme le suggère Alain Didier-Weill, *favoriser un certain rapport poétique au monde* ? À condition toutefois d'imaginer, dit-il, par la force symbolique du langage, « une nuit éclairée » capable, sans abolir son régime propre, de limiter le pouvoir des créatures nocturnes (ce qu'aurait réussi la démocratie athénienne). *La nuit comme critère poétique se hisserait-elle alors à l'ironie critique de briser quelque peu la fatalité ?* (Armelle Chitrit).

Dans cette période de *passages*, cet espace du rien, vide d'objet, les limites sont poreuses, les échelles indistinctes, les identités instables, les comportements mobiles… Le sujet anonyme, dépossédé, fragile, sans ancrage, tend à établir *avec l'autre*, avec ses proches, mais aussi avec des inconnus que les circonstances lui permettent de croiser, avec la terre entière, des *rapports empreints de compréhension et de solidarité*. Par son *pouvoir fusionnel*, la nuit semble résister au mouvement d'individuation. Alors que les problèmes du jour s'y posent de façon exacerbée, que la perception des dangers et des inégalités s'accentue, les valeurs ont tendance à s'y inverser : recherche d'évasion, volonté de rupture avec le quotidien, tolérance de comportements marginaux, initiative de pratiques émergentes trouvent ainsi un espace-temps particulièrement propice à leur essor. En outre, la nuit favorise la formation de rassemblements, de « je-nous [11] », lesquels, selon Josée Landrieu, sont le fait d'individus, de milieux sociaux et d'appartenances culturelles variés, qui manifestent le désir d'être ensemble, fût-ce de manière éphémère, et s'engagent dans des mouvements aptes à construire, parfois, dans le rapport à l'autre, dans l'interaction, et bien au-delà d'attitudes de repli local, une commune *conscience de mondialité* [12].

Dès lors, les pratiques nocturnes permettent de réinterroger les rapports entre la société et les institutions nationales, entre les civilisations et les gouvernances mondiales à partir de situations, plus faiblement normées, moins policées, qui laissent encore une certaine place au vide, à la lenteur, à l'imprévu, à la rencontre. Il n'est pour s'en convaincre que de méditer l'expérience d'Anne Perraut-Soliveres [13] qui témoigne d'une différence qualitative étonnante dans le métier d'infirmière, selon qu'il s'exerce de jour ou de nuit.

Un processus de « diurnisation de la nuit » est à l'œuvre…

Et pourtant, la colonisation de la nuit est engagée, alors que s'épuise

celle de l'espace : *il n'y a pas de milieu sur cette terre et de niche habitable qui ne soient colonisés* (Jacques Durand).

Certes, les rythmes urbains se transforment dans le cadre d'un *mouvement global de la société*, caractérisé par au moins quatre facteurs : l'individualisation des modes de vie et l'allongement de la durée de la vie ; la transformation du travail dans l'économie des services ; la venue de nouveaux usages du temps libre, qui rivalisent avec le travail dans les enjeux de vie ; l'essor des technologies de l'information. Il en résulte une désynchronisation des temps sociaux qui suscite une *tension forte* entre, d'une part, une volonté croissante d'autonomie des personnes qui aspirent à une meilleure *qualité de vie* et veulent choisir leurs emplois du temps et, d'autre part, le risque d'une *dilution du lien social* par éclatement des temps quotidiens et d'un *renforcement des inégalités*, voire des exclusions, pour ceux, les plus démunis, qui ne parviennent pas à maîtriser leur temps.

Voyant dans ces évolutions une opportunité pour de nouveaux services, l'économie de la nuit se développe à vive allure, impliquant l'extension du travail nocturne, l'ouverture prolongée des commerces et la multiplication des offres de loisirs. La perspective de villes ouvertes « 24 heures sur 24 » apparaît alors à certains, aspirés dans l'inéluctable spirale du devenir marchand du monde et séduits par les facilités de la technique, comme un horizon souhaitable. Sous couvert de modernité, ils mettent ainsi en péril le « propre de la nuit », tel que nous avons pu l'esquisser dans les paragraphes précédents. En effet, par méconnaissance des bénéfices de l'alternance de l'ombre et de la lumière, ils prennent le risque de réduire leurs expériences sensibles à la seule face éclairée des phénomènes, provoquant ainsi une banalisation des heures du jour et de la nuit, évaluées à l'aune d'un temps paramètre, homogène et sans saveur.

Procédant d'un capitalisme qui se mondialise par prolétarisation du consommateur, ce processus suscite diverses tensions, qu'analysent maints contributeurs de cet ouvrage, notamment Luc Gwiazdzinski. Signalons, au plus bref, le rôle paradoxal de la *lumière* (qui synchronise la vie des individus, mais qui est aussi source de pollution), les effets néfastes d'un *surcroît d'activités nocturnes* sur l'individu et sur l'environnement (au plan physique : fatigue, bruit…, au plan familial, au plan social), mais aussi les conflits dans *l'usage des espaces publics* auxquels des pratiques non régulées peuvent donner naissance (par exemple, entre la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse), et non moins les divergences qui apparaissent, dès lors que se systématise une société à rythme continu, entre *consommateurs* (qui aspirent à toujours plus de services) et *salariés* (en charge de les produire mais qui veulent aussi disposer de temps libre).

Les *régulations* actuelles se révèlent inefficaces pour au moins trois raisons : d'une part, elles s'appuient sur des modes de raisonnement incapables de dépasser des tensions faute de pouvoir les appréhender dans leur complexité et leur dynamique ; d'autre part, elles font appel à des formes de dialogue social qui procèdent par résolution des conflits plus que par

élaboration de visions partagées, et qui privilégient les réglementations générales décidées d'en haut à la prise en compte de la diversité des réalités de terrain. Enfin, les modes diurnes de régulation sont inopérants, voire inexistants, la nuit.

Dès lors, une bataille assez vive s'engage entre ceux qui, aspirant à un savoir ou à un pouvoir sans limite, veulent exploiter la nuit à leur propre avantage, et ceux qui, conscients que le marché n'est qu'une modalité de gouvernance parmi d'autres, désirent, pour le jour et pour la nuit, développer un capital social lequel, puisqu'il est issu de la relation, s'accroît en se partageant.

Conjurer un futur haïssable : la nuit comme le jour

La perspective de cette diurnisation de la nuit nous paraît relever d'un *futur haïssable* qu'il faut tenter de conjurer en conjuguant un devoir de *résistance* et un effort de *régulation*.

Un *devoir de résistance* est nécessaire pour lutter contre la marchandisation du monde qui, après les biens et les services, s'attaque désormais au domaine culturel et à l'expérience humaine, jusqu'à provoquer, ce que dénonce avec vigueur Bernard Stiegler [14], le *détournement de l'économie libidinale par les technologies du marketing*.

Au plan idéologique, à côté des tendances au « toujours plus de la même chose », s'affirment cependant dans la société contemporaine, et non seulement de la part de groupes minoritaires, des valeurs de solidarité, d'humanité et de respect de l'environnement. Mais elles se développent à bas bruit, selon des modalités et des échelles que méconnaissent généralement les institutions diurnes.

La question prospective à laquelle conduit ce devoir de résistance est alors d'ordre *pédagogique* : dans un premier temps, il s'agit de développer des arguments et d'apporter des illustrations pour faire percevoir à l'opinion publique les menaces que présenterait la « perte de la nuit », non seulement pour l'environnement et les animaux, mais aussi pour les aptitudes physiologiques, psychologiques, esthétiques des êtres humains, pour les capacités de production économique et culturelle des sociétés, et non moins pour les tentatives de gouvernance mondiale ; dans un second temps, il s'agit d'apporter des preuves, au plan des idées comme des expériences sensibles, de *l'irréductible altérité mobile de la nuit*. Nous y reviendrons.

Mais ce devoir de résistance ne suffit pas. Un *effort de régulation* doit lui être associé pour assurer une « nuit durable » et, dans le cadre d'une éthique de la responsabilité, imposer des limites au-delà desquelles les équilibres fondamentaux des individus, des sociétés, de la planète sont gravement mis en péril.

Ouvrant tout grand ses yeux et ses oreilles, il convient certes d'être attentif aux évolutions en cours des modes de vie et des pratiques culturelles, mais il faut aussi savoir en apprécier l'ampleur, ainsi que les rythmes et lieux de diffusion, afin de ne pas extrapoler les comportements de

« petits mondes » à l'humanité tout entière. Pour ne pas succomber à la « tyrannie de l'urgence » et aux pressions consuméristes qui, exacerbant les désirs individuels du type « quand je veux, où je veux, comme je veux », conduisent à perdre le sens des réalités, il importe d'introduire, au-delà des tolérances et des autorégulations, et en référence à une éthique partagée, un certain nombre de garde-fous, négociés localement au regard de situations spécifiques.

Si l'on veut concilier les aspirations du plus grand nombre (citoyens, usagers des services, salariés des entreprises, résidents, touristes…) et offrir les services nécessaires aux activités économiques et sociales, tout en évitant la « ville des 24 heures » (réponse du marché à une demande de certains segments de clientèles), il faut *construire à la fois l'offre et la demande*. Au plus près du terrain, il faut mettre en œuvre des processus interactifs associant aux usagers les différents acteurs capables d'envisager, au-delà des effets directs et des bénéfices à court terme, les conséquences de leurs choix sur le moyen et long terme. Pour concilier les aspirations des consommateurs et les contraintes des salariés, il importe de rénover *le dialogue social* dans les entreprises, puis de l'élargir aux acteurs de la cité, au travers d'un « dialogue sociétal » seul capable de promouvoir des usages à la fois plus solidaires et plus démocratiques de la nuit [15].

La question prospective à laquelle conduit cet effort de régulation est d'ordre *praxéologique*: on peut brièvement la formuler ainsi: *jusqu'où… ne pas…*?

La nuit a beaucoup à apprendre au jour

Il importe de mieux connaître la nuit: c'est une condition pour la protéger face au processus de banalisation en cours. C'est aussi l'occasion d'en faire profiter le jour. Pour répondre à cet *impératif de connaissance*, nous nous interrogerons d'abord sur la spécificité de la pensée nocturne, puis étudierons sur quels savoirs, sur quelles expériences, sur quelles pratiques, peut se développer notre compréhension de la nuit, des nuits.

Y aurait-il un *régime de pensée nocturne*? À cet égard, le philosophe Hegel [16] évoque une pensée de la nuit, une pensée *des nuits*, une *pensée entre deux nuits*, qui exclut tout triomphalisme et la ramène au statut plus modeste de *l'entre-deux*. Dès lors, la lumière serait inexorablement en suspens *entre deux nuits*. Le jour et la nuit seraient alors à penser ensemble l'un *avec* l'autre, et non l'un comme la suppression de l'autre. La vérité serait à concevoir non à partir de l'opposition entre le jour et la nuit, comme la lumière qui s'oppose à l'obscurité, mais comme « l'unité des deux », l'être *ensemble*, l'être *avec*.

La nuit nous invite ainsi à une *pensée modeste*, consciente de ses propres limites, à une pensée *plurielle*, nourrie de paradoxes, qui procède moins par opposition binaire (jour/nuit, lumière/obscurité, présence/absence, veille/sommeil, intériorité/extériorité, individuel/collectif, nature/culture…)

que par *composition* d'éléments en tension (Edgar Morin dirait par « reliance »). Pensée en *mouvement*, qui n'observe pas seulement le mouvement de l'extérieur mais devient elle-même mouvement, qui ne sépare pas la réflexion de l'action, qui privilégie par rapport aux indices d'états les catégories de *processus*, par rapport aux frontières les *passages*, par rapport aux tendances lourdes les *émergences*, par rapport aux continuités les *ruptures*, par rapport aux savoirs établis les *apprentissages*. Pensée *poétique* en quelque sorte, associant aux connaissances scientifiques les savoir-faire du quotidien et les expériences sensibles, elle est en mesure d'accueillir le « génie des autres », de concevoir l'universel avec le singulier, de percevoir ce que Vladimir Jankélévitch appelle « le je-ne-sais-quoi et le presque-rien ». Pensée nocturne donc qui rejoint la volonté de la prospective du présent de renouveler les concepts et catégories, pensée qui, d'une certaine façon, pour autant qu'on puisse la saisir, est *déjà là*, en nous, la nuit…

C'est dire que, pour comprendre la nuit, il faut l'appréhender non seulement en termes de *savoirs*, mais, selon des processus de perception/intellection qui font appel à *tous les sens*, en éprouver les diverses *saveurs*.

L'éthologie peut alors aider la prospective dans l'étude des comportements communs de certaines « créatures [17] ». Avec l'écoute de l'éveil sensoriel apporté par l'obscurité aux chauves-souris, Didier Demorcy [18] nous révèle leur aptitude sonore, tandis que Jacques Durand [19] évoque les vibrations et les odeurs des animaux cavernicoles.

Quant aux expériences esthétiques des hommes, individuelles ou collectives, le colloque leur accorde une place de choix sous des formes variées (cinéma, musique, peinture, photographie, poésie, théâtre…) accréditant ainsi l'hypothèse que *l'art a quelque chose à nous apprendre sur la nuit, qu'il la donne à voir autrement à travers le langage* (Armelle Chitrit), mais aussi que *la nuit, dans son rapport à la lumière et à l'obscurité, permet d'explorer la disparition ou l'émergence de formes* (Ithzak Goldberg).

Il faut encore étudier les *pratiques sociales nocturnes* et apprécier leurs spécificités. Car la nuit permet d'appréhender un monde où le travail n'est pas la référence première (résumant les autres activités dans la catégorie fourre-tout du « hors travail ») et où peut se déployer la variété des expériences humaines (repos, contemplation, réflexion, création, rencontre, intimité, amitié, plaisir, fête, engagement citoyen…). Enveloppant les personnes dans un même espace sensible, la nuit autorise, en effet, des fonctionnements moins cloisonnés que le jour, moins soumis au contrôle institutionnel, où devient possible un relatif brassage des âges, des sexes, des cultures, où peut s'éprouver, dans certaines circonstances, cette conscience de mondialité qu'appelle de ses vœux Josée Landrieu [20].

Dans cette optique, notre colloque consacre plusieurs exposés et trois ateliers prospectifs à l'étude des pratiques des nuits (courantes ou exceptionnelles [21]): celles qui concernent plutôt le *travail* dans l'économie de la nuit avec, notamment, les activités de soin (infirmières de nuit) et de soutien (le centre Primo-Levi); celles qui sont plutôt liées à la *création artistique*,

à la culture et aux loisirs (tourisme, événements, performances…); enfin celles qui portent sur les *mobilités nocturnes* qui, moins fonctionnelles que le jour, évoquent aussi l'errance, la fluidité, la traversée, le voyage…

Dès lors que les spécificités des expériences nocturnes sont mieux connues, un considérable effort, qui rejoint l'enjeu pédagogique lié au devoir de résistance, est nécessaire pour les valoriser et les *faire reconnaître* (car l'on répète souvent, en prospective, que *la reconnaissance précède la connaissance*) par les puissances du jour qui déploient au moins trois stratégies: soit, en raison de leur caractère fugace, elles ne les perçoivent pas; soit elles s'efforcent de contraindre, voire de réprimer, des mouvements dont elles craignent le désordre; soit elles tentent de capter pour leur propre usage le potentiel énergétique que ces pratiques dégagent…

Dans son exposé sur la culture techno, Étienne Racine nous offre un exemple qui illustre notre propos: après avoir mis en évidence les tensions qui opposent acteurs « techno » et responsables économiques et politiques, il montre que, si l'on adopte une perspective diachronique, les conflits s'amenuisent au point de voir ces nouvelles cultures émergentes récupérées par les acteurs économiques et politiques qui, dans la mesure où ils perçoivent le potentiel et l'énergie qu'elles sous-tendent, veulent s'adapter en intégrant ces pratiques nocturnes dans une société du 24 heures sur 24. Et, souvent, ils rencontrent l'adhésion des initiateurs qui acceptent de rentrer dans un jeu qui leur offre maints avantages…

La question prospective à laquelle conduit cet impératif de connaissance est alors *herméneutique* et présente un double aspect. Il s'agit d'abord d'apprécier l'étendue de nos *ignorances*, liées tant aux limites physiques ou culturelles qui affectent nos sens, qu'aux barrières que constituent les concepts dont nous disposons pour appréhender le monde. Dès lors que nous prenons conscience de ce qui nous aveugle, il est possible, par divers moyens (en changeant de lunettes, en voyageant, en dialoguant…), d'étendre notre *champ de visibilité*. Il faut cependant accepter, comme nécessité anthropologique et afin d'éviter le vertige d'un savoir qui tendrait vers l'absolu, certaines *zones d'ombre (*que veillent d'ailleurs à préserver les failles de la mémoire).

La nuit permet de réinventer le jour

Au-delà de la compréhension et de la préservation du « propre » de la nuit, notre hypothèse nyctalogique comporte un troisième terme, à caractère plus général: elle suppose qu'à partir du régime de pensée comme des expériences nocturnes, il soit possible de réinventer le jour. Il s'agit de construire des *futurs souhaitables* fondés, moins sur le développement économique et l'innovation technique, que sur *l'éthique et la gouvernance*. Alors que l'éthique suppose l'engagement individuel et que la gouvernance au XXIe siècle ne peut être que mondiale, il importe que les dimensions *individuelles (la nuit*, selon Éric Sandlarz, *permet au sujet d'inventer ses jours, de produire du différent à partir du même)* et les dimensions *collectives* s'inscrivent dans un continuum

où convictions personnelles, valeurs sociétales, contrat social, conduites, règles de contrôle et de droit se renforcent mutuellement (la priorité, selon Pierre Calame [22], c'est la mise en place d'un socle éthique commun sur lequel les peuples puissent s'entendre pour gérer leur interdépendance, c'est la conception, le déploiement et la mise en œuvre de nouvelles régulations susceptibles de donner une âme, un sens, des règles, une équité et un avenir au village planétaire où nous cohabitons par nécessité).

Il faut cependant poser une question préalable: le jour a-t-il besoin de se réinventer? La réponse est affirmative car on ne peut pas penser le monde de demain avec les idées d'hier et prétendre le gérer avec les institutions d'avant-hier.

En effet, confrontés à une situation radicalement nouvelle et alors que des mutations encore plus importantes se dessinent, aussi bien dans les modes de production que dans les formes d'accès au savoir et dans l'exercice de la démocratie, nos modèles de développement et nos formes de gouvernance entrent en crise. Reposant pour l'essentiel sur la séparation (des compétences, des domaines, séparation aussi entre l'homme et la nature, l'économique et le social, le politique et l'administratif), ils ne prennent en compte ni les liens entre les défis, ni les liens entre les acteurs, ni les liens entre les niveaux, ni l'épaisseur de la société, ni la diversité des processus de changement. La mondialisation, donnée incontournable, est certes source de crise, mais aussi occasion de progrès humain dans la mesure où, loin de se réduire à la globalisation économique, elle promeut une conscience de mondialité, unie et profondément diverse. La capacité de nos sociétés à concevoir et à conduire ces mutations sera décisive pour l'avenir: elle impose un réagencement du système entier autour de l'idée de relation [23].

Quand les problèmes ne peuvent pas être traités séparément les uns des autres, l'obsession de la clarté peut devenir un obstacle. D'où l'idée que la nuit peut aider le jour à se réinventer à partir de l'idée de relation – intimement liée à la présence conjointe dans des espaces-temps vécus. D'où l'idée qu'en jouant sur l'alternance de l'ombre et de la lumière, il soit possible de stimuler l'apprentissage d'une pensée en mouvement.

De la même manière que, chaque nuit, Pénélope, pour gagner du temps et attendre le retour d'Ulysse, défait la toile tissée le jour, n'est-il pas concevable de reprendre l'ouvrage élaboré selon l'ordre diurne des choses, pour intégrer, dans leur altérité, les ouvertures qu'apportent les expériences de la nuit?

La prospective du présent offre une méthode pertinente à cet égard dans la mesure où, constatant le décalage croissant entre les institutions et les réalités du monde d'aujourd'hui et encore plus de demain, elle s'appuie sur deux principes opératoires pour faire fructifier les synergies possibles entre le jour et la nuit: un *principe d'inversion* qui tend à valoriser ce qui est marginalisé et à traiter comme secondaire ce qui est jugé central, d'où une attention particulière aux phénomènes à bas bruit et une confiance forte portée à la capacité d'invention culturelle des « gens ordinaires »; un *principe d'inven-*

tion opposé aux stratégies d'*adaptation*, lesquelles, entraînées dans une course effrénée au rattrapage, introduisent des évolutions qui, au lieu d'en infléchir la direction, confortent le modèle de développement à l'œuvre avec tous les risques de récupération que cela comporte…

Les questions prospectives que pose alors cette exigence d'invention sont de nature *heuristique*. Comment, pour être en phase avec la nouvelle réalité du monde, réinventer, à partir des initiatives locales qui montrent que d'autres manières de faire sont possibles, un système capable de gérer en dynamique des relations qui garantissent à la fois l'unité et la diversité ? Comment, alors qu'une conscience de mondialité semble en train d'émerger, construire une communauté politique nécessaire à une véritable gouvernance mondiale ?

Certes, les chances de succès d'une telle démarche sont bien ténues au regard de l'irréversible spirale qui, conjuguant des forces scientifiques et techniques, économiques et politiques, voire religieuses, tend à imposer silence à la nuit au risque de voir surgir, dans la lumière aveuglante du temps continu, de nouveaux monstres diurnes, encore plus effrayants peut-être que ceux qui habitent nos nuits…

À moins que l'on ne soit capable de construire un *rapport poétique au monde* ? C'est l'hypothèse que formule Alain Didier-Weill à partir de deux exemples : d'une part, celui du petit Lucky qui a pu vaincre les ténèbres en imaginant une *nuit éclairée*, d'autre part, celui de la Grèce antique qui a su conjurer la terreur en inventant une lumière qui, tout en limitant par le langage le pouvoir de créatures nocturnes, n'abolisse pas le régime de la nuit. Comment dès lors pourrions-nous, afin d'empêcher la venue de ces nouveaux monstres diurnes, créer une *clarté obscurcie*, qui respecte la part d'ombre et de secret constitutive du désir humain, et réduise, par le langage, le pouvoir extensif du jour ?

Notes

1 Jean-Baptiste de Foucauld, *Les Trois Cultures du développement humain*, Odile Jacob, 2002.
2 Alain Berthoz, *Le Sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997.
3 «Déterminisme et complexité », colloque de Cerisy autour de Henri Atlan, juin 2004 (à paraître).
4 Une série de colloques de Prospective du présent ont été organisés par le Centre culturel international de Cerisy (http://www.ccic-cerisy.asso.fr) et publiés aux éditions de l'Aube. *Prospective pour une gouvernance démocratique* (2000) ; *Prospective pour une intelligence collective* (2001), *Les Nouvelles Raisons du savoir* (2002), *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité* (2003), *Vers des civilisations mondialisées : de l'éthologie à la prospective* (2004).
5 *Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil.
6 Jean-Paul Bailly, *Demain est déjà là. Prospective, débat, décision publique*, L'Aube, 1999.
7 « Et si » est une question prospective par excellence.
8 Cité par Bruno Chaouat dans cet ouvrage.
9 « La nuit chez Homère », dans cet ouvrage.
10 Étudié par Bruno Chaouat dans cet ouvrage.
11 *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité*, *op. cit.*
12 Voir la synthèse des ateliers « Regards de "je-nous" engagés dans la mondialité », in *Vers des civilisations mondialisées : de l'éthologie à la prospective*, *op. cit.*
13 Outre sa contribution dans cet ouvrage, son film sur les *Infirmières de nuit* a été projeté à Cerisy.
14 *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité*, *op. cit.*
15 Voir sur ce point le rapport de Jean-Paul Bailly au Conseil économique et social, *Le Temps des villes, pour une concordance des temps dans la cité*, Rapports officiels, 2002.
16 Nous paraphrasons ici un article de Georges Leyenberger, « Pensée, parole et nuit(s) », *Le Portique, la nuit*, septembre 2002.
17 Ce rapprochement était à l'origine du colloque de prospective de 2003, *Vers des civilisations mondialisées : de l'éthologie à la prospective*, L'Aube, 2004 ; voir notamment les contributions de Vinciane Despret, Dominique Lestel et Pascal Picq.
18 La bande audio, présentée à Cerisy par Didier Demorcy, n'a malheureusement pas pu être reproduite dans cet ouvrage.
19 Malheureusement empêché de venir à Cerisy par une maladie…
20 Synthèse des ateliers « Regards de "je-nous" engagés dans la mondialité », in *Vers des civilisations mondialisées : de l'éthologie à la prospective*, *op. cit.*
21 Ordinaires ou extraordinaires, pour reprendre le titre de l'atelier prospectif animé par Catherine Espinasse.
22 Pierre Calame, *La Démocratie en miettes. Pour une révolution de la gouvernance*, fondation *Charles Léopold Mayer*, Descartes & Cie, 2003.
23 Ce raisonnement est emprunté à Pierre Calame, *op. cit.*

2

Pratiques individuelles et collectives

* Université de Franche-Comté (Besançon).

L'homme, animal diurne ?

Bernard Millet *

Pour se procurer l'énergie électrique dont elle a besoin, une zone industrielle ou une grande usine doit être reliée au réseau. La puissance du transformateur qui l'alimente est déterminée en fonction du nombre d'entreprises ou d'ateliers qui sont en fonctionnement. Si toutes les entreprises ou les ateliers travaillent en même temps, le niveau de la demande sera très élevé. Si au contraire leur activité est répartie tout au long de la journée et tout au long de l'année, la puissance nécessaire sera moindre. Pour un organisme humain, la situation est comparable : il trouve son énergie dans l'alimentation. Si tous les organes et toutes les cellules qui le constituent travaillent en continu et à plein régime, la quantité d'énergie nécessaire pour les faire fonctionner sera très importante. Elle sera moindre si ces activités sont étalées dans le temps.

L'homme, animal diurne

Nous possédons une organisation temporelle réglée par ce qu'on a appelé l'« horloge biologique » qui fait que nos cellules et nos organes ont une activité programmée dans le temps à la fois sur une base journalière et sur une base annuelle et qui répond à la nécessité de faire face, physiquement et intellectuellement, à notre activité [Millet, Manachère, 1983]. Ainsi, au cours d'une journée de vingt-quatre heures, nous passons par un temps pendant lequel nous sommes actifs – le temps de veille – et un autre pendant lequel nous sommes au repos – le temps de sommeil. Ce cycle est étroitement lié à l'alternance jour-nuit, au point que l'on a pu considérer que sommeil égale nuit et qu'activité égale jour**.** L'homme se comporte comme un animal diurne à la différence notamment des rongeurs tels que le rat et la souris.

La rotation de la terre sur elle-même qui détermine les temps d'éclairement et les temps d'obscurité serait-elle la cause de ce mode de fonctionnement ? Non, car les expériences d'isolement dans des grottes (M. Siffre, V. Le Guen) ou dans des bunkers, en l'absence de tous repères temporels, y compris ceux induits par les vibrations du sol consécutives au passage des véhicules lourds, ont permis de montrer que cette alternance se poursuit mais pas avec la même fréquence. On sait maintenant que la succession jour-nuit n'est pas la cause de la périodicité de notre fonctionnement. Notre organisation temporelle est déterminée génétiquement. C'est ce qui fait que, chez les vrais jumeaux, les paramètres sont identiques et que, de l'un à l'autre, nous pouvons avoir des comportements différents en matière de rythmes. La succession jour-nuit ne fait qu'ajuster nos rythmes internes sur la durée de la rotation de la terre. Ce sont le lever et le coucher du soleil qui constituent les signaux permettant l'ajustement de nos rythmes internes aux périodicités externes [Millet, 2003]. Chez l'homme toutefois, la vie en société [Reinberg, 1994 ; 1998] constitue un agent de synchronisation (« métro, boulot, dodo ») très puissant. L'heure des repas semble être un synchroniseur tout aussi efficace que le rythme veille-sommeil. Une étude entreprise par Y. Touitou et ses collaborateurs montre que, durant le ramadan, les conditions de vie sont modifiées : on se couche un peu plus tard mais surtout l'heure de la prise alimentaire est fortement décalée. Le rythme des sécrétions hormonales (cortisol, mélatonine, hormones thyroïdiennes, testostérone) est notablement modifié [Bogdan *et alii*, 2001].

Cela dit, nous ne sommes pas égaux face à l'alternance jour-nuit. Il est bien connu que certains sont plutôt du matin, d'autres du soir, ce qui signifie que, pour les premiers, la période d'activité débutera tôt et que, pour les seconds, elle ne commencera que tard dans la matinée. Mais globalement la durée de cette période d'activité sera la même. Des différences existent aussi en fonction de l'âge : chez les personnes âgées, la rythmicité est moins bien affirmée que chez les personnes jeunes. On peut le vérifier en dosant les hormones qui sont les bons marqueurs de notre organisation temporelle. Ainsi, l'augmentation de la production de cortisol par les surrénales en fin de nuit annonce le moment de la reprise d'activité. À l'inverse, l'augmentation de la production de mélatonine par l'épiphyse annonce l'entrée en sommeil. Bien d'autres paramètres ayant une influence sur nos comportements varient de manière périodique : la composition du sang, la température corporelle, la force musculaire, la nutrition, la vigilance…

Que se passe-t-il la nuit dans le corps humain ?

En dehors de toute contrainte, spontanément, lorsque la nuit est là, nous nous endormons. L'endormissement est lié à la sécrétion de mélatonine qui débute avant la nuit et s'arrête avec l'arrivée de l'aube. Elle enclenche le processus d'entrée en sommeil, c'est-à-dire l'entrée dans un état physiologique d'inconscience relative associée à une inaction des muscles volontaires dont le besoin se reproduit tous les jours.

Le sommeil suit chaque nuit le même pattern. Grâce à l'utilisation des techniques de l'électrophysiologie, on peut enregistrer l'activité cérébrale. Les travaux de l'équipe du professeur Jouvet à Lyon ont beaucoup fait progresser la connaissance des mécanismes du sommeil [Challamel, Thirion, 1995]. On distingue deux formes de sommeil : le sommeil lent, composé lui-même de quatre phases différentes, et le sommeil paradoxal ou sommeil à « mouvements oculaires rapides ».

Le sommeil est un processus cyclique. Chaque cycle dure entre 1,5 et 2 heures et se répète en moyenne cinq fois au cours de la nuit. Il se décom-

pose en cinq phases : les phases I, II, III, IV du sommeil lent et le sommeil paradoxal.

Voici sommairement résumées les caractéristiques de ces cinq phases. La phase I marque l'entrée dans le sommeil. Elle se traduit par des mouvements oculaires très lents, une activité musculaire caractérisée par des contractions brutales. À ce stade, le sujet peut se réveiller facilement. Pendant la phase II, le sommeil est léger. Les paupières se ferment et s'ouvrent lentement. L'activité cérébrale et la respiration ralentissent tandis que la température corporelle s'abaisse. En phase III, le sommeil est profond. C'est au cours de cette phase que la fatigue est supprimée. C'est en phase IV que le sommeil est le plus profond. Il n'y a plus de mouvements oculaires, ni d'activité musculaire. Le sommeil paradoxal représente la dernière phase du cycle.

Il a été nommé « paradoxal » par Michel Jouvet en raison du contraste entre l'attitude du sujet complètement endormi, détendu, et l'enregistrement EEG qui montre une activité électrique corticale intense, avec des ondes rapides, peu amples, très proches de celles de l'éveil actif, qui traduit une activité mentale intense. La respiration et les mouvements oculaires sont plus rapides, le tonus musculaire est abaissé. La fréquence des battements cardiaques et la tension artérielle s'élèvent. Ce sommeil représente 20 à 25 % du sommeil total, soit, lui aussi, près de 2 heures par nuit. C'est le moment pendant lequel survient le rêve. Les rêves dont l'on se souvient au matin sont ceux des dernières minutes du sommeil paradoxal, juste avant le réveil. C'est aussi pendant le sommeil paradoxal que surviennent les érections nocturnes chez l'homme, d'une durée moyenne de 25 minutes, décrites en 1944 par Ohlmeyer, sans d'ailleurs qu'elles puissent être reliées au rêve.

L'homme passe en moyenne un tiers de sa vie à dormir, mais nous ne sommes pas égaux devant le sommeil. Ainsi un nouveau-né a besoin de 16 heures de sommeil qui sera découpé en sept parties sur l'ensemble de la journée. Plus il grandit, plus la durée de son sommeil diminue et se fait en un cycle. Chez les enfants, 50 % du temps de sommeil correspond à une phase de sommeil lent et les autres 50 % à une phase de sommeil paradoxal. Chez les adultes, les pourcentages sont respectivement de 20 et 80 %. Les durées de sommeil sont très variables selon les individus, en moyenne 4 à 11 heures, avec une très nette prédominance pour 7 à 8 heures 30. Les petits dormeurs, parmi eux Napoléon, Churchill, qui dorment moins de 6 heures 30 représentent 10 % des adultes ; les gros dormeurs (plus de 9 heures), tels qu'Albert Einstein, 15 %. La quantité de sommeil nécessaire est déterminée génétiquement. Les facteurs individuels concernent non seulement les temps de sommeil, mais aussi les horaires préférentiels. Le sommeil des personnes âgées est moins régulier que chez les personnes jeunes et la durée de leur sommeil paradoxal est réduite à environ 15 % de la durée totale du sommeil (Touitou, 2001).

La privation de sommeil, bien étudiée par l'équipe du professeur Jouvet, engendre chez l'homme des troubles pathologiques (problèmes de croissance chez l'enfant, perte de mémoire) et psychologiques (mélancolie, inattention, manque de concentration…).

C'est le fonctionnement de nos glandes endocrines qui organise notre activité en la planifiant. Les chronobiologistes spécialistes du sommeil s'accordent pour dire que la quantité de mélatonine déversée dans le sang agit comme une horloge centrale pour tout l'organisme. Elle prépare le corps au repos la nuit ; et inversement, lorsqu'au lever du soleil sa synthèse est inhibée par la lumière qui vient frapper la rétine, c'est le signal qui annonce une nouvelle journée d'activité. Cette hormone est dix fois plus concentrée la nuit que le jour. Elle pourrait être bénéfique dans le traitement de l'hypertension artérielle car on observe une diminution de la pression artérielle chez les hypertendus. Son taux le plus élevé se rencontre chez les enfants de quatre ans. Plusieurs autres substances chimiques du cerveau interviennent dans le contrôle de l'activité cérébrale qui conduit à l'état de veille ou de sommeil, en particulier la sérotonine. L'endormissement est le résultat d'un blocage de l'éveil à un moment donné de notre horloge biologique par un système « anti-éveil » mis en route dans l'hypothalamus grâce à la sérotonine, un neuromédiateur précurseur de la mélatonine.

Beaucoup d'autres hormones sont produites de manière cyclique, avec un maximum atteint pendant la nuit. Ainsi, l'hormone corticotrope, ou ACTH, a son pic au milieu de la nuit. Elle induit la sécrétion d'hormones telles que le cortisol, qui a pour effet d'augmenter les taux sanguins de protéines, lipides, glucides et sels minéraux pour les besoins d'un organisme en activité. Or, la teneur en cortisol du sang est maximale au moment de l'éveil, avant que l'organisme sollicite ses muscles et son système nerveux. Cette anticipation lui permet d'exercer son activité diurne qui nécessite attention, force musculaire, travail de mémoire. L'hormone de croissance est produite essentiellement (60 à 70 %) pendant la nuit au cours des phases de sommeil lent profond (phase III). Elle joue un rôle prépondérant dans la récupération, en stimulant la reconstruction des tissus musculaires.

Cette organisation temporelle se retrouve dans d'autres fonctions physiologiques. L'activité des cellules qui stockent les graisses (cellules adipeuses ou adipocytes) est régie par la leptine, une hormone qui favorise la destruction des graisses et leur consommation par l'organisme actif. Sa sécrétion atteint un maximum peu après minuit et un minimum en début d'après-midi [Kanabrocki *et alii*, 2001, p. 271-273]. La baisse des besoins énergétiques la nuit favorise l'accumulation des réserves lipidiques. C'est ce qui a conduit les fabricants de cosmétiques à imaginer des crèmes amincissantes tenant compte de ce mode de fonctionnement des cellules adipeuses (*60 millions de consommateurs*, n° 385, juillet-août 2004, p. 15).

Durant le sommeil, la température corporelle, voisine de 37,5 °C en milieu d'après-midi, s'abaisse pour atteindre 36,5 °C en fin de nuit. La pression artérielle diminue la nuit. La cadence de la respiration ralentit, le débit exploratoire de pointe qui est l'expression du diamètre bronchique présente un creux nocturne et un pic diurne. L'amplitude des variations du diamètre

bronchique est plus marquée chez les asthmatiques que chez les individus sains [Reinberg, 2003]. C'est la nuit en général que survient la crise d'asthme, vers 3 ou 4 heures du matin, précisément quand le diamètre bronchique est le plus bas.

Comment l'alternance jour-nuit contrôle-t-elle nos activités rythmiques ?

On s'est interrogé pour savoir comment l'alternance jour-nuit régule nos activités rythmiques. La perception de la lumière s'effectue au niveau de l'œil. La perception de la lumière est assurée par des photorécepteurs localisés au niveau de la rétine. Ces photorécepteurs transmettent le message « présence » ou « absence » de lumière aux noyaux suprachiasmatiques (NSC), dans la partie inférieure de l'hypothalamus. Des NSC, le message est transporté à l'épiphyse qui produit la mélatonine. La mélatonine est sécrétée uniquement la nuit. C'est l'hormone de l'obscurité. Elle est présente la nuit chez toutes les espèces animales, qu'il s'agisse d'animaux à activité diurne ou nocturne. Le rôle des NSC a été établi à partir de deux séries d'expériences. La première consiste à procéder à l'ablation expérimentale des NSC. Quand on fait cela, on supprime le rythme circadien d'activité. La seconde consiste à greffer les noyaux suprachiasmatiques en provenance d'un autre animal dans le cerveau de celui qui avait été opéré. On rétablit ainsi la rythmicité [Aguilar *et alii*, 1986]. Chez les aveugles, le rythme veille-sommeil est souvent perturbé, en particulier chez ceux qui sont atteints de cécité totale. Il peut être régularisé en administrant de la mélatonine. La crise d'asthme nocturne serait en relation avec le sommeil de la manière suivante : la mélatonine aurait la propriété de déclencher une réaction inflammatoire au niveau des bronches qui aurait pour conséquence la diminution du diamètre bronchique.

Qu'advient-il lorsque les conditions qui régissent l'alternance sont modifiées ?

Quelles conséquences peuvent avoir sur les organismes une modification des conditions environnementales naturelles, c'est-à-dire la suppression de l'alternance jour-nuit et de l'alternance des saisons, la suppression des repères qui cadencent notre vie quotidienne (repas, activité). Les expériences conduites sur les animaux et l'homme montrent qu'ils sont sensibles à l'influence des synchroniseurs externes. Lorsque l'homme est placé dans des conditions environnementales différentes de celles dans lesquelles il a l'habitude de vivre, la désynchronisation de ses rythmes internes est source de perturbations physiologiques. On illustrera cela en prenant trois exemples.

Les vols transméridiens et spatiaux

Dans le cas des vols Paris-New York, l'équipage et les passagers franchissent rapidement six fuseaux horaires. Arrivés à destination, leurs rythmes biologiques présentent une avance de phase par rapport aux conditions de leur nouvel environnement. Il s'ensuit une sensation de malaise, l'apparition plus précoce du sommeil, un sommeil de moins bonne qualité au cours de la dernière moitié de la nuit et des éveils matinaux précoces (la première nuit, à 3 heures du matin). Le rythme veille-sommeil n'est pas le seul à être perturbé. Celui de la température, des sécrétions hormonales, de l'excrétion du potassium urinaire est aussi modifié. La resynchronisation du rythme veille-sommeil avec les conditions locales s'effectue en deux à trois jours. Mais il n'en est pas de même pour le rythme de la température qui nécessite un délai d'une semaine, celui des sécrétions hormonales demande deux à trois semaines et celui de l'excrétion du potassium urinaire près d'un mois. Des problèmes du même type se manifestent lors des vols d'ouest en est, c'est-à-dire avec un décalage de phase entre les rythmes de l'individu et ceux de l'environnement local. Les sujets « du matin » supportent moins bien un décalage de l'est vers l'ouest qu'un décalage de l'ouest vers l'est. Mais là encore, la variabilité des réponses est grande parmi les individus.

Dans le cas des spationautes, la situation est différente. En effet, les navettes spatiales tournent autour de la terre en 2 heures environ, ce qui fait que les occupants de ces navettes « voient » 12 levers et 12 couchers de soleil par 24 heures. Leurs rythmes biologiques ne sont plus entraînés par les synchroniseurs de l'environnement ; de ce fait, les hommes se comportent un peu comme s'ils vivaient en conditions uniformes, avec cette différence qu'ils sont étroitement reliés au sol par les communications avec le centre de contrôle et qu'ils constituent une équipe.

La navigation en solitaire

Un navigateur qui effectue une course en solitaire ne dort en moyenne que 220 minutes sur 4 jours de course (questionnaire réalisé sur l'ensemble des concurrents en 1989 et 1990). Il importe en effet pour les concurrents de rester éveillés le plus longtemps possible et par conséquent de lutter contre le besoin de sommeil qui se fait immanquablement sentir. Des tests de vigilance ont été réalisés pour mettre en évidence les périodes au cours desquelles l'altération de la vigilance est maximale. Ces tests permettent de quantifier un phénomène difficilement mesurable subjectivement.

Sachant qu'une période courte de sommeil est d'autant plus récupératrice qu'elle s'insère harmonieusement dans les rythmes d'activité spontanés de l'organisme, il était intéressant de proposer une organisation de bord prenant en compte cette rythmicité. Les auteurs de ce travail rapportent que les périodes de sommeil de Bruno Peyron lors de son tour du monde se répartissaient en deux fois 2 heures la nuit et une fois 2 heures en début d'après-midi, c'est-à-

dire aux périodes les plus proches du rythme physiologique de sommeil. « Ainsi, les deux quarts se succédaient régulièrement tout en restant en phase avec l'alternance du jour et de la nuit. Cette régularité par rapport aux synchroniseurs externes comme le soleil s'est avérée essentielle » [Chauve, s. d.].

Le travail de nuit et le travail posté (ouvriers, infirmières, marins…)

En Europe, 20 à 30 % des salariés travaillent aujourd'hui partiellement la nuit ou fonctionnent en régime de « travail posté ». Ce sont des hommes et des femmes, ouvriers et cadres, exerçant leur métier en usine, des infirmières et des médecins, des postiers, des boulangers, des marins… La liste peut s'allonger.

L'adaptation, bonne ou mauvaise, au travail de nuit dépend de plusieurs facteurs selon Léger et Guilleminault [1997]. L'homme étant un animal diurne, ses rythmes sont synchronisés sur l'alternance jour-nuit : normalement, il est actif le jour et se repose la nuit. Le faire travailler la nuit, c'est lui imposer un décalage horaire du même type que celui qui est subi par les voyageurs des vols transcontinentaux. Certains individus le tolèrent bien, d'autres pas du tout. Dans le premier cas, ils se resynchronisent rapidement, dans le second, ils restent désynchronisés plus longtemps car seul le rythme activité-repos est modifié alors que l'alternance jour-nuit continue d'entraîner les autres rythmes. Les tests qui ont été effectués montrent que la vigilance et les performances diminuent la nuit. Statistiquement, les accidents du travail surviennent plus souvent la nuit que le jour. On a fait le rapprochement avec les grandes catastrophes (Bhopal, Three Miles Island, Tchernobyl, Beaune, échouage de l'Exxon Valdez…) : elles ont toutes eu lieu entre 22 heures et 7 heures du matin. Mais la vigilance n'est pas seule en cause. Il faut tenir compte aussi de la qualité du sommeil et des facteurs familiaux. Or les travailleurs postés, pour diverses raisons, en particulier le bruit, dorment 1 à 2 heures de moins que ceux qui travaillent le jour. Les femmes ont des contraintes supplémentaires qui viennent s'ajouter aux précédentes (enfants en bas âge, cycles menstruels, soucis domestiques). Il suffit que l'un de ces facteurs soit en cause pour que la qualité du travail diminue et pour que les personnes concernées se plaignent de fatigue permanente, de troubles du sommeil et de troubles digestifs. Les infirmières qui ont travaillé de nuit pendant plus de quatre ans, à raison d'un minimum de cinq nuits par mois, souffrent plus fréquemment d'insomnie même après avoir cessé les horaires nocturnes. Une équipe de chercheurs a découvert que le risque de développer un cancer du sein est lié au nombre d'années de travail de nuit et au nombre de nuits effectuées par semaine. Ce risque augmente de 40 % pour les femmes qui ont travaillé la nuit pendant moins de trois ans et de 60 % pour celles qui ont occupé un poste de nuit plus de trois ans [Hansen, 2001]. L'explication que l'on peut donner est la suivante : la limitation de production de la mélatonine par la lumière la nuit entraîne une hausse de la production d'œstrogènes chez la femme. Or un taux élevé d'œstrogènes augmente les risques de cancer du sein.

L'adaptation au travail posté est meilleure chez les individus jeunes que chez les individus âgés, chez ceux qui sont « du soir » plutôt que « du matin ». D'autre part, le sens de rotation, pour ceux qui sont en 3x8, est à considérer. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer une grande variabilité dans les comportements des personnes concernées.

Pour pallier ces inconvénients, il est conseillé d'éclairer intensément les locaux où se tiennent les travailleurs de la nuit de manière à empêcher la synthèse nocturne de mélatonine qui induit le sommeil. On peut aussi donner de la mélatonine exogène aux personnes concernées pour favoriser leur sommeil diurne quand le taux de mélatonine endogène commence à baisser [Touitou, 2001]. Le plus dommageable, pour les personnes appelées à travailler la nuit, ce sont les changements de régime fréquents. Lorsque le régime de travail imposé est constant, l'organisme parvient à s'adapter.

Dans d'autres circonstances, c'est l'organisme qui ne s'adapte pas aux variations de la longueur du jour au cours de l'année. Lorsque les jours deviennent courts, en octobre-novembre, certaines personnes manifestent des troubles affectifs accompagnés d'une grande fatigue que les auteurs anglo-saxons appellent « *Seasonal Affective Disorders* », en abrégé SAD, et qui pour nous sont caractéristiques de la « dépression saisonnière » ou encore « hivernale ». La dépression saisonnière apparaît un peu avant l'hiver et disparaît dès le printemps. Elle se manifeste par de la fatigue, un abattement, une absence de tonus et une perte d'intérêt, des troubles de la concentration et de la libido, des fringales pour ce qui est sucré, un besoin de sommeil accru ou encore une prise de poids. On estime à environ 2 % le nombre des adultes en Europe centrale touchés par la dépression saisonnière. Les femmes sont quatre fois plus souvent concernées que les hommes.

L'absence de synchronisation entre les rythmes internes du sujet et le rythme des variations annuelles d'éclairement est l'une des hypothèses avancées pour expliquer ces troubles. En effet, des travaux ont montré l'efficacité de la luminothérapie pour améliorer la situation de ces personnes. Cela consiste à les placer 30 minutes par jour environ face à une lampe diffusant une lumière très vive (au moins 2 500 lux). Près de 65 % des patients atteints d'une dépression saisonnière voient leur état s'améliorer après luminothérapie qui a pour effet d'allonger artificiellement la longueur du jour et ainsi de faire en sorte que les rythmes internes soient resynchronisés avec les variations d'éclairement du milieu.

*

Des modifications, des aménagements du temps de travail, de loisirs, de repos sont proposés tous les jours. Ils sont nécessaires, mais cette nouvelle organisation du temps des individus se fait généralement à partir de considérations socioéconomiques. Elle ne prend pas toujours en compte la biologie des individus et leur organisation temporelle, ce qui peut contribuer à leur fragilisation. On répondra à cela que l'homme est capable d'adaptation. Certes, les

populations qui vivent au voisinage du pôle Nord et qui sont soumises à une alternance très marquée des saisons (nuit permanente l'hiver et jour continu l'été) sont adaptées à leurs conditions de vie (J. Malaurie). Mais on voit bien que nous sommes inégaux devant cette aptitude, certains d'entre nous étant tolérants à ces changements de rythme imposés, d'autres ne l'étant pas. Vue sous l'angle de l'évolution, la question est de savoir lesquels survivront.

Bibliographie

AGUILAR-ROBLERO R., GARCIA-HERNANDEZ F. [1986], « Suprachiasmatic Nucleus Transplants Function as an Endogenous Oscillator only in Constant Darkness », *Neurosci. Lett*, 69, p. 47-52.

BOGDAN A., BOUCHAREB B., TOUITOU Y. [2001], « Ramadan Fasting Alters Endocrine and Neuroendocrine Circadian Patterns. Meals-time as a Synchronizer in Humans ? », *Life Sciences*, 68, p. 1607-1615.

CHALLAMEL M.-J., THIRION M. [1995], http://sommeil.univ-lyon1.fr/SFRS/pub/bulletins/2/sre.html »\t« _blank, Albin Michel, 365 p.

CHAUVE J.-Y. [s. d.], « Capacités des adaptations chronobiologiques aux contraintes de la course au large », http://www.mersante.com/chauve.htm.

HANSEN J. [2001], « Light and Night, Shiftwork and Breast Cancer Risk », *Journal of Cancer Institute*, 93 (2), p. 1513 -1515.

KANABROCKI E. L. *et alii* [2001], « Circadian Variation of Serum Leptine in Healthy and Diabetic Men », *Chronobiol. Intern.*, 18 (2), p. 273-283.

LEGER D., GUILLEMENAULT C. [1997], *Sommeil, Vigilance et Travail*, Masson, 175 p.

MILLET B., MANACHERE G. [1983], *Introduction à l'étude des rythmes biologiques*, Vuibert, 88 p.

MILLET B. [2003], « Les horloges du vivant », *Procès verbaux et Mémoires de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Besançon et de Franche-Comté*, 169, p. 61-86.

REINBERG A. [1994], *Les Rythmes biologiques, mode d'emploi*, Flammarion, 170 p.

REINBERG A. [1998], *Le Temps humain et les Rythmes biologiques*, Rocher, 250 p.

REINBERG A. [2003], *Chronobiologie médicale et Chronothérapeutique*, Flammarion, 298 p.

REINBERG A., LABRECQUE G., SMOLENSKI M.-H. [1991], *Chronobiologie et Chronothérapeutique*, Flammarion, 201 p.

THIBAULT L. [2000], « La nutrition à l'heure des rythmes biologiques », *Rythmes. Bulletin du groupe d'étude des rythmes biologiques*, 32 (4), p. 36-30.

TOUITOU Y. [2001], « Human Aging and Melatonin. Clinical Relevance », *Experimental Gerontology*, 36, p. 1083-1100.

* Psychosociologue.

Temps de la nuit et âges de la vie

Catherine Espinasse *

Les trois temps de la nuit

La nuit a longtemps été appréhendée comme un temps homogène, sans scansion, presque lisse. Cette représentation uniformisée de la nuit a sans doute été induite par le fait que ce temps fut considéré comme exclusivement celui du sommeil, un temps de repos, de fermeture de la ville, voire « un temps mort » par rapport au jour. Le temps de la nuit correspondait à celui de la vie privée, du repli sur la cellule familiale et a donc été passé sous silence puisque de l'ordre de l'intime, du secret enfoui dans l'obscurité. Temps de l'amour, du sommeil et des rêves, des peurs et des angoisses suscitées par les revenants et remords en tous genres, la nuit apparaissait engloutie, occultée, enfouie dans l'oubli et la noirceur d'un inconscient collectif comme dans un trou noir. Même sa singularité a contribué à nous en donner une représentation linéaire et monolithique.

Avec ce qu'il est convenu d'appeler la désynchronisation des temps sociaux, les horaires décalés des travailleurs, les endormissements plus tardifs des citadins, la prolifération des événements nocturnes, le fonctionnement de l'économie en continu, la nuit est devenue un enjeu pour les élus, un temps à conquérir pour les acteurs de l'économie, un objet d'investigation pour les chercheurs et d'expérimentation pour les créateurs. Le concept de la ville 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, sous prétexte de modernité, révèle cependant encore une indifférenciation entre jour et nuit, une sorte de déni aussi de l'existence de ce *temps substance*…

Or si la nuit paraît relativement homogène à celui qui dort ou à celui qui la considère comme équivalent au jour, elle est perçue en revanche, par ceux qui la vivent, à l'extérieur du domicile, en tant que sortants pour leurs loisirs ou travailleurs nocturnes, comme *scandée en trois temps***.** Cette représentation de la nuit est récurrente dans les résultats des études qualitatives menées auprès de « passagers de la nuit » de 19 à 29 ans [1]. Chacune de ces phases est caractérisée en effet par des états, des ambiances et des ressentis différents. À chacune de ces trois séquences correspondent aussi, en extérieur au moins, des catégories de populations ainsi que différents âges de la vie.

• *Le début de la nuit* peut inclure le dîner et aller jusqu'à minuit et demi, 1 heure du matin : cette première phase est celle où existe encore, dans les grandes villes, une offre de services et de transports collectifs nocturnes.

Elle constitue une sorte de nuit autorisée. La fin de cette phase coïncide avec la fermeture de certains lieux et, en particulier, des transports collectifs. Ainsi l'arrêt du métro à Paris contribue à réduire la durée de certaines sorties nocturnes aux environs d'une heure du matin et constitue, en lui-même, un seuil… Au cours de cette première phase de la nuit, une certaine mixité des âges existe parmi les populations, du moins dans les grandes agglomérations. Des brassages se produisent encore dans certains lieux publics et quartiers. Lors d'événements nocturnes tels que Nuit blanche, cette mixité est exacerbée comme en témoignent les résultats des études réalisées lors des trois premières éditions de cet événement qui suscite par ailleurs des déambulations pédestres dans la ville. L'ambiance qualifiée de « bon enfant » par le public participant à cet événement témoigne d'une certaine convivialité, d'une absence de tensions, d'un sentiment d'ouverture aux offres de spectacles, aux paysages urbains et aux autres. La diversité des âges est alors souvent soulignée. Elle semble être, pour les publics comme pour les concepteurs et organisateurs, un critère d'évaluation de la réussite de l'événement.

• *Le cœur de la nuit*, de 1 heure à 3 heures 30-4 heures du matin, est considéré comme la phase paroxystique pour ceux qui en profitent, le moment où la fête bat son plein et où paradoxalement la ville, du moins en apparence, est la plus déserte, la moins active. C'est alors que se prend la décision d'aller ou non jusqu'au bout de la nuit… Cette phase, qualifiée de « creux » au regard de l'économie visible, comprend cependant une heure de « pointe », tout au moins à Paris, sur le réseau Noctambus de la RATP. C'est en effet à 2 heures que ferment la plupart des bars et lieux nocturnes et qu'ont été constatés d'importants flux de travailleurs masculins sur ce réseau. Des « prises d'assaut » des Noctambus, au départ de Châtelet, comme le long des Champs-Élysées, ont été maintes fois observées, entre 2 heures et 2 heures 30 du matin, y compris en semaine. Ces usagers de Noctambus, essentiellement masculins, sont composés, dans ce cœur de la nuit, de travailleurs, pour la plupart relativement jeunes, rentrant chez eux. S'y ajoutent des groupes de sortants pour leurs loisirs, d'autant plus jeunes que l'on s'enfonce dans ce cœur de la nuit…

• *La fin de la nuit* commence vers 4 heures du matin et se poursuit jusqu'au lever du jour avec la réouverture des commerces et des transports collectifs. Cette dernière phase se caractérise par une sensation de fatigue pour ceux qui, depuis le début de la nuit, travaillent ou s'amusent : 4 heures du matin apparaît comme l'heure de « détresse physiologique » pour le corps médical ; elle est ressentie comme telle par les fêtards et les travailleurs nocturnes. Dépasser cet autre seuil signifie bien souvent aller jusqu'au bout de la nuit, faire une nuit blanche, se priver de sommeil… Cette phase finale de la nuit correspond aussi à une reprise d'activités avec le départ des travailleurs matinaux : ceux qui nettoient les lieux publics et

privés, qui, dès l'aurore, préparent la ville pour le nouveau jour, ouvrent les grandes surfaces et qui croisent, dans les premiers transports publics, ceux qui, à l'inverse, rentrent dormir. Les femmes apparaissent plus nombreuses au sein de Noctambus dans cette dernière phase de la nuit. Quant à la mixité des âges, elle reprend progressivement à l'approche du nouveau jour…

Le brouillage des âges de la vie

La vie a toujours été perçue comme constituée de phases différentes: l'enfance, l'âge adulte, la vieillesse. Or aujourd'hui, certaines phases de vie tendent à s'étirer, comme la jeunesse et la vieillesse qui n'apparaissent plus homogènes. Les frontières des âges sont devenues floues et les âges de la vie apparaissent en mutation. L'émergence d'étapes transitoires contribue à ce brouillage des âges, que ce soit dans la jeunesse ou dans la vieillesse. Ces flous et ces entre-deux âges sont particulièrement intéressants à analyser parce qu'ils sont révélateurs des transformations à l'œuvre, à la fois dans la sphère privée, professionnelle et publique.

Au-delà des rapports de pouvoir entre jeunes et vieux – dont témoignaient déjà les fondements de *La République* de Socrate selon lesquels *les vieillards devront commander et les jeunes obéir* –, il s'avère qu'aujourd'hui la jeunesse comme la vieillesse se sont élargies, sous l'influence conjuguée de l'allongement de la vie, de l'évolution des modes de vie, des effets du marché du travail et de la multiplication des offres de services. Les politiques publiques, qui s'appuient sur une catégorisation rigide des classes d'âges, sont confrontées à la complexification des parcours de vie des individus, tant au plan professionnel que privé. Les seuils chronologiques habituellement utilisés semblent devenus insuffisants pour rendre compte des différents âges. Ainsi la jeunesse qui, selon Pierre Bourdieu, *n'est qu'un mot,* voire *une catégorie épistémologique douteuse*, recouvre différentes séquences selon les rapports familiaux et les modes d'intégration dans le marché du travail. Si, en Europe, les deux tiers des jeunes de 18 à 25 ans vivent encore chez leurs parents, il est à noter qu'existent de fortes disparités d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre. Par ailleurs, il a longtemps été considéré, au travers des données statistiques, que la consommation des ménages en France tendait à diminuer au fur et à mesure de l'avancée en âge…

Cependant, pour les loisirs, *la considération de l'effet de période et de génération remet en cause l'idée d'une érosion continue de la consommation avec le vieillissement* [2]. Pour une même cohorte, les dépenses atteignent leur maximum autour de 60-64 ans et ne chutent qu'après 80 ans. Ainsi les dépenses de loisirs représentent-elles un poste plus important à 60 ans qu'à 45 ans. Cette réorganisation de la consommation au cours du cycle de vie remet en cause les représentations traditionnelles du repli des personnes âgées. Elle incite les acteurs de l'économie à « cibler le marché des seniors » en pleine

expansion en Europe. Avec l'allongement de la vie, un continuum caractérisé par des âges de passage au sein d'une longue jeunesse et d'une non moins longue vieillesse s'est peut-être constitué. Il importe de reconnaître ces transformations « à bas bruit », ces transitions constituant de vrais âges, à traiter comme tels. Les pratiques de vie nocturne à l'extérieur du domicile ne s'intensifieraient-elles pas au cours de ces phases de vie entre deux âges, de passage ou de transition ?

La nuit n'appartient-elle qu'aux jeunes ?

Si l'on ne considère que les pratiques nocturnes à l'extérieur du foyer, il apparaît alors qu'indéniablement *la nuit appartient aux jeunes*. Ce sont en effet les jeunes qui sortent le plus le soir et la nuit [3]. Ainsi toutes tranches d'âges confondues, 20 % de la population française sort plusieurs fois par semaine le soir et la nuit. Mais ces pourcentages culminent pour les 20 à 29 ans : les 20-24 ans sont 54 % et les 25-29 ans, 30 %. Au tournant de la trentaine s'amorce un très net déclin de ces sorties nocturnes, dû aux contraintes familiales, professionnelles et financières.

Le fait de sortir la nuit constitue, en fin d'adolescence, une sorte d'initiation à la liberté qui, selon les entretiens menés auprès de jeunes sortants nocturnes des deux sexes, s'acquiert plus tôt pour les garçons (vers 14 ou 15 ans) que pour les filles (qui ne sont autorisées à sortir la nuit par leurs parents que vers 17, 18 ans). Ces sorties nocturnes correspondent pour certains jeunes que nous avons qualifiés de « domicilophobes » à une fuite du foyer familial ou d'une chambre d'étudiant exiguë. Elles sont dictées par une recherche à l'extérieur du domicile de rencontres, de convivialité et d'expression de soi. Elles sont aussi vécues par certains jeunes travailleurs interrogés comme l'occasion d'une revanche sociale par rapport à une vie diurne peu valorisante professionnellement et ne suscitant qu'un faible investissement.

La traversée de la nuit lors d'événements nocturnes festifs semble être le fait de populations essentiellement jeunes, comme l'ont démontré les travaux d'Étienne Racine sur le phénomène techno et nos études sur Nuit blanche. Cette traversée de la nuit tient de la performance, du désir de conquête intégrale de cet espace-temps et permet d'éprouver une sensation d'épuisement. Les participants les plus jeunes d'un événement comme Nuit blanche veulent aller « jusqu'au bout de la nuit », tandis que leurs aînés se donnent des limites et n'y participent qu'une partie de la nuit. Ainsi les adultes d'âge mûr n'ont-ils qu'une « consommation modérée » de la nuit puisque ne vivant à l'extérieur du domicile que le début de la nuit, ils se limitent à cette phase autorisée et consentie… Cette limitation des pratiques nocturnes à l'extérieur du domicile, de la part de ceux qui ne rentrent plus dans la catégorie hétéroclite des jeunes, ne serait-elle due qu'à la crainte des effets de la fatigue, au souci de ne pas entraver l'efficacité diurne, aux contraintes de la vie professionnelle et familiale ? Aux consommations de somnifères particulièrement importantes en France, qui

s'accroissent après 45 ans et qui culminent pour la tranche des 65 à 75 ans, ne faudrait-il pas substituer la possibilité de vivre la nuit, y compris à l'extérieur du domicile, plutôt que ce recours aux molécules chimiques pour tomber dans les bras de Morphée ?

Dans les grandes villes, les lieux publics semblent de plus en plus fréquentés par des populations de styles et d'âges distincts. Ces différences tentent à s'exacerber la nuit. Si les clubs, les discothèques, les pubs et les *rave-parties* ont en commun la jeunesse de leurs clientèles, en revanche, certains restaurants, bars et lieux culturels, tels les théâtres et les cabarets, accueillent surtout des classes d'âges supérieures. Le coût des consommations dans certains lieux nocturnes produit l'exclusion des jeunes et des moins fortunés. Par ailleurs, dans les milieux ruraux, les bals populaires organisés à l'occasion d'événements comme le 14 juillet et auxquels participeraient 30 % des Français, regroupent différentes classes d'âges, dont des plus de 60 ans, selon Dominique Crozat, auteur d'une thèse sur la géographie du bal en France. L'attrait des bals en milieu rural pour les populations âgées, au même titre que celui du « *Paris by night* » tel qu'il est conçu par les acteurs de l'offre pour les populations essentiellement masculines et d'âges mûrs du tourisme d'affaires et de congrès, prouve que *la nuit n'exerce pas son attraction qu'auprès de populations jeunes.*

La nuit urbaine appartient certes aux jeunes, cependant ne serait-elle pas en train d'être convoitée par d'autres tranches d'âges et, en particulier, par des actifs d'âge mûr et de jeunes retraités libérés des contraintes familiales, voire en proie au syndrome du « nid vide » suite au départ de leurs enfants devenus adultes ? Au même titre que l'offre d'aventures inhérente à certaines formes de tourisme sportif capte des clientèles de seniors, il est probable que des événements nocturnes urbains tel que Nuit blanche, en mettant en exergue l'aventure que constitue la découverte de l'art par une déambulation dans la ville, contribuent à insuffler un *brassage nocturne des âges*…

Le développement des pratiques culturelles nocturnes, qu'elles soient qualifiées de touristiques ou de loisirs, selon le lieu de résidence des publics, favorise une certaine mixité d'âges. Dans le registre presque sportif d'un mode doux, la manifestation Paris Rollers du vendredi soir suscite surtout la participation des moins de 30 ans. Elle peut cependant constituer aussi une occasion de spectacle de glisse nocturne pour les plus âgés. La part de temps consacré aux loisirs, qu'ils soient sportifs ou culturels, ne coïncide-t-elle pas de plus en plus avec cette plage ouverte de temps libre que constitue la nuit ? Celle-ci commence avec le dîner qui constitue encore un des derniers temps forts de sociabilité, un moment de convivialité d'ordre familial, amical ou professionnel, malgré la déstructuration des temps annoncée. Ainsi le « dîner en ville » perdure-t-il en tant que rituel d'ouverture à la nuit pour bien des âges : il constitue des occasions de sceller des unions d'ordre privé ou professionnel…

Vivre la nuit reste interdit aux âges extrêmes

Ce sont aux âges extrêmes de la vie, l'enfance et la vieillesse, que la nuit reste interdite en tant que temps à vivre. L'enfant a besoin en effet de plus de sommeil que l'adulte, il doit être protégé des risques de la ville et de la nuit, autant d'éléments qui justifient cet interdit. Et nous l'avons vu, c'est lors de l'adolescence que la nuit exerce son attractivité maximale et suscite les premières sorties ou escapades autorisées ou non, sous la lune… À l'autre extrémité de la vie, les personnes âgées de plus de 75 ans sont, quant à elles, le plus souvent confrontées à une diminution de leur besoin de sommeil, cependant rien ne semble leur être proposé, si ce n'est l'offre télévisuelle… Les dîners, servis peu après 18 heures dans les maisons de retraite comme dans les hôpitaux, sont certainement perçus comme des horaires rassurants en termes de repos. Ces horaires « avancés » de la dernière prise alimentaire du soir, par rapport à ceux pratiqués dans la majorité des foyers, sont certainement liés aux contraintes internes d'organisation du travail et, en ce sens, peuvent être justifiés. Ils ont cependant pour effet d'allonger le temps de la nuit des patients et pensionnaires, ce temps qui, s'il n'est pas annihilé par le sommeil, peut être celui de la solitude, de l'angoisse et de la souffrance pour les personnes âgées, les malades et les prisonniers… Quant à la mort, elle surviendrait plus souvent en fin de nuit qu'au début, surgirait surtout vers 4 heures, 5 heures du matin, lors de cette fameuse heure de « détresse physiologique » et de bascule de la nuit vers le jour.

L'imprévisible plaisir des passages

Si sortir la nuit pour ses loisirs s'avère une activité qui concerne plutôt les âges de passages, en quête de reconnaissance et de sociabilité autres que celles que leur offre leur environnement diurne quotidien, on peut émettre l'hypothèse que la nuit pourrait aussi être considérée comme un temps qui permet l'apprentissage d'un autre rythme urbain, comme en témoigne la fluidité qui lui est attribuée. La nuit autorise en effet d'autres types de rapports et en particulier des relations plus conviviales que le jour, ce qui prouve que, dans sa singularité même, elle contribue à un renversement des valeurs diurnes. Vivre la nuit constitue l'occasion d'un autre regard sur l'ordre diurne que s'accordent ceux qui sont dans l'entre-deux-âges et peut-être pas sages, puisque la nuit est aussi porteuse d'imprévisible… Le dormeur ne peut prévoir ses

* Ethnologue.

rêves : il ne sait pas, éveillé, quel rêve va lui arriver, dès qu'il aura sombré dans le sommeil, puisque, comme nous en avertit Hélène Cixous dans *Rêve je te dis*, « les rêves ne se commandent pas. On les prie, c'est tout. Seule leur volonté est faite. » De même, les jeunes sortants nocturnes interrogés souhaitent, dans bien des cas, ne pas savoir exactement ce que leur réservera ce temps de loisirs ou de liberté qu'ils s'octroient nuitamment. Et c'est bien de cette surprise que seront retirée la satisfaction, évalué le bénéfice de la « virée » nocturne. « Quel délice de se rendre sur le parvis de nuit en espérant sans savoir quelle aventure va arriver ! Où serai-je menée cette nuit ? » écrit encore Hélène Cixous qui souligne ainsi à la fois *le plaisir de l'imprévisible* inhérent à la nuit et l'importance du *transport* quelle qu'en soit la nature…

Notes

1 Peggy Buhagiar, Catherine Espinasse, Les Passagers de la nuit, L'Harmattan, 2004.

2 Actes de la seconde Biennale du futur, organisée par le Conseil économique et social, en 2002, *Âges de la vie : trajectoires personnelles et responsabilités collectives*.

3 Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français*, La Documentation française, 1998.

Le phénomène techno

Étienne Racine *

Ma connaissance du phénomène techno provient de deux sources. Mon expérience personnelle : je m'intéresse à la musique, aux fêtes et plus généralement à la culture techno depuis 1987. La deuxième source est constituée de recherches. Principalement, une approche ethnographique des participants aux événements techno, réalisée en région parisienne entre 1995 et 2000 à l'EHESS, sous la direction de Marc Augé – ce travail fut publié en 2002 sous le titre *Le Phénomène techno, clubs, raves, free parties* [1]. Et d'autres travaux, réalisés notamment pour le compte de Médecins du monde et du ministère de la Jeunesse et des Sports, portant sur les liens entre les consommations de substances psychoactives et la culture techno, sous l'angle de la prévention des risques.

Posons trois principes pour cette intervention. Premièrement, il est important d'éviter le sensationnalisme, d'éviter certains lieux communs. Qu'ils soient apologétiques : la culture techno serait une expression de la résurgence de structures tribales ; les fêtes et les musiques techno seraient « authentiques », permettraient le vécu d'une transe ; la nuit techno serait inédite. Ou qu'ils soient hostiles : le phénomène techno signe la dépolitisation et l'abrutissement de la jeunesse, son individualisme forcené, ou encore la perte de la « vraie » fête.

Deuxièmement, le phénomène techno n'est pas un phénomène inédit. Structurellement parlant, il n'y a pas de nouveau. Il est la forme actuelle d'un fait social récurrent dans l'histoire des cultures festives et musicales de la jeunesse, depuis le début du XX^e^ siècle, et plus spécifiquement depuis la période de l'après-seconde guerre mondiale, où l'on voit apparaître un contexte social et technologique spécifique : augmentation du pouvoir d'achat des jeunes et généralisation de médias et moyens de communication permettant la propagation rapide de cultures de la jeunesse à l'échelle mondiale. Depuis plusieurs décennies, en Occident, il y a toujours une culture musicale de la jeunesse tenant le rôle de pratique sociale polémique. Depuis dix ans, cette position est tenue par le phénomène techno.

Enfin, qui dit phénomène techno dit fête, musique et nuit. La nuit est une composante importante du phénomène techno (que je définirai après) et, dans ce contexte, on peut l'analyser comme un enjeu, un moment de tension – le support d'un rapport de forces. D'un côté, la nuit est un support d'évasion pour les participants aux fêtes, un espace à conquérir. De l'autre, la nuit est un terrain à préserver et à rentabiliser pour les pouvoirs publics et pour les acteurs économiques.

Dans un premier temps, je m'attacherai à définir succinctement le phénomène techno. Ensuite, je scinderai mon propos selon un axe synchronique et un axe diachronique. Dans le premier, sorte de mise à plat schématique, la nuit – en tant que durée et expérience festive nocturne – est, selon le point de vue, un temps à conquérir ou à préserver. Dans le deuxième temps, l'axe diachronique, qui introduit la dimension temporelle sur une plus grande échelle (celle des cycles de vie des individus, des mouvances de la jeunesse et des politiques culturelles), on observe que la tension dont la nuit était le terrain laisse place à des dynamiques constructives : effet d'intégration pour les participants ; levier de renouvellement pour les acteurs économiques et les pouvoirs publics.

Pour chacun de ces deux axes, je considérerai deux points de vue. D'un côté, celui des protagonistes du phénomène techno : les adeptes de cette culture, quel que soit leur degré d'implication (participants aux fêtes, artistes, organisateurs…). De l'autre, le point de vue des acteurs économiques (par exemple les alcooliers, l'industrie musicale, les établissements de nuit…), des collectivités locales et des acteurs du gouvernement.

Je terminerai sur quelques interrogations émergeant de la « mise en mouvement » de cette matière.

Le phénomène techno

C'est une mouvance de la jeunesse, principalement festive et musicale. La musique apparaît au milieu des années 1980, aux États-Unis. Elle résulte du croisement, par des disques-jockeys et musiciens, des rythmes noirs américains (jazz, soul, funk) et des expérimentations électroniques européennes (Kratwerk, Front 242…).

Les fêtes techno se développent principalement en Europe, à la fin des années 1980 puis, de façon plus importante, à partir du début des années 1990, notamment en Angleterre, en Allemagne, en France, en Hollande… Elles sont aujourd'hui présentes dans la plupart des pays occidentaux et concernent des jeunes dont l'âge se situe en moyenne entre 17 et 27 ans.

Il existe différents types de fêtes techno. Certaines, légales, ont lieu en clubs ou dans des lieux loués pour l'occasion. D'autres fêtes sont illégales : leurs protagonistes investissent un espace sans autorisation, pour une nuit, voire plusieurs jours. Dans ce cas, le nombre de participants et l'effet de surprise empêchent les forces de l'ordre d'interrompre l'événement – la tension entre participants et autorités alimente la dimension idéologique de la pratique [2].

La musique techno est représentée au sein des plus grands festivals de musique pop. Et certains des plus grands événements musicaux français (Techno Parade de Paris, 150 000 participants depuis 1998), voire mondiaux (Love Parade de Berlin, jusqu'à 1,4 million de participants [3]), sont « techno ». Nous pouvons également pointer quelques autres caractéristiques générales des festivités techno : l'animation des soirées est réalisée

par des disques-jockeys (DJs) ; les fêtes, si possible, durent tard, souvent toute la nuit, voire plusieurs jours ; les effets lumineux sont nombreux lors des soirées (stroboscopes, lasers, machines à fumée…) ; amplification sonore, souvent élevée, de la musique.

Le phénomène techno, depuis le début des années 1990, cristallise en France et dans d'autres pays occidentaux (États-Unis, Angleterre, Canada…) une tension entre « la jeunesse » et « la société ». Il fait l'objet d'une polémique politique et médiatique impliquant des thèmes tels que « la drogue, l'excès, les fêtes illégales »… Il a fait plusieurs fois la première page du *Monde*. Tous les ministres ou ex-ministres de la Culture l'ont abordé : Trautmann, Douste-Blazy, Lang, Aillagon. Idem pour les ministres de l'Intérieur : Vaillant, Sarkozy, de Villepin. Il génère même des textes de loi spécifiques : un amendement à la loi sur la sécurité quotidienne (2001), deux circulaires (1998, 2002), un décret (2002) et de nombreuses discussions à l'Assemblée nationale. Jacques Chirac lui-même, à l'occasion de son allocution présidentielle du 14 juillet 2001, affirme : « Les *rave-parties*, qu'est-ce que c'est ? C'est un élément de la culture techno. Elle existe et elle a son charme. »

Le phénomène techno occupe en France, depuis une dizaine d'années, la place du phénomène festif et musical polémique de la jeunesse. Place précédemment occupée par d'autres phénomènes analogues : jazz, rock, punk, rap… ayant fait à un moment la une de l'actualité, sur des thèmes comme la libération excessive, l'anormalité, la menace pour l'ordre social. Et nous pouvons sur ces points remonter, par exemple, jusqu'au début du XX^e siècle et l'opposition de l'Église au « péché du bal », lorsque les danses populaires à deux étaient perçues comme malsaines, liées au sexe et à la luxure.

Approche synchronique : la nuit comme enjeu

Du point de vue des acteurs techno : la nuit comme support de la quête d'idéal

Les pratiques techno, du point de vue de leurs protagonistes, constituent entre autres le support d'une « quête d'idéal » : la recherche d'une alternative positive à des pratiques perçues comme aliénantes, superficielles (types de fêtes, de musiques, de relations…). De façon stéréotypée, le discours endogène considérera la fête techno comme une « vraie fête » (*versus* un « business »), au sein de laquelle les relations sont « sincères » (versus « superficielles », de « drague ») et la musique « authentique » (*versus* « commerciale »). L'« idéal techno », nous le voyons bien, est peu défini et constitué de valeurs humanistes générales (paix, amour, unité, tolérance…). Il en est de même pour la plupart des mouvances musicales de la jeunesse.

Dans ce contexte, la limitation de la durée de la fête peut apparaître comme un indicateur d'une authenticité faible ou nulle. La plupart des événements (événements sportifs, théâtre, opéra, concerts pop/rock…) ont

lieu le jour ou en soirée. Les concerts des groupes de rock (et de rap), dont les paroles véhiculent souvent des thèmes contestataires, s'arrêtent généralement à minuit. Il y a quelques décennies, les festivals rock, soirées dans les squats, fêtes improvisées de *travellers* et autres « *all night parties* » fournissaient un cadre permettant de faire la fête beaucoup plus tard. Mais c'est aujourd'hui la techno qui, pour ainsi dire, occupe la place de la culture musicale de la jeunesse permettant de traverser la nuit. Réunir les conditions pour faire la fête toute la nuit n'est pas évident. Des limites sont posées. Souvent de façon arbitraire. En France, les autorisations d'horaires de fermeture sont données au niveau départemental. Il n'existe pas de loi régissant ces aspects. À Londres, où sont apparues les *rave-parties*, le règlement municipal imposait la fermeture de la plupart des discothèques à deux heures du matin. Les fêtes techno légales ayant lieu dans des espaces loués pour l'occasion peuvent rassembler des milliers de participants jusqu'au petit matin. Les fêtes techno illégales (*free-parties*, teknivals) également, voire sur des durées plus importantes allant jusqu'à plusieurs jours – dans ce cas, c'est la fatigue des participants et des organisateurs qui met un terme à la fête. L'essor des festivités techno est alimenté par le désir de dépasser les limites temporelles institutionnelles; traverser la nuit comme indicateur d'authenticité.

De ce point de vue, la nuit (ici occupée de manière festive) est l'un des supports de la quête d'un idéal. Et l'un des indicateurs de l'authenticité des pratiques. De même, la participation longue, toute la nuit, peut être perçue comme un signe d'engagement et d'implication des participants. Nous pouvons ajouter que la nuit participe à la « mauvaise image » de la mouvance techno et de ses fêtes – que font ces jeunes la nuit? Comment font-ils pour danser toute la nuit? Pourquoi ont-ils besoin/envie de s'isoler? – et que cette mauvaise image constitue, du point de vue de ses protagonistes, un indicateur d'authenticité.

Du point de vue des pouvoirs publics et des acteurs privés: la nuit comme support potentiel de désordre et comme source de revenus à préserver

Il s'agit, de ce point de vue, de maîtriser la source potentielle d'excès et de dérive que constituent la fête et la nuit. En protégeant les participants aux fêtes de leurs propres risques (accidents de la route, consommations de substances…) et en protégeant la population environnant les fêtes des débordements et afflux de participants.

Il faut également maîtriser l'économie de la nuit. Les fêtes techno légales peuvent concurrencer les acteurs classiques de la nuit. Prenons un cas concret. En 1996, des acteurs du mouvement techno louent une salle polyvalente (la halle Tony-Garnier à Lyon) pour y réaliser une grande *rave* de plusieurs milliers de participants. Quelques jours avant l'événement, l'Association des discothèques de Lyon et de sa région (ADLR) émet un communiqué de presse: « Pour empêcher nos enfants d'être tentés de goûter un jour aux stupéfiants qui circulent systématiquement dans les soirées *rave* […]. Battons-nous, soyons violents (…) » Et de préciser: « Ce genre de soirées prélève du chiffre d'affaires sur les entreprises locales et les met en difficulté. » En réaction, le maire de Lyon, Raymond Barre, émet un arrêté municipal imposant à la fête de cesser à minuit. Les organisateurs annuleront d'eux-mêmes l'événement, prévu pour durer jusque dans la matinée. Les fêtes techno illégales, de leur côté, peuvent bien entendu elles aussi concurrencer ces établissements de nuit (et les événements techno légaux…).

Protéger l'économie de la nuit implique également de protéger la consommation de substances psychoactives légales contre l'essor de la consommation de substances illégales. La consommation d'alcool constitue une source majeure de revenus pour les établissements de nuit. L'essor de la consommation de produits tels l'ecstasy et le LSD implique une baisse de revenus pour les alcooliers et les établissements de nuit. Car les effets de ces substances, durables (de 3 à 10 heures) et puissants, peuvent rendre inutile l'usage de l'alcool. D'autant plus que le prix d'une dose est équivalent ou inférieur à celui d'une boisson[4]. En 1993, un article du *Financial Times*[5] estimait le montant des dépenses nocturnes du million de jeunes Anglais fréquentant les établissements de nuit à deux milliards d'euros sur un an, soit cinq fois la masse financière des admissions au cinéma à l'échelle nationale pour une période équivalente. Des journalistes anglais ont travaillé sur les liens entre la guerre aux produits de synthèse et les lobbies de brasseurs, inquiets de voir les pubs et la bière abandonnés au profit des *raves* et des produits de synthèse. Par ailleurs, j'ai récemment entendu dire que des groupements d'établissements de nuit français souhaitaient voir étendre l'amplitude horaire d'ouverture pour compenser la diminution des volumes d'alcool consommés, résultant de l'augmentation des messages de prévention et du durcissement de la répression.

Bien entendu, les revenus des acteurs privés ont un impact sur les revenus de l'État. L'État est donc lui aussi impliqué économiquement. Et l'on voit bien que, au-delà de la préservation de l'ordre public, en s'intéressant aux fêtes techno, l'État cherche à canaliser sa part des flux financiers générés: taxe de la Sacem, licence de débit de boissons, déclaration du personnel, etc.

Face à ce qui peut être considéré comme une menace pour l'ordre et certaines sources de revenus, les pouvoirs publics et les acteurs privés ont une attitude défensive. L'État adopte des mesures préventives: assignation et interdiction de lieux; limitation du niveau sonore; limitation du nombre de participants; limitation de l'amplitude horaire des événements; arrêtés, lois, circulaires et décrets. Ainsi que des mesures répressives, par exemple les interventions policières lors de soirées illégales.

Approche diachronique: la nuit comme passage

L'approche synchronique que nous venons de réaliser constitue une mise à plat quelque peu réductrice, car elle ne tient pas compte du facteur temps, au regard duquel la nuit devient moins un enjeu qu'un espace de passage. Pour les acteurs techno, il y a sur le long terme un passage de la recherche d'évasion, voire de conflit, à la recherche de compromis, voire de réalisation de soi, professionnelle et/ou artistique, ce qui est plutôt un processus d'intégration. Pour les acteurs privés et les pouvoirs publics, il s'agit d'un passage de l'antagonisme à l'intégration, à la synergie, en ce sens que la matière culturelle techno et son énergie peuvent alimenter les dynamiques et les intérêts de ces acteurs.

Les acteurs techno : de l'opposition à l'intégration

Chez les acteurs techno, on observe avec le temps une lassitude à l'égard de la pratique telle que nous venons de la décrire dans la partie synchronique. Cette lassitude provient de facteurs comme :

– la relativisation de l'idéal et de l'authenticité de ses composantes (relations et musiques). Les participants relativisent, voire abandonnent l'idée qu'ils avaient occasionné un changement, ou qu'ils allaient pouvoir le faire ;

– la faible compatibilité entre la pratique régulière de la fête et le statut de ces individus, étudiants et/ou travailleurs ;

– l'insatisfaction à l'égard de ce qui est perçu comme la non-reconnaissance du phénomène techno, voire la « discrimination négative » dont il fait l'objet ;

– la pression des autorités : procès intentés, fêtes annulées.

Il y a trois issues possibles à cette pression.

Premièrement, une « retraite » des participants. Ils cessent leur pratique. Ils changent de lieux et de réseaux, exigeant davantage de confort pour faire la fête : lieux moins éloignés, moindre volonté de traverser la nuit, moins de risque d'annulation d'événement.

Deuxième issue possible, la professionnalisation. Elle peut avoir pour but la défense de leur activité : dialogue avec les pouvoirs publics, procès pour discrimination négative, ou organisation de débats, parades et formations (cas de l'association Technopol). Le plus souvent, il s'agit de développer une activité économique en capitalisant sur la connaissance de la culture techno (organisation de tournées et/ou d'événements pour le compte d'annonceurs).

Ces deux issues manifestent une volonté de compromis (même dans le cas du militantisme) et/ou de recherche d'opportunités économiques. Ce qui, en fin de compte, constitue un processus d'intégration, de socialisation.

Certes, une troisième issue est possible : le sursaut, la radicalisation. Elle peut prendre la forme d'une opposition aux partisans de la professionnalisation, acteurs d'une « corruption de la culture techno ». Et d'une opposition renforcée aux autorités : sophistication des modes de contournement, durcissement des affrontements. Mais cette troisième issue n'est dans la plupart des cas qu'un détour pour arriver à la première ou à la deuxième issue.

Acteurs privés et pouvoirs publics : de la protection à la synergie

Les collectivités locales (communes, départements, régions) vont chercher à intégrer la culture techno dans les cadres existants (structures culturelles), et participer à la création d'événements techno (fêtes, festivals, expositions…), parfois en acceptant d'assouplir les horaires. Ce faisant, elles répondent à la fois au souhait d'intégration et de reconnaissance des acteurs techno, et à la persistance de la culture techno qui, malgré l'opposition, s'impose comme composante culturelle importante pour de nombreux jeunes.

Les bénéfices de cette ouverture sur la culture techno sont multiples pour les collectivités locales. Symboliques : intégration de l'énergie (l'enthousiasme que ce contenu génère chez certaines populations) et de la matière des cultures émergentes (esthétique, acteurs, œuvres…), et intégration des populations concernées par ces phénomènes. Économiques : attractivité et rentabilisation des équipements culturels. Politiques : image et visibilité (festivals, grands événements). À titre d'exemple, la Love Parade de Berlin a généré pendant plusieurs années soixante millions d'euros de chiffre d'affaires pour la ville. Tandis que la Techno Parade parisienne, soutenue économiquement et politiquement par la mairie de Paris, sert une stratégie de changement d'image de la capitale, qui souffre, comparée à des villes telles Londres, Madrid et Amsterdam, d'une réputation de « ville musée » peu attrayante pour les jeunes.

Nous pouvons aussi aborder la façon dont les acteurs politiques de niveau gouvernemental peuvent, en se positionnant sur le sujet techno, construire un positionnement plus global comme cela est fait avec des thèmes plus classiques et généraux tels le chômage, l'insécurité, etc. Lorsque Nicolas Sarkozy s'intéresse plus qu'aucun de ses prédécesseurs au ministère de l'Intérieur aux acteurs techno, comme il le dit lui-même dans les colonnes du *Figaro*, il n'est « pas spécialement mécontent de montrer à la gauche comment faire pour dialoguer avec les jeunes. Cela s'appelle l'arroseur arrosé [6] ». La prise en main bienveillante des festivals techno illégaux lui permettait à la fois de nuancer son image de sévérité et de prendre la gauche à contre-pied sur un terrain où elle est traditionnellement mieux placée. *Le Canard enchaîné* résume : « On s'attendait à voir un Pasqua boy bien réac ? Surprise : DJ Sarko parle le "djeune" et entre dans la transe [7]. »

De leur côté, les acteurs privés intègrent le contenu de la culture techno et sa « charge d'énergie » dans le marketing de produits (pack, communication, sponsoring…), en tant que marqueur identitaire. Par ailleurs, ils intègrent la culture techno dans les établissements et les festivals existants. Cette musique participe également au renouvellement de l'industrie musicale (production de supports enregistrés). Concernant la consommation de substances psychoactives, les alcooliers cherchent à recentrer les jeunes sur l'alcool en développant des produits nouveaux, par exemple plus alcoolisés

La précision aveugle…
Un documentaire de Didier Demorcy

Durée : 50’ 25”

Synopsis
Il est des naturalistes qui, à la campagne – mais aussi à la ville –, passent une partie de l’été au-dehors, à l’écoute des ultrasons émis par les dix-huit espèces de chauves-souris qui furtivement surgissent avec la nuit…
De cette pratique encore récente, initiée grâce à des techniques novatrices, ils ont tiré à la fois une meilleure connaissance des différents comportements de ces « mammifères uniques car seuls volants », ainsi qu’un savoir spécifique… quant au sonore.
L’hiver venu, certains regagnent alors leur studio/laboratoire où, à l’aide d’ordinateurs et de logiciels particuliers, ils interrogent encore et encore les enregistrements de la saison écoulée afin, d’une part, de confirmer leurs observations de terrain et, d’autre part, d’affiner autant que faire se peut leur compréhension de ces « phénomènes bioacoustiques »… si rapides et complexes qu’ils échappent à l’analyse en temps réel, qu’ils se dérobent à l’écoute nue.
Outillés de la sorte, et laissant un temps les chauves-souris poursuivre seules leurs « courses aveugles », certains parmi eux ne se risqueraient-ils pas maintenant à évoquer un possible « monde perceptif » propre aux chauves-souris ?

Générique
Avec, par ordre d’intervention, la participation et les témoignages de :
Lucienne Strivay, Alexandre Lefèvre, Yves Tupinier, Yves Laurent et Géraldine Kapfer.

Tous nos remerciements à Marc Van De Sijpe et à Michel Barrataud – et aux éditions Sitelle – pour l’utilisation d’enregistrements d’écholocation extraits de leur double CD : *Ballades dans l’inaudible*.

Une production de Deux temps trois mouvements asbl.
Avec le soutien de la communauté Wallonie-Bruxelles.

Copyright/Copyleft 2003
mailto : d.demorcy@swing.be

et plus sucrés (effet plus fort et plus rapide), à l’esthétique rajeunie et au nom parfois ambigu (« X-cider[8] »…). Nous le voyons, les acteurs privés peuvent donc eux aussi tirer des bénéfices identitaires et économiques d’une association avec une mouvance culturelle anciennement « ennemie ».

*

Nous l’avons vu, pour les pouvoirs publics et les acteurs privés, sur les plans économique, symbolique et politique, il s’agit de faire de la nuit un moment rentable et attractif. L’énergie et la créativité des cultures émergentes doivent être utilisées sans en perdre la maîtrise. Du point de vue des cultures émergentes, il y a un besoin de rupture, voire de transgression comme facteurs de renouvellement et d’authenticité. Ces deux dynamiques peuvent s’opposer mais aussi, finalement, se rejoindre. La notion de cycle est importante.

Le moment de tension entre une culture émergente et les intérêts politique et économique peut-il être évité ? Doit-il être évité ? Jusqu’à quel point la nuit doit-elle, peut-elle être domestiquée ? La nuit, pour ces jeunes et pour cette culture émergente, est une composante importante d’un moment d’utopie, d’évasion et de rupture mais aussi d’un moment de passage et d’apprentissage. La tension (et sa dimension cyclique) constitue une source de renouveau et d’efficacité. À l’échelle du phénomène culturel, elle permet de construire une identité propre, voire de générer de l’originalité. À l’échelle individuelle, cette tension est le support d’une évasion puis d’une construction identitaire et d’une socialisation. De ce point de vue, l’appropriation libre de la nuit (hors cadre institutionnel, hors limite temporelle) est utile, bénéfique. Sans doute est-elle inévitable, si l’on considère qu’une partie des pratiques se construit en opposition au cadre.

Mais il semble que les moyens mis en œuvre pour accompagner ce passage de l’opposition à l’intégration sont limités. Et qu’il existe peu d’alternatives à l’expression officielle et reconnue des pratiques ou à leur extinction. Les grandes villes et les acteurs privés sont des acteurs culturels de la nuit, via l’organisation et le financement d’événements, le partenariat, via l’assouplissement des horaires institutionnels (établissements et transports en commun). Mais il existe peu de lieux et de dispositifs permettant l’expression nocturne et festive des cultures émergentes. Les autorisations sont souvent données de façon arbitraire, au niveau communal, départemental. Et ces autorisations peuvent dépendre de l’identité de l’événement. Quelles possibilités existent en dehors des commandes culturelles officielles et des projets à fort soutien politique, telles les Nuits blanches de Paris ? À l’occasion de la première Nuit blanche, une multitude de lieux beaux et originaux ont

été ouverts au public. Nombre de ces lieux sont convoités en vain depuis plusieurs années par divers acteurs culturels, pour des activités ponctuelles ou durables. Par ailleurs, quelles possibilités existent en dehors des territoires appartenant aux pôles de décision, d'initiative et d'intérêt (image, économique…) que constituent les grandes villes ? La fête nocturne et champêtre est-elle nécessairement impossible ou clandestine ?

Notes

1 *Le Phénomène techno, clubs, raves*, free-parties, Imago, 2002, réédité en août 2004.

2 Le clivage « fêtes légales/fêtes illégales » peut, depuis l'été 2002, être relativisé. En effet, le gouvernement a adopté des mesures et une attitude permettant de donner un statut légal à des événements (les *free-parties* et les teknivals) jusqu'à présent illégaux. Pour un savoir davantage sur cette évolution discutable, je vous invite à consulter la postface à la réédition 2004 de mon ouvrage, *Le Phénomène techno*.

3 Certes, pour la première fois depuis 1989, la Love Parade n'a pas eu lieu en 2004. Et il est possible que cet arrêt soit définitif. Cela n'invalide pas l'ampleur et le rayonnement mondial de cet événement ces dernières années. Par ailleurs, les organisateurs de la Love Parade exportent leur concept à San Francisco, où une première Love Parade a eu lieu en 2004.

4 Un buvard de LSD coûte de 3 à 7 euros, un ecstasy de 5 à 8 euros. Dans une discothèque, un verre d'alcool fort ou une bière coûte entre 6 et 8 euros (ces prix peuvent diminuer de 30 % dans les bars).

5 R. Johnson, « Pounding Sound of Cash », *Financial Times*, week-end 30-31 octobre 1993.

6 *Le Figaro*, 18 septembre 2003.

7 « L'ecsta c'est moi », in *Sarkozy, l'homme (trop) pressé*, Les dossiers du *Canard enchaîné*, n° 89, octobre 2003, p. 63.

8 La lettre « X » renvoie à l'ecstasy, substance amphétaminique prohibée.

3

Expériences artistiques

L'art à travers la nuit, la nuit à travers l'art (atelier de prospective)

Catherine Espinasse

L'atelier intitulé *La création lors de nuits ordinaires et pour les nuits extraordinaires* comporte implicitement plusieurs thèmes et questionnements : la spécificité des créations nocturnes par rapport aux créations diurnes, leurs impacts, modes de réception et de décodage, les rapports entre la nuit et l'art, sans compter la nature de la différence entre nuits ordinaires et nuits extraordinaires, nuits banales et nuits exceptionnelles… Cet atelier a été l'occasion d'explorer de maintes façons, au travers de la multiplicité des regards des participants, *l'art à travers la nuit et la nuit à travers l'art*. Il a été source d'interrogations de la part de spectateurs et d'acteurs d'événements artistiques nocturnes. Une abolition des frontières entre expertise et approche « naïve » a stimulé une intelligence collective au sein du groupe comme le prouve la richesse des témoignages, expériences et des questions soulevées dont nous tentons modestement de rendre compte ici.

La question de l'éphémérité et du rapport des créations à la nuit

D'emblée, avec l'intervention de Peggy Buhagiar, qui a opté pour un point de vue de spectatrice, l'éphémérité s'impose comme un thème majeur par rapport à la nuit, en particulier en ce qui concerne la création pour les nuits extraordinaires. Des œuvres et performances éphémères, telles celles que propose la mairie de Paris dans le cadre de Nuit blanche, sont évoquées. Ces créations, qui ne durent qu'une seule nuit, peuvent provoquer cependant des frustrations, susciter par exemple la curiosité de les voir de jour : *cette différence de perception entre jour et nuit serait peut-être riche pour le spectateur !*

L'éphémérité constituerait-elle une composante essentielle de la dimension nocturne de toute création artistique, au même titre que les rêves sont fugitifs ? L'exemple des éclairages de la tour Eiffel conçus pour le passage au nouveau millénaire et qui ont été finalement prolongés témoigne cependant d'une possible permanence ou récurrence et Peggy Buhagiar pose à ce propos la question de savoir si certaines des œuvres créées pour Nuit blanche ne mériteraient pas qu'on leur accorde, parfois, un sursis, voire une existence diurne. Émerge alors la question fondamentale des critères permettant de déterminer les créations qui peuvent bénéficier d'une double vie : nocturne et diurne, et celles qui, en revanche, n'ont de sens que dans la nuit et pour la nuit ?

Si la durée de vie ou d'exposition d'une œuvre correspond à une nuit, se pose la question de la nature du lien non purement temporel qui unit cette œuvre à la nuit. Si *Nuit blanche est l'occasion de faire parler la nuit à travers l'art,* il est également préconisé que cet événement se compose d'*œuvres dans lesquelles l'élément nuit fasse sens*. L'attente exprimée et qui sera reprise tout au long de cet atelier porte sur des œuvres en relation étroite avec la nuit, véhiculant des valeurs de la nuit, renforçant le lien entre l'art et la nuit. Il est suggéré aussi que la ville de garde, celle constituée des hôpitaux, commissariats et autres lieux de veille et de sécurité, soit plus intégrée dans un événement tel que Nuit blanche : Peggy Buhagiar propose que soient créés *des ponts entre les artistes et cette ville de garde*… S'il y a utilisation de la nuit à la fois comme prétexte, matière et temps de disponibilité des populations urbaines, pour rendre l'art contemporain accessible au plus grand nombre, il est jugé souhaitable aussi que l'art serve la nuit, qu'il crée des liens entre les différents espaces urbains nocturnes. Cette forme de réciprocité entre la nuit et l'art, ou l'art et la nuit, sera reprise au cours de cet atelier par des voix féminines surtout, dont celle d'Edith Heurgon qui revient sur la nécessité de *faire aimer l'art par la nuit et de faire aimer la nuit par l'art*…

La question des modes de création et de réception nocturnes

Des artistes et chercheurs, tels Armelle Chitrit, Yann Toma et Marc Armengaud, ont apporté leurs témoignages ainsi que leurs réflexions, et ont présenté leurs objectifs et démarches. Ces concepteurs de nuits, que ce soit avec des éclairages, des mots, des traversées de villes ou des extases, ont permis de poser à la fois la question des modes de création et de réception nocturne…

Armelle Chitrit, qui a précédemment dirigé un colloque à Cerisy sur *La main*, aurait pu se consacrer au rôle fondamental du toucher et, en particulier, à celui de la main qui, dans l'obscurité, parcourt l'œuvre ou le corps. Le rapport à la forme dans l'informe produit par l'obscurité ou le flou des ombres constitue sa toile de fond. Elle traite cependant plus largement de la poésie et suggère une pluri-sensorialité qui fait écho aux souhaits formulés précédemment d'*œuvres nocturnes faisant plus appel aux autres sens qu'à celui de la vision, comme le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe*… Outre la translucidité et l'opacité inhérentes au thème de l'abat-jour autour duquel s'articule la performance qu'elle a créée spécialement pour ce colloque, Armelle Chitrit a posé la question de la poésie en tant que quête de l'inconnu dans la nuit. Cette quête, en passant elle-même par l'œuvre au noir, par la matière nocturne, par *ce qui est sombre et qui fait peur,* que ce soit l'obscur du deuil ou celui du désir, débouche aussi sur l'espérance de constellations, d'une lumière peut-être plus discrète et à inventer…

Yann Toma déclare quant à lui : « Ma nuit à moi, c'est une fiction ! » Après avoir relaté l'historique de l'entreprise Ouest Lumière qui, initialement, pro-

duisait et distribuait de l'énergie électrique, il insiste sur les éléments de la loi d'Ohm qu'il a faits siens : le courant, la résistance et la tension. Il fait resurgir sur un mode fictionnel cette entreprise, dont il avait occupé pendant quelques années les locaux. C'est dans ce lieu qu'il qualifie, non sans humour, *d'un peu à l'ouest*, qu'il propose des abonnements collectifs ou personnalisés permettant à ses membres de *trouver la nuit en permanence ou de la savoir à portée de main*. Pour les abonnements personnalisés, quatre prestations pour le moins surprenantes sont offertes dans le cadre de cet objectif fictionnel : *le crime sur commande, l'extase, le sommeil et les flux radiants* dont Yann Toma donne les principes et quelques exemples. Ainsi, nous relate l'artiste le plus sérieusement du monde, après le crime, il y a *la thanatho-analyse, l'interview post mortem où la victime va dire pourquoi elle a choisi ce crime et comment elle envisage sa vie après*. Quant aux extases, elles sont de deux types, soit en la présence de Yann Toma, soit en son absence. Ainsi un chef d'entreprise a-t-il souhaité être photographié dans son extase d'épuisement sportif, après que Yann Toma l'eut fait courir pendant quatre heures de suite, tandis qu'un couple souhaitait garder une trace photographique de leur extase amoureuse, sans la présence de l'artiste cette fois ! Ces expériences, qui peuvent recouvrir des motivations singulières de la part de ceux qui s'y prêtent, allient déjà, selon le créateur de Ouest Lumière, mémoire intime et mémoire collective puisque donnant lieu à un travail que produit son entreprise.

Parmi les modes et processus de création nocturne, la notion de détournement s'avère récurrente, soulignant à la fois la prégnance dans ce temps de l'obscur, de la transgression, de la recherche d'étonnement et d'imprévu… Les détournements littéraires de lieux, de la signalétique de transports collectifs ou d'itinéraires de bus, dans une capitale sont évoqués comme autant d'expérimentations nocturnes. Quel que soit le type de création ou de performance artistique, est aussi posée la question des modes d'évaluation de la réussite ou de l'échec et de l'impact d'un événement de ce type. Mais comment approcher et rendre compte en effet de la réalité nocturne, de ce temps singulier, au travers de territoires balkanisés par l'obscurité dans la ville de faible densité et au regard de la diversité des situations, vécus et expériences de la nuit ? La nuit, pour être appréhendée, n'exige pas seulement des connaissances scientifiques, elle nécessite aussi des expériences partagées, mobilisant tous les sens, favorisant les rencontres et les échanges.

Les questions sociales et politiques

Yann Toma insiste sur les expériences qu'il a menées de projets collectifs, impliquant les habitants d'un quartier, d'une rue ou d'une cité. Il fait référence à son intervention rue Oberkampf à Paris, lors de la première édition de Nuit blanche. Les réverbères de cette rue avaient été éteints, au profit d'une communication en code morse rendue possible grâce aux 10 000 tracts distribués aux habitants de cette rue et aux passants. C'est une animation fondée sur ce même principe que Yann Toma a proposée pendant ce

colloque, à l'occasion de la *Nuit numérique*. Quelques dizaines de lampes disposées dans le château, les bâtiments annexes et le parc ont égrené, en morse, les noms des personnalités qui ont fréquenté les colloques de Pontigny et de Cerisy. L'artiste évoque enfin sa participation à la Fête des lumières à Lyon où, sous l'impulsion de Ouest Lumière, 150 familles se sont mobilisées et ont réalisé, dans leur quartier, ce qui fut finalement décrété par le maire comme œuvre sociale de l'année. Yann Toma insiste sur ce qui éveille en nous autant notre mémoire intime que notre mémoire collective, sur *ce passage d'énergie*, ainsi que les *tensions produites*, dont celles d'ordre politique, comme en témoigne l'attaque du Front national contre l'œuvre réalisée à Lyon. *Le Front national remettait en question le fait que 150 familles d'une cité HLM dite difficile se soient investies dans une œuvre puisque, bien sûr, leur politique c'est de jouer sur la division !*

Yann Toma aborde aussi les conditions matérielles de production des créations dans le cadre d'événements tels que Nuit blanche, en soulignant les différences de ces conditions entre les artistes œuvrant dans le *in*, disposant de ce fait de moyens financiers, et ceux qui œuvrent dans le *off* et qui sont dépourvus de toute aide. Yann Toma soulève, ainsi que Marc Armengaud, la question lors de nuits exceptionnelles de la limitation du nombre des créations, au regard de la sécurité, voire de l'angoisse des organisateurs d'événements. Ainsi pour la dernière édition de Nuit blanche, la moitié des projets soumis auraient été écartés pour des questions de sécurité…

Marc Armengaud affirme que toutes les questions sociales, politiques posées par la nuit sont passionnantes et il ajoute, en considérant la nuit comme un élément au même titre que l'eau et le feu, *que l'on soit clochard ou bien né, on est confronté à une différence radicale de situation, de visibilité et d'épreuves des sens la nuit*. Il évoque aussi, en faisant référence à la déesse Hécate, déesse des carrefours et de la nuit, la collision des registres que provoque la nuit et souligne le problème des ruptures d'échelles. Il remet en cause le bien-fondé de la volonté des acteurs territoriaux de superposer toutes les échelles, voire de les rendre communicables. Pour lui, en effet, *la nuit montre bien qu'il y a des échelles qui ne sont pas reliées et qui ne sont peut-être pas reliables*. La nuit est à ses yeux facteur de disjonction par réduction fonctionnelle et raréfaction des intentions. Aux souhaits d'extension des horaires d'ouverture nocturne des grands acteurs de l'économie mondiale, Marc Armengaud oppose des échelles d'intentions très petites qui caractérisent la nuit, ainsi qu'une balkanisation qui rend difficile, voire impossible, une politique de la nuit cohérente. Il pose aussi la question de l'aménagement des espaces publics tels les parkings et les stations des transports collectifs de nuit… Parmi les nombreux travaux menés par Marc Armengaud, c'est le dispositif de traversée de territoires Troll, auquel certaines personnes du colloque avaient précédemment participé, qui focalise l'attention. Or, qu'est-ce qu'un Troll ? *Un être imaginaire du folklore scandinave que seuls les enfants voient vraiment, un être nocturne qui laisse des traces,* répond le concepteur de cette expérience qu'il définit comme consistant à *favoriser*

d'autres modalités de déplacement la nuit pour des lieux qui ne sont pas sur la carte nocturne en général. Edith Heurgon, qui avait participé à Rome à l'expérience proposée par l'IVM, déplore de n'avoir pas perçu toute l'étrangeté des situations dans la mesure où, ne résidant pas dans cette ville, elle ne disposait pas des clefs pour décoder les détournements d'itinéraires du bus à bord duquel elle avait été invitée à embarquer. Elle reconnaît cependant la poésie inhérente aux paysages nocturnes traversés, aux terrains embrumés derrière la barre d'une cité, aux situations étranges vécues au cours de cette déambulation romaine. Finalement, Troll, tel qu'il a été appréhendé, sera qualifié d'événement *plus militant qu'artistique*, de par ses répercussions au plan politique et médiatique.

Le passage de l'artistique au politique apparaît inhérent à la création nocturne et cette dimension politique des créations que met en exergue la nuit implique la notion de « projet », la mobilisation et la participation des citoyens. Marc Armengaud souligne l'importance de ces mobilités nocturnes, y compris au regard des événements artistiques. À propos de l'offre de transports collectifs nocturnes en Île-de-France, il est rappelé que, dans la logique de la RATP, à la notion de nuits exceptionnelles correspond un service « grande nuit » se caractérisant par l'ouverture de lignes de métro et de RER. Mais les offres de transports collectifs nocturnes de surface au cours des nuits ordinaires, tel le réseau Noctambus, ne devraient-elles pas contribuer aussi à rendre plus lisibles les offres culturelles, voire à poétiser nos nuits ?

Cependant, la multiplication des événements artistiques nocturnes renforce aussi la crainte d'une marchandisation de l'art, d'une banalisation du contenu des créations des événements ancrés dans la régularité calendaire. La Fête de la musique est maintes fois évoquée en tant qu'événement s'étant dénaturé au fil des années. S'ajoutent, à ces craintes des spectateurs, celles des acteurs et artistes d'entrer dans la logique de l'entreprise, d'être condamnés à de lourds cahiers des charges et à devoir formater une communication quitte, finalement, à ne servir que de « décorateurs de la ville ».

Outre la liberté du créateur, sont souhaitées, voire revendiquées, une participation des spectateurs, une implication des citoyens dans ces créations nocturnes. La nuit ne rendrait-elle pas plus prégnante encore que le jour la dimension politique de toute démarche de création, de tout projet collectif ? La question de l'acte de création nocturne et pour la nuit n'est-elle pas, comme en témoigne le contenu de cet atelier, suspendue entre ces deux termes : militant ou artistique ?

La question de l'ordinaire et de l'extraordinaire dans la nuit

La recherche d'intensité pour rendre la nuit extraordinaire est abordée en tant qu'objectif majeur que s'assignent les artistes participants et en tant qu'attente forte de la part du public, lors d'événements. Cependant, il est constaté que, comme l'éphémérité, l'intensité peut constituer un leurre, un écueil pour l'artiste qui n'aurait recours qu'à cette seule dimension, grâce à la fée Électricité. La lumière et les éclairages sont au cœur des débats relatifs à la création nocturne, ceux-ci participant à la fois à l'embellissement des nuits urbaines, à la mise en scène de la ville, mais aussi à la colonisation de la nuit et à sa pollution lumineuse… Ne ressort-il pas des résultats de l'étude menée sur la seconde édition de Nuit blanche que l'événement avait été perçu comme trop centré sur la seule utilisation des lumières et des écrans ainsi que sur une éphémérité des performances qui s'avérait moins porteuse d'inattendu que la première édition ? La relative froideur attribuée à cette deuxième édition de Nuit blanche était due en effet aux modes de perception, de réception des offres artistiques, mais aussi aux conditions climatiques. Souvenons-nous en effet que, cette nuit-là, la pluie tomba dès une heure du matin, ce qui écourta la participation du public. Ainsi la nature a-t-elle eu en partie raison de la culture ! Edith Heurgon rappelle qu'une nuit extraordinaire n'est pas à assimiler à une nuit organisée ou programmée et que, si la répétition peut tuer la dimension exceptionnelle, il est possible et il serait souhaitable de vivre des expériences extraordinaires à l'occasion de nuits parfaitement ordinaires.

Diane Poitras aborde quant à elle le lien qui unit les nuits ordinaires au processus de création. Cette cinéaste définit le temps de la nuit comme plus fluide que celui du jour, comme *une plage de temps ouverte* qui permet à l'artiste d'entrer en création, sans contrainte, de s'immerger dans le travail avec un sentiment de temps presque illimité. Mais comme elle l'affirme, l'absence de contrainte suscitant *un chaos de possibilités*, Diane Poitras s'interroge sur deux déclinaisons du *jusqu'où… ne pas…*, suggéré par Edith Heurgon. Soulevant le problème des risques de dérives commerciales, voire de marchandisation de la nuit, Diane Poitras se demande jusqu'où *accepter l'absence de contrainte et jusqu'où permettre l'imprévu* ?

Anne Perraut-Soliveres, en réaffirmant la différence perceptive entre le jour et la nuit, définit celle-ci comme : *tout ce qui, en nous, est non maîtrisable par la raison*. Elle revendique d'être touchée par l'œuvre nocturne, d'être transportée par celle-ci, revendique sa recherche d'une mise en question, son attente d'être bousculée, interpellée par l'art, sa référence restant l'écoute nocturne de la musique ou bien de l'autre, comme elle en témoigne avec justesse et humanité dans son ouvrage *Infirmières, le savoir de la nuit*.

---

* Department of French and Italian, University of Minnesota.

Luc Gwiazdzinski souligne de son côté la triste banalité des nuits ordinaires urbaines, induite à ses yeux par « le tapis jaune » qu'a déroulé uniformément EDF sur toutes les villes de France et souligne la longueur du chemin à parcourir pour aller de l'ordinaire à l'extraordinaire. Il évoque la dimension glauque de la nuit, où l'on ne croise dans les rues que quelques personnes qui promènent tardivement leur chien et fait remarquer aussi à quel point la peur et le sentiment d'insécurité empêchent toute possibilité d'accueillir la surprise. Il signale également les changements de rôles, voire les métamorphoses que suscite la nuit : *on se fait beau pour la nuit, on met son costume ou sa robe du soir*. Ces métamorphoses constatées dans « Les passagers de la nuit » chez les jeunes sortants nocturnes pour leurs loisirs renvoient au désir de rupture avec le diurne et à l'inscription du théâtre dans la nuit… La performance physique de l'acteur qui, comme l'affirme Alain Didier-Weill, surgit de l'obscurité des coulisses, comme d'un *ex-nihilo*, n'entretiendrait-elle pas un lien étroit avec la performance du « noctambule » qui aime à traverser l'espace-temps et les scènes de la nuit ? La traversée temporelle et physique de la nuit pose aussi, selon Luc Gwiazdzinski, la question de l'épuisement. Notion qui permet peut-être de distinguer, en partie au moins, les nuits ordinaires des nuits extraordinaires : *entre l'ordinaire et l'extraordinaire, il y a la question de l'épuisement, c'est-à-dire d'aller jusqu'au bout de quelque chose…*

La question de l'inappropriable

L'importance des rapports humains au sein des nuits extraordinaires est soulignée par l'évocation de souvenirs personnels de nuits de rencontres, les demandes d'échanges avec les artistes exprimées par des spectateurs participants à Nuit blanche, et le fait que l'ambiance de cet événement est toujours qualifiée de « bon enfant ».

Aux détournements en tant que mode de création, s'ajoute la notion de dérangement introduite par Josée Landrieu, à propos des nuits extraordinaires. Cette notion, qui complète le repérage de la frontière entre nuits ordinaires et nuits extraordinaires, permet aussi de réaffirmer l'utilité sociale de l'art dans la nuit. Il est rappelé en effet que l'enjeu pour le citadin, dans un événement artistique urbain tel que Nuit blanche, est l'appropriation, non pas de l'art ni de la nuit, mais de la ville elle-même : *une ville partagée, différente, où l'on retrouve une place que l'on n'a pas d'ordinaire…* Cette appropriation de l'inappropriable que constituent les espaces publics et les paysages urbains est un thème majeur qui, d'une certaine façon, clôture l'atelier et qui sera repris plus tard, au cours du colloque, comme une sorte de leitmotiv. *C'est bien cet inappropriable dans les perceptions qui dote la ville de son caractère extraordinaire, qui la rend appropriable,* affirme Josée Landrieu qui reviendra aussi sur la notion de traces évoquées par Marc Armengaud. Elle donnera à ce propos l'exemple de la ville de Turin où les traditionnelles illuminations de pères Noël et traîneaux ont été enlevées dans certains quartiers, au profit d'autres choix citoyens, dont ceux de *lieux qui continuent à enchanter la nuit, à la transformer, et qui continuent à la manipuler, parce qu'il y a manipulation grâce à la lumière…*

La nuit, comme temps de création et pour la création, suscite des attentes d'enchantements, voire de réenchantements. Elle s'avère finalement un temps privilégié de réappropriation de la ville par ses habitants, de rencontre avec l'art et avec l'autre. Mais la nuit ne serait-elle pas aussi un espace-temps urbain où peuvent s'inventer d'autres rapports humains, d'autres rapports aux espaces publics, aux éléments du patrimoine, aux espaces verts et où le détournement de l'ordre diurne aurait sa place ? La nuit ne constituerait-elle pas un terrain d'expérimentation privilégié de l'invention de futurs souhaitables, d'innovations urbaines et sociales ? Ne serait-elle pas enfin, grâce à la création, un ultime territoire de résistance, pour les artistes comme pour les citoyens ?

Marcheschi nyctographe

Bruno Chaouat *

Novice dans le genre du commentaire d'art, c'est en tremblant que j'aborderai la pictographie de Jean-Paul Marcheschi. C'est en tâchant, à tâtons, d'inscrire des mots dans les traces de ces pictogrammes, que je m'efforcerai de faire parler des images et des mots qui n'ont que faire d'un porte-parole. D'autant que Jean-Paul Marcheschi est un poète et un commentateur admirable ; comme dit de lui Renaud Camus : « S'il n'est écrivain, c'est qu'il ne daigne [1]. » Je parle de pictographie parce que je m'attacherai principalement à l'objet textuel, à ce qu'on peut appeler l'écrit ou « le littéraire », en tant que cet objet éclaire d'une lumière obscure le pictural. Ces pictogrammes, nous le verrons, sont aussi des *pyrogrammes*, des écrits de feu.

On remarquera ceci : de même que le peintre ou le dessinateur doit lever les yeux de l'objet qu'il vise pour peindre ou dessiner, comme on dit, d'après nature, un portrait, un paysage, de même qui décide d'écrire sur l'art ne peut qu'écrire à l'aveugle, au risque de perdre de vue son objet, dans le deuil de ce dont il prétend parler. Le commentaire d'art, comme le dessin, est aveugle, il porte le deuil du visible, de son objet enténébré [2]. Une certaine nuit aveugle, donc, le commentaire. Écrire sur la peinture, c'est d'emblée assumer cette structure d'aliénation : soit je regarde, et je n'écris pas, soit j'écris, et je perds mon objet de vue. Tandis que j'écris ceci, d'ailleurs, ne me faut-il pas avouer que je ne vois rien ou presque de l'œuvre ? J'écris depuis la mémoire éblouie du *Pharaon noir*, œuvre exposée à l'hôtel des Arts de Toulon, en 2001.

*

Ce colloque nous invitant à soumettre la nuit à la question critique, je partirai du *Livre du sommeil*, publié par Jean-Paul Marcheschi en 2001, réflexion à la fois lucide et sombre sur sa démarche, rhapsodie de mots recouvrant des images qui elles-mêmes recouvrent des lambeaux de phrases ou de lignes ébauchées puis abandonnées :

> « On a pu remarquer dans mes peintures des mots à moitié lisibles, des dates, des nombres quelquefois, des esquisses aussi. Ce peu de langage, jamais relu, souvent jeté avec violence au fond de mes nuits, sur ces feuillets perforés de format 21 x 29,7 cm, se situe au plan le plus éloigné de la vue [3]. »

Dans le film qui lui est consacré [4], le peintre ajoute que les écritures sont

« un ciment, un apprêt antérieur à la peinture ». « Indéchiffrables, dit-il, elles créent un lointain, des profondeurs, des mots au fond des peintures. » Le geste de Jean-Paul Marcheschi s'origine dans un langage inarticulé et anuité, dessins de mots mutiques et murmures de lignes, fond de ténèbres de la peinture, qui est aussi son *vanishing point*, un en deçà du visible, situé « au plan le plus éloigné de la vue ». Comme si, donc, la peinture provenait de cette mise à distance du monde phénoménal, comme si, pour le peintre, il n'y avait d'images que depuis le retrait préalable de toute image.

Quel est donc le statut de ces feuillets d'Hypnos, de ces pictogrammes farouches et irascibles ? Ne dirait-on pas des graffiti propulsés sur la page entre chien et loup, comme par quelque loup-garou hirsute et stupéfait, non encore revenu d'une surnaturelle métamorphose, ou par un tagueur de métropole, une nuit d'insomnie [5] ?

Le loup-garou, cas de l'*homo sacer*, du banni, de l'homme fauve, écrit Giorgio Agamben, occupe le « seuil d'indifférence et de passage entre l'animal et l'homme, la *phusis* et le *nomos* [6]… » L'œuvre de Marcheschi occuperait ce seuil entre la torpeur animale et la vigilance humaine, entre l'écrit inarticulé et l'art comme effort d'articulation, entre la chance nocturne d'un jet de mots ou de lignes et le montage diurne. Au commencement, il y a donc cette chance, cette chute de lignes.

Ces mots forment le premier apprêt, l'*intonaco*, la première couche du travail pictural. Ils sont au commencement de la peinture dont ils tracent les lointains. Ces fragments issus du sommeil et du feu, qui n'ont ni sens, ni centre, ni direction, semblent n'aller nulle part [7].

L'œuvre serait donc le fruit de cette dialectique du jet et du montage, de l'accident et de la forme, de l'occasion et de la décision. Elle dessinerait l'espace sacré, « abri sacrificiel », dit le peintre, entre le jeu déréglé – *physis*, corps, stupeur – et la règle du jeu – *nomos*. Jet primal tel un cri de lignes, ordonné, plus tard, selon les règles d'un jeu : « […] le projet des *11 000 Nuits* se situe à l'intérieur d'un ensemble numérique plus vaste, qui comprendrait en principe 29 999 pages à couvrir en dix ans… » Il s'agit d'essayer d'organiser ce combat nocturne et sans mesure, de lui donner forme fétichique, rituelle. D'inscrire dans le temps la nuit qui est absence de temps et anomie : « Finalement, le projet des *11 000 Nuits* voudrait tenter de régulariser des creux dépressifs, puisqu'on prend la décision inaugurale de ritualiser cet objet sans fond, sans surface, en l'inscrivant dans le temps [8]. » Remarquons, cependant, l'incommensurabilité entre le projet et sa mise en œuvre. Ce n'est qu'« en principe » que le projet réalisé « comprendrait 29 999 pages ». Or tout se passe comme si le projet ne pouvait jamais rattraper le sans fond de l'épreuve. Comme si le *nomos* ne pouvait jamais assagir l'anomie du corps. Inachèvement, dès lors, qui n'est pas contingent mais structurel, ontologique. Certes, une œuvre est accrochée, que nous admirons, mais elle n'est pas *l'œuvre*. Elle ne le sera jamais, le peintre le sait. Cette incommensurabilité entre le principe et l'expérience, entre le droit et le fait de la peinture, c'est peut-être le désœuvrement même. Le nombre fait signe vers l'innombrable,

la manie chiffrale, comme chez Sade, vers cette impossibilité de dénombrer qui indique l'illimitation du désir. Il faut ici évoquer les dernières pages de la *Recherche*; c'est la fin du livre, ou plutôt, on le sait, la fin de son commencement, la fin du prélude ou de l'exergue, que la *Recherche*, ce hors-d'œuvre, ne pourra jamais dépasser: « Moi, c'était autre chose que j'avais à écrire, de plus long, et pour plus d'une personne. Long à écrire. Le jour, tout au plus pourrais-je essayer de dormir. Si je travaillais, ce ne serait que la nuit. Mais il me faudrait beaucoup de nuits, peut-être cent, peut-être mille [9]. » Mille et une nuits, onze mille nuits, c'est du pareil au même. Le temps fini ne suffit pas à l'infini de l'œuvre. L'œuvre inscrira donc ce temps borné par la mort. C'est en tant que fini que le temps est une force de vie, c'est-à-dire d'œuvre.

Le feu, dit Marcheschi, « m'a orienté ou inscrit du côté de la mémoire et du passé [10] ». Le feu serait à la peinture ce qu'est la mémoire involontaire à l'écriture proustienne. Consumant, trouant les feuillets comme Mallarmé aura creusé le vers, « en cavatine », comme l'écrit Renaud Camus, ce que rencontre le peintre, comme le poète, c'est sa propre mort comme abîme (M. Blanchot): « Peindre, écrit-il, c'est rentrer dans son propre cadavre [11]. » Est-ce cela, la mort impossible, nécessaire, que l'œuvre de Maurice Blanchot n'aura eu de cesse de nous faire entrevoir? Et Georges Bataille, sur Proust: l'auteur mis à mort par son œuvre [12].

> « [Ces fragments] furent notés très tôt, dans la somnolence du matin ou bien à des heures avancées de la nuit, souvent dans l'insomnie » (*Livre du sommeil*, prologue).

L'œuvre de Marcheschi est transie d'insomnie, cette hostilité de la nuit, qui nous la fait haïr comme l'expérience d'une désubjectivation radicale: dans le silence de l'insomnie, nous dit à peu près Emmanuel Levinas commentant Maurice Blanchot, murmure l'*il y a*, présence neutre, inquiétante et anonyme de l'existence. La nuit, écrivait Blanchot, « épreuve de l'absence sans fin », « épreuve par excellence », ajoute Georges Didi-Huberman, « du désœuvrement – l'art ne commençant qu'avec un saut dans cette épreuve même [13] ». La nuit serait ainsi l'origine de l'art. Remarquons l'indécidabilité entre sommeil et insomnie: l'insomnie, antithèse du sommeil, nomme paradoxalement l'expérience du sommeil et de la nuit pour autant que le sommeil et la nuit, pas plus que la mort, ne peuvent s'éprouver. Nulle œuvre dans le sommeil. Mais l'œuvre provient du sommeil et de la nuit, elle en témoigne. *Somnus* désigne tout à la fois le sommeil et la vision, bien que dormir exclue en droit toute possibilité de voir et, pour cette raison même, fut longtemps l'espace-temps d'une vision métaphysique, prophétique.

Qu'est-ce, encore, que la nuit? Voici ce qu'en disait Merleau-Ponty, dans l'immédiat après-guerre:

> « Quand […] le monde des objets clairs et articulés se trouve aboli, notre être perceptif amputé de son monde dessine une spatialité sans choses.
> C'est ce qui arrive dans la nuit. Elle n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous mes sens, elle suffoque mes souvenirs, elle efface presque mon identité personnelle [14]. »

Premier effet de la nuit sur le sujet: loin que je la puisse viser, c'est elle qui m'envisage et m'enveloppe, abolit ma mémoire et mon identité, supprime la conscience intentionnelle, me désubjective. La nuit est im-monde et sans visage: mon être s'y trouve rejeté hors du monde, réduit à la déréliction et à l'anonymat.

Deuxième effet: la nuit abolit les choses pour ne garder qu'un espace vide. Elle serait donc expérience de l'espace pur, absolu, « sans choses »: présence du rien, de la non-chose. *Qu'est-ce que la métaphysique?* nous confrontait, quelque vingt ans avant *La Phénoménologie de la perception*, à la possibilité qu'il y ait rien plutôt que quelque chose, à l'effroi à l'idée du retrait de tous les étants. Resterait, toutes choses étant soustraites en esprit, l'expérience de l'être, qui est rien. Expérience non pas de ce qu'il y a, mais qu'il y a angoisse d'un *quod* sans *quid*.

Troisième effet: la nuit me viole, pénètre chacun de mes sens, me blesse comme le Dieu de saint Augustin blessa le pécheur, comme un amant blesse sa maîtresse. Jean-François Lyotard:

> « Ainsi l'amant excite les cinq bouches de la femme, lui gonfle ses voyelles, celles de l'oreille, de l'œil, la narine et la langue, et la peau qui stridule. […] Chair cinq fois forcée, violée dans ses cinq sens, elle ne crie pas, elle psalmodie, elle rime et rythme les assauts, dans un récitatif, un Sprechgesang [15]. »

Blason de la nuit qui pénètre les ouvertures du sujet, et le fait, anesthésié, poreux, psalmodier: l'œuvre comme répons à la nuit. La nuit, enfin, par son pouvoir sacré, mystique, fusionnel, consigne la perte du principe d'individuation. Force haptique – la nuit me happe, m'attouche – qui annule toute perception optique; la nuit me surprend comme la sentinelle est surprise par l'ennemi embusqué. Disons encore que la nuit me désancre. Tandis que mon regard voyeur, maître des objets, dominait le monde diurne, me voici désormais objet dominé par la nuit, touché, dessaisi par elle, possédé, dépossédé – investi comme une citadelle:

> « Je ne suis plus retranché dans mon poste perceptif pour voir de là défiler à distance les profils des objets. La nuit est sans profils, elle me touche elle-même et son unité est l'unité mystique du mana [16]. »

La nuit, enfin, brise la syntaxe de l'espace diurne, et cette brisure révèle la perte de toute référence, désastre ou *Abgrund*, l'abîme, le retrait du sol qui caractérise l'expérience de la déréliction:

> « Tout espace pour la réflexion est porté par une pensée qui en relie les parties, mais cette pensée ne se fait de nulle part. Au contraire, c'est du milieu de l'espace nocturne que je m'unis à lui. L'angoisse des névropathes dans la nuit vient de ce qu'elle nous fait sentir notre contingence, le mouvement gratuit et infatigable par lequel nous cherchons à nous ancrer et à nous transcender dans

les choses, sans aucune garantie de les trouver toujours » (*ibidem*).

Décentrés, hors syntaxe, les *prima verba* jetés de nuit sur le feuillet par Jean-Paul Marcheschi seraient issus de l'*il y a*, murmure excentrique et insensé de personne, lignes sans direction, chemins qui ne mènent nulle part, exergue ou *appogiature* de l'œuvre. Mais il ne s'agit pas d'un prélude. Il ne s'agit pas d'un jeu. Rien de ludique, dans ce hors-d'œuvre littéraire de la peinture. Car il y a une terreur ontologique et un tragique chez Marcheschi. Quelque chose qui plonge aux sources du sacré. Pas d'art, pour Jean-Paul Marcheschi, qui ne soit exposition au danger – c'est en ce sens que l'art constitue une expérience fondamentale. Michel Leiris, dans *L'Âge d'homme*, définissait l'expérience littéraire comme une tauromachie. De la peinture, ici, considérée comme une *pyromachie*. Le feu, en effet, est à la peinture de Marcheschi ce que la corne de taureau est au matador, ce que la vie, cette bête impulsive, est au je qui l'écrit. Nul doute que Marcheschi joue avec le feu. Toute l'œuvre s'inscrit dans cet ethos de la tauromachie, du corps à corps archaïque de l'homme et de la bête. Au sujet de la peinture de Géricault, il écrit : « Cet étrange couple homme/cheval, fusionnel, sexuel et amoureux, qui met totalement de côté la femme, emporte sa peinture dans un *devenir animal* aux frontières de l'humain [17]. »

Pourquoi le sommeil et le feu ? Pourquoi la nuit et le feu, dans les textes de Marcheschi, se trouvent-ils en relation de métonymie, alors qu'obscurité et lumière devraient, en bonne logique, s'opposer ? C'est que le feu, pour le peintre, est précisément ce qui, comme le sommeil ou la nuit, permet une synesthésie qui subvertit l'expérience onto-phénoménologique, qui fait perdre au sujet son équilibre diurne. La peinture de feu, pour Marcheschi, serait donc cette tentative de retrouver l'expérience de la désubjectivation nocturne – somnolence, insomnie, éveil. Échange, donc, de la maîtrise pour le vertige, de l'équilibre pour l'instabilité ontologique. C'est au moment de cet échange vertigineux que le mystère de l'œuvre s'accomplit. Ce vertige du *dripping* de feu est une passivité – *Gelassenheit*, le laisser-être et le laisser-se-faire de l'œuvre, sa patience. Synesthésie au plus près d'une anesthésie. *Hypnos* s'abouche à la brûlure ; complicité du sommeil et de la flamme, feu et nuit s'entrappellent :

> « Est-ce le feu qui a amené la nuit, ou est-ce la nuit qui a appelé à elle le feu ? Le surgissement de la nuit, une certaine écoute du sommeil et du rêve n'auraient sans doute jamais eu lieu sans l'irruption, la perturbation occasionnée par le feu » (*ibidem*).

Le feu anesthésie, et c'est de cette anesthétie que surgit l'esthétique de Marcheschi. À la fois le feu interrompt ou perturbe le sommeil, et le prolonge. La flamme apparaît ainsi comme la prothèse de la nuit, son supplément. Qu'est-ce donc qui brûle, qu'est-ce qui, dans la nuit de l'insomnie ou de la somnolence, s'offre en holocauste ? Il faudrait tout d'abord répondre : le

visible lui-même, mis à distance par ce premier jet de traits, par cette première couche de peinture. Le feu de la nuit serait ainsi le feu en tant que le feu éblouit, aveugle. Un plus de lumière qui fait l'obscurité. Banale aporie de la lumière : la regarder en face, c'est s'aveugler. La lumière donne à voir, mais son *donner-à-voir* est lui-même invisible. De même l'être, ce don de personne : *Es gibt*. L'être ne se manifeste que dans les étants. De cet éblouissement primitif surgit l'œuvre.

L'œuvre se présenterait ainsi comme la consommation par le feu de ce que le peintre appelle des « creux dépressifs », à la fois chroniques – ils se répètent, ils sont la répétition même, somatique – et u-chroniques, hors temps – comme le symptôme. (Mais ce hors temps, n'est-ce pas le temps à l'état pur, pur instant que l'œuvre, comme celle de Proust, se donne pour tâche ultime de retrouver ?)

Renaud Camus énonce ainsi cette relève de l'écrit informe par la forme picturale : « Une œuvre picturale sur les ruines ou plus exactement sur les cendres d'une œuvre littéraire consumée, dont on ne voit apparaître que quelques lambeaux, rescapés du feu par hasard [18]. » Sommes-nous en présence d'une résurrection phénicienne, christique ? Pourquoi cette incinération de la lettre sur l'autel de la peinture ? Il faudrait s'attarder, mais cela exigerait d'amples développements, sur les déterminations anthropologiques d'un tel sacrifice, sur ce que l'image doit, pour Marcheschi, à la relève chrétienne du judaïsme, et plus spécifiquement, sur ce que l'histoire des images doit à l'omission du rituel de la circoncision [19].

Si la peinture de Jean-Paul Marcheschi émerge du désastre de la non-forme (sommeil, rêve, mots et lignes propulsés sans rime ni raison, restes nocturnes), elle en émerge au moyen du « pinceau de feu », c'est-à-dire du matériau le moins maîtrisable qui soit, à la fois démiurgique, constructeur de formes, outil du Dieu forgeron, et destructeur de toutes formes. Mais dans peinture *de* feu, on doit également entendre le double génitif : c'est à la fois et indécidablement le feu qui peint et qui est l'objet de la peinture. Il s'agit de peindre avec le feu et de peindre le feu. Finalement, il s'agit de peindre le feu au moyen du feu. Cette peinture de feu, c'est aussi feu la peinture, la destruction d'un certain geste du peintre. Car comme l'eau, le feu érode. Le feu forme des images, mais en détruisant, il figure en défigurant. Comme dans la sculpture, le feu informe la matière par creusement. « Peindre, rappelle Marcheschi, c'est l'acte de poser, la *via di porre*, le dépôt, par opposition à l'acte d'enlever, la *via di levare*, qui qualifie la sculpture » (*Livre du sommeil*, p. 54). Dans cette alternative qui scinde l'histoire des arts plastiques entre un dépôt de matière (une addition) et un creusement de matière (une soustraction), quel est le statut du « pinceau de feu » ? Synthèse entre les deux voies, le feu certes dépose aléatoirement (accident de suie et de cire). Le peintre en évoque les dépôts « organisés en figures de cire blanche ». Pourtant, le feu enlève, creuse, parfois même, comme Renaud Camus le remarque, poussant l'attrait du vide et de la destruction jusqu'à trouer le feuillet. Le feu « oppose obstinément à la *mimesis* une stase négative,

ouverte, asymbolique, tout en pointant vers une pure jouissance affirmative illimitée [20] ». Le feu remet donc en question l'économie de la ressemblance ou de la représentation par image. Il serait, pour reprendre les réflexions de Georges Didi-Huberman, du côté de la représentation par trace, c'est-à-dire de l'empreinte. Reste que l'image, la forme, la figure triomphent à la fin, et qu'on en a plein les yeux : l'œuvre exposée l'atteste, cette assomption de l'image. Mais l'image n'est plus reconnaissable : elle a fait, dans la jouissance, l'épreuve du feu, ou de la nuit, donc l'épreuve de l'interruption de la ressemblance symbolique.

« Ici, note encore le peintre, l'œil ne se trouve pas devant le tableau. » La pyrotechnie abolit la distance critique entre l'œil et le tableau. Or on se souvient de ce que Merleau-Ponty dit de la nuit, qu'elle « n'est pas un objet devant moi ». Ainsi du tableau, pour Marcheschi. Debout à la perpendiculaire du tableau, nous le voyons dans le film, le peintre est désormais au-dedans, il s'y trouve impliqué, abandonné à une synesthésie qui n'est plus théorique : le *theorein* de la vision critique, de la distance perceptive, est aboli. La toile n'est pas un objet devant moi, que j'envisage. Je suis moi-même dans la toile, enseveli comme dans mon propre cadavre. C'est cela qu'il appelle, me semble-t-il : « être à l'intérieur de la nuit [21] ».

> « Çà et là, cependant, ces filets de mots grossissent jusqu'à former des blocs, des semblants de réponse ; mais ces fusées s'éteignent vite, déçoivent le langage et retombent autour de cette île aberrante – ma peinture – entourée de sommeil et qui occupe la masse principale de ma vie » (*Livre du sommeil*, prologue).

« Île aberrante », la peinture de Marcheschi est ceinte d'une mer de sommeil. Il faut ici rappeler ce que l'œuvre doit à la terre, et en particulier à la Corse natale, et donc tout ce que cet art a de profondément païen et chtonien : « Un soir, la Corse. *Insula*/Comme un crâne émerge du noir. Terre de nacre claire qui surgit au bout de la nuit » (*ibidem*, p. 65). Crâne de nacre, Golgotha émergeant du noir de la nuit. La Corse, cette île aberrante, est-ce à dire l'œuvre ? Cette insularité de la peinture s'expliquerait-elle par la résistance têtue de l'œuvre à se situer dans ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire de l'art, de ses mouvements, de ses tendances, de ses écoles : « L'œuvre de la nuit – comme celle de l'art – est par excellence ce qui résiste (à l'interprétation, à l'histoire, au sens, au discours) » (*ibidem*, p. 28). Insulaire, la peinture de Marcheschi, parce que seule. Corse, dès lors, parce qu'isolée. Insularité insolente, qui tient tête. L'art, comme la nuit, résiste au temps chronologique et au sens comme finalité. L'œuvre, donc, se confond avec la terre natale insulaire, comme si le parcours du peintre consistait à remonter vers l'omphalos pour s'invaginer dans la matrice, dans ce lieu emblématique d'une origine et d'une passion, la Corse-Golgotha : « La peinture […] est aussi une parturition, qui nous fait naître, être, devenir (comme si la peinture était non seulement la mémoire mais aussi l'utérus d'un peuple, d'une langue, d'une civilisation) » (*ibidem*, p. 60). La Corse est

le lieu matriciel de l'origine, dont il faut s'exiler : « Il a fallu se séparer du maternel pour l'art ; ce travail a permis de laisser revenir le souffle noir de l'origine [22]. » Créer, c'est donc dans un premier temps se hisser hors du paysage local, maternel, païen, « placentaire [23] », se déterritorialiser et, dans un deuxième temps, assumer une origine universelle, l'origine de l'humanité : le flambeau, dit-il, ramène à Lascaux. L'art est donc d'abord dégagement, départ, exil de la « nuit placentaire », puis retour à la source universelle préhistorique – d'une nuit l'autre. Peindre, c'est accoucher de l'humanité. Naître de la peinture ? Peindre pour renaître comme le Phénix ou au contraire pour dé-naître, pour n'être pas né ? Car n'écrit-il pas, dans le même souffle : « Peindre, c'est tenter de rentrer dans son propre cadavre [24] » ? Peindre, est-ce sortir de l'utérus ou y rentrer comme dans une tombe ? Comment lire ce *regressus ad uterum*, cette invagination en soi-même déjà mort ? La toile, dit-il encore, « analogon de la peau ». Peindre, c'est donc rentrer dans sa propre peau, pour s'y consumer. Brûler la toile, le feuillet, c'est se brûler la peau : œuvre d'auto-incinération, œuvre de bonze, auto-sacrificielle. Qui ne voit, en effet, que peindre le consume ?

*

Pascal Quignard rappelle que « *Tragodia* veut dire mot à mot le chant-du-bouc. *Tragizein* a deux sens : puer comme un bouc et muer de voix (chanter comme un bouc ou comme celui qui en rappelle l'odeur) [25]. » Or l'œuvre de Marcheschi est un thrène interminable. Motif sonore de l'œuvre, qualité musicale du visible. Renaud Camus écrit, à propos des tapisseries d'Anni Albers : « Les arts plastiques envient la musique, et se disent qu'ils seraient plus à l'aise, pour signifier certaines choses, ou seulement pour les évoquer, s'ils n'étaient que chant ou que cri, *éléghéia*, appel de notes, harmonie des sphères, sourde lamentation des peuples, concert des anges [26]. » Les images de Marcheschi sont des surfaces tragiquement élégiaques, incantatoires. Tel est le sens du *Pharaon noir*. Du titre de cette œuvre, Jean-Paul Marcheschi donne l'explication suivante :

> « Mon *Pharaon noir* a surgi du registre sombre de la voix telle qu'on l'entend dans le *cante jondo*. Il faut revenir à cette nuit du mois d'août 1922 à Grenade, lors du premier festival de *cante jondo* organisé par Manuel de Falla et Federico Garcia Lorca. Après le dîner, Manuel de Falla vient d'exécuter dans son carmen de Grenade la version pour piano des *Nuits dans un jardin d'Espagne* devant Manuel Torres, le génial *cantaor*. Manuel Torres (s'adressant à Falla) :
> – Maître, ce soir vous avez eu le *duende*.
> – Mais qu'est-ce que le *duende* ?
> – Le *duende*, c'est faire remonter dans la voix le buste (*tronco*) du pharaon noir [27]. »

À l'origine du *Pharaon noir*, donc, une allégorie de la performance musicale, une version ibérique ou gitane de la dépossession par les muses, de la

transe poétique, ou de l'enthousiasme : un dionysisme à l'espagnole. Manuel de Falla exécute au piano sa composition comme le rhapsode herméneute interprète les chants d'Homère, aimanté par l'esprit du poète et aimantant à son tour une audience magnétisée dans cet enchaînement d'anneaux herméneutico-magnétiques décrit par Platon [28]. La performance musicale du compositeur est inspirée à condition que, comme la voix du *cantaor*, elle soit hantée et comme muée par le buste – *tronco* – du pharaon noir. Notons que Manuel Torres fut l'un des premiers *cantaores* à exécuter le *cante jondo* dans une voix dite « naturelle », c'est-à-dire depuis le thorax, au niveau du buste, plutôt que depuis la gorge. Une autre leçon de la même légende dit que c'est lorsque Lorca le rencontra en décembre 1927, que Torres aurait déclaré : « Ce qu'il faut chercher, et trouver, c'est le buste noir du pharaon. » Or Torres était un Gitan qui se voulait d'origine égyptienne. Cela pourrait donc signifier qu'avoir le *duende*, c'est chanter depuis le buste noirci de l'ancêtre mort ; ce serait devenir le tombeau vivant du mort ou, si l'on veut, son porte-voix. L'Égypte de Jean-Paul Marcheschi, c'est cela en effet : l'origine en tant que morte – à savoir encore, la nuit même :

> « Ce n'est pas l'Égypte au sens littéral qui est convoquée ici […] mais la part d'Égypte que nous recelons en nous, c'est-à-dire celle qui traverse nos rêves, dont nous ne savons rien et dont seules les œuvres d'art sont capables de témoigner [29]. »

L'art témoignerait donc d'une certaine égyptianité, une « part d'Égypte » comme part du feu ou origine nocturne et insue, un peu comme ces hiéroglyphes dont Freud convoquera le fonctionnement idéogrammatique pour son interprétation des rêves. L'Égypte serait le nom d'une archive immémoriale enfouie dans un passé inaccessible, et cependant toujours à venir dans le surgissement des œuvres. Selon cette autre version de la fable du chanteur gitan et du compositeur espagnol, il ne s'agit plus du personnage mythique du Pharaon noir – personnage qui n'est d'ailleurs pas attesté par les égyptologues –, mais du buste noir du Pharaon, qu'il faut entendre, me semble-t-il, comme le corps morcelé, tronqué, de l'origine même, ou de quelque *Ur-Vater*. Marcheschi glose ainsi ce mythe d'origine du chant rapporté par Lorca [30] :

> « Lorsque le *duende* s'empare du *cantaor*, la voix quitte la cavité buccale, fait résonner le crâne, descend à l'intérieur de la gorge, irrigue les corps caverneux, vers le cœur. La surface de la peau, tendue comme un tambour, est prête à éclater. L'œuvre qui évite un tel danger n'est rien. Les voix de Manuel Torres, de la Niña de los peines, de Terremoto, palimpsestes de la douleur, explorent des registres inouïs de cet organe. Elles se tiennent dans la région rauque et dangereuse du sonore. Celle qui convoque le râle et frôle l'extinction [31]. »

Tout chant inspiré, comme tout poème authentiquement porté par le *duende*, au-delà des distinctions entre les arts visuels, littéraires ou sonores, suivant une synesthétique qui précède le partage des sens, serait ventriloqué par les morts. Et cette ventriloquie – car le *cantaor* chante moins qu'il n'est chanté –, ce chant du bouc, râle rauque, agonique, expectoration intimement tragique, cette voix muée presque muette, au plus près d'une aphone agonie, enfle la peau du corps dès lors prête à crever. Et c'est cette scène qui constitue, pour Marcheschi, l'*Ursprung* de la création artistique. En ce sens, toute œuvre serait mélancolique, elle témoignerait d'un deuil et de l'incorporation du dernier souffle de l'agonisant. Or le pinceau de feu, à son point d'échauffement, exprime ce cri de douleur. Des torches « surgissent les chants », dit-il. Il y a donc un cri de la flamme, un thrène igné, nous l'avons entendu dans le film, cri qui, ajoute-t-il, « accentue la dimension rituelle du *dripping* de feu à travers les oracles ». Cette qualité prophétique, delphique, se caractérise comme dépossession et synesthésie, comme vertige animal et perte de conscience, c'est-à-dire comme *duende*.

Le feu, de même que la nuit ou le sommeil, succède au deuil. Cela, le peintre le remarque à plusieurs reprises, dans le film, dans divers entretiens : « La nuit et la technique de la flamme sont le produit de cette situation de deuil impossible. » La pyrotechnie provient donc moins de la visite du peintre à Stromboli en 1984 et de la révélation volcanique que d'une perte innommable. Sur ce deuil impossible, le peintre gardera le secret. Et certes, nulle œuvre ne peut ingénument se déchiffrer par la vie de son auteur, fût-ce par les événements les plus traumatiques de cette vie. Nulle œuvre dont l'origine se réduise à un événement biographique identifiable, fût-ce une césure objective dans l'existence du sujet. Peu importe de connaître le référent de ce deuil, qui semble se répéter, se déplacer : *1984*, date lancée comme l'index d'une césure où l'artiste n'utilise plus que le pinceau de feu. Il y aurait avant 1984, et après. Or, de l'œuvre, aux accents également archaïques, grecs, égyptiens, espagnols, intitulée *Phaô*, et datée de 1999, Marcheschi dit aussi qu'un « deuil s'y inscrit ». Il y aurait donc plus d'un deuil, ou le déplacement sur l'axe de la création et de la vie d'un deuil originaire. De telle sorte que c'est l'origine même qui serait endeuillée ; l'œuvre témoigne de ce que Jacques Derrida appelle un mal d'archive comme désir douloureux et remontée interminable vers l'*arché*. Elle serait cette anamnèse, cette traversée des souvenirs-écrans, ouverte par la flamme et la nuit. Ne faut-il pas, pourtant, tenir compte de ce que le peintre écrivain construit au titre du biographique, dans ses marges littéraires et théoriques ? Marcheschi évoque, dans *Le Livre du sommeil*, le cadavre d'un père, déposé, exposé à la morgue, comme un cadavre pharaonique qu'il reviendrait au fils d'embaumer :

> « Le filet de vomi et de sang à la commissure des lèvres de mon père, à la morgue, et, afin que ma mère ne le voie pas ainsi, la douloureuse toilette du mort, à laquelle j'ai dû me livrer à la demande de l'employé des pompes funèbres. […] saisissant mouvement d'accélération du temps sur son visage dans le cercueil, lors de l'exposition du corps, le lendemain, dans l'église Saint-Roch à Bastia. Sous l'effet de la décomposition survient une ultime et funèbre éclosion

de couleurs, du violacé au bleu, vers la blancheur jaunâtre de la nacre [32]. »

Il y va, dans ce souvenir, d'une scène d'origine de la peinture : la toilette du père, l'événement de la couleur sous l'effet de la décomposition du cadavre, mais aussi l'exténuation de la couleur vers la diaphanéité de la nacre qu'on retrouvera dans les dépôts de cire et dans d'autres sculptures. « Stupéfiante coïncidence de la durée et de la chair. Cela m'a immédiatement fait penser à la peinture, à ce qu'était profondément le désir de peindre, à ce qui le constituait ontologiquement. » Définition de la peinture : l'empreinte de la durée sur les corps, l'enveloppement de la chair dans le linceul du temps, suivant le *topos* de la tradition orphique : *soma*, *sema*, ce corps-tombe, prison de l'âme, qu'on retrouvera chez Plotin et dans la tradition néoplatonicienne et chrétienne : « La perception exacte que nous sommes des corps travaillés par le temps, des corps qui tombent [33]. » La peinture serait moins résurrectionniste que tentative désespérée d'inscrire cette chute des corps, la cadence des pulsations comme rythme et chute du cadavre. Elle serait moins embaumement et momification, opération de négation et d'appropriation de la mort qu'inscription du travail désappropriant et abject du temps sur le vivant humain.

À l'appui de cette hypothèse d'une origine morbide et littéralement clinique de la peinture, citons la description de la genèse de la chambre du *Pharaon noir* par le peintre, chambre où se tient un buste noir, isolé au centre de vastes fresques blanches striées de zébrures de suie :

> « La chambre du *Pharaon noir* fut conçue d'emblée comme un lieu agonique : on est dans la chambre 330 de l'hôpital Rothschild la nuit du 24 juillet 1995. Il s'agit d'un espace cardiaque (Quignard), un lieu qui laisse voir – et sourdre – sur ses murs les pulsations cardiaques du mourant. La chambre, envahie par le blanc, n'est plus qu'un électrocardiogramme lent figuré par des fils. [On pourrait, ici, se laisser emporter par une lecture homonymique de ces fils comme fils, et donc de la figuration de l'électrocardiogramme du père par le fils, de la mise en scène filiale de la chambre d'agonie comme travail du deuil, d'une surdétermination de la peinture comme mémorial au père. Nous sommes, remarquons-le, cette fois, en 1995, et non plus en 1984 ni en 1999, comme si chaque œuvre se trouvait contemporaine d'un deuil – le même, ou un autre ?] On approche de l'instant où le corps, au bord de disparaître, se trouve pris dans la décoloration et la pâleur. C'est la dernière image, au cours de laquelle le corps du pharaon, emporté dans les nuées, change de règne. Il entre dans la lumière effrayante du souvenir [34]. »

Tel serait, enfin, le destin de la peinture, comme de l'insomnie. La peinture serait le diagramme des pulsations cardiaques du peintre, électrocardiogramme, ultime combat de l'homme avec le temps, entrée de l'artiste dans son propre cadavre et accès au règne immatériel et spectral du souvenir, de ce que Jacques Derrida aura désigné du nom de « hantologie » comme économie de la mémoire, de l'après-coup et du fantôme, entrée hystérique dans cette « lumière effrayante du souvenir » ou du deuil impossible :

> « L'insomnie est une agonie, un combat de même nature que celui qu'engage la peinture : diagramme vital d'une lutte pour ne pas être emmuré vivant [35]. »

Notes

1 « *Cavare* (notes pour un Marcheschi) », in *Jean-Paul Marcheschi*, Somogy, 2001, p. 23.
2 Jacques Derrida, *Mémoires d'aveugle*, éditions de la Réunion des musées nationaux, 1990, p. 10.
3 *Le Livre du sommeil*, Somogy, 2001, prologue.
4 Je fais référence au film intitulé *Jean-Paul Marcheschi, le veilleur*, Gilles Perru, 1997.
5 « Entre chien et loup », c'est du reste le titre d'une œuvre de Jean-Paul Marcheschi.
6 Giorgio Agamben, *Homo sacer*, Seuil, 1997, p. 116.
7 *Le Livre du sommeil*, *loc. cit.*
8 *Op. cit.*, p. 96.
9 Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Le Temps retrouvé*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 1043.
10 *Jean-Paul Marcheschi, le veilleur*, *op. cit.*
11 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 70.
12 Voir Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*.
13 Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Minuit, 1992, p. 72.
14 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p. 328.
15 *La Confession d'Augustin*, Galilée, p. 18-19.
16 Merleau-Ponty, *op. cit.*
17 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 38.
18 *Jean-Paul Marcheschi*, *op. cit.*, p. 23.
19 Jean-Paul Marcheschi élabore l'hypothèse suivante : « [Le christianisme], qui lève l'interdit mosaïque sur l'image, met un terme à cette étrange imposition de la lettre de sang sur le prépuce du nouveau-né : la circoncision. […] Dès lors que la communauté chrétienne renonce à inscrire en son sein ce point inanalysable – cette goutte de sang instillée dans la lettre –, elle s'expose à voir la violence revenir partout. La peinture pourrait bien être la conséquence directe de cette omission, de cette instance laissée vacante. Les tableaux seraient alors des rituels sauvages de circoncision » (*Le Livre du sommeil*, p. 70). Selon cette hypothèse anthropologique, la peinture sacrée serait le remplacement du rituel de la circoncision comme abri sacrificiel à la violence. La suppression de l'interdit

* Historien d'art.

mosaïque sur l'image lève l'alliance littérale avec Dieu à travers la circoncision. L'histoire des images viendrait pallier le déchaînement consécutif à la suppression de la circoncision. Elle serait ainsi une forme païenne de circoncision, le déchaînement lié à la levée de l'interdit mosaïque.

20 *Op. cit.*, p. 32.
21 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 18.
22 *Jean-Paul Marcheschi*, *le veilleur*, *op. cit.*
23 Je reprends ici le mot de Roger Dadoun.
24 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 70.
25 Pascal Quignard, *La Leçon de musique*, Hachette, 1987, p. 88.
26 *Nightsound*, POL, 2000, p. 132.
27 *Jean-Paul Marcheschi*, *op. cit.*, p. 232.
28 Voir ici Jean-Luc Nancy, *Le Partage des voix*, Galilée, 1982.
29 *Jean-Paul Marcheschi*, *op. cit.*, p. 209.
30 Voir, de Federico Garcia Lorca, *In Search of Duende*, New Directions, Bibelot, New York, traduit de l'espagnol par Norman di Giovanni et Christopher Maurer.
31 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 47.
32 *Ibidem*, p. 55.
33 *Ibidem*.
34 *Jean-Paul Marcheschi*, *op. cit.*, p. 232.
35 *Le Livre du sommeil*, *op. cit.*, p. 30.

La nuit, un défi pour le peintre

Ithzak Goldberg *

« Ferme ton œil, puis fais émerger à la lumière ce que tu as vu pendant ta nuit. »
Caspar David Friedrich.

Je proposerai, dans un premier temps, la fameuse phrase de Poussin au sujet du Caravage, maintes fois répétée :

« Le Caravage est venu au monde pour détruire la peinture. »

Poussin, en effet, prétend que la manière pratiquée par le peintre italien, consistant à obtenir un contraste extrême entre une partie de la toile traversée par un rayon de lumière puissant et l'autre, plongée dans l'obscurité, détruit la peinture. L'accusation de Poussin ne s'adresse pas, bien évidement, à la technique du clair-obscur en général. Depuis toujours, et l'artiste français lui-même n'y fait pas exception, cette pratique a été utilisée dans le domaine pictural. Le crime de lèse-majesté du Caravage est l'utilisation de ce système, moins pour servir l'histoire, la *storia*, que pour créer un effet plastique, effet qui peut distraire l'œil du spectateur de ce qui reste essentiel pour Poussin ; une lecture claire et univoque du contenu historique et moral de la toile. On voit immédiatement que la nuit, l'obscurité, introduit un trouble dans la cohérence de la représentation, oblitère dangereusement le cœur du discours pictural rationnel et contrôlable, le remplace par des propos qui échappent à la raison. En termes stylistiques, pour Poussin, maître du classicisme, l'œuvre du Caravage annonce le baroque. Style « dangereux » car, en paraphrasant l'historien de l'art allemand Heinrich Wölfflin, à la clarté absolue du classicisme se substitue une clarté relative ou plutôt une obscurité relative du baroque [1].

Quelques siècles plus tard, l'astrophysicien au nom prédestiné, Jean Luminet, raconte ainsi sa vocation scientifique : « Ce qui m'intéressait dans le ciel, ce n'était pas les étoiles, mais ce qu'on ne voyait pas, l'architecture invisible du monde… » et il ajoute, au sujet de sa réflexion mondialement reconnue sur la visualisation des environs du trou noir : « Cela correspondait à un fort désir que j'ai de montrer les choses, de donner l'image de ce dont on ne peut normalement donner l'image [2] ».

Ailleurs, une toile de Man Ray, dédiée à la lumière *(À la lumière lunaire*, 1940), mais pas n'importe quelle lumière, celle de la lune, représente un espace indéterminé, infini, qui laisse voguer l'imagination. En bas du

tableau, une « signature » est apposée ; discrète mais significative, elle figure le symbole mathématique de l'infini.

Qu'il s'agisse de l'astrophysicien qui cherche à donner une image à un espace obscur, difficilement appréhensible, ou d'un peintre qui associe à la lumière nocturne un espace d'incertitude, on a ici deux exemples du rapprochement entre la représentation, scientifique ou artistique, de la vision nocturne, sans repères précis.

A priori, tout oppose l'obscurité aux visées de la peinture. Cette discipline, qui tente de former au moins depuis la Renaissance une perception claire et cohérente de l'homme dans un environnement architectural ou naturel, a tout à craindre de la voie lactée qui oblitère les contours des formes et brouille les distances. Mais, curieusement, la composition picturale dite objective ou naturelle, tracée par la perspective linéaire, évoque immédiatement un dispositif baptisé justement *camera oscura*, chambre noire.

Le fait est connu ; à la base de l'invention de la perspective géométrique on trouve l'expérience de l'architecte italien Filippo Brunelleschi qui démontre que, lorsque la lumière filtre à travers un petit trou dans un intérieur clos, une image renversée apparaît sur le mur d'en face. Paradoxalement, c'est à partir d'un espace obscur que se forment l'appareil optique et les lois de la perspective qui engendrent l'espace stable de la représentation.

Une remarque s'impose immédiatement au sujet de la distinction entre nuit et obscurité. La nuit restera toujours un phénomène cyclique tandis que l'obscurité, cette simple absence de lumière, peut se produire indépendamment de l'heure de la journée, dans un espace clos naturel ou construit par l'homme (église, cellule de moine ou encore salle de cinéma ou de théâtre), bref obtenue par des moyens artificiels. Dans l'univers pictural, il est souvent difficile, voire impossible, de faire cette différence entre la nuit, l'obscurité ou tout simplement l'emploi massif de la couleur noire sur la toile. Même le titre, censé nous donner une indication précise au sujet de la toile, peut faire défaut (voire les doubles titres de Whistler comme *Nocturne en noir et or|La Roue du feu*, 1874 ou *Portrait de ma mère|Arrangement et Couleurs gris et noir*, 1871, ces deux œuvres laissant planer une ambiguïté sur la véritable raison de cette obscurité, entre la description d'un phénomène naturel et la volonté plastique arbitraire du peintre). De même, rien n'empêche un artiste d'associer dans un tableau une luminosité et une obscurité inconciliables dans la nature (Magritte, *L'Homme et la Nuit*, 1964). L'impossibilité récurrente de distinguer dans la représentation picturale entre ces différents phénomènes, le fait que souvent les effets recherchés par les artistes sont semblables me permettront, m'obligeront même parfois, à les analyser avec la même logique.

C'est à la Renaissance qu'on trouve pour la première fois de façon systématique des représentations nocturnes. Le constat est intrigant car, paradoxalement, dans cette période où l'on cherche à obtenir une articulation précise entre les éléments tracés sur la surface du tableau, les artistes introduisent un « écran » qui gêne considérablement cette « transparence ».

L'explication se situe dans la logique narrative de ces œuvres. Elles sont construites de telle façon que le rideau obscur qui couvre une partie du tableau accentue l'impact dramatique de la scène principale qui peut ainsi se situer indifféremment au centre ou sur les côtés de la toile. Le « sacrifice » d'une partie de l'espace, extrait et isolé, « suspend » son caractère naturel, ajoute à sa dimension spirituelle. Dans ce que l'on peut nommer la technique du spot ou du coup de projecteur, les artistes créent pratiquement un « lieu » indépendant et séparé du reste de la représentation (Rubens, *Saint Christophe*, 1614).

Les exemples les plus connus de ce type sont les Nativités ou les Adorations, situées presque toujours la nuit. Ici, il s'agit véritablement des visions nocturnes, reconnaissables grâce à la présence de la lune et des étoiles. Cependant, le caractère surnaturel de ces représentations fait que les indices qui renvoient à la nuit sont utilisés comme des figures repoussoirs, presque à contre-emploi. Les véritables étoiles pâlissent à côté de l'étoile du berger qui guide les messagers, tandis que la lumière lunaire semble insignifiante aux côtés de l'aura dégagée par le visage du nouveau-né.

Si, à leurs débuts, ces visions décrivent essentiellement des épisodes bibliques, rapidement elles vont se « laïciser ». Ainsi, au XVI^e^ siècle apparaissent les premiers paysages autonomes où les artistes reprendront les effets d'éclairage utilisés auparavant dans des scènes religieuses comme la *Fuite en Égypte*. De même, l'obscurité qui a caractérisé les cellules dans lesquelles se réfugiaient les saints ou les moines va désormais envelopper les philosophes, les scientifiques et, en dernier lieu, les peintres. Ces derniers constituent leur propre chambre noire et obtiennent, à l'aide d'un éclairage artificiel, tantôt un impact dramatique, tantôt des reliefs accentués (Gérard Dou, *Peintre avec une bougie*, 1653). On constate à la même période la présence de nombreux ouvrages pédagogiques qui recommandent aux artistes l'emploi de la bougie pour la pratique du clair-obscur.

Espace religieux ou laïque, malgré le contraste marqué entre la partie clairement visible du tableau et l'autre, plongée dans l'obscurité, la logique spatiale qui unifie la représentation et marque soigneusement la rupture infranchissable avec l'espace du spectateur reste toujours maintenue. Cependant, une brèche spatiale, propre à l'univers nocturne, s'ouvre. Cette exception se nomme le rêve, le seul capable d'estomper les barrières spatio-temporelles qui régissent la représentation, le seul qui ignore la logique impitoyable de la fonction unificatrice de la perspective et qui abolit, grâce à la condensation onirique, les règles figées de l'histoire. La capacité à figurer un visible détaché des lois de la vision habituelle est partagée par le rêve avec les apparitions, phénomènes qui tentent de jeter un pont entre le rationnel et l'irrationnel. L'un et l'autre cherchent la fusion entre les espaces hétérogènes, visent à traduire, par des moyens picturaux, une situation « limite », qui met en contact des univers de nature différente.

De fait, la représentation classique du rêve n'a pas comme but la révéla-

tion d'une intimité cachée de son « propriétaire ». À l'instar de l'apparition, le rêve traduit un message dont le contenu est déjà familier dans une société déterminée. En illustrant un récit biblique ou mythique, il a surtout un rôle légitimant. Tout en étant situé dans la nuit, le rêve, dans la majorité des cas, n'est pas plongé dans l'obscurité, mais au contraire semble « surexposé ». Tout laisse ainsi à penser que son caractère exemplaire justifie amplement cette mise en lumière, ces artifices d'éclairage.

La mise en scène se modifie radicalement à partir de la période romantique. Le rêve romantique n'offre plus uniquement un récit qui correspond à un mythe fondateur qu'il faut mettre en valeur explicitement. Personnalisé, intrigant, inquiétant même (voir *Le Cauchemar*, de Füssli, 1810-1820), il échappe souvent à une interprétation codifiée. Mais, plus important, avec les artistes romantiques, la valeur de la nuit, de l'obscurité, va subir un renversement. Là où dans le passé, la nuit « tombait » et devenait un obstacle absolu à la visibilité, elle est désormais valorisée, adulée même, car elle permet la véritable vision des symboles cachés dans la nature que la lumière prosaïque du jour fait disparaître.

La nuit, en « mettant en veilleuse » toutes les activités quotidiennes et banales, offre les conditions requises pour le dévoilement du sens profond de l'univers, une approche plus intime, plus intuitive, bref, plus poétique de la réalité. La nature, définie par le philosophe Gotthilf Heinrich von Schubert comme « un rêve incarné », n'est plus un état passif mais un cadre vivant qui peut communiquer avec l'homme, pourvu qu'il cherche ce dialogue. C'est ainsi que la toile entière va être conçue comme espace du rêve, mais un rêve qui s'ouvre au spectateur.

Ce principe fusionnel, les œuvres romantiques l'expriment le mieux dans les représentations nocturnes, espaces d'incertitudes, aux limites fluctuantes. Les œuvres de Caspar Friedrich, par leur composition particulière, offrent un exemple frappant de cette structure aspirante. Chez l'artiste allemand, les personnages, tournant le dos au spectateur, sont situés de telle façon que leur tête semble toucher la ligne d'horizon, créant ainsi un lien direct entre le proche et le lointain, entre le palpable et l'inatteignable (*Coucher du soleil au bord de mer*, 1821).

C'est parce qu'elle met en scène le moment où les contours précis se perdent, où la réalité se dérobe à son apparence habituelle, fonctionnelle, que la nuit reste la plus appropriée pour cette communication avec l'artiste et le spectateur. Dans sa version romantique, la nuit semble comme un lieu d'illumination où, écrit Novalis, les étoiles nous apparaissent comme les yeux infinis que la nature ouvre pour nous. L'artiste, confronté à cette révélation, transforme le visible en visionnaire.

Certes, cette forme d'expression est devenue depuis un lieu commun, un cliché. Il n'en reste pas moins que c'est aux romantiques et par la suite aux symbolistes que l'on doit à la fois les œuvres et les écrits théoriques qui se situent en réaction au Siècle des lumières et qui introduisent dans leur production plastique l'intuitif, irrationnel.

Ce dialogue avec les zones obscures de la nature, qu'on peut assimiler à l'invisible, sera poursuivi par toute une partie de la modernité. Il ne s'agit pas de suggérer un rapprochement entre le traitement plastique romantique et abstrait, encore que le relâchement dans la représentation de l'espace, la labilité des formes seront des facteurs non négligeables de cette évolution. Mais, c'est avant tout d'une certaine parenté théorique qu'il s'agit, parenté que l'on trouve dans la terminologie et dans l'état d'esprit proche entre ces deux attitudes esthétiques.

Ainsi les termes de la nécessité intérieure ou des résonances employés par Kandinsky, la fameuse phrase de Klee, pour qui la peinture « rend visible », la quête répétée de l'invisible, l'influence sensible de la théosophie et de l'ésotérisme sur de nombreux artistes (Mondrian, Kupka) sont autant d'indices qui témoignent de la proximité entre l'abstraction et l'idée de la révélation.

On peut supposer que ce n'est pas une simple coïncidence que la description mythique par Kandinsky de son « passage à l'abstraction » prend les allures d'une véritable épiphanie située, comme il se doit, dans un moment proche de l'obscurité. Le peintre décrit cet épisode déterminant, « renversant » :

> « C'était l'heure du crépuscule naissant. J'arrivai chez moi avec ma boîte de peinture après une étude, encore perdu dans mon rêve et absorbé par le travail que je venais de terminer, lorsque je vis soudain un tableau d'une beauté indescriptible, imprégné d'une grande ardeur intérieure. Je restai d'abord interdit, puis je me dirigeai rapidement vers ce tableau mystérieux sur lequel je ne voyais que des formes et des couleurs et dont le sujet était incompréhensible. Je trouvai aussitôt le mot de l'énigme : c'était un de mes tableaux qui était appuyé au mur sur le côté […]. Maintenant j'étais fixé, l'objet nuisait à mes tableaux[3]. »

On peut remarquer également l'intérêt que porte Kandinsky aux « nocturnes cosmogoniques » avec la photographie d'une nuit étoilée reproduite dans son livre fondamental *Point ligne surface* (1926).

L'autre exemple est celui de la participation de Malevitch à la création de l'opéra avant-gardiste de 1913, *Victoire sur le soleil*, pour laquelle l'artiste russe conçoit les costumes et le décor. Le titre de l'opéra, toutefois, se fait trom-

---

* Responsable d'une unité d'enseignement de la photographie. Artiste utilisant la photographie.

peur. La « victoire » n'a rien de celle, traditionnelle, où la lumière du jour triomphe contre les forces du mal. Le soleil, en effet, devient le symbole du naturalisme passéiste, d'une logique rationaliste, de l'ancien monde immobile dont il faut se détacher. La radicalisation de la peinture de Malevitch à la même période n'est peut-être pas gratuite.

Certes, il ne s'agit pas de suggérer que le *Carré noir sur blanc*, qui surgit deux ans plus tard à l'exposition *0.10* est une traduction minimaliste des couleurs de la nuit. Il n'en reste pas moins que la logique anti-naturaliste entamée avec *Victoire sur le soleil* semble trouver dans cette œuvre que Malevitch, avec ses accents mystiques habituels, nomme « icône moderne », une forme de prolongement.

La nuit, l'obscurité sont-elles ainsi des étapes indispensables vers l'abstraction ? La récente et riche exposition *Aux origines de l'abstraction* (2004, musée d'Orsay) répond de façon positive. La démonstration, toutefois, reste discutable. Les commissaires de cette manifestation partent de l'hypothèse que l'évolution du romantisme vers l'abstraction se fonde sur une forme d'éblouissement, d'aveuglement même ; à la vision naturaliste du monde se substitue la vision suprême. La partie de l'exposition nommée *L'Œil solaire* tente de démontrer que la lumière éblouissante et l'obscurité totale aboutissent au même résultat, celui de la dissolution de la forme. Ainsi, la toile de Turner, *Regulus* (1828) – soldat romain à qui on a coupé les paupières avant de l'exposer au soleil jusqu'à ce qu'il devienne aveugle –, est censée « traduire l'expérience du face-à-face avec la pleine lumière et de la dissolution des formes visibles qui en résulte, et constitue un thème pictural récurrent du romantisme, de l'impressionnisme ou encore de l'expressionnisme.

De l'éblouissement à l'aveuglement, la frontière se franchit aisément : les peintres se trouvent alors confrontés à la question des limites de la visibilité [4]. » Un aperçu des œuvres de Monet, Derain ou encore Delaunay, parmi d'autres, justifie pleinement cette option « lumineuse » de la décomposition du sujet à travers le prisme chromatique. Mais, par un effet de glissement, l'idée de l'aveuglement par la lumière s'élargit et se transforme en impossibilité de voir tout court. C'est ainsi que l'obscurité, le paysage nocturne sont « annexés » et rejoignent la voie royale vers l'abstraction. « Obscurité, nuit, ténèbres » de la *Nuit étoilée* de Van Gogh (1888) ou encore du *Paysage nocturne* de Schoenberg (1910) deviennent « un magnifique prétexte à une expérience radicale de la peinture ». La lumière extrême comme l'obscurité profonde, si l'on suit cette idée, se dirigent conjointement vers « l'expérience perceptive qui atteint alors ses limites » (*ibidem*, p. 31).

Il me semble pourtant que cette analogie entre l'aveuglement et l'obscurité profonde est excessive. Le discours théorique engendré par l'obscurité dans le domaine artistique et son expression plastique s'inscrivent davantage dans une volonté de créer une « enveloppe » qui englobe l'ensemble des composants de l'œuvre que dans une démarche qui abolit définitivement le sujet. Certes, l'atmosphère nocturne affaiblit les contours, réduit les écarts

chromatiques, rend les formes plus incertaines et leur lecture plus ambiguë. Mais, en dernière instance, ce voile semi-transparent qui sépare le spectateur de la représentation picturale, cherche avant tout à exploiter sa richesse suggestive. Face à l'explosion météorique de l'abstraction, on y trouve une éclipse partielle et mystérieuse.

Notes

1 Heinrich Wölfflin, *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art*, 1915. Ajoutons toutefois que, dans la comparaison faite par l'historien allemand entre le classicisme et le baroque, ce dernier ne comporte aucune connotation négative.
2 *Le Mond*e, 20 juillet 2004.
3 W. Kandinsky, *Regards sur le passé*, édition établie et présentée par Jean-Paul Bouillon, Paris, 1974, p. 109.
4 Annie Clausters, *L'Œil solaire*, Dossier de l'art, n° 102, 2004, p. 30.

Au cœur de la photographie : la nuit

Carlo Werner *

Prendre la nuit en photo y introduit certainement une forte charge émotive : celle de nos peurs d'enfant. Mais bien plus important, pour certains domaines de la photo, saisir la nuit est le moyen d'y insérer de larges plages de tonalité noir ou gris sombre. Ces photos confèrent à la représentation du noir et de la thématique nocturne une place centrale dans l'esthétique de la photographie. Le noir-nuit est le propos de cette étude.

Avant d'approfondir, je propose un rapide inventaire des différents champs de la photographie où la nuit joue un rôle important, sinon essentiel.

La réponse semble toute prête puisqu'un domaine déjà délimité se présente rapidement à l'esprit sous l'appellation « photo de nuit ». Cela s'avère une mauvaise piste : il s'agit d'une désignation qui a cours dans les ouvrages techniques et les manuels d'apprentissage. Il désigne des photos qui, par anticipation, posent un certain nombre de problèmes particuliers, bien réels, liés à la faible lumière (risque de « bougé » involontaire, probabilité de gros grain, possibilité de modification de l'ambiance lumineuse par l'utilisation d'éclairage d'appoint, dont le flash), ou causés par les forts contrastes nocturnes entre zones extrêmement claires, tels des phares de voiture, et l'environnement sombre (ce qui demandera une mesure de lumière prudente, dite mesure sélective et, en cas d'excès, un « débouchage » des zones sombres avec le flash ou par des opérations de « masquage » au tirage).

Dans tous les cas, cela complique la vie du photographe, entame sa rapidité d'action, si ce n'est qu'il est confronté à une impossibilité d'opérer.

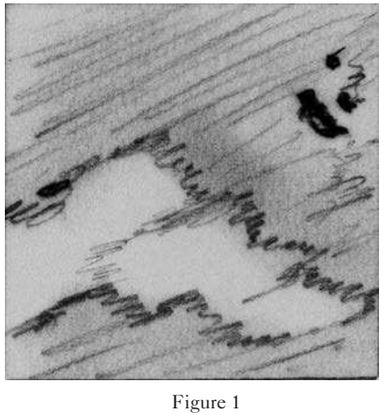


Figure 1

Notons que ces difficultés peuvent expliquer la quasi-absence de photos de nuit pendant les soixante premières années de l'histoire de la photo jusqu'au tournant du siècle. Exception faite, toutefois, du portrait à fond sombre, très répandu au début de cette période, que nous aborderons plus loin, et des premières photos documentaires d'astronomie.

Un deuxième ensemble de photos concernées par la nuit sont les photos informatives : photos événementielles, photos de faits divers ou

études de comportements nocturnes. Il s'agit principalement de photos d'agence. En plus petit nombre, la photo informative comporte la photo documentaire de monuments illuminés, de paysages urbains nocturnes, de cieux étoilés, comme on peut la trouver dans les banques d'images. Fondamentalement la nuit détient un rôle secondaire ici, l'essentiel étant l'événement. On l'aurait photographié aussi bien s'il était tombé de jour que de nuit. Des photographes importants, comme Depardon ou ceux de l'agence Métis (Xavier Lambours, Bernard Descamps), ont pratiqué la photo nocturne, mais sans en faire une spécialité (même s'il en est issu, par exemple, l'exposition *Paris la nuit*, en 1995, par plusieurs membres de Métis). La question de la nuit dans ces photos aura avant tout un intérêt sociologique. Elles montrent ce qu'est la nuit, mais généralement en dehors de toute question spécifique au média : elles montrent peu ce qu'est la photo.



Figure 2

Toutefois, la photo d'agence ou de banque d'images est depuis toujours un vivier pour la photographie et les historiens sauront y dégager des œuvres, comme celles de Larry Clark ou Weegee. Il est probable que certaines de ces œuvres ainsi extraites entrent dans l'un des ensembles qui sont retenus pour cette étude.

En marge, il faut évoquer deux catégories de photos : le portrait et le nu dans un environnement sombre. Environnement qui donne à croire que la scène se situe à l'intérieur et de nuit.

Le portrait à fond sombre ou noir est particulièrement important au début de la photographie et culmine dans l'œuvre de Nadar. S'il est vrai que Nadar, par ses portraits sensibles, introduit la psychologie en photo, il faut reconnaître qu'il imite en cela entièrement la peinture du Titien, dans ses procédés discursifs comme d'un point de vue formel. Les portraits du Titien, eux-mêmes fortement redevables d'Antonello de Messine (1430-1479), entraînent une longue tradition jusqu'au sulfureux *Bourgeois* d'Ingres, et perdurent en photo. Si bien que le noir-nuit du portrait photo-



Figure 3

graphique renvoie davantage à une interrogation picturale que photographique.

Quant au nu sur fond de nuit ou de noir, la présence du corps et son importance pour l'esthétique de la photographie mènent ces images hors de notre propos. Néanmoins, dans les ensembles retenus pour fonder ma réflexion, le nu détient une place occasionnelle qui permet de l'aborder succinctement.

Un premier ensemble qui alimente l'étude est constitué par la photographie pictorialiste, ce vaste mouvement conscient et autoproclamé, partagé par plusieurs pays, au début du XX^e siècle (1895-1914). Rapidement décrié, il fut complètement occulté pendant une trentaine d'années, et reste aujourd'hui encore la brebis noire, au point que Dominique Baqué, en 1999, en des mots dénigrants, fort douteux, et étonnants par rapport à la qualité générale de ses réflexions, le qualifie encore de « mixte bâtard » (*La Photographie plasticienne*, Nathan, 1998, p. 91).

Quand j'ai regardé rapidement les photos de la deuxième période, période de la maturité (de 1903 à 1914), celle qui s'appuie sur la revue *Camera Work*, j'étais frappé par le grand nombre de photos où s'introduit l'obscurité ou la nuit. Et cela quel que soit le motif représenté : portrait, paysage végétal, paysage urbain, nu, scène de genre. C'est par ce biais, je pense, qu'on peut tenter une relecture de ce mouvement.

Un deuxième domaine de la photo qui amène à réfléchir sur la relation noir et nuit est la photographie matiériste des années 1980 et 1990, dont le fonctionnement a été théorisé par Jean-Claude Lemagny.

Pour une information complète je cite aussi un groupe mythique de cinq photographes. Par leur nom, « Noir Limite », ils s'inscrivent directement dans notre champ de réflexion. Leur collectif n'a duré que trois ans, pendant les années 1980. Je n'ai pas pu voir leurs travaux, mais d'après leur œuvre individuelle, particulièrement celle de Kiuston Hallé et Yves Trémorin, ils sont proches de la photo matiériste.

Une dernière catégorie importante pour cette étude est le mouvement transhistorique de la photographie existentielle. Je relève particulièrement trois œuvres phares : *Paris la nuit* de Brassaï pour les années 1930, les photos de Dirk Braeckman pour les années 1970 et celles d'Antoine d'Agatha, contemporaines. Le travail de Françoise Eckard, présenté lors de cette rencontre, s'inscrit avec force dans cet ensemble.

La nuit comme matière

* Le présent travail est le quatrième d'une série ayant pareillement la nuit comme cadre (mais pas pour sujet). Il lui précède un volet ayant trait à la nuit à l'Armée du Salut, un autre qui s'intéresse aux nuits dans les caves à DJ et un troisième qui a comme protagonistes les visiteurs de la Nuit blanche (Paris 2003).

Ce sont donc ces trois domaines, historiquement reconnus, qui me semblent révélateurs du rôle que la nuit occupe dans l'esthétique de la photographie. L'évocation de la nuit n'est pas ici qu'une indication d'heure, un repère social ou l'introduction d'une ambiance, mais – selon mon hypothèse – la volonté d'insérer des plages de tonalité noire ou grise sombre dans l'image. Observons d'emblée que, dans toutes ces photos, la nuit est signifiée par sa tonalité, et non par d'autres indices comme les phares de voitures, les vitrines et enseignes illuminées, les lampadaires, la vue d'un lit, d'habits de soirée, ou l'évocation des lieux de la nuit : cabaret, strip, sex-shop. Dans ces photos, la tonalité noire, avant tout, est à regarder comme telle.

Il y a dans ces photos, comme je m'attacherai à le démontrer, une volonté d'inhiber le sens au profit de l'aspect. Je pense que cela est largement affiché chez les matiéristes, mais aussi annoncé, quoique de façon moins directe, par la photographie pictorialiste et existentielle. Elles sont traversées par un défi proche de celui des constructivistes et de Malevitch quand il revendiquait pour sa peinture d'arracher le bleu du ciel pour en faire une couleur à part entière. Certaines œuvres photographiques visent le blanc. Ou bien c'est l'opposition des tons noir-blanc qui devient le motif principal, dans une relation de tension avec les corps représentés, qui perdent leur sens ou qui cèdent une part de leur charge érotique, comme chez Bill Brandt. La mise en exergue du ton noir est une tendance plus largement partagée, particulièrement dans les trois ensembles précédemment retenus. Cependant la photo matiériste, pictorialiste et existentielle porte le débat ailleurs encore que du côté de l'abstraction.

Par leur insistance et certains indices, elles rappellent que le noir n'est pas seulement couleur en photographie, mais aussi matière : la matière première de l'image photographique. Un négatif ou un papier photo inutilisé, et mis en lumière, devient noir très rapidement. Ce n'est qu'en gravant littéralement cette couche (par le fixateur, guidé par l'inaction préalable des ombres ou par des caches) qu'on crée l'image, en photo noir et blanc comme en photo couleur. « Il faut constater que le peintre part du blanc et va progressivement vers le noir, alors que le photographe commence au noir et tend vers le blanc » (Jean-Claude Lemagny, lors d'un entretien). Bref, le noir-nuit, en photo, touche à la spécificité du média, et le met en question par ricochet. Et nous savons à quel point la question du respect de cette spécificité est importante en art, par éthique, par souci de renforcer l'expression, ou par la volonté de renouveler son moyen d'action, d'innover. Je pense toutefois que la spécificité de la photographie ne réside pas exclusivement dans sa substance noire et lisse, mais qu'elle présente quatre ou cinq traits qui la singularisent parmi les autres arts, telles la surnetteté optique, l'instantanéité, la nature indicielle de l'image, leur (presque) reproductibilité en grand nombre. Selon la période et ses circonstances, l'un ou l'autre de ces particularismes aura un rôle plus combatif, mais n'en voir qu'un, comme il est fréquent, est réducteur.



Figure 4

Nuit et photographie matiériste

Que les plages de noir ne soient pas à considérer comme un motif photographié, ni comme ton ou couleur, mais d'abord comme noire et lisse matière, cela est indiqué par les photos mêmes. Les matiéristes multiplient les signes (ou plus précisément les indices selon les catégories de Roman Jacobson), écorchures, éraflures, soudures, scotchage, boursouflures. Ou, plus rarement, ces images procèdent par analogies et métaphores pour rendre tangible la mince surface: terre (Sonia Bossan), terre glaise, encre (Connie Imboden), vitre ternie (Philippe Tonneau, Michèle Nedjar), peau nue (Caroline Feyt, Katrine Le Gallou).

Bien évidemment les photos ne se bornent pas à une énumération de signes mais jouent de leurs relations formelles et intelligibles.

Ainsi une photo de Chrystelle Lerisse (figure 1) montre une surface irrégulière allant du gris-sombre au noir et occupée d'une large éclaircie blanche, nuageuse, à bordure diffuse et partiellement ondulée. Elle est ponctuée en outre de quelques petits éclats blanc vif dont le plus large présente une forme sinueuse similaire et parallèle au bord de la grande zone claire. Les petites aspérités blanches sont facilement identifiées comme des esquilles ou éraflures dans la surface photographique.

L'image joue subtilement les rimes visuelles (la bordure des deux zones claires) contre des sensations visuelles dissemblables pour les mêmes parties de l'image (nuageuse, douce-cassante, vive). Elle produit aussi une inversion de sens surprenante: les ponctuations blanches, par leur vivacité, apparaissent hâtivement comme étant devant la surface noire dans une relation avant-plan-arrière-plan pour être finalement comprises pour être les blessures d'une seule et même couche.

Pour la plupart des photos matiéristes, la substance noire elle-même est investie émotionnellement: surface érotisée chez Caroline Feyt et Katrine Le Gallou avec l'allusion à notre peau. Déprimant constat de la nuit continuelle, fabriquée et rapiécée du métro chez Joakim Humleback.

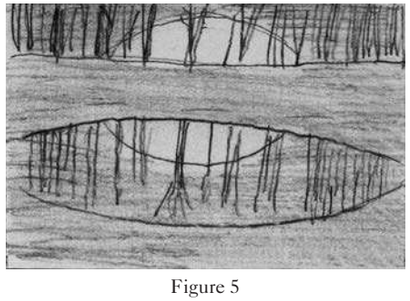


Figure 5

Chez Christian Santoro (figure 2), Philippe Clément et Connie Imboden, le noir est le plus explicitement rattaché à la nuit par l'indication schématique d'un paysage au crépuscule. Chez Santoro et Clément, des accidents de surface bloquent l'envol bucolique: moisissures chez l'un, plissures du plastique pour l'autre: renvoi à la matière photo, comme un refus de l'illusion.

Trois images de 1994, de Connie Imboden, situent particulièrement bien son recours au « fond » noir qu'elle explore de façon constante depuis 1987: nous y voyons une surface d'eau noire; elle se fond avec l'ombre d'une forêt qu'on devine par la cime des sapins qui se découpent sur un ciel sombre. De cette substance noire, liquide amniotique, dans une gestation douloureuse, émerge convulsivement un corps encore confondu (les bras étendus, le menton rejeté en arrière, sur l'esquissée ci-dessous). Le noir est manifestement donné comme matrice formelle (figure 3).

Nuit et photographie existentielle

Pour cerner cet ensemble je me réfère principalement à l'œuvre très solide de Françoise Eckard intitulé *Sexe, Lavabos and More* *. Sous-entendre, à propos de ce travail, comme pour celui de Dirk Braeckman ou d'Antoine d'Agatha, que la nuit est prétexte pour travailler la matière et le média, relèverait d'un manque de sensibilité flagrant. La nuit, d'abord, représente ici du vécu, du mal vécu: l'hostilité est partout, l'environnement suinte l'abject.

Ainsi quatre photos clés. Sur l'une d'elle, dans un rendu nocturne sombre, grumeleux et imprécis, un homme étrangement chauve, en train de téléphoner dans l'épaisse pénombre d'une porte cochère, défend son territoire d'un regard menaçant vers l'auteur.

Dans une autre photo, d'un gris précaire qui semble passer, un vendeur de fleurs, avec en arrière-plan un arbre dénudé, hérissé, loin de tout bucolique, d'un geste et regard agressifs, instaure un rapport de forces avec celle qui lui fait face.

Pour les deux autres photos aussi le personnage central a le regard agressif, dirigé vers le hors-champ: sur la photographe elle-même, et à travers elle sur le spectateur. Mais d'abord c'est elle qui est visée, à tout point de vue; elle est au centre. Nous vivons son histoire en direct, à la première personne. Et l'identification entre elle et nous est attisée.

Un deuxième groupe de photos dresse l'inventaire d'un monde auquel on associe l'inconfort matériel et moral: impact de balle, chambre d'hôtel précaire, délabrement, abri-sanisette, désordre visuel, caniche-monstre.

Un troisième sous-ensemble présente des personnes en position de faiblesse, compagnons d'infortune: solitude, folie, auto-flagellation, fatigue.

En quatrième lieu, le sexe: cuir noir-nuit, s.m., provocant et agressif, à l'opposé du sexe tendresse. Il n'y a toujours pas d'abri, ni relationnel, ni matériel, pour l'auteur.

Finalement, deux photos qui introduisent une lueur: un nu s.m., très blanchi, éthéré, la bonne fée? Et un jeune homme rêveur, le temps de fumer sa cigarette. Mais est-ce suffisant pour revivre?

Voilà des nuits auxquelles on s'identifie, dont on connaît les grandes lignes par soi-même, par expérience. Mais pas les moments précis, révélateurs, où le sensible émerge dans le visible. Et ceux-là sont inattendus, relèvent du vécu et de la recherche personnelle, et de la qualité de ce travail.

La photo existentielle est donc le (mal) vécu, impliqué, et immédiat du photographe. Sinon peut-être la transposition – en temps différé – d'un état de mal-être, ou de la peur, de la peur de la nuit, ou de la fascination pour cette peur. Il est probable que transposition et vécu se superposent.

Jusque-là rien sur le rendu visuel très typé des images. Ici comme chez Braeckman et d'Agatha, l'aspect lui-même est abject : déchirures, déséquilibres, flous glauques, éraflures, bordures instables, illisibles, surface grumeleuse, salissures, effacements. Par identification, à laquelle m'invite tout le travail, je comprends que l'on « noircit » le tableau, qu'on « en rajoute ». Est-ce par complaisance dans le morbide, ou pour appeler plus fort à la compassion, ou est-ce que la photographe mime formellement l'abject pour un *acting-out*, ou encore n'est-ce pas qu'elle prend sa revanche et qu'elle agresse les images comme on enfonce des aiguilles dans une effigie ?

Dans tous les cas, la matérialité de la photo est sollicitée, pour aller mieux.

Et finalement donc, pour la photographie existentielle également, on peut se demander si insérer du noir en photographiant de nuit, à deuxième vue, n'est pas après tout une raison pour atteindre la matière, comme déjà, avec la photo matiériste, mais dans ce cas-ci afin d'atteindre à la matière et y opérer une action viscéralement nécessaire.

La nuit pour la photographie pictorialiste

Photographier la nuit sert à accéder à la matière du support. Ceci est directement indiqué dans les photos, souvent sous forme de métaphore. Ainsi chez Edouard Steichen, *The Pool*, 1903, la matière photographique affleure, brute, en haut de l'image, dans le flou, très pictorialiste, de la forêt obscure. En bas, elle revient, nette, comme observée au verre grossissant : les plots de boue sont comme du très gros grain photographique et comme tels ils conservent l'empreinte du photographié : l'empreinte d'une roue. Mais aussi on s'enlise. Ce jour-là, Steichen n'aimait peut-être pas la photographie.

* Journaliste scientifique.

Dans *Rodin* (Edouard Steichen, 1903), le sculpteur apparaît en ombre chinoise dont la base se fond avec l'environnement très sombre. Celui qui crée, qui produit de l'image, qui grave et sculpte est ainsi confondu avec la matière de la photo, c'est d'elle qu'émerge, en gris clair, l'image de la sculpture en arrière-fond. Obscurité, matière photographique et germination créative forment un alliage.

Avec *Balzac* (Edouard Steichen, 1911), la sculpture, en quasi-ombre chinoise granuleuse, se confond elle-même avec la matière noire. Est-ce un contresens eu égard de la photo précédente ? Cette sculpture était bien connue du public en 1911. Elle avait fait scandale. À l'égal des pictorialistes, Rodin avait brouillé la lisibilité de la sculpture en conservant, sans les lisser, ses touches de doigt sur la terre glaise ; il avait laissé transparaître son moyen expressif à lui. Steichen annule la texture de la sculpture et lui substitue celle propre à la photo : le grain noir.

Dans *Black Bowl* (George Henry Seeley, 1907), il ne s'agit pas simplement d'une jeune femme, en pleine pénombre, médusée par son bol noir. Ceci est une prêtresse païenne, dont les incantations ont fait surgir un reflet irradiant. L'obscurité et le noir sont premiers, c'est d'eux qu'on fait surgir le blanc, pour la magicienne comme pour les photographes.

Frank Eugene, dans *Adam and Eve*, 1910 (figure 4), montre Adam et Ève sur fond de nuit. Fait rare, ou unique, pour l'époque : l'image porte de multiples rayures, bien visibles dans les plages noires, jusque sur les corps nus. On aperçoit aussi, sur le flanc d'Adam, une courte incision : brève rayure en sens opposé. Dieu a incisé la chair d'Adam pour créer. Le photographe incise le noir photographique… rien de moins.

Dans trois photos (George Henry Seeley, *Girl with Dog* 1907, Edouard Steichen, *Pastoral Moonlight*, 1907, Edouard Steichen, *Moonlight – the Pond*, 1906), les ombres chinoises des branchages ou des arbres bouchent les dernières lueurs du ciel : spatialement, le noir et la lumière ne sont pas sur le même plan. Le noir est devant, la lumière est derrière, comme la matière photosensible qui recouvre le papier. Jean-Claude Lemagny : en photographie on va du noir vers le blanc. Nous avons ici un traitement du paysage qui est directement déduit de la spécificité de la photographie (figure 5).

Avec Frederick Holland-Day, *Ebony and Ivory*, 1898, un athlète noir, la peau nue fondue avec l'obscurité et avec la surface de l'image, vu de dos, accroupi, en sorte d'occuper, de toute sa personne, l'intégralité de la photo, tient dans sa main une petite statue d'Hermès. Métaphore combative, superbe : le noir tient le blanc et le manipule à sa guise. La photographie, exclue comme l'homme noir, domine l'art classique.

Voilà neuf photos d'un fonctionnement très élaboré qui, à la façon d'un manifeste, reconnaissent la spécificité de la matière photographique et s'y tiennent. De nombreuses autres photos fonctionnent sur le même mode, explorent les mêmes voies.

Ici le pictorialisme n'est pas imitation de la peinture. Mais à l'égal des principes de tous les arts : musique, danse, cinéma, sculpture et peinture la

photographie essaie d'isoler l'un de ses principes forts et exclusifs, pour exploiter le médium à fond.

Se seraient-ils trompé de spécificité ? Plutôt que de s'intéresser au support, devaient-ils opter pour l'instantané, ou la précision optique, conformément aux progrès du matériel photographique de l'époque, et à l'exemple de leurs concurrents ? Cette question revient à brider la recherche par des considérations à court terme, de performance immédiate.

De leurs textes et manifestes ressort une excessive vénération du monde de la peinture. Cependant, nous les théoriciens devrions davantage regarder leurs photos. Une partie des images pictorialistes pèche sans aucun doute par une pure imitation de la peinture (encore que les résultats sont parfois troublants, lorsqu'on se penche, comme actuellement, sur les métissages entre arts). Ceci ne doit pas faire oublier d'autres photos indéniablement fortes, dont celles où le noir-nuit est l'épicentre. Dans leur recherche de la spécificité, ils ont tourné le dos au progrès de l'époque, pour atteindre, dans un geste, certes rétrograde et réactionnaire, la première plate-forme de réflexion sur la photographie et par les photographies.

La nuit au cinéma

Sylvain Allemand *

Au commencement du cinéma, il n'y a pas le verbe mais la lumière (et pas seulement celle des frères du même nom). Le septième art prend son essor concomitamment avec la fée Électricité et la ville lumière. Loin de nous, en précisant cela, l'intention d'en inférer que le cinéma serait un art récent et donc mineur, ne devant son existence qu'à des innovations technologiques. À bien y réfléchir, le cinéma ne fait que repousser encore un peu plus loin les limites de cette faculté humaine de projeter hors de soi un imaginaire. Il est en somme à notre capacité imaginative ce que l'outil est à notre force physique, une projection sinon le prolongement de l'homme, pour reprendre la terminologie d'André Leroi-Gourhan. En ce sens, le cinéma peut être réinscrit dans une généalogie qui s'originerait dans… la nuit des temps. Il faut voir d'ailleurs la facilité avec laquelle il dialogue avec les autres arts par le jeu des adaptations (de pièces de théâtre ou de romans), de l'accompagnement musical, des affinités de cinéastes avec le monde de la peinture, pour relativiser la rupture qu'il aurait introduite dans l'histoire de ces arts.

Autant si ce n'est plus que ces derniers, il a cependant manifesté un intérêt pour l'antithèse du jour : la nuit. Qu'on en juge, en premier abord, par la fréquence avec laquelle le mot même de nuit revient, ne serait-ce que dans les titres de film. Dans l'article qu'elle a consacré à cette question, Catherine Espinasse recense pas moins de soixante-dix-sept films dont le titre comporte le mot nuit [1]. C'est dire si, pour concevoir une programmation à l'occasion du colloque, nous avions l'embarras du choix [2].

Certes, cette référence à la nuit ne préjuge en rien de l'importance effective de la nuit dans le déroulement du film lui-même. Des titres sont en outre des traductions d'intitulés étrangers qui ne mentionnent pas la nuit. Parfois, celle-ci ne fait que référer à un procédé technique (la nuit américaine : une nuit reconstituée artificiellement le jour ; un extérieur nuit, qui comme son nom l'indique est une scène tournée en extérieur, la nuit). Il

* Critique dramatique

reste que, au-delà du titre, la nuit est le contexte privilégié par plusieurs genres cinématographiques : les films noirs, les films d'horreur, les films fantastiques, etc. Sans appartenir à l'un ou l'autre de ces genres, bien des films ont fait de la nuit un personnage à part entière (comme, par exemple, *Extérieur nuit* dont près de la moitié du film se passe dans le taxi de nuit de la jeune Cora). Plus que n'importe quel autre art (hormis la peinture), le cinéma a su exploiter la force évocatrice de la nuit, la propension de celle-ci à exacerber les sentiments de peurs ou à amplifier la portée d'événements qui passent inaperçus le jour.

Pourtant, s'intéresser à la nuit au cinéma et à ce que celui-ci nous dit sur elle et donc sur nous et notre société, c'est se heurter d'emblée à un paradoxe : quoique quasi omniprésente dans l'univers cinématographique, la nuit est un impensé non pas tant des critiques (quoique leur intérêt ne soit pas aussi important que ce qu'on pourrait en attendre) [3] que des sciences humaines et sociales. On ne feindra pas de s'étonner outre mesure de cet état de fait : l'intérêt de ces sciences pour le cinéma en général est lui-même récent. De même que leur intérêt pour la nuit. Alors, la nuit au cinéma… Cependant, bien des enjeux de société ont d'ores et déjà donné lieu à un dialogue approfondi entre chercheurs et cinéma. Qu'on songe aux recherches de sociologues sur le thème du travail menées à partir d'analyses de documentaires et de fictions, aux réflexions d'urbanistes et de géographes sur les représentations cinématographiques de la ville.

Pourtant, le cinéma entretient d'indéniables affinités avec la nuit qui éclairent un peu plus cette capacité des films non pas tant à refléter la réalité sociale (comme on le présume le plus souvent) mais à proposer un point de vue sur elle, voire à déterminer la représentation qu'une société peut s'en faire.

Comme la nuit, le cinéma manifeste une prédilection pour le monde de la marginalité. Les exemples ne manquent pas de films mettant en scène des personnages hors la loi ou en délicatesse avec les normes sociales (repris de justice, gangsters, clochards, etc.). Pour s'en tenir aux trois films retenus pour la programmation du colloque, tous mettaient en scène des personnages en marge de la société sinon en perte de repères : le « couple » Cora-Léo, respectivement chauffeur de taxi et musicien sans boulot dans *Extérieur nuit*, de Jacques Bral ; un prisonnier évadé dans *Feu rouge*, de Cédric Khan ; un acteur et une jeune femme perdus au milieu de Tokyo, dans *Lost in Translation* de Sofia Coppola.

Comme la nuit, l'œuvre cinématographique sait être le lieu de toutes les ambivalences en se jouant des frontières entre réel et fiction, réalisme et onirisme, de sorte que l'issue de l'histoire qu'elle relate (quand il y en a une) est incertaine, propice à toutes les interprétations. Deux des trois films programmés l'illustrent parfaitement : *Lost in Translation* dont la signification du dénouement est laissée au bon vouloir des spectateurs, à moins que ce ne soit à celui des deux personnages principaux eux-mêmes (l'un chuchotant, à la toute fin du film, à l'oreille de l'autre quelque chose qu'il est seul, et pour cause, à entendre) ; dans *Feu rouge*, la question se pose de savoir si le « héros » n'est pas

tout simplement victime d'une surconsommation d'alcool, une interrogation que l'ambiance nocturne (le personnage interprété par Jean-Pierre Darroussin a entrepris de rouler la nuit pour se rendre avec sa femme sur leur lieu de vacances) contribue à entretenir en surajoutant un sentiment d'irréalité.

Enfin, comme la nuit, le cinéma est le lieu de tous les possibles sinon des rencontres improbables : telle celle entre l'acteur et la jeune femme dans *Lost in Translation* ; entre Cora et Léo, dans *Extérieur nuit* ; enfin, entre ce bourgeois et ce repris de justice, dans *Feu rouge*. Dans un entretien qu'il a accordé à l'occasion de la sortie de son film, Cédric Khan parle d'ailleurs du tournage de *Feu rouge* comme d'un moment où « tout est tellement possible (tout et son contraire !) » en suggérant ainsi implicitement une analogie avec la nuit propice à d'autres possibles du fait notamment d'une moindre pression des normes sociales qui sévissent le jour.

L'examen de ces affinités est d'autant plus instructif qu'il confirme s'il en était besoin combien le cinéma est bien plus qu'un simple reflet de la réalité. À bien des égards, il nous pourvoit aussi en catégories ou figures par lesquelles on appréhende ladite réalité. Un exemple illustrera ce propos : ce clochard mis en scène dans le film de Jacques Bral (sorti, rappelons-le, en 1980) et qui préfigure à bien des égards le sdf tel que nous nous le représentons aujourd'hui. Et s'il en allait de même avec la nuit ? Les représentations spontanées que nous en avons s'originent à l'évidence dans les peurs ancestrales qu'elle a provoquées chez l'homme. Mais dans quelle mesure ces représentations ne se nourrissent-elles pas des films et de leur représentation de la nuit qui auront bercé nos enfances et adolescences ? Une question qui en appelle une autre : dans quelle mesure le cinéma peut-il contribuer à renouveler ces représentations de la nuit ? À nous aider à apprivoiser l'univers nocturne et rendre ainsi justice à sa richesse d'évocation ? L'examen des titres auquel s'est livrée Catherine Espinasse suggère que, pour peu que l'on y prête attention, le cinéma n'a en fait eu de cesse, à travers nombre de ses productions, de donner à voir la nuit dans toutes ses ambivalences et ses ambiguïtés. Encore une fois, si le cinéma sait jouer avec les sentiments de peur que provoque spontanément la nuit, il sait aussi en faire un moment propice aux rencontres, à d'autres possibles, à d'autres regards sur le monde « réel », aussi bien nocturne que diurne.

Notes

1 « La nuit dans les intitulés du cinéma », in Catherine Espinasse, Peggy Buhagiar, *Les Passagers de la nuit. Vie nocturne des jeunes*, L'Harmattan, 2004.

2 Au final, trois films avaient retenu notre attention : *Extérieur nuit*, de Jacques Bral (1980), avec Christine Boisson, Gérard Lanvin et André Dussolier ; *Lost in Translation*, de Sofia Coppola (2004), avec Scarlett Johansson et Bill Murray ; *Feu rouge*, de Cédric Khan (2004), avec Carole Bouquet et Jean-Pierre Darroussin.

3 Parmi les rares numéros spéciaux consacrés à la nuit au cinéma, citons : *24 Images* (la revue québécoise du cinéma), n° 114, hiver 2003 ; « Visions de nuit »,

Cinergon, n° 8/9, 1999-2000.

Victoire de la nuit

Gilles Costaz *

Nuit du théâtre en cours de représentation ? Nuit du spectateur d'avant, de pendant et d'après le spectacle ? Nuit de l'acteur qui vit l'après-spectacle comme un second acte ? Nuit du critique ? Pour cette dernière, l'on peut penser à un article, inoubliable pour ceux qui l'ont lu dans *Le Monde*, il y a vingt-cinq ans, écrit par Michel Cournot : il y contait son errance dans les rues de Paris après une pièce non aimée et à propos de laquelle il se demandait : comment écrire sur rien ? Le théâtre est un éventail de nuits parmi lesquelles il faut choisir. Nous nous limiterons à cette familiarité de l'art dramatique, de ses textes et des mises en scène avec le temps de la nuit.

La Nuit des rois, Shakespeare.
Le Songe d'une nuit d'été, Shakespeare.
La Nuit vénitienne, Musset.
Tambours dans la nuit, Brecht.
La Nuit italienne, von Horvath.
Ce soir on improvise, Pirandello.
De l'aube à minuit, Kaiser.
Long Voyage vers la nuit, O'Neill.
Nuit de guerre au musée du Prado, Alberti.
La Nuit des assassins, Triana.
À la nuit la nuit, Billetdoux.
La Nuit juste avant les forêts, Koltès
…

Si l'on se souvient de ces titres, quelle que soit l'approximation de la traduction quand il s'agit d'une œuvre étrangère, la nuit, le soir, la soirée sont une obsession du théâtre, comme elles sont une obsession du cinéma. Mais, pour le théâtre, on peut se demander si le théâtre n'est pas né de la nuit et s'il n'est pas un permanent duel avec la nuit, ou bien un continuel dialogue avec celle-ci. L'écriture et la pratique dramatique sont-elles consubstantiellement liées à la nuit, comme semble nous le dire cette litanie de titres ?

L'une des caractéristiques essentielles du théâtre, c'est le moment où il a lieu. Le théâtre a lieu la nuit, il est entouré de la nuit, il est en symbiose avec la nuit, semble-t-il. On voudrait l'affirmer. Mais non. Ce n'est pas tout à fait vrai. S'il est bien exact que les Grecs ont inventé l'art dramatique il y a 2500 ans, il n'y avait alors pas de nuit ! Pas de nuit pour le théâtre ! C'est en plein jour que se tenaient les concours de tragédies, de comédies et de drames satyriques. C'était même surtout le matin, dès l'aurore, la journée

théâtrale s'achevant dans l'après-midi. Parodiant Proust, on pourrait dire que « longtemps le théâtre s'est levé de bonne heure », ce qui est plaisant aujourd'hui, lorsqu'on voit le monde du théâtre vivre et revivre la nuit. Les Grecs se posaient peu le problème de l'éclairage et, ainsi, se confiaient au dieu du soleil, Apollon. Dans les autres cultures, en Asie principalement, les théâtres traditionnels, qui, certes, apparaissent plus tard, n'ont pas tous eu besoin de la nuit. Tant que le spectacle est proche des arts forains et du cirque, il a lieu dans la journée. Mais l'évident lien du théâtre avec le sacré, son caractère religieux, épique, initiatique nouent naturellement un lien étroit avec la nuit. Les lumières, qui ne seront que des torches et des bougies jusqu'au début du XIX^e siècle, amplifient le caractère magique des représentations. Tout est fantomatique et c'est tant mieux. Le théâtre interroge les dieux, les démons, les morts, les esprits, l'invisible, l'Histoire et l'avenir.

Les Grecs d'avant Jésus-Christ, si l'on veut bien revenir à eux, s'adressaient aussi aux divinités mais sans la complicité de la nuit. La relation avec l'au-delà, ils l'atteignaient par le texte, le geste, la danse, la musique, mais aussi par l'esprit de cérémonie et de culte. Une cérémonie à caractère religieux, n'est-ce pas toujours, de façon symbolique, un cri dans la nuit ? Quand l'être humain supplie ou évoque des entités qui le dépassent, il est toujours dans la nuit. C'est pourquoi on peut penser que le théâtre antique, marié au soleil, est l'expression d'une nuit symbolique et parle autant de la nuit que du jour. Il est même dans une contradiction étrange. Bacchus ou Dyonisos, qui est en quelque sorte le dieu inventeur du théâtre, est un Dieu de nuit. Les bacchanales, qui ont précédé le théâtre, sont des fêtes d'après le coucher du soleil. Sophocle salue Dyonisos comme un dieu de la nuit. Dans *Antigone*, le chœur l'interpelle ainsi : « Roi des cris nocturnes/Apparais avec tes compagnes/Qui, dans leur délire de nuit/Te célèbrent, ô Bacchos/Par des chœurs et des danses » (traduction de Jacques Lacarrière). « Toi, maître des clameurs de la nuit », dit une autre traduction. Il n'est donc pas si diurne que cela, ce théâtre solaire ! La nuit est au cœur de ces tragédies qui s'inscrivent dans la marche du soleil.

Mais l'équation théâtre égale nuit résiste quand même à la généralisation. Au Moyen Âge, le théâtre religieux est lié aux offices qui ont lieu dans la journée. De même, les autos sacramentales de l'Espagne du XVII^e siècle, qui sont joués le jour de la Fête-Dieu. Et, aujourd'hui, le théâtre de rue n'a pas nécessairement lieu la nuit. Et nous avons nos matinées faites pour ceux qui veulent échapper à la nuit – à moins qu'elles ne soient faites pour ceux qui veulent trouver la nuit en plein jour.

Mais n'oublions pas le temps du conte. Le théâtre est un frère du conte. Les civilisations, qui, comme celles du monde arabe, ont longtemps été réticentes ou rebelles à l'expression dramatique, ont toujours été fidèles à la pratique du conte. Et le conteur intervient la nuit. C'est dans l'au-delà du jour que l'on raconte les histoires les plus terrifiantes ou les plus féeriques. Le théâtre a relayé cette dimension : l'auditeur et le spectateur viennent chercher une autre vérité, moins la légende que la vérité qui naît dans cet autre moment, celui du secret et celui du groupe rassemblé. Oui, le théâtre est le frère du conte. On l'a ignoré pendant des siècles. Mais le regain du conte, les barrières qui s'abaissent entre le récitant et le joueur, dans les formes modernes du récit public (de plus en plus dramatisé), permettent de les relier et de voir qu'ils se sont partagé la nuit.

Cependant, l'évolution du théâtre, l'histoire du théâtre apparaissent comme une maîtrise progressive de la nuit, une capture de la nuit. Quand le théâtre devient une salle fermée, quand il se met dans une boîte bien close, la capture est double : il a la maîtrise de l'ombre et de la lumière, il fait apparaître à volonté le jour et la nuit, l'éclat et la pénombre. Dès lors, le moment de la représentation pourrait devenir indifférent. Matin ou soir, qu'importe ! Mais, les représentations ont lieu presque toujours le soir, comme si le pacte avec la nuit était majoritaire. Comme si le théâtre était essentiellement dans ce deuxième temps du temps de l'horloge, dans ce moment suspendu de l'activité sociale, dans cette parenthèse de la vie privée, comme s'il était libérateur pour ceux qui peuvent ou veulent donner un deuxième temps à la journée qu'ils viennent de vivre. Il prend la place de la fête et de la cérémonie, mais il n'est plus fête ni cérémonie, bien qu'il en garde certaines données.

Les grandes proférations ont lieu la nuit. Imagine-t-on Rodrigue suppliant Chimène ou Lorenzaccio rêvant à voix haute sous un soleil de plomb ? C'est toujours possible et, pourtant, c'est devenu impensable. Les grands festivals – Bayreuth, Avignon – ont rendu plus évident et nécessaire le rapport avec la nuit. La nuit, sa fragilité, son silence, son immobilité. Jean Vilar a parfois parlé du caractère unique des soirées d'Avignon. Les spectateurs des festivals ont vécu des nuits longues ou même des nuits entières avec une œuvre. C'est *Le Soulier de satin* de Claudel que la troupe d'Antoine Vitez joue pendant douze heures, du crépuscule à l'aube. C'est l'épopée indienne du *Mahabharata* qui, dans la version de Peter Brook et Jean-Claude Carrière, dure neuf heures et mène aussi jusqu'au petit matin. Ce peut être d'autres spectacles, de Jorge Lavelli ou d'Olivier Py. Splendeur de ces moments où la nuit est devenue l'écrin de grands mots portés par de grands acteurs. Nuit écrin, nuit tremplin. Nuit, matière du théâtre. Nuit, actrice !

La nuit, au théâtre, est le temps des métamorphoses. La sorcellerie a toujours partie liée avec l'obscurité et les lumières du feu. Les grands auteurs, qui n'avaient pas coupé tous les ponts avec la magie, ont fouillé ce moment de tous les possibles. Shakespeare apparaît au degré le plus élevé. Tout peut se produire tout au long du *Songe d'une nuit d'été* : un prolétaire à tête d'âne peut séduire la plus ravissante des fées, les couples peuvent se séparer, s'échanger et se reformer. Dans ces tragédies, les nuits sont terribles.

Hamlet voit le spectre de son père assassiné. Lady Macbeth conseille à Macbeth de tuer le roi. Des sorcières apparaissent à la croisée des routes. Les pires cauchemars réveillent les Othello et les Richard. La nuit shakespearienne, c'est la renaissance, la peur ou la mort. Pas d'innocence de la nuit. On peut citer ce que dit Puck à la fin du *Songe*: « Voici venue l'heure de nuit où les tombeaux, ouvrant leurs pierres, laissent échapper leurs esprits, qui errent près des cimetières. Et où nous les fées, qui fuyons sur le char de la triple Hécate, le soleil et tous ses rayons, poursuivons l'ombre comme un rêve, nous folâtrons… » (traduction de Jean-Michel Déprats). « Folâtrer », chez les lutins de Shakespeare, cela veut dire mettre le feu aux poudres, tout bouleverser, mettre le monde à l'envers !

Qu'ils approchent le génie de Shakespeare ou qu'ils en soient loin, les auteurs préfèrent la nuit, son intimité. Art nocturne, le théâtre favorise l'écriture nocturne. Peut-être pas chez nos classiques français qui s'obligeaient à dérouler leur action en vingt-quatre heures et se souciaient peu de l'ombre et de la lumière : pourtant, il y a la nuit chez Molière (*Amphitryon*, bien sûr, par fidélité à l'Antiquité) et plus encore chez Racine. Au XVIII^e^ siècle, Beaumarchais, Goldoni, Marivaux savent faire de la nuit un ressort de l'action. Le romantisme, de Büchner à Hugo, de Kleist à Musset, a été une grande plongée dans la nuit. On appelle le destin dans l'obscurité. Même le théâtre bourgeois aux salons éclairés ne pourra rien y changer. Les turpitudes des héros de Feydeau ont lieu la nuit. Tchekhov est un peintre de la soirée, de la veille, de l'état de veille. Claudel, au contraire, aime par-dessus tout la lumière du soleil, « le partage de midi », mais il est bien seul. Artaud pense pour la nuit, Strindberg, Pirandello le Sicilien, Horvatt, O'Neill, Ionesco, Beckett, Genet, Billetdoux, Dubillard, Vauthier, Pinter sont des écrivains aux couleurs nocturnes. Le couple de *Qui a peur de Virginia Woolf?* d'Albee se déchire la nuit jusqu'à l'insoutenable. C'est la nuit que les amants durassiens de *La Musica* se rejoignent pour mieux se séparer et mieux s'aimer, que les paumés marseillais de Serge Valletti (*Le jour se lève, Léopold !*) palabrent pour se sentir moins seuls. Mais certains auteurs, il faut le reconnaître, sont des oiseaux de jour. On ne peut annexer tout le monde ! Thomas Bernhard et Michel Vinaver n'ont guère le sentiment de la nuit mais ces diurnes font exception. La nuit est le moment parfait de la crise, de l'aveu, de l'affrontement, du risque, du danger, de la destruction ou du renouveau, de l'amour qui naît ou meurt, de la haine qui oublie les convenances du jour. Rezvani est un bon exemple. Il est l'auteur d'une pièce qui s'appelle *Jusqu'à la prochaine nuit*: c'est l'histoire d'un couple raté qui, tous les soirs, dans une sorte de théâtre (une « salle de musique-bibliothèque »), s'offre l'enfer des mauvais souvenirs et des pires reproches. À la fin de la pièce, le personnage masculin qui s'appelle Lui, fait cet aveu : « Chaque nuit, nous nous enfonçons dans la nuit pour rejouer sans fin, sans fin, notre désespérante nuit. » Et l'aube les délivre provisoirement de ce cauchemar éveillé. Cette situation, on peut la retrouver souvent chez bien des auteurs. Et l'on ne peut éviter de citer Giraudoux et sa fameuse conclusion d'*Électre*:

« Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève comme aujourd'hui et que tout est gâché, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, et que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?… Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore. » Si cela s'appelle l'aurore, on a compris ce qu'est la nuit – ou ce qu'est la tragédie.

Arrêtons-nous sur Valère Novarina, l'un des plus grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui, sans doute trop méconnu. Voilà quelqu'un qui ne parle jamais de la nuit. Sur une scène indéfinissable, qu'on situerait au commencement de la création du monde, si l'on n'était pas plutôt au début de la création humaine, des êtres humains s'avancent, parlent, partent et reviennent. Ils emploient une langue largement inédite et semblent exprimer sans cesse la même chose, en se renouvelant toujours. « L'espace vide passe partout autour du pourtour de mon corps où j'ai peur », dit, par exemple, l'un des personnages, dans sa pièce, *La Scène*. Toutes ses pièces se ressemblent, ce sont des enchaînements d'interrogations métaphysiques et burlesques dans un *no man's land* traversé de passants. Pas de nuit, mais rien que la nuit, puisque ce monde-là ne paraît jamais éclairé, puisque ce monde indistinct cherche sa lumière. Le lieu de l'action n'est pas précisé. Peut-être est-ce la nuit des hommes et des temps ? Cependant, dans un des textes manifestes et théoriques de Novarina, *Pour Louis de Funès*, hommage à un de Funès largement imaginaire, nous avons trouvé le mot nuit. La phrase est celle-ci : « Le théâtre a été inventé pour brûler la nuit toutes les figures humaines. Ce n'est pas un lieu pour faire le beau, paraître sur deux pattes, intelligent et bien dressé chez les dogmates, singer l'homme, mais un grand Golgotha de papier où brûler toutes les effigies de la tête de l'homme. » Voilà une autre notion de la nuit théâtrale : une nuit incendiée par la destruction des effigies humaines ! On peut se demander, avec Novarina, si la nuit au théâtre n'est pas, toujours ou souvent, le moment du bûcher, de la mise à feu des êtres humains.

Il convient aussi de parler de Bernard-Marie Koltès. Presque tout son théâtre se passe après le coucher du soleil. Solitude de la nuit, violence de la nuit, dialogues de sourds dans la nuit sont ses obsessions. Peu d'auteurs ont, comme lui, fait de la nuit urbaine et de la nuit moderne la matière même de l'œuvre dramatique. *Dans la solitude des champs de coton*, dialogue sans fin et sans vérité unique entre un dealer et un client, on peut voir un tableau des vies marginales, la nuit tombée, dans nos métropoles. Mais c'est aussi un exemple parfait de ce que peut le théâtre dans la représentation de l'amour, ou plutôt du sexe, activités largement liées à la nuit. Le théâtre ne représente pas le sexe, comme la littérature et le cinéma peuvent tenter de le faire en réinventant sa traduction, mais représente le désir. Le théâtre de la nuit est très souvent un théâtre du désir, un théâtre plein des brûlures du désir, suspendu aux attentes du désir. Cela est vrai de Koltès, de Duras, de Tennessee Williams, mais aussi de Racine et de tant d'autres.

Si l'on oublie à présent les auteurs et si l'on en vient à ceux qui occupent

souvent le premier plan de l'information théâtrale, les metteurs en scène, il nous semble qu'avec l'aide des créateurs de lumières, ils poussent de plus en plus le théâtre vers la nuit. Plus on a de moyens lumineux, plus on va vers le noir. Plus on sophistique la lumière, plus on recrée la nuit. Ces trente dernières années, on a assisté à une coulée de clair-obscur, une coulée de nocturne, une coulée d'encre noire ! Le spectateur n'a jamais autant vu de décors de nuits piquetées d'étoiles. On aime la prouesse technique des éclairages qui produisent une perception limite, on crée un monde visuel qui rend compte symboliquement de la noirceur du monde. Le Polonais Tadeusz Kantor composait d'admirables spectacles de ritournelles funèbres où les images grimaçantes de son pays ne parvenaient pas à échapper à la nuit, où les morts revenaient quand le jour s'était éteint. L'Américain Robert Wilson fait souvent disparaître les couleurs dans des lumières glacées où se profilent lentement des formes étranges. Ariane Mnouchkine a d'abord eu la nostalgie de la nuit italienne, puis a créé une nuit utopique et, enfin, avec Hélène Cixous, une nuit moderne traversée par la nuit antique. Georges Lavaudant aime, au contraire, une nuit de fête : ses nuits sont celles d'un œil noctambule qui pique des couleurs dans les divers tons de bleu et de noir. Antoine Vitez aimait introduire des « lumières de lune », c'est-à-dire une obscurité peu opaque et chaude. Claude Régy plonge la scène dans l'obscurité, un pinceau de lumière détachant légèrement les personnages qui semblent aux portes de la mort. Pour lui, ce n'est pas de la nuit. Mais du néant. « Le fond noir, le grand fond liant le tout, c'est le néant primordial avant la lumière, et c'est aussi ce que Marguerite Duras appelle la masse noire de l'écriture, écrit-il dans *Espaces perdus*. Je joue très souvent dans des cages de scène noire parce que cela m'intéresse que le théâtre soit cette masse noire. »

On pourrait dire que le spectateur voit de moins en moins de choses perceptibles au théâtre, à présent. On le plonge dans la nuit et l'indistinct. Un esprit ironique pourrait même dire qu'on n'y voit plus rien ! De plus en plus, l'œil du spectateur, sollicité dans ses dernières facultés, s'approche de l'œil d'un oiseau de nuit ; il accommode, il scrute. Et l'oreille entend des sons qui deviennent des sons de nuit.

Toutes les nuits qui font le théâtre demeurent : nuit féerique, nuit d'orage, nuit du secret, nuit amoureuse, nuit du jeu, nuit de la confidence, nuit de la crise, et bien d'autres. Mais, de plus en plus, le mot nuit sonne comme le mot nu. Nuitée, nudité. Les plateaux sont nus, dépouillés, vides, dans la lumière noire. La nuit a traversé les murs des théâtres. Artificielle, fausse mais vraie de sa fausseté savante, physique et métaphysique, plastique et intérieure, la nuit moderne du théâtre est triomphante, elle voile les acteurs pour mieux nous dire que tout est ruine et nuit, sauf la lutte désespérée et splendide des mots et des corps.

Quelles nuits pour la musique ?

Concert-conférence
Œuvres de Bartok, Chopin, Debussy, Schumann

Michel Benhaïem, pianiste

Bartok, Suite en plein air : *Musiques nocturnes*
Chopin, *Lento con gran espressione*

La question inaugurale est faite de mots, la réponse sera musicale : des musiques que j'aime, liées à la nuit. Des musiques où la nuit peut s'entendre ? Déjà l'objection se présente : que peut vouloir dire, pour la musique, cet art hors langage, hors représentation, « exprimer » (ou évoquer) la nuit ? Et de quelle nuit au juste parle-t-on ? C'est ici approcher la question, classique et difficile, du *sens* de la musique, question qui fera diverses apparitions tout au long de ce concert-conférence. Pour autant mon approche est celle d'un interprète, pas d'un théoricien : c'est dans la réalité sonore qu'on cherchera les réponses à ces questions et je vous invite d'abord à écouter les œuvres, et ce qui s'y passe. Je n'ai pas de savoir à délivrer, mes mots n'ambitionnent que d'ouvrir des portes sur les œuvres. D'autres portes sont possibles, et surtout *d'autres mots* : il n'y a pas d'équivalence entre les domaines des sons et des mots ; d'où la difficulté de parler de musique, d'où aussi l'intérêt, avec le risque assumé de l'interprétation…

Bartok et Chopin donc : soit deux œuvres aussi éloignées que possible, et pas seulement par l'époque et le langage ; deux œuvres dans lesquelles je vous propose d'entrer plus avant.

La nuit de *Musiques nocturnes* est la nuit extérieure, physique, celle de la forêt. Elle est là d'emblée sous les espèces d'une cellule indéfiniment répétée, et pourvue de ses attributs essentiels : le silence (la nuance pp), la noirceur (la grisaille du chromatisme avec son effet de brouillage, d'indifférenciation des sons comme traduction sonore de l'opacité de la nuit)

* Poète, essayiste et interprète.

; surtout on perçoit *le temps de la nuit*, suggéré par la pulsation très lente et absolument régulière : un temps quasi immobile, suspendu. Affleurent alors des sons furtifs, aigus, tendus, sons infimes que seul le silence de la nuit permet d'entendre, sons de la nuit faits de la même matière chromatique qu'elle : puissance de l'imagination et du langage bartokiens à l'œuvre dans cette évocation !

Le *Nocturne* comme genre entretient paradoxalement un rapport incertain à la nuit. Il désigne des pièces de nature lente et méditative, avec une forme d'« intimité nocturne ». Ce *« Lento con gran espressione »*, quant à lui, *évoque le rêve* par la nuance immatérielle (le chant semble issu d'un songe) et par l'enchaînement libre des épisodes (comme cette petite valse lente qui surgit d'on ne sait où, fait trois petits tours et puis s'en va). *Le temps de cette nuit* de rêve, c'est cette pulsation imprimée par la main gauche, régulière et libre à la fois, « planante ».

Bartok, Chopin, deux nuits incomparables, semble-t-il : quel rapport entre la nuit concrète, éveillée, affûtée du premier (même si le cas de cette pièce est en réalité plus complexe, j'y reviendrai), et la nuit rêvée, intériorisée du second ? Celui-ci pourtant : la nuit est présente dans les deux œuvres comme *élément de la musique*, et selon trois de ses attributs. *Son temps* s'exprime par la lenteur du tempo, et surtout par la répétition indéfinie d'un même motif, en « *ostinato* ». Le caractère fondu, très estompé de ce motif, évoque en outre *le silence* de la nuit, et son rôle de couche fondamentale à partir de laquelle s'ordonnent les autres couches musicales permet enfin d'embrasser, sur cet instrument polyphonique qu'est le piano, *l'espace* de la nuit.

Que cette *structure* puisse soutenir une image musicale de la nuit, c'est ce que nous confirme *a contrario* l'appellation *Clair de lune* attribuée par les contemporains à la *Sonate* de Beethoven opus 27 n° 2 en raison de la constance entêtante des délicats arpèges du premier mouvement. À quoi un Stravinski objecterait sans doute que « la musique est par essence impuissante à exprimer quoi que ce soit »… à quoi il me plaît d'opposer « la nuit » de son *Sacre du printemps*, passage si évocateur de quelques mesures seulement (où l'on reconnaît la structure évoquée), irruption fugace au cœur de l'œuvre d'une nuit noire, superlative. Une nuit *mystérieuse* qui nous délivre, en passant, la clé du lien de la musique à la nuit : la musique, cet art qui se passe en dehors du langage, en deçà ou au-delà, ailleurs en tout cas, et ne peut représenter une réalité extérieure autre que sonore, rejoint la nuit dans le rapport au non-voir ; l'ouïe est cet organe qui nous conduit au-delà de l'apparence des choses, nous permettant d'entrer en contact avec un monde caché (*Musiques nocturnes*) ou avec notre moi profond (*Lento con gran espressione*). Ce mouvement vers l'intérieur des choses fonde *l'affinité essentielle de la musique et de la nuit*.

Schumann

Schumann est un compositeur qui entretint un rapport à la nuit profond,

intime, constant, dans sa musique comme dans sa vie. Schumann l'écrivain, dont l'œuvre abonde de titres, d'arguments, de références littéraires (c'est le cas des pièces qui viennent), lui aussi s'est penché, avec beaucoup de finesse, sur la place de ces éléments de langage par rapport à l'œuvre, et sur leur rôle au regard de la difficile question du sens. Que la musique exprime tout pour un Schumann, c'est l'évidence, mais elle ne saurait rien exprimer *qui se puisse dire*, eût-il pu dire, précisant ainsi la formule de Stravinski. Et sa position, qui exclut aussi bien la figuration que la conception d'une musique « pure » qui n'aurait affaire qu'à elle-même, réserve à la musique, au-delà des mots, rien moins que l'expression directe du « sentiment » jusqu'à « ses nuances les plus délicates ».

La première des *Pièces de la nuit* opus 2 nous en offre un impressionnant exemple : le *mouvement* de la musique, dans sa durée, nous fait entendre le déploiement de l'angoisse nocturne, dans ses états successifs, dans sa vérité d'émotion en *mouvement* : d'abord l'image obsédante, puis l'apaisement, puis l'errance, enfin l'explosion du motif obsessionnel jusqu'à la dissolution finale. Un grand pas de plus vers l'intérieur a ici été franchi par rapport à Chopin, avec cette nuit hallucinée, cette *nuit psychique* qu'est la nuit de Schumann. On retrouve celle-ci dans une pièce ultérieure, ni nocturne ni diurne, une musique de violence sourde et de sons étouffés, le *lieu maudit* des *Scènes de la forêt*, mais aussi dans la nuit agitée de *In der nacht* opus 12, où la dualité amour/tourments se résout dans la mort. L'émerveillement du lied *Mondnacht* des *Liederkreis* opus 39, avec les épousailles de la terre et du ciel qu'évoque le poème, ne peut faire illusion : le chromatisme distille la mélancolie, et une fausse relation, très dissonante, dévoile la fêlure : l'amour est mort, et le seul bonheur est celui de la création artistique qui donne vie à nos rêves.

Autre bonheur pourtant, celui de la paternité espérée par Schumann, qui donne lieu à cette merveille de délicatesse qu'est « l'enfant s'endort » des *Scènes d'enfants*, même si un trouble demeure avec cette fin qui n'en est pas une, en suspension. Pour finir, un autre genre de paix, avec le premier des *Chants de l'aube* opus 133 (dernière œuvre de Schumann), où une musique aux tensions abolies et au fort goût d'éternité annonce la libération entrevue des tourments par la folie. « Créer tant qu'il fait jour », écrivait Schumann, puis, quelques mois avant sa mort, quand il sentit la raison lui échapper définitivement : « Je dois terminer à présent, il commence à faire sombre. »

Debussy, *L'Isle joyeuse*

Tout à fait autre chose ici : une page éclatante de lumière… une musique solaire ? Mais son ivresse sensuelle porte la marque de Dionysos, Dieu de la nuit… Apories du langage, dont nous extrait la douceur extatique du lumineux « Clair de lune » (*Suite bergamasque*), avant la rencontre avec le chef-d'œuvre nocturne de Debussy : *La Terrasse des audiences du clair de lune*. Aux antipodes d'une musique descriptive, c'est tout l'univers de la nuit recréé

par Debussy qu'on y perçoit, avec son temps immobile, sa sombre luxuriance, ses mystérieuses ruptures ; avec aussi ce chromatisme lourd, secrètement douloureux, d'où s'exhale une plainte impersonnelle, comme la plainte du monde. C'est le versant sombre de l'inspiration de Debussy, la face cachée de sa Lune… Un détour par le prélude *Feux d'artifice*, fête de lumières dans la nuit, nous permettra un *da capo* final, un retour aux *Musiques nocturnes* : l'*ostinato* caractéristique de la nuit est en effet composé des *mêmes notes* dans les deux pièces !

Retour à Bartok donc que nous avions laissé dans sa forêt, composant une œuvre qui va en réalité bien au-delà de la description saisissante du monde de la forêt. À la moitié de l'œuvre, une mélodie ample, sombre, désolée, vient soudain « répondre » à la forêt : c'est le chant de Bartok lui-même, la voix de sa nuit intérieure résonnant avec celle de la forêt. Puis les deux nuits se mêlent, en des noces qui abolissent toute frontière entre intérieur et extérieur, entre Bartok et la forêt.

À la nuit universelle du Debussy de la *Terrasse* a répondu la communion nocturne de Bartok.

(Je rejoue *Musiques nocturnes*.)

La nuit superlative et ses constellations

Armelle Chitrit *

« Elle est venue la nuit de plus loin que la nuit. »
Claude Roy.

Toute poésie est en principe traversée de nuit, « nocturnité » que le poète cherche à transfigurer, refoulée par l'homme et « dont la poésie agence les retours [1] ». La nuit est le critère d'un ensemble d'expériences limites, tant qu'elle met à l'épreuve la visibilité et la lisibilité, et *a fortiori* la conscience. Pour les poètes, elle est souvent nuit noire tout comme la poésie plongée depuis plus de deux siècles dans une quasi totale obscurité. Pour voir le monde dans sa diversité et son renouvellement, le poète a besoin de la nuit en elle-même. Ainsi peut-il aussi se reconnaître lui-même, tout englobé de nuit, si ce n'est le poème lui aussi, parfois plus enfoncé que lui. Nuit et poème attendent alors l'un et l'autre qu'on séjourne dans la contemplation ou dans l'angoisse, tant ils redoublent chacun la particularité de nous confronter aux limites de l'expérience perceptive et représentative.

Arrêtons-nous donc un peu sur ce lieu commun de la modernité littéraire pour méditer cette nouvelle acuité, si bien appréhendée par Jean-Pierre Richard :

> « En nous, en autrui, dans les choses, nous tenterons maintenant de découvrir la part de secret et de réserve, l'obstacle infranchissable, l'ombre en somme à laquelle marier le flot inhumain de la lumière. Car c'est le noir qui arrête, et donc qui sculpte la clarté [2]. »

Là s'affûtent nos sens pour nous aider à cheminer dans l'Inconnu, dans l'impénétrable, pour élaborer *la nuit superlative* : une nuit connaissable mais toujours incompréhensible ; un temps où la subjectivité se fonde par l'altérité d'une présence à soi, pas nécessairement ennemie, mais insaisissable.

Entre l'expérience sensorielle de l'infini et la portée universelle d'une voix temporalisant les passages possibles entre les constellations, se posent des poèmes qui semblent souvent faire réponse : sans doute une somme de textes qui pourrait bien nous signaler de façon encore très échantillonnaire en quoi consiste « habiter la nuit en poète ».

Chez Desnos, il s'agit de cet état de nuit accentué de maintes façons par des « scintillements étranges, inattendus, extraits à vif, il est vrai, du noir charbon de ténèbres du rêve [3] » ; temps onirique, pour ne pas dire hallucina-

toire : les ténèbres n'en sont pas moins accentuées par la place quotidienne qui leur est faite car, en définitive, « c'est bien le quotidien dont le poète cherche la métamorphose à travers l'expérience surréaliste et la recherche du merveilleux[4] ». Le poète, comme tout un chacun qui habite la nuit, a bien fini de croire en une réalité unique. Il voit et donne à voir autrement. N'est-ce pas à l'approche de cette altérité qu'il espère pouvoir articuler l'inconcevable ? transposer l'Invisible ?

Témoin de l'effroi causé par le gouffre, le poète, plus généralement au moins depuis Baudelaire, élucide son chant pour servir la nuit, prépare un écrit visible à partir d'un cri dont on ne connaît pas exactement la source et qui en transperce la chair : « Tendre est la nuit », chante le Mackie de Brecht en semant son frisson.

Notre besoin de nuit équivaut à l'oxygène d'une parole claire obscure dont la poésie, me semble-t-il, est faite, nous laissant la possibilité symbolique d'articuler librement les contrastes de plusieurs visions, plusieurs interprétations, cherchant du sens au-delà du sens, traquant toujours sa tyrannie.

Passant ou passeur, témoin ou gardien, guetteur ou veilleur, voyeur ou voyant, le poète de nuit n'est pas celui qui adhère instantanément à ce qu'il voit de jour « selon la clarté impérieuse et violente de ses intérêts, de ses peurs ou encore de son exaltation. Un tel regard s'immobilise sur ce qu'il voit ; perd toute latitude de se lever sur l'altérité car celle-ci décline puis disparaît dès que la tentation de se mirer dans le visible, avec satisfaction ou épouvante, plutôt que de voir, obnubile l'horizon[5] ».

Le poète a besoin du rideau de l'obscurité, comme le cinéma, la *camera oscura*, la boîte noire comme le théâtre ou n'importe quel changement d'acte.

> « Montrez-moi le ciel chargé de nuages
> Répétant le monde enfoui sous mes paupières[6]. »

Le poète réclame la nuit pour apaiser sa douleur (recueillement) mais aussi pour actualiser le questionnement qu'il peut lui soustraire :

> « La tombée de la nuit c'est l'acte par lequel le néant se glisse au cœur de l'être[7]. »

La nuit est notre premier regard sur la mort qui, à l'instar de la lunette astronomique, approfondit le ciel. Psychologiquement mais surtout historiquement, la *nuit du tombeau* prépare, au moins métaphoriquement, les opérations du Grand-Œuvre : le sujet, pétri de la plus grande noirceur, transformé au sein même de la « substance » qui l'englobe, doit trouver le moyen d'enfreindre cette épaisseur, cette gangue, par les mots et la voix dont les éclats finissent par marquer cette obscurité d'un nouveau désir et d'une nouvelle réalité. La nuit est surdéterminée par tout ce qu'elle appelle à devenir entre l'écriture et l'errance, entre l'expérience de l'inconnu et l'expression de sa perception, somme toute lacunaire.

Mon propos consiste à affirmer la priorité de cette errance chez les surréalistes, inspirés par le désir ou la nécessité de changer le monde. De nuit : pour qu'un changement survienne dans l'ordre des choses, dans l'ordre du langage et dans l'ordre du temps.

Cela fait suite à une évolution du sujet et de la conscience, prend source dans la réalité macabre de l'être pour la mort.

La Nuit du tombeau

> « Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,
> De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau »
> Alphonse de Lamartine.

C'est au milieu du XVIII^e^ siècle, en Europe, qu'apparaît la poésie nocturne et sépulcrale marquée, pour l'élément nocturne, par l'école anglaise avec *Les Nuits* de Young, soit neuf mille six cent trente-cinq vers qui paraissent pendant cinq ans à partir de 1742 : « Il était réservé à Young de poser en principe que l'inspiration nocturne et lunaire est nécessaire au vrai poète, et le distingue de l'écrivain agréable et brillant[8]. » Dès 1727, il affirme son mépris pour le jour, déclarant qu'il préfère la nuit aux sirènes joyeuses du printemps. L'émotion vague, mais solennelle et parfois grandiose, justifie le succès de ces *Nuits*, notamment pour le silence qu'elles mettent en scène. Une très grande partie est consacrée à l'apologie du christianisme. L'inspiration nocturne, liée au deuil et à l'interrogation religieuse, s'avère un des éléments les plus importants du préromantisme, l'un de ceux qui marque le romantisme français, où la conjonction *nuit* et *mort* reste préalable à tout cheminement spirituel :

> « J'ai médité longtemps assis sur les tombeaux,
> Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
> Le secret de la mort, mais celui de la vie[9]. »

Le poète accepte de se perdre pour servir une cause autre, une cause plus large que soi :

> « Je marche dans la nuit par un mauvais chemin,
> Ignorant d'où je viens, incertain où je vais. »

L'incertitude et l'ignorance n'empêchent pas une avancée confiante :

> « C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes
> Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
> Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
> Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini. »
> (Alphonse de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*)

La métonymie objective du regard (l'œil charmé) ne cherche pas à développer une vision intérieure de la nuit. On veut ici, au contraire, sonder l'infini des cieux comme l'astronome ou le physicien fouille la nuit de sa lunette, et ce faisant, accéder en quelque sorte à la compréhension d'un au-delà. Il est certain que la découverte des astres révèle cet espace qui échappe au jour et est le mieux à même, en rapportant l'homme à l'échelle universelle, d'alimenter l'interrogation métaphysique en fournissant à l'esprit l'emblème frappant d'un infini organisé : « Il existe une spaciosité privilégiée de la nuit, qui tient sans doute à l'élargissement cosmique du ciel nocturne [10]. » Une fois l'organisme humain relaté parmi les poussières d'étoiles, les convictions sur l'au-delà tombent, laissant au poète la capacité d'évoquer le gouffre, d'en prendre la mesure, avec un mètre qui deviendra lui aussi de plus en plus singulier, pour compenser ou prendre en compte cette perception lacunaire.

Le poète romantique est plutôt appelé par la nuit à une posture contemplative devant l'infini que le regard, comme l'écriture, structure :

« Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
Dans un trouble horizon se répand au hasard,
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée. »
(*Ibidem*)

Ce silence particulier à la nuit rend possible une lisibilité seconde du paysage nocturne, fantastique livre de Dieu par la fusion du regard et du paysage :

« Les cieux pour les mortels sont un livre entrouvert,
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert ;
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,
Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage :
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin… »

Le poète qui par sa mission échappe à la fatalité du chaos garantit la virginité, disponibilité d'un monde qui attend d'être appréhendé dans une perspective spirituelle, dans l'ombre du « céleste écrivain ».

L'écriture, parallèle à la nuit, redouble en elle, non point pour développer une vision subjective mais pour célébrer, suite aux méditations d'une croyance et d'une connivence infinies, l'œuvre universelle d'un Dieu dont le poète « de nuit » cherche à féconder l'existence.

Il y a la reconnaissance d'une échelle différente. C'est l'infini et non le sujet qui doit se perdre dans ce macrocosme religieusement bien organisé. Le lyrisme donne un ancrage solide à cette conscience qui peut encore comprendre la nuit sans se briser, parler sans être interrompu :

« Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
[…]
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester, dans leur cime sonore,
Que ce monde, assoupi, palpite et vit encore. »
(*Ibidem*)

C'est une voix extrêmement rythmée, comme ce pouls, qui permet de sculpter le silence et l'obscurité imposés, de repousser l'indifférencié de la mort. Il s'agit d'un souffle qui cherche dans et par l'écriture la maîtrise de son inquiétude : si la course du regard nous ramène au magma originel, il y a cependant une fécondité promise entre l'origine et le futur des mondes qui fait face au vieux pluriel des Ténèbres :

« Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu,
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre ;
Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux ;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes. »

Ce pluriel romantique permet mine de rien l'avènement d'un individu Tout-Puissant, parallèlement à la conclusion aveuglante : « Il est aussi grand d'être homme que soleil. »

Par ailleurs, la nuit continue de donner à penser la mort, à la visualiser comme sommeil, immobilité. Mais la nuit du tombeau ne s'arrête pas au romantisme et l'activité inconsciente du sommeil et du fantasme ravive la chair et met en scène le désir. C'est un motif nettement révélé chez Baudelaire, par exemple, dans « De Profundis Clamavi » :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
Ô vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.
Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !

Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

De même dans « Une charogne » qui prendra le jour en otage, ou « La mort des amants » qui conjugue un autre érotisme à l'ordre sépulcral.

La nuit comme la conscience de la mort réactive l'énonciation poétique ; ce sont des paradoxes qui, parallèlement au vieil imaginaire alchimique (historiquement resurgi dans la fiction à partir de *Gaspar de la nuit*, d'Aloyus Bertrand), métaphorisent les étapes de l'émancipation humaine.

> « L'énoncé approfondit le *Je* devenu l'athanor de l'union transformante. C'est dire que le *Je* se découvre à la fois contenant et contenu […]. Le *Je* qui s'approfondit, faisant à l'ego lâcher prise, se convertit en son fondement. Mais si le fondement était la nuit en tant qu'origine et transcendance [11] ? »

Le poème, comme expérience du langage qu'une voix transfigure, fait surgir l'attente, la mémoire, le sentiment d'un monde en train de se former, au-delà du monde *déjà-là*. Comme expérience, il succède aux croyances religieuses trop conventionnelles qui censurent la nuit, maudit ses poètes, qui deviennent riches de ce temps « fouillis » grâce aussi à leur clandestinité.

Le songe

Le songe est un autre principe de l'inconnu lorsque le moi éveillé abdique devant un moi inconnu. Charles Nodier (1781-1844) : au contemplateur se substitue le songeur. Dans *La Neuvaine de la Chandeleur*, « il se donne pour somnambule, accordant au rêve, dans ses contes et dans sa vie, une place qui le désigne aux études des psychiatres et aux analyses freudiennes ». Il a exposé, dans un essai, *De quelques phénomènes du sommeil*, toute une théorie qui entrouvre, longtemps avant Lautréamont et les surréalistes, cette région où le moi éveillé abdique devant un moi inconnu. L'auteur de *Smarra* a défini les vases communicants que sont la création poétique et les illusions du sommeil. Il a décrit, à propos de l'héroïne de Triby, « cet espace indécis entre le repos et le réveil où le cœur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'était efforcé d'éviter pendant le jour ». Avant Gérard de Nerval, avant Paul Verlaine, ou même les surréalistes, Nodier, qui était parfois poète même en vers (*Poésies*, 1827), a chanté cette chasse à la fois captivante et décevante. Le rêveur qui communique ainsi avec ses vies antérieures s'entretient de même avec un monde invisible, un monde « superstant ». Dans la matière subtile qui l'enveloppe flottent les visions de la prescience et les fantômes de la télépathie. *La Fée aux miettes* (1832), pays des merveilles, cachette de la libido et de revendications sociales [12].

Il y a l'importance que prend le fantasme amoureux parmi les interdits du XIX^e^ siècle ; les travaux de Freud que Breton fait découvrir en France ; l'époque où Robert Desnos pratique les sommeils hypnotiques qui se poursuivront en *journal d'une Apparition*. Le poète cherche à redéfinir son identité dans un monde de toutes parts bouleversé.

Au début de *Nadja*, André Breton pose, en réponse à la question « qui suis-je ? » : « Pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je hante ? » Cela suppose une présence double, un « sosie ténébreux » (pour citer Éluard) qui jette un sérieux doute sur la réalité, échangeant sujet et objet dans une condensation que le langage poétique tente de réaliser sur les traces de la découverte rimbaldienne (« Je est un autre »). Cette altérité réclame une confrontation du monde qui excède le fait littéraire : « En définitive ce n'est pas la poésie qui doit être libre, c'est le poète [13] », conclut Desnos.

Que n'ont-ils pas tenté pour libérer le merveilleux, d'abord par l'errance ! Les pas perdus de la nuit avec « son doux frou-frou » dans la « Bohème » de Rimbaud, jusqu'au comptoir de Montparno, où les surréalistes veillent entre leurs pas. « Cette merveilleuse suite de pas qu'il est permis à l'homme de faire désenchaîné [14] » fait avancer aussi le temps comme parole où le merveilleux s'élabore au-delà du labeur, sous la forme d'un cinéma intérieur qui a aussi sa boîte noire :

> « Ce que nous demandons au cinéma, c'est l'impossible, c'est l'inattendu, le rêve, la surprise, le lyrisme qui efface les bassesses dans les âmes et les précipite enthousiastes aux barricades et dans les aventures ; ce que nous demandons au cinéma, c'est ce que la vie et l'amour nous refusent, c'est le mystère, c'est le miracle [15]. »

Les sommeils se parlent et ne se dorment pas. Aragon en rapporte ici quelques bribes : « Ceux qui interrogent ce dormeur formidable l'aiguillent à peine et tout de suite la prédiction, le ton de la magie, celui de la révélation, celui de la révolution [16]… »

Temps privilégié de la fécondité, de la rencontre, la nuit rapporte ses moissons de « constellations profondes » et permet à Desnos d'instaurer une voix qui perce les murailles, dévaste les villes, qui fuit tout en s'imposant dans une métamorphose continuelle ; c'est un « état de veille » à l'aube d'une rhétorique nouvelle :

> « État de veille
> n'est pas fièvre ni insomnie
> ni état de siège
> ainsi nommé parce qu'on s'assoit dessus […]
> Mais
> […] un instant
> entre des objets et des idées
> Pas encore déterminés.
> On les déterminera un jour [17]. »

C'est en effet une rhétorique singulière qui fait évoluer cet « état » qui a pris la majuscule de l'Histoire pour résister dans la nuit à l'Occupation.

Une rhétorique nouvelle

Entre différentes vagues de poètes et d'époques déstructurant la langue ou valorisant cet aspect, Desnos se glisse ici avec le lyrisme d'un langage populaire et exact :

> « Vaincre le jour, vaincre la nuit,
> Vaincre le temps qui colle à moi,
> Tout ce silence, tout ce bruit,
> Ma faim, mon destin, mon horrible froid[18]. »

Cette scansion s'impose comme le tempo d'une horloge (temps cosmologique) marqué par l'espoir d'en sortir (temps phénoménologique). C'est un exemple parmi bien d'autres chez le poète de contrepèteries au service de Rose Sélavy :

> « Par le travers de la gueule » où « restent l'écume et la boue », « témoin du souffle », une poétique virulente qui multiplie les sens : sens des mots, sens du corps, sens de l'histoire, sens de la vie… sans jamais renoncer à la joie qu'elle ajoure[19].

La parole poétique est aussi *un acte pour enfreindre l'obscurité* avec un sujet lyrique même dans la modernité surréaliste :

> « Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné
> Un feu pour être son ami
> Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver… »
> (Paul Éluard, « Pour vivre ici »)

Elle ne va pas sans la recherche formelle d'un langage. Pour naviguer dans cette obscurité, l'épiphore chez Éluard se convertit peu à peu en recherche sensorielle :

> « J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée
> Comme un mort je n'avais qu'un unique élément. »
> (*Ibidem*)

On voit bien comment la nuit finit par englober tous les autres éléments : air, feu, terre, bois et eau, les habiter aussi, que chacun puisse sentir l'incandescence de l'autre, notamment pendant cette période particulière de la Résistance :

> « Comme un flot d'oiseaux noirs ils dansaient dans la nuit
> Et leurs cœurs étaient purs
> On ne voyait plus bien quels étaient les garçons
> Quelles étaient les filles
> Tous avaient leur fusil au dos

> […]
> L'ombre en était illuminée : elle flambait ;
> l'ennemi s'était endormi… »
> (*Ibidem*)

La notion de temps développée à travers ma lecture des poètes se jette incontestablement comme un fleuve dans la nuit. Non pas pour dire que tout est dans tout, mais pour signifier l'importance de la nuit comme puissance originelle de l'être et de l'écriture qui, par exemple, fait évoluer ses protagonistes fantomatiques vers des figures de plus en plus incarnées, charnelles, également vers des sentiments dont la vérité subjective est assumée comme une parole résistante dans l'obscurité.

La poésie est une contemplation du temps doublée d'une expérience temporelle que le poème configure sur tous les plans (phonématique, rythmique, morphosyntaxique…). La nuit comme critère élémentaire permet d'appréhender cette altérité sans la connaître.

Faisons l'hypothèse d'un monde créé par le langage, lui-même issu du temps, ici temps de la nuit. Quelle différence alors ? Et qu'apporte ce redoublement ? Une existence particulière. Un mode d'exister. L'œuvre de Desnos est toute englobée de nuit, une nuit sans mesure. Cependant, elle est changeante, peuplée, surpeuplée. On passe du rêveur au veilleur. La nuit n'est donc nuit que pour mieux délivrer le jour. Le temps poétique jette au moins un doute sur le temps qui passe, induisant « le caractère énigmatique de la poésie (qui) à son tour nous plonge dans l'énigme du temps » (*ibidem*).

> « Dans la nuit il y a naturellement les sept merveilles du monde et la grandeur et le tragique et le charme.
> Les forêts s'y heurtent confusément avec des créatures de légendes cachées dans les fourrés.
> Il y a toi[20]. »

Le temps de l'énonciation du songe, la célébration du désir, hisse la nuit au *temps privilégié de l'écriture*, nourri notamment de l'éveil sensoriel que l'obscurité apporte.

Mais la nuit non plus ne se limite pas à elle-même ; elle se multiplie, même si tous ses visages se ressemblent parfois. Un souffle ? Une main ? Le courage de trouver un langage pour confronter le gouffre ! Vers témoin ou vers héritier, le souffle cherche à se libérer de sa nuit ; de tous les fantômes, dans le tremblement des images, « prenant les rues pour les allées d'un bois », y laissant surgir « les chevaux migrateurs »… consentir pleinement à la nuit afin qu'elle puisse disposer, car le poète comme la nuit est le siège d'une expérience de l'Inconnu dont la menace parfois s'efface :

> « La nuit grasse, penchée au bord des abîmes,
> Contemple les jardins du jour qui disparaît[21]. »

Étant donné la profusion des songes, des rêves, des apparitions et des fantasmes qui s'y développent, la nuit est à la fois source d'inquiétude, de fantaisie et d'inspiration ; elle convoque une écoute particulière, un souci d'interprétation, une parole poétique qui devient très vite confrontation des limites. Nous sommes ici appelés à les distinguer comme des modalités nocturnes de la poésie.

Espace et temps privilégié du désir amoureux, le poète ne gagnera pas à l'amoindrir. Son omniprésence est une page blanche. Espace du temps libre de la subjectivité, elle s'avère matériau plus que thème, libérant la voix, permettant d'affirmer le désir de l'autre, de signaler une impossible adéquation avec cette voix désincarnée qui malgré elle a instauré une temporalité orphique tout aussi irrémédiable que la temporalité réelle : « Plus tu t'éloignes et plus ton ombre s'agrandit [22] » qui a pris forme dans le monde du rêve et par la voix du dormeur éveillé.

Le rêve est une puissance génératrice, qui cause la réalité et la perte de cette réalité. Il instaure donc une temporalité qui lui est propre, « doublée » par la temporalité du poème qui le « retranscrit ». Dans « À la mystérieuse [23] », la répétition du rêve qui devient répétition de la formule (J'ai tant rêvé) cause l'impression d'une oblitération de la réalité par le rêve de cette autre, visée par « toi », « te », « tu » : « J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité. » Le zeugma « que tu perds ta réalité » mis pour « qu'il n'y a plus aucune réalité que je puisse percevoir de toi » nous entraîne à croire à la toute-puissance du rêve et de la parole qui l'authentifie comme marque du réel, plus réelle que le réel, marque alors du surréel. On a jeté un doute entier et peu supportable sur toute la réalité. « Ta réalité » n'est pas plus accessible que « la » réalité, mise aussi à l'écart du sujet énonçant. L'instance du discours se promène entre la certitude du rêve accompli et l'incertitude de l'objet rêvé :

> « J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en étreignant ton ombre,
> à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.
> Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute.
> Ô balances sentimentales.
> J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton ombre, qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allégrement sur le cadran solaire de ta vie. »

Le martèlement inlassable du rêve (allitération en « t ») rend ce balancement audible. Le rêve en s'imprimant dans la nuit, supprime la réalité :

> « J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps encore que je m'éveille. »

C'est le nombre de fois qui fait décroître les chances de rencontre : *tant/est-il encore temps*… Le poème nourrit l'idée de cette non-coïncidence, de cette inadéquation du désir, inadéquation qui réalise néanmoins sa part

de réalité, en se répétant dans le sillon des mots. C'est en ce sens que la réalité énonciative adossée à la nuit (par simple formulation répétitive), fonde une autre actualité du sujet.

> « Moi qui ne suis ni Nerval, ni Baudelaire, ni Rimbaud…
> moi qui suis Robert Desnos et qui pour les avoir connus les vaux bien. »

Cette identité poétique de la nuit est issue de cette inadéquation assumée non seulement à l'échelle spatiale, mais aussi à l'échelle historique et temporelle, allant vers une nuit source, « nuit de toutes les nuits », « nuit (qui) s'exagère » (Sirène Anémone), *The Night of Loveless Night* (autre titre de recueil), nuit qui s'écoule comme l'écriture, ancrant néanmoins la voix amoureuse dans un écrin poème et tombeau de six acrostiches initiales et finales (Robert Yvonne/Desnos George) pour le poème II des *Ténèbres* : « Infinitif » [24].

Desnos « cadre » son rêve, l'inverse ; il devient *vers*, « le vers témoin du souffle de mon maître [25] », sans doute à l'image de cette « révolution perpétuelle » que les surréalistes avaient mise au programme de leur manifeste. Le « cadran » fait la preuve de ce souffle inextinguible. Mais avant d'y venir, il faut souligner que la nuit desnosienne, ombre, boue, charbon – « nuit placentaire », dirait Roger Dadoun –, est le « terreau » du rêve, des images, mais surtout de cette voix qui, plus que le regard, ne peut scruter, plus que l'écho ne peut répéter, incante en l'imposant, ce monde dont la noirceur est aussi essentielle que scintillante (« constellé(e) d'anthracite »). C'est la voix péremptoire des sommeils qui ne se dorment pas ; voix des ténèbres qui érige et anéantit les temples et les créatures mais aussi celle plus douce qui cherche à envoûter la *Mystérieuse*, et qui se laisse « piéger » par l'ombre du cadran. La poésie de Desnos répond à une conviction profonde qui fait naître le monde dont elle se croit l'origine. Une poésie, « science de l'ombre [26] », questionnant le statut de la réalité qui bouge en quelque sorte à la lumière de la nuit.

> « Se glisser dans ton ombre à la faveur de la nuit, suivre tes pas, ton ombre à la fenêtre. Cette ombre à la fenêtre c'est toi, ce n'est pas une autre, c'est toi [27]. »

Robert Desnos y fixe cependant ses points rhétoriques, comme son « Minuit » qui amplifie la voix, lui confère une puissance inattendue :

> « Il est minuit sur les jeux et les enjeux.
> Il est minuit au cadran des horloges.
> Il est minuit sur l'amour et les lettres égarées et la sirène chante […]
> Le buveur survient […] et libère la sirène [28]… »

Minuit se pose « sur le front du dormeur/L'anémone du soir fleurit sous ses paupières [29] ». L'heure est scintillante comme un carrefour entre l'horloge du temps conventionnel, du temps de la rencontre et du temps qui ini-

tialise l'énonciation du poème, temps suspendu ou multiplié par la répétition : « Il est minuit », hypothétiquement temps de l'énonciation. Minuit est le degré zéro de tous les possibles, le point culminant qui fonde la nuit superlative du poème et à son tour se fonde en elle.

Les vingt-quatre textes des *Ténèbres* marquent les vingt-quatre heures (et) révèlent une seule voix instauratrice de toutes les images et de toutes les actions, tendue entre les profondeurs de l'obscurité et le zénith de l'étoile, verticale comme la flèche de l'ancre, comme le minuit dont l'ombre d'encre signale un seuil [30]…

Algèbre des cieux (« *Rose Sélavy* »), science de l'ombre (« Les Ténèbres », « À la mystérieuse ») ou encore géométrie du désir (« The night of loveless nights »), on n'a que faire d'y mettre de l'ordre pour s'y retrouver. Il faut y succomber, y sombrer. Qui dit langage dit intention, mais aussi abandon, mémoire et transformation. « The night of loveless nights », dans la lignée de « Sirène-Anémone » et de « Siramour », se caractérise par un certain lyrisme, partagé entre l'épopée, le déferlement des images et l'incantation. Les alexandrins sont entrecoupés par de la prose ou par des vers irréguliers en italiques ou non. Plus que la typographie ce sont les répétitions qui délimitent les séquences, configurant un îlot poétique qui se dégage de ce « brouillard verbal ». La nuit est probablement le contexte d'où émerge aussi ce recueil, l'écriture cherchant, dès son amorce, à mettre des accents sur cette obscurité : « Nuit putride et glaciale, épouvantable nuit ».

Elle porte aussi bien les accents du désir qui cherche encore une fois appui dans la langue pour relater l'extase. « La poésie a beau porter les stigmates de la folie, elle rétablit le lien de par l'inscription des signes de la folie, dévoilant son voilement, sur le corps du langage [31] », ici dans son déferlement :

« Et rien n'arrêtera cette plume envolée,
Ni les cheveux luisants d'un cavalier sauvage,
Ni l'encre méprisable au fond d'un encrier,
Ni la vague chantante et le grondant orage… »

On peut aussi retracer en « ni » la contraction de « nuit », noires entre lesquelles se joue une série de gammes en ut… Une nuit qui cherche à se structurer autour d'un point d'où surgissent les abscisses et les ordonnées d'un îlot, îlot-poème d'amour, qu'il faut retranscrire pour l'hypothèse d'une géométrie du désir [32] :

« Coucher avec elle
Pour le sommeil côte à côte
Pour les rêves parallèles
Pour la double respiration

Coucher avec elle

Pour l'ombre unique et surprenante
Pour la même chaleur
Pour la même solitude

Coucher avec elle
Pour l'aurore partagée
Pour le minuit identique
Pour les mêmes fantômes

Coucher avec elle
Pour l'amour absolu
Pour le vice pour le vice
Pour les baisers de toute espèce

Coucher avec elle
Pour un naufrage ineffable
Pour se prostituer l'un à l'autre
Pour se confondre

Coucher avec elle
Pour se prouver et prouver vraiment
Que jamais n'a pesé sur l'âme et le corps des amants
Le mensonge d'une tache originelle… »

L'infinitif, formule figure, ouvre un passage, entre ces parallèles déjà constantes dans le poème des *Ténèbres* intitulé de la sorte. Les parallèles sont la figure privilégiée du sommeil des amants, à l'instar de Tristan et Iseult, paisiblement réunis. Le mode infinitif donne aux souhaits sinon la force d'une réalisation, au moins l'impact de loi. Au niveau rythmique et au niveau iconique, les parallèles créent un sentiment de paix dans cet espace infini. L'assonance en « ou » tapisse le poème, tandis que les parallèles graphiques, dans les termes choisis (parallèles/minuit identique/mêmes fantômes/naufrage ineffable), configurent le temps de cette « double respiration » et influencent une réciprocité tangible. C'est en ce sens qu'un poème nous touche.

« Coucher avec elle » vise tout en l'écartant une culpabilité millénaire : « mensonge d'une tache originelle » ; il engage l'action et la pensée d'un espace-temps imaginaire (la nuit : sommeils, rêves, respiration, chaleur, solitude, aurore, minuit, fantômes) dans un triomphe de la chair sur le mensonge moral, créant une contiguïté parfaite entre la poésie et le désir amoureux.

On doit y voir aussi une continuité heureuse à l'errance qui, chez Desnos, n'a d'autre temps que la nuit, d'autre axiome que cette voix pour enfreindre l'ombre ; voix qui devient aussi le formant par lequel se joignent les bribes de récit, les bribes d'une énonciation libérant çà et là un merveilleux, tantôt troublé, tantôt troublant, rendu familier par son intrusion dans le quotidien mais cependant garant de cette nuit toute particulière.

« Horizontalité de la nuit que vient croiser la verticalité du minuit et de la voix… »

Victoire sur la séparation, la poésie abolit la distance, introvertit la durée. Comme acte, elle n'invoque pas, elle convoque l'aimée – à quoi, dès lors que l'espace et le temps, coordonnées de l'existence, ne servent plus de repères ? À rien d'autre qu'à la mort. Cette horizontalité est aussi l'horizon d'attente que présente ce colloque et où chacun choisit une transversale, pour faire passerelle dans la nuit même.

Mon intuition me pousse à vérifier que la voix du poète, avec son vocatif moderne, comme position énonciative privilégiée dans la nuit, brise l'horizontalité du regard qu'on trouvait chez Lamartine, pour s'ancrer comme un mât, et naviguer dans, avec, contre la nuit, « tout contre ».

L'érotisme de la voix nocturne

« L'ombre tombe sur son corps nu et le fait étinceler
C'est ainsi que naissent les constellations
C'est ainsi que naît le désir[33]. »

Si la nuit éloigne le proche et approche le lointain, c'est qu'elle échange aussi des valeurs. Cette introversion du temps permet par exemple de trouver des « étoiles ensevelies » dans la chevelure de Baudelaire à Desnos[34] pour suggérer une profondeur à la nuit et, du même coup, suggérer la caresse comme le moyen de faire proche ce qui est lointain, mettre à la verticale le baiser éphémère (« une étoile qui meurt est pareille à tes lèvres ») pour remédier à la blessure du déshérité des *Chimères* nervaliennes (« Ma seule étoile est morte et mon luth constellé/Mon front est rouge encore du baiser de la reine[35] »). Sidérale et sidérante, la figure féminine des apparitions nocturnes ne trouve compensation que dans cette voix qui, par l'identification du poète et de l'écriture à l'ombre, instaure un autre temps : celui de « l'ombre qui se promène allégrement sur le cadran solaire de ta vie[36] ».

Faire proche le lointain constitue en soi l'érotisme de la nuit. S'unir à la distance provoque une lumière particulière qui assimile l'union à la nuit. Mais le poème est aussi un tombeau. La loi de l'autre se trace ici dans un renoncement à le saisir dans sa chair comme dans son Esprit.

Il reste donc au poème d'être « l'amour réalisé du désir demeuré désir », nous dit René Char. Né de cette voix devenue lumière puis cendre que l'écriture imite, « le temps (du poème) trouve ainsi son jaillissement dans le paradoxe alchimique qui nous le fait confondre à l'éternité d'une source au milieu de la nuit[37] ».

Le lyrisme desnosien veut aussi sortir de sa nuit : …faire de la « Poétique » un chapitre des mathématiques après avoir exploré la géométrie du désir. Projet démesuré certes, mais dont la réussite ne porterait préjudice ni à l'inspiration, ni à l'intuition, ni à la sensualité. La poésie n'est-elle pas aussi science des nombres[38] ?

Desnos se détourne d'une nuit sans fond, « grasse », « pesante », poussée à son paroxysme, pour commencer à rêver de jour : « À l'alchimie du Verbe succède son métier de *jour* […]. Une nouvelle exigence de clarté se fait jour, (cherchant à) ravir au cœur de la nuit son noyau de lumière et (à) en disperser les éclats[39]. »

Pris dans cette « dynamique de l'épaississement, de l'approfondissement, de l'enfoncement dans la nuit, de l'intensification du noir, tel qu'on puisse en atteindre la quintessence, un noyau ou un point concentrant en lui la totalité du noir ; et une dynamique inverse de pâlissement de la luminosité, qui tend à l'avènement d'une aube[40]… », le poète peut-il encore se libérer ? Il deviendra un poète de la Résistance, là où la poétique est générée, non plus envers et contre cette nuit qui pétrissait le langage, mais entre chien et loup, « au seuil du jour promis[41] » :

« Le désir d'émancipation humaine converti à la cause de la Résistance trouve peu après appui dans une nuit préparant le jour, une nuit où le poète brave les limites pour créer de véritables passages par les maquis, jusqu'aux fusillés et aux libérés de l'Histoire. »

Le passage vers l'aube

La nuit s'avère fondamentale à l'avènement d'un nouveau lyrisme, dégagé du « brouillard verbal[42] » et que Desnos veut voir doté d'un « langage populaire et exact ». La nuit transmise par le poème comporte des modalités qui nous poussent à dépasser l'opposition cosmologique et phénoménologique du temps. Nuit et poème seraient ici un phénomène à la faveur d'une rencontre humaine.

Nocturne, de René Char, nous fait entendre la nuit comme « moment vital et vivant, une forme d'abstraction, un effort de purification intellectuelle (*le* nocturne) », explique Georges Benrekassa : « La nuit est "acte", comme le dit Char. Non pas à cause de ce qui la lierait au désir, mais à cause de ce qui la lie à ce qui fonde le désir, dans un immense éveil sensoriel, une attention extrême plus qu'une tension sourde et obsédante[43]… »

---

* Philosophe et poète.

« L'excès de la nuit sur notre regard est ce qui lui fait ouvrir en nous un autre regard qui puisse au large croiser le sien[44]. »

Habiter la nuit en poète signifie non seulement reconnaître son caractère inévitable mais aussi recouvrer la liberté que le jour ne donne ni au politique ni au songeur; rechercher une autre lumière… (plutôt athée, soutiendrai-je).

« À flanc de coteau du village bivouaquent les champs fournis de mimosas. À l'époque de la cueillette, il arrive que, loin de leur endroit, on fasse une rencontre extrêmement odorante d'une fille
[…]
elle s'en va, le dos tourné au soleil couchant.
Il serait sacrilège de lui adresser la parole.
L'espadrille foulant l'herbe, cédez-lui le pas du chemin. Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère de l'humidité de la Nuit? »

La nuit pouvait passer pour la mort. Serait-elle celle qui à quelque égard permet ou tente de permettre de dénouer le nœud du désir et de la menace de la mort?…

Et s'il y a mort de la mort au cœur de la nuit, la nuit n'est pas complète; la mort n'est pas une fin que la nuit symbolise. L'espace nocturne est saisi d'une intumescence de sexe et de sein, rapporté à l'aliment fondamental. Le grain va triompher… « Aux approches du désir les meules bleu de ciel s'étaient l'une après l'autre soulevées, car mort était là-bas le Faneur, vieillard masqué, acteur félon, chimiste du maudit voyage[45] », mort, où est ta victoire? L'infini du désir chez l'athée Char n'est pas du tout rapporté à la métonymie approchée d'une manifestation divine… Pour Char, il n'y a pas pressentiment fugace et solennel, mais butin d'un rapt et souvenir d'un envol:

« Ô Nuit, je n'ai rapporté de ta félicité que l'apparence parfumée d'oiseaux insaisissables[46]. »

Ainsi commence *Fenaison*. Il y a félicité, singulatif et superlatif d'un bonheur terrestre, au bord de la connotation religieuse mais en deçà. Le poète, à l'opposé de Lamartine, fait caricature du grand ordonnateur définitivement absent, image qu'enfante notre propre nuit:

« De grands Timoniers, des Pères de la patrie, des Conducteurs géniaux, des Démocrates irrassasiables se produisent tout seuls, à peine aidés par la chance d'un suffrage universel connivent et de *ténèbres* crasseuses[47]. »

Sans doute, c'est la fin d'un lyrisme privilégiant l'absence créée par des vocatifs, comme si la poussière reprenait ses droits du fait d'une parole disséminante. Coup de théâtre: il y a lumière, humidité du désir lors de cette dissémination.

« La croyance ne crée pas l'évidence, la présence de l'être: c'est au contraire le sentiment de l'absence absolue ». Et l'affranchissement nous met au bord des incertitudes de notre liberté, qui risque d'être suspendue à une présence infiniment fuyante. De ce genre de tourments, ce n'est pas l'élan dans la clarté solaire qui nous délivre, c'est la nuit à affronter dans la présence apparemment la plus hostile; car Char ajoute, nous renvoyant au mot rimbaldien par excellence:

« Principe de tout avancement, de tout *dégagement*. Nuit verte et glacée! Ah! fin de la chaîne des démentis. »

Est divin cet espace où ne retentit pas le choc de notre chaîne, renchérit Benrekassa dans son commentaire. Il n'y a pas dans la Nuit une évidence massive et dernière, le diktat d'une maternité, bien qu'elle « porte nourriture », mais le départ d'une spirale où se forme l'effort du verbe:

« Dans la nuit, le poète, le drame et la nature ne font qu'un, mais en montée et en s'aspirant[48]. »

Cette fidélité du poète à la nuit nous recommande de ne pas méconnaître la nuit comme vraie source de lumière, comme fécondité originelle, mais aussi, il faut insister sur ces termes, comme maîtresse d'un partage et d'un passage proposés indéfiniment à la continuité du monde:

« Dans la nuit se tiennent nos apprentissages en état de servir à d'autres, après nous. Fertile est la fraîcheur de cette gardienne[49]. »

La voix des poètes s'épanouit dans la nuit comme le regard que nous portons sur les constellations; leurs mots les mieux habitués à l'obscurité gardent une lumière à moissonner, sous leur peau inlassable, dans la chair du vocable, au loin des carcans millénaires.

Notes

1 Roger Dadoun, *La Nuit de Robert Desnos entre science et alchimie*, Les Cahiers de l'Herne, 1987, p. 127.
2 Défi ainsi posé à propos d'Éluard, dans les études de Jean-Pierre Richard sur la poésie moderne: *Onze Études sur la poésie moderne*, Le Seuil, coll. Points, 1964, p. 159.
3 René Bertel, préface de *Corps et Biens*, p. 10.
4 Armelle Chitrit, 1996, p. 141.
5 Catherine Chalier, *La Sagesse des sens*, Albin Michel, Présence du judaïsme, 1995, p. 62.
6 Paul Éluard, *Capitale de la douleur*, p. 170.
7 Jean-Pierre Richard, *ibidem*.
8 *La Poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*, Paul Van Tiegehem, Stalkine, 1970, Genève, p. 23.

9 Genre inspiré du sépulcre anglais Delille début des années 1800.
10 Gérard Genette, *Figures II*, Seuil, 1969, p. 108.
11 Jad Hatem, « Poésie de l'extase, Majnoun Layla, chantre de la nuit obscure », in *La Nuit*, collectif sous la direction de François Angelier et Nicole Jacques-Chaquin, éd. Jérôme Millon.
12 D'après l'article de Pierre Moreau dans Encyclopédia Universalis.
13 Robert Desnos, Postface d'*État de veille, Destinée arbitraire*, Poésie Gallimard, p. 185.
14 *Nadja*, Gallimard, coll. Folio, 1979, p. 79.
15 « Mystère du cinéma », in *Cinéma*.
16 Louis Aragon, « Une vague de rêves », in *Commerce*, 1924.
17 Dédicace du recueil du même titre à Paul Éluard.
18 « Ce cœur qui haïssait la guerre », in *Destinée arbitraire*, p. 235.
19 Réflexion en partie reprise de Armelle Chitrit, *Robert Desnos, le poème entre temps*, La poétique de Robert Desnos, « un chapitre des mathématiques ? » (Presses universitaires de Lyon, 1996).
20 « Les espaces du sommeil », in *Corps et Biens*, p. 92.
21 Robert Desnos, « Aube », in *Le Bain avec Andromède*, I, p. 201-202.
22 « Jamais d'autre que toi », in *Corps et Biens*, p. 142.
23 *Corps et Biens*, p. 91.
24 *Ibidem*.
25 Robert Desnos, « Art poétique », in *Destinée arbitraire*, p. 203.
26 Selon les termes de Desnos.
27 Robert Desnos, « À la faveur de la nuit », in *Corps et Biens*, p. 102.
28 Robert Desnos, » Siramour », in *Fortunes*, p. 15-16.
29 Robert Desnos, *Corps et Biens*, p. 155.
30 Armelle Chitrit, *op. cit.*, p. 126.
31 Jad Hatem, « Poésie de l'extase, Majnoun Layla, chantre de la nuit obscure », in *La Nuit*, *op. cit.*
32 *Fortunes*, p. 44.
33 *Ibidem*, p. 25.
34 Voir le poème de Desnos « Idée fixe », in *Corps et Biens*.
35 Cf. mon travail sur le chiasme chez Jabès, *Études littéraires sur « Éthnicités fictives »*, université Laval, ou bien *La Mémoire et l'Éveil*, colloque Jabès (Cerisy, 2003).
36 « À la mystérieuse », in *Corps et Biens*, p. 91.
37 Armelle Chitrit, 1996, p. 148.
38 Postface de *Fortunes*, p. 162.
39 Roger Dadoun, *op. cit.*
40 Roger Dadoun, *Robert Desnos*, Les Cahiers de l'Herne.
41 *Destinéee arbitraire*, p. 231.
42 Postface de *Fortunes*, p. 161.
43 Georges Benrekassa : citant Paul Veyne, *René Char en ses poèmes*, Gallimard, 1990, ch. X. Voir « Congé au vent », in *Fureur et Mystère*…
44 Jean-Louis Chrétien, *L'Antiphonaire de la nuit*, L'Herne.
45 *Œuvres poétiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 139-140.
46 *Ibidem*, p. 139.
47 *Ibidem*, p. 603.
48 *Ibidem*, p. 392.
49 *Ibidem*, p. 192.

Méditations sur la nuit

Geneviève Clancy *

Qui est cette absence qui sépare les mots de ce qu'ils nomment ? Qui est la nuit ? Paradoxe de paix et de peur, double figure du calme infini et de la malignité des ténèbres.

Comment penser le monde, non pas dans une conscience des choses mais selon une conscience de leurs parcours dans l'immanence qui unit la pensée à l'univers ?

Est-ce là une manière de faire la nuit en nous, qui s'ouvrirait dans une présence à l'existence s'écoulant sans se déposer et parlant en des images, icônes intemporelles évoquant l'inséparable de ce qui est à ce qui devient ?

La question est posée d'une conscience « nuitale » capable de donner corps au lien charnel qui fait notre part d'univers et nous donne ce même sang que les étoiles…

L'œil dans la nuit devient soleil. Lumière sur l'ouvert qui dévoile le réel par ses profondeurs, nous la nommons beauté, c'est une fréquence de l'être dont nous résonnons.

Pancalisme de la conscience nuitale ouvrant à l'accueil d'un émerveillement sans objet.

La pensée poétique se fait le passeur d'une énigme où la parole-monde de l'être élit le mot non pour son sens mais pour sa nuit.

Si d'antan la nuit fut toujours compagne du poète et du philosophe, c'est qu'elle ouvre leur solitude à la présence pure de l'entour jusqu'à ce que résonne en eux cette langue qui parle le bruit des choses, l'émané de ce qui est.

Dans sa taille de nuit la langue incarne le voir primordial dont elle devient le signe.

Ce que nous entendons par conscience nuitale, ou entrée en nuit de la pensée, est un plan d'où l'on perçoit l'irradiance ; l'opacité des corps n'est plus un écran entre la lumière et les choses.

La mise à nuit de la réalité est un voir qui permet de dépasser la fragmentation des seuils opérés par les éclairages et de pénétrer l'espace imaginal de la lumière au levant des choses, là où elles montent à leurs formes.

Ce qu'il y a d'invisible dans la part éclairée des mondes est révélé par la nuit, état d'épaisseur de la lumière qui se comporte comme un miroir réfléchissant les irradiances.

Le bord de nuit de la pensée est l'anabase de l'infini qui attend accueil.

Les lumières du devenir

Ce qu'il y a de lumière dans l'état poétique de la langue éclaire au cours de l'histoire le deuil de l'homme à son humanité. Elle offre ainsi la possibilité de lire l'invisible, c'est-à-dire de discerner par quels signes passe le sens, de regarder dans cette intensité qui efface la singularité des formes et ouvre à cette réalité qui prend la parole par son caché.

Dans les tours en feu de New York, il y avait ce jour-là un aveugle et son chien.

Parce que l'animal a su regarder de l'autre côté du désastre il a vu la sortie.

L'aveugle, celui qui est dans la nuit, a pressenti que la sagesse du moment était dans cette conscience animale; alors il s'est accroché à lui, il s'est abandonné à cette découverte de l'en-delà des choses où s'ouvre l'Ouvert, et il fut sauvé. Après avoir senti qu'il traversait les pires situations, il a reconnu la fraîcheur de l'air et compris qu'il revenait de l'impensable pour lui mais de l'évidence pour la bête.

À nous de retrouver ce regard qui dépouille les choses jusqu'à la lumière de leur source.

Là commence l'avancée vers l'initial.

Dans l'obscurité contemporaine il faut revisiter l'origine, la lande imaginale où se tient la nuit.

Qui parle dans les muselières de l'histoire ?

Qui sont parfois ces visages tragiques qui gardent le seuil du verbe et des signes ?

Un jour, lors d'une mission humanitaire dans un des villages désolés d'Afghanistan, quelqu'un s'arrêta sur le seuil d'une pièce vide au fond de laquelle il voyait, immobile, la silhouette d'une femme assise.

Elle restait absente aux appels.

Le visiteur en s'approchant découvrit une mère morte de faim, enveloppée dans une couverture dont elle protégeait encore deux jeunes enfants serrés entre ses genoux et morts.

Dans quelles ténèbres la mémoire fait-elle ses plaies ?

C'est un crime contre la pensée que de reconnaître une certaine normalité à la faim, au dénuement sous prétexte de leur pérennité dans une histoire qui les fomente.

La proximité quotidienne de l'inique et du malheur in-naturel, le regard de fatalité impuissante dont on les accompagne font abîme.

Alors par quelle déchirure de l'obscur peut-on voir que ce qui ne fut jamais pourtant est ?

Il y a des messages lisibles seulement depuis l'invisible :

… Comme ce bruit de nuit entre le fleuve et ses rives…

… Comme cette parole de nuit qui entend la rumeur de l'étoile…

… Comme ce voir de nuit présence d'un monde dont on réalise qu'il est autre en étant resté le même…

Un homme perdu s'étend au sol, sous la nuit.

Pressentant une venue il appelle. Une voix lui répond : « Prends le chemin invisible qui passe le long de ta route. »

Cristaux de nuit

La conscience est cernée d'infranchissable : ce vide entre les choses et leurs noms pour lequel elle ne possède aucune expression.

Il lui faut changer de plan et devenir conscience nuitale, pensée pouvant franchir cette grande absence.

La nuit comme pensée abolit le vide qui sépare la conscience du langage.

Elle transforme les mots en miroirs de l'indicible. La conscience en son plan-nuit ne nomme plus la réalité mais s'offre à elle en résonance de ses formes.

Entrer dans cet écart où passe la nuit éclairante des signes.

On peut questionner la nature de l'univers mais pas l'univers, seule la conscience nuitale assure le passage entre ce qui est là et son absence dans ce qui le nomme.

La nuit sculptait les ruines de la ville pour en effacer l'effroi.

L'enfant demande à l'homme qui lui tient la main : où sommes-nous ? Sur une marge que les mots ont laissée à côté du fleuve, répond l'homme.

L'infranchir du réel au mot est lumière et la nuit comme miroir du sens est le vaisseau d'approche.

Si la nuit est un état d'épaisseur de la lumière, la conscience nuitale le révèle en menant la réalité jusqu'à sa taille allégorique. Il s'agit peut-être de l'alchimie verbale qu'évoquait Rimbaud, quand l'esprit se corporalise et que le corps se spiritualise, le lieu se détache de l'espace et l'instant du temps.

Je t'aime… Je t'univers… quand la mort elle-même se suspend à l'anamorphose de l'amour en lumière de la nuit.

Tout est contagié de la matière d'amour et devient nature de l'univers.

La nuit s'ouvre comme temps de l'être.

On entend l'aile intérieure d'un geste détaché.

On effleure les passages comme la mer se retire.

On entre en nuit.

Dans cette clarté du temps qui supprime des choses leur ombre portée, tout s'immense en des parcours dont la proximité est la résonance qu'ils ont en nous. Telle l'araignée qui est pur ressentir de ce qui rencontre sa toile…

La nuit est cette immanence qui efface les contours et nous fait effleurer cette coupe intouchée posée entre les infinis.

Comme une syllabe stellaire découpant les figures dans l'inséparable entre le singulier et le tout.

La nuit traverse le rayonnement d'une chose à l'autre. Alors la singularité d'un arbre se révèle par ce qui le noue à la forêt. La singularité d'un son tient à son attache au bruit de l'originaire rumeur.

La pensée se déploie sans seuils de ce qui est à ce qui devient. Comme si l'existence s'écoulait sans se déposer.

La nuit est cette icône sans temps qui repose au fond de chacun.

Elle exorcise les terreurs du devenir car elle est notre idée de l'immuable.

Clarté sous l'opacité des mots, elle accueille l'inaccessible.

La gracilité fragile d'un papillon ne laisse rien voir de l'abyssale turbulence qu'engendre dans l'infiniment petit le battement de ses ailes.

Le lieu nous cache le déroulement du monde.

Ils sont ces points d'où l'on perd le passage du cygne derrière la courbe de l'étang, le vol de l'oiseau de l'autre côté de la cime.

La pensée nuitale s'envahit du nu des formes comme origine de leur figuration.

Tout se passe comme si la conscience devenait le songe du monde. Le songe de cette part de lui qui est et qui n'existe pas.

Ce plan de conscience sans espace ni temps est son état de nuit.

Une noce secrète des signes et de la lumière du sens.

De l'entente originaire ~~avec l'éternité~~

La nuit résonne de la fréquence des mondes. Par son intimité avec l'inapprochable, elle est le passage voilé de l'éternité intérieure. Présence de l'être à sa solitude, elle s'accorde à l'épure d'infini de la pensée de l'univers comme immanence.

La poésie est un plan de nuit, le mot métamorphosé en regard devient soleil et pénètre l'écart des choses.

Là prend naissance une langue sans césure : c'est le verbe de l'Ouvert. Le monde qu'elle rend visible n'est pas d'étendue mais de passages de profondeurs. Ainsi nous sommes vus par ce que nous regardons, et c'est le pouvoir d'accueil de la beauté, comme écoute initiale où l'on entend rêver les fonds.

Ici la nuit vient boire en l'homme.

Elle est cette rumeur du monde que nous portons avant toute pensée de lui.

La sonorité nocturne du mot lui confère le pouvoir de fusionner avec les images mentales qu'il véhicule, il donne un corps à l'initial dont il devient le signe.

En leur taille diurne les mots nomment, en leur être nocturne les choses élèvent leurs sens pour s'en construire une image. Par elle se découvrent les mondes qui vivent en nous.

Alors la solitude de l'être n'est-elle pas cette mesure qui se prend entre

l'infinitude du cosmos et la conscience d'en contenir la présence ?

… Et montent ces larmes irrépressibles devant l'inquiétante beauté de la nuit en ses mondes…

Le poème se fera l'accueillir de cette haleine des ailleurs, il s'en fera le berceau, où se dissipent les ténèbres pour laisser passage à la clarté de la nuit.

Comme le devenir de hauteur est immanent à l'abîme on entend la nuit dans le nom des choses qu'elle soulève et se fait substance de ce qui est nommé. Ainsi la nuit esseule la conscience jusqu'à ce qu'elle perçoive le rayon qui abolit l'opacité des corps, et l'ouvre à l'immanence.

Du miroir et de l'inconnu

Le mode d'être de la nuit précède son être : ce sont ces plans de lenteur où passent les existants selon leurs liens à l'unité.

Plénitude entre le cahot et les successions existentielles, elle est ce fond seul à subsister des ensembles physiques comme une lisibilité du vide en son ultime niveau.

Il monte d'elle un sentiment de minceur absolue des étendues qui emporte la conscience des reliefs chargés et abrupts vers un dépouillé de toutes qualités.

Elle devient ainsi la grande aporie de la pensée sur sa propre disparition.

Et cela se réalise comme une phrase impénétrable, où l'absence surgit en la place exacte où était la forme pour venir jusqu'au seuil de la pensée et y abolir les symboles.

Alors se creuse jusqu'aux racines des figures ce vertige qui étend la présence.

Ressentir d'incertitude essentielle sur l'échelle des choses au monde, très en ailleurs de l'imaginaire dans la naissance simultanée du sens et du signe.

De l'univers ou de la nuit qui est la nuit ?

La nuit livre du monde sa mesure formulable mais inintelligible…

Elle offre par là de l'inconnu sa véritable essence : que de lui surgisse un centre pour le réel et que sa présence soit une fin.

Cette pensée sur la nuit nous permet peut-être d'entrevoir cet être-monde voilé par les fragments diurnes qui nous jettent de l'autre côté de l'ombre projetée par nous-mêmes.

Peut-on parler d'une hiérophanie de l'image hors ses fonds où monterait la lumière extrême du seuil et du vide ?

Harmonies de l'unité visibles sous les durées effacées, comme un espace sans lieu des choses perçues et refermées.

Alors se profile cet accord ouvert sur l'énigme de notre complicité avec l'insondable.

Cette résonance avec des en-delà qui sont comme des rayures d'existence sur ce qui n'a pas encore de visage.

Là est le défi à la décision spirituelle où se joue la ressemblance entre l'invisible et l'essence.

Quand la conscience du vide s'offre sous les traits de l'insoutenable intemporel de l'in-éternité.

Une petite porteuse d'eau traverse un paysage sorti de lui-même.

Entre les ruines la ville est devenue l'ellipse de son image, elle passe maintenant dans l'hologramme de ses tailles.

La petite porteuse d'eau se déplace en suivant un tracé invisible d'ici.

Aucun son ne monte comme si ce fragment de réalité se jouait en photographie.

Comme un arbre dérivant sous le vol de l'oiseau qui appelle l'ici en ailleurs ?

La nuit libère les formes de leurs singularités identitaires.

La présence quitte les lignes de contour et se répand comme une palpitation entre les choses et leur dérive spatiale.

Force étrange de cette présence imprésente qui s'instaure comme une alliance entre l'intemporel et la durée, entre le lieu et l'effacement de l'espace, entre la réalité et son abstraction.

On entrevoit pleinement cette longue violence de la nuit à dénouer la clarté du langage.

… Ces pages sourdes où la nuit tire les chaînes du mot…

Nuit écriture intérieure presque sacrée puisque le désir d'absolu y trouve ses passes bouleversantes sous l'unité des essences inapprochées.

Là commence le récit de ce réel qui terrasse par l'éblouissement de son effacement.

La narration de ce qui est en proie au temps et qui doit témoigner d'autres plans du déploiement possible dans le pur indéplié.

La pensée nuitale est ce face-à-face des choses du temps et de celles du non-temps.

Cette rencontre paradoxale est une vraie déchirure pour la conscience, qui voit dans les racines de l'irréversible sa nostalgie originaire qui transforme l'abouti en possible et la mémoire en attente.

Cette déchirure est créatrice car elle révèle ce qu'il y a de fatal dans la résignation, ce qu'il y a de destructeur dans le révéré de l'horreur.

La nuit tend le regard vers l'avant et ce qu'il dévoile bâtit un chemin qui ignore la part arrière du pas.

Cette saison intérieure du fruit dans le fruit est souvent nommée plénitude.

Car elle permet de voir que le tragique de l'histoire est une embolie de néant dans la simplicité du destin.

… Comme l'éclair à la proue la nuit répond à l'informulé…

Qui entend passer ces présences qu'aucune proximité n'atteint ?
Qui sont ces lignes indéchiffrées tombant du sein de la lumière ?
La nuit franchit le silence des mots qui demandent rivage.

Ces quelques pages dessinent les lignes majeures du livre dont elles sont inspirées : *Les Cahiers de la nuit*, L'Harmattan, 2004.

Attention, rêves !

Adaptation théatrale réalisée par Catherine Espinasse
et interprétée par Sonia Masson

Rêve je te dis, de Hélène Cixous (éditions Galilée, 2004)

Interprété de nuit : *Les deux pays.*

Interprété au petit matin : *Rêves* :
– *Le jour où je n'étais pas là*
– *La fille de mon père*
– *Le véritable enfant*
– *Malgré sa mort, mon père*
– *Une naïveté*
– *Je fus surprise*
– *Le réveil a sonné*
– *Des enfants par distraction*
– *La formule « c'était un rêve »*

Attention, rêves !

Première partie nocturne :
Les deux pays

C'est la nuit. Une jeune femme en chemise de nuit, une lampe électrique à la main, dans l'allée d'un jardin potager, se dirige vers une serre éclairée de petites bougies… Elle s'adresse aux membres du public.

Les rêves sont des théâtres…
Les rêves sont des théâtres qui jouent des pièces d'apparence…
Les rêves sont des théâtres qui jouent des pièces d'apparence pour glisser d'autres pièces inavouables…
Les rêves sont des théâtres qui jouent des pièces d'apparence pour glisser d'autres pièces inavouables sous les scènes d'aveu…

Parvenue à la serre, elle éteint sa lampe électrique. Sur le point d'entrer dans la serre, la jeune femme s'immobilise, semble hésiter… Elle y entre et se retourne aussitôt.

Jadis je me sentais coupable de nuit. J'habite, j'habitasi toujours deux pays, le pays diurne et le pays continu discontinu très tempestueux nocturne. Mais je ne le disais pas. Je me croyais en fraude dans l'un et dans l'autre en fraude autrement, puisque je n'avais qu'un visa pour deux pays. D'ailleurs je n'aurais pas su dire lequel était le principal, le primordial, étant à deux vies et à deux temporalités, lequel était le légitime ou l'autre.

Un temps : J'allais à l'un qui était peut-être l'autre avec la joie subreptice qui donne à l'âme un ressort ailé lorsque je vais à l'amour… J'ai rendez-vous…

Elle entre dans la serre et s'assoit, semblant attendre… Quel délice de se rendre sur le parvis de nuit en espérant sans savoir quelle aventure va arriver ! Où serai-je menée cette nuit ? Dans quel pays ? De quel pays à quel pays ?

Au public : Les rêves ne se commandent pas. On les prie c'est tout. Seule leur volonté est faite.

Un temps : elle semble soudain inquiète… Et si ça se tarissait ? Il arriva quelques saisons de sécheresse, je ne m'en souviens pas, mais cela arrive, on a parfois le lit vide, car c'est un sol fragile, sensible aux variations du corps, lequel est exposé aux circonstances séculaires. Les rêves veulent une bonne monture. La bête est-elle harassée, ils volent quand même, mais moins puissamment…

Un temps.
Et si je ne rêvais plus ?… Je tomberais en poussière… Je tomberais en poussière…
Mais ils ne nous abandonnent pas… Boudent-ils ? Se cachent-ils ? Jusqu'au jour où ils reviennent. Cette alliance-là – comment l'appeler ? – est incorruptible. Cela donne une sorte de paix de savoir qu'ils reviennent…

D'un ton ironique : Une sorte de paix… Or cette paix est une guerre. Car la nuit, dans le pays aux populations agitées et changeantes, il fait toujours guerre. Toujours.

Elle longe à pas de plus en plus rapides les baies vitrées de la serre, en scrutant l'extérieur obscur… Le monde est très menacé, très très inquiet. Catastrophes virtuelles réelles pestes trahisons agonies morts maladies mutilations tombes arrachements de cœur, égarements d'enfants, la Bible et Eschyle réunis ne proposent pas plus de fléaux et de dégâts…

Elle s'immobilise, reprend son souffle sur le seuil de la porte de la serre, s'empare de la lampe électrique qu'elle approche de son visage…
Est-ce moi, ça ? C'est moi. Elle braque le faisceau lumineux vers l'extérieur : Mais c'est peut-être vous aussi ? Vous ! vous !
C'est certes un enfer extrêmement inventif !

Toutefois dans ces brasiers et je ne sais comment jaillit du souffrir même un étrange plaisir.

Elle semble répondre : Non pas le plaisir « du pas vrai ». Car c'est tout vrai pendant le rêve…

Un temps, à la fois avec colère et ironie… En pays diurne, du moins dans nos cultures, on ne souffre pas la souffrance, c'est interdit. *Elle se met à grimacer comme sous l'effet de la douleur, pousse des cris tels ceux des chanteuses de flamenco, puis émet des ululements comme ceux des femmes arabes endeuillées et enfin, dans un balancement du buste, émet des lamentations de pleureuse russe…*
Interdit le labourage du cœur avec les griffes et les cris qui cassent la poitrine. De souffrir il n'est pas permis de tirer l'affreux jouir. Interdit.
On s'intimide, on se défend, on se prive, on se protège, on se coupe les cordes et le corps du deuil…

Un temps. J'ajoute aux calamités les excès contraires : des joies que le monde diurne n'accorde jamais. Celles d'amours exaucés et celles de Revenance…

Elle souffle une bougie, puis une autre, et une autre encore… C'est par ici, par les couloirs magiques de la nuit que reviennent vivants les morts bien-aimés, c'est ici et sans l'impôt de sang versé à la douane. Ici la mort devient ce qu'elle est : une séparation seulement presque interminable, interrompue par des retrouvailles rares et brèves mais extatiques. Sans les rêves, la mort serait mortelle ou immortelle ? Mais elle est fendue, déjouée, refaite. De ses terres s'échappent les fantômes qui consolent les mortels que nous sommes.

Une seule bougie reste allumée ; elle va pour la souffler puis se ravise. Au plaisir de souffrir s'ajoute le plaisir du ridicule qui auréole le rêveur, en ce cas, la rêveuse…
Elle souffle la dernière bougie et s'allonge en position fœtale.

DEUXIÈME PARTIE MATINALE :
RÊVES

Le jour où je n'étais pas là

C'est le petit matin. La jeune femme dans la serre s'empare d'un pot de terre qu'elle remplit de terre qu'elle tassera ensuite tout au long de la scène…

Quand revient le souvenir d'un péché il faut absolument enfouir. Comment enfouir le souvenir d'un péché qui revient d'un lointain passé ? Je l'enfermai dans un pot de terre. Puis je creusai à même la terre durcie et froide et profondément. Sans bien sûr dire à personne ce qu'il y avait dans ce pot, puis j'enfonçai le pot de la dimension d'une petite marmite d'un kilo dans le sol et je recouvris longuement le trou de terre, de glaces et cela malgré la présence de gens qui n'avaient pas la moindre idée de ce que je faisais disparaître dans ce petit cercueil improvisé.

Elle range le pot de terre…

La fille de mon père

La jeune femme revient avec un balai… Elle nettoie la serre puis s'arrête et sourit… Quand j'eus fini de ranger il vint dans la maison. C'était mon père mon jeune père grave et souriant, beau. Il inspecta les lieux très vite…

Elle pose son balai, se tient droite… Avais-je bien envoyé les chèques ? Oui… j'ai fait un chèque… j'y ai pensé. Les enfants ? Tout est en ordre, malgré tout le travail et l'urgence, j'avais bien tout mené. Il m'approuvait.

Elle sourit, puis s'assoit, comme si on venait de lui en donner l'autorisation…
Il s'assit près de la fenêtre, j'étais incroyablement heureuse. Ainsi nous allions vivre ensemble enfin, il était revenu l'homme de la maison et de la vie. Je commençai tout de suite à projeter la suite.

Un temps de regard sur le père… Il avait une beauté du corps, le torse un peu nu, la grâce. Mais il m'arrêta et me dit non, ne fais pas de projet, je ne resterai pas longtemps…
Je m'attristai, je l'interrogeai.
Je sens que je vais bientôt devoir partir. Ce retour ne peut pas durer. Je n'en ai pas pour longtemps…

Je dus me plier à ses dires. Toutefois il me donnait et me laissait au moins une chose très précieuse, et qui m'éclairait. Grâce à sa présence attentive, j'avais enfin découvert que j'étais absolument la fille de mon père. En tout nous étions

en accord et en harmonie, il y avait une musique entre nous, tout ce que je faisais il l'aurait fait, jamais dans ma vie je n'avais été aussi approuvée et reconnue. Vraiment nous étions comme ininterrompus.

Elle reprend le balai et se remet à balayer… Cela me laisserait même après son départ la grande force de sentir que oui, il aurait été d'accord.

Le véritable enfant

La jeune femme s'empare d'un pot de fleurs, qu'elle porte dans les bras, comme un enfant…

L'enfant confiant ne sait pas que parfois on l'oublie…
Le bonheur c'est d'avoir une petite fille : une belle petite fille bien vivante et gigotante. Capable déjà de tout ce qu'un bébé peut faire. De s'agiter dans le lit. Elle est excessivement animée. Ma belle petite fille. Et agitée. Elle veut jouer. C'est in extremis que je la rattrape tombant du lit dans ses ébats. Ma belle petite fille ronde toute nue. Je ne pense qu'à elle, en descendant vite faire des courses si gaiement, je ne pense qu'à mon bébé, tandis que je cours à la boulangerie… J'ai laissé la fenêtre ouverte, la maison a un étage. Comme ça d'en bas je l'entends, ma petite fille gazouiller. Je ne pense qu'à elle.
Quel âge a-t-elle ? Près d'un an. Peut-être dix mois.
Quand l'ai-je eue ? Je ne m'en souviens pas. J'ai dû l'avoir l'an dernier. Sans doute n'ai-je pas su tout de suite qu'elle était un vrai bébé. Un vrai bébé. Mais voici qu'elle a pris.

Elle quitte la serre, descend vers un bassin rond y dépose en son centre le pot de fleurs qu'elle contemple avec satisfaction…

Malgré sa mort mon père

La jeune femme entre dans le bassin vide, en fait le tour puis s'assoit sur le rebord.

Dans la grande belle maison, la nuit venait… Je m'occupais de vérifier les lieux. J'avais une émotion contenue. C'est que mon père lui-même était dans l'une des chambres, mon père, malgré sa mort. Je savais qu'il séjournait là. Je veux parler à papa, dis-je à ma cousine, avec une forte émotion intérieure. C'est que vouloir lui parler était d'une grande audace. Mais tout à l'heure je le ferai et j'entendrai sa voix. Pour le moment je le sentais à côté, dans la partie gauche de la maison, hôte merveilleux, comme dans la gauche de ma poitrine.

Elle se lève, quitte le bassin…

Une naïveté

La jeune femme grimpe dans un arbre, s'installe sur une branche…

À ma grande terreur, J, dans une naïveté d'enfant, enjamba le rebord de la fenêtre étroite, et s'avança, debout dans l'air. Il va tomber, il va se tuer, dis-je, et sans me soucier de ce que les gens pourraient bien penser de mes sentiments je me mis à hurler comme une folle un grand cri jusqu'à me déchirer la gorge, pour attirer l'attention tout en exprimant mon désespoir affreux. Lui cependant venait de s'apercevoir qu'il ne pouvait marcher sur l'air, ni le descendre comme un escalier. Je lus son étonnement, et je poussai de grands cris, les secondes étaient comptées. Alors à mi-chemin, quelqu'un m'entendit grâce à Dieu, vit J en chute, tout droit, l'intercepta et d'une poussée le renvoya légèrement vers le haut. Maintenant il faut que je prenne le relais, que j'arrive à l'attraper, je me penchai avec une angoisse folle par-dessus l'appui, pourvu que j'y parvienne, je le saisis par les épaules et dans un effort géant, oui j'arrivai à le tirer sain et sauf sur le rebord.
Elle semble rattraper J et redescend de l'arbre agilement…

Plus tard exténuée j'étais allongée à ses côtés. Avoir cru qu'il pouvait marcher sur l'air – une naïveté de petit garçon.
Elle sourit, s'allonge au pied de l'arbre…

Je fus surprise

La jeune femme couchée au pied de l'arbre…

Je fus surprise de le voir arriver tôt en plein jour gai, entrer dans la chambre, et se diriger vers le lit. Je n'avais même pas rangé depuis la veille, j'avais oublié qu'il venait tous les jours, il y avait encore des restes de notre rencontre que je n'avais pas rangés, moi-même j'avais oublié de me préparer. J'avais un petit sparadrap à l'orteil. Comme il faisait si clair, j'allais tirer les rideaux, mais il me dit je ne veux pas, je veux te voir, ton corps est si beau étendu devant moi, je veux te voir pendant l'amour, je fus si étonnée que je me pressai contre lui ainsi il me trouvait belle, déjà nous nous dévêtions, dans une euphorie tendre et merveilleuse, tout était si urgent, si amoureux, si doux, je fus si surprise, ce rêve était si étonnant que je me réveillai.

Le réveil a sonné

Le réveil a sonné. Je l'éteins. Je rêve que le réveil a sonné. Je suis dans mon lit et je ne veux pas me lever. En tournant la tête, je vois au-dessus des oreillers une

grande araignée – au milieu de sa toile, pas loin de mon visage, et quelques autres insectes qui tissent ma nuit et mon réveil.

La jeune femme se lève, s'éloigne de l'arbre sous lequel elle était allongée…

Des enfants par distraction

Elle s'empare d'un arrosoir, verse un filet d'eau sur son visage et ses avant-bras…

J'étais à la maison avec tous les enfants et le petit qui est mi-chat mi-petit garçon. Et tu étais venu comme convenu. Comme j'étais un peu chose j'étais très légèrement dolente sur le lit avec toi. Mais nous n'étions pas vraiment déshabillés, comme la dernière fois. Tu étais grand, jeune fort bon mon amour. Nous n'étions pas tout à fait libres à cause du va-et-vient des enfants qui pouvaient entrer et qui allaient vers la salle de bain ou qui s'adressaient à moi. Cependant nous étions en volupté. J'étais sur le côté mais ma jupe noire défaite. Tu t'exclames : mais regarde ton flanc, c'est de l'or. Le soleil en tombant sur ma hanche l'avait prise dans un or. Comme tu es belle me dis-tu. Et toi ! Cependant nous suspendions le désir puisqu'il était entendu que ce serait la prochaine fois, mais nous jouissions déjà et d'avance. Et toi tu t'élançais déjà, oh ! comme ce sera bon, nous nous réjouissions et nous parlions des enfants. Je pensais au dernier que j'avais eu. Comme c'est étrange disais-je, je n'avais vraiment pas remarqué ma grossesse, pourtant il était là mon petit, un bébé vigoureux et désobéissant. C'est qu'on peut parfois faire des enfants comme cela de côté, distraitement, surtout quand c'est un enfant tardif. Mais peut-être allions nous en faire un autre ? la maison était une ruche, les enfants voletaient devant nous, la lumière entrait et promettait, nous étions tournés sur le côté, vers le futur délicieux.

« C'était un rêve »

Elle se dirige vers la porte du jardin potager, l'ouvre et se retourne vers le public : « C'était un rêve… » Une fois la pièce terminée, les lumières revenues, on comprend soudain que les vrais personnages, les immortels, ce sont ces puissances sans visage, l'Amour la Crainte la Mort la Douleur.

Elle ferme la porte du jardin potager et disparaît.

L'invention de la nuit

Jean-Pierre Texier

« Les Voix instructives exilées… »
Arthur Rimbaud,
Les Illuminations, Jeunesse.

Quelques réhabilitations de « petits auteurs » étaient advenues depuis que *Le Scribouillard* avait congédié la prolifération des critiques qui l'avaient raillé dans bien des controverses mortifères. Plus notre examen du réel se fait précis, et plus s'envenime le conflit entre le jour et la nuit, réalisait-il. C'est dire qu'il ne gardait plus des bonnes gens disciplinés que le souvenir de porteurs de bonnets de nuit lui reprochant son manque de tenue. Ici on ne savait plus rien du nom de Lucifer. On ne savait plus rien du sacrifice prescrit à Abraham, et l'on compensait entre chasseurs, maquerelles et futurologues cette nécessité que quelque grondement bonimenteur fondât le monde – la totalité claire et clairsemée du monde – en multipliant au village d'interminables parties du jeu « As-tu manqué ta proie ? » ; les plus anciens y excellaient et les plus jeunes n'en démordaient pas (on notait cependant une différence de sagacité entre les uns et les autres lorsque le jeu se trouvait exalté par l'advertance ponctuelle d'un « ce n'est qu'un jeu de société »).

À cette époque des chromatismes froids et de la conception stochastique des fadaises irrécusables, un philosophe vint s'établir avec ses compagnons dans le manoir des Neuf Portes, à dix-sept lieues du château de Cerisy-la-Salle. D'où venait-il, qu'avait été son *cogito*, tout le monde l'ignorait. Les uns disaient, pour l'avoir entendu dire, qu'il avait tenu quantité de conférences peu compatibles avec la pensée pascalienne de la Pensée ; d'autres disaient qu'il cherchait l'étalonnage mathématique du concept de Concept ; plusieurs s'imaginaient que la vocation de son œuvre s'inscrivait dans la révocation de la vocation ; quelques-uns doutaient qu'il fût véritablement philosophe car, s'étonnaient-ils, ses propos étaient infiniment intelligibles. Cependant on menait grand train à s'interroger sur l'équanimité de ses interventions et on évoquait son énigmatique détermination à « moins compter sur les mots que sur leur lacune ». L'idée que le sujet du désir doit se trouver présent sous la forme d'un reflet du désir l'avait conduit au-delà de la spéculation : le philosophe avait acquis deux poissons rouges (des deux sexes) dont l'aînée était indolente et s'appelait Académie. Collège-de-France, tout à la fois le plus jeune et le plus imprédictible, cachait sous les apparences de la goujaterie une irremplaçable expérience du monde. De temps à autre, Académie se résolvait à prendre son mâle en patience au seuil d'un galet excavé en forme d'arche,

lequel n'était pas sans rappeler la rocaille rugueuse de Vallon-Pont-d'Arc et sa triste destination : participer à l'hypostase falsifiée des cartes postales.

Le Scribouillard qui logeait dans la capitale, avait quant à lui deux souris blanches, fort belles et bien faites, dont l'une, Esméràlda, était mannequin et l'autre, Esméraldà, comédienne. Je dirai pour avoir vu les deux muridés dès leur adolescence qu'Esméràlda se distinguait d'Esméraldà, non par la couleur de ses yeux – qui coïncidait également avec le glapissement des rendez-vous avec l'essentiel – mais par son sens irrévocable de la ponctualité. Esméràlda avait une liaison avec l'impératif catégorique d'un réveil tous les jours à midi (gare aux retardataires !) alors que sa consœur ne sortait de sa torpeur que dans le plus-que-parfait de l'*after twenty-one* et ceci pour interpréter les chefs-d'œuvre du répertoire que le public des comtés-concerts acclamait au prix de courbatures démagogiques. Bien que la *dead line* de l'une coïncidât avec les *starting-blocks* de l'autre, l'habitude fut prise de les mettre toutes deux « dans le même panier ». Partout s'élevaient des rires étouffés ouvrant la voie au vent vigoureux de la rumeur ; les souris du Scribouillard acquirent, auprès de leurs congénères, la réputation d'être de mauvaises coucheuses, témoin la chanson :

Moi, les filles de Paris, déguisées en glamour
Tartines de beauté margarine d'amour
J'n'y tiens pas
(Bobby Lapointe, *La fille du pêcheur*).

Pressés de participer au séminaire consacré à *L'invention de la nuit* au Centre de Cerisy-la-Salle, Le Scribouillard et le philosophe déclinèrent l'invitation qui leur avait été faite. Sans concertation préalable apparente, ils firent savoir qu'ils dépêcheraient, l'un ses poissons rouges, l'autre ses souris blanches, en invitant les organisateurs à les considérer tantôt comme les « ambassadeurs de la transparence », tantôt comme les « altérités les plus dignes du contrepoint de la contradiction », et ceci afin de respecter à la lettre la contrainte implicite imposée par le thème du colloque. Ainsi, *L'invention de la nuit* se verrait investie de façon pluridisciplinaire à travers l'hétérodoxie du pelage des unes et des écailles des autres.

Catherine Espinasse, Edith Heurgon et Luc Gwiazdzinski répondirent obligeamment qu'ils tenaient en haute estime ces manifestations d'humilité et qu'ils souhaiteraient, le moment venu, la bienvenue à ce bestiaire sans plumes, émissaires des « bêtes de plume » que Le Scribouillard et le philosophe représentaient à leurs yeux.

— Sachez plaire, Mademoiselle Esméràlda et vous Mademoiselle Esméraldà, leur dit Le Scribouillard en vérifiant la mise en ordre de la cage ; j'applaudirai le premier à la reconnaissance de votre mutisme prolixe.

— Faites bonne impression, Académie et Collège-de-France, mais gardez la distance critique à l'égard du *plus grand nombre,* recommanda le philosophe en vérifiant le bon agencement et la bonne tenue du bocal.

À leur arrivée – qui coïncida avec l'ouverture du colloque –, on décida de mettre la cage et l'aquarium sur une petite estrade placée au milieu de la salle de conférence. Bientôt les gîtes animaliers furent si bien fondus dans le décor qu'ils devinrent invisibles. L'empiétement de l'assoupissement manifeste de leurs locataires – donné à voir sous la forme de bulles parcimonieuses et de soubresauts accidentels – et de la vive concentration des orateurs et des auditeurs se traduit progressivement par une « absence », un « vide » coextensif à lui-même : la nuit de l'indifférence s'était bien vite abattue sur les créatures seules héritières légitimes en ce lieu du droit à la paresse.

Une jeune participante s'était retrouvée à la table à laquelle se succédaient les différents orateurs à la faveur d'un mouvement de courtoisie tourné vers le beau sexe lorsque celui-ci donne accès à la volupté d'un corps et d'un visage anatomisant l'harmonie de ses atours. On savait ici qu'elle avait travaillé à une thèse en sémiologie et exploré les congruités entre la nuit et le chiffre huit – il y avait à l'origine de cette étude le constat que dans le corpus des dialectes et des langues indo-européennes, le mot « nuit » raconte presque invariablement la *négation thématique* du numérique cardinal « huit » (par exemple, nuit/n-huit ; nacht/n-acht ; nigth/n-eight ; notte/n-otto ; notche/n-otche ; nosti/n-osti, etc.). La conscience lui était venue que notre monde était dorénavant celui où le contrat entre la nuit et l'infini – représenté par le renversement horizontal du chiffre huit (on se souviendra que le symbole ∞ fut adopté pour la première fois en 1665 par John Wallis, membre fondateur de la Royal Society dans son ouvrage *Arithmetica Infinitorum*) –, ce contrat à tacite reconduction quotidienne était vraisemblablement rompu, ouvrant ainsi une faille où pouvaient s'engouffrer toutes les dislocations entre le dire et le dit, entre la justesse et la justice, entre la nuit et l'infini.

Hélène C. – c'était son nom – écoutait la pluie tomber et la piaillerie des étourneaux qui se réfractait dans les flaques d'eau. Son imaginaire qui se dissolvait souvent dans de foisonnantes averses fut attiré par les armoiries qui encadraient la vieille horloge de la salle de conférence et dont les motifs étaient prodigues en formes géométriques suggérant la mise en abyme de la précipitation. Elle observa que la pendule était arrêtée et se dit cette vérité élémentaire, éculée et cependant miraculeuse : chaque horloge arrêtée est juste deux fois par jour. Par le fait de la virtuosité du hasard, la pendule se mit à sonner douze coups et, après un bref intervalle, une nouvelle série de neuf coups retentit. L'effet fut immédiat : Esméràlda puis Esméraldà s'éveillèrent, entraînant la reprise de l'agitation des poissons rouges dans leur bocal. C'est ainsi que l'attention d'Hélène C. se fixa sur « ce monde à part ». Elle avait elle-même commencé sa vie dans un match avec la méprise. On l'avait cru sourde car le

test des *potentiels évoqués* passé à l'âge de neuf mois, suite aux observations relatives à son déficit de réplique à l'égard des bruits – y compris les plus assourdissants –, s'était trouvé substitué aux résultats de l'examen de l'audition d'un autre enfant. Elle apprit donc la langue des signes et la lecture sur les lèvres avant qu'on ne découvre, à l'âge de cinq ans, qu'elle n'était ni sourde ni muette ! Regarder des mots, les délier avec habileté de la camisole furtive des lèvres, dans le contexte de n'importe quel contexte demeurait pour Hélène C. une sorte d'enfantillage. À l'âge des récréations, elle prit l'habitude de prêter attention au kaléidoscope des chuchotements, des paroles retenues en symbiose avec l'inaccompli. Puis un subtil malaise émana de cette compétence acquise par subrogation. Ainsi, apprit-elle, au fil des ans, à savoir déserter cette haute fonction de la connaissance de telle sorte qu'elle puisse toujours éviter tout regard inquisiteur qui soupçonnerait les rebuts de cette prescience *a priori* insaisissable mais qu'elle continuait de se représenter en son for intérieur comme un second nez au milieu de la figure.

L'instant d'avant à la mise en branle des animaux dans leur cage, Hélène C. songeait à cet enfant qui était dans son ventre. La chose – ou plutôt le *sujet* – était encore invisible puisque cette semaine coïncidait avec la douzième semaine d'aménorrhée. La jeune femme ne portait comme signe extérieur de richesse que ce sourire à peine discernable, ce sourire vagabond et connivent avec les larmes – des larmes classées *top secret* – que l'on retiendra de mois en mois afin qu'elles inondent, le moment venu, les tourbillons de feu de la naissance.

Hélène C. eut un petit cri de stupeur. Ce n'était pas possible. Des poissons rouges ! Des souris blanches ! Et pourtant, ils parlent. Ils et elles parlent ensemble. Savoir. Vite. Noter. Vite. Hélène C. se saisit de son cahier sur lequel elle n'avait écrit depuis le début des débats que la date du jour. Elle consigna mot à mot, phrase après phrase ce qui au commencement lui parut être les spasmes d'une hallucination. Rien ne l'annonçait et pourtant, en jouant le rôle de guetteur à son insu, elle transcrivit scrupuleusement la suite des échanges. L'écriture de cette « invention à quatre voix » couvrit des pages entières, riches de multiples lignes de force. Les élans du cœur, du ventre, du sexe en étaient le ferment. Il y avait de la pudeur et de l'impatience, des vétilles et des révélations, de l'impertinence et de l'élégance, des sortilèges et des privilèges, de la spoliation et de l'espoir, du somatique et de l'onirique, de la dérision et de l'hérésie, de l'énigme et du puéril, du fantastique et de l'archaïque, il y avait du fatalisme et de l'étourderie, du banal et de l'absurde, du paillard et de l'immanence, du mystère et de l'illusion, du caprice et de l'entêtement, il y avait de l'agonie et des concessions, de la débauche et de la distinction, du substantiel et du paradoxal, de l'innocence et de la malédiction, il y avait de la violence et de la prédilection, du cri et du sacrificiel, de la sainteté et de l'impuissance, du crapuleux et du cosmique, du persistant et du vulnérable, il y avait des nutriments et des excréments, du flair et du foutre, il y avait de la vaillance et de la platitude, de l'abondance et de l'amertume, de la cruauté et de l'ébahissement, il y avait enfin de la douceur et de l'oubli.

Hélène C. remarqua que les conversations entre la cage et le bocal s'ouvraient à chaque fois sur une anecdote à partir de laquelle se déroulait l'appétit de dire, de dire avec mille précautions l'immense remuement de la nuit, comme autrefois on extrayait un incunable du tiroir dissimulé d'un secrétaire. Elle observa qu'elle était elle-même observée, n'ayant pris garde à l'achèvement de la première séquence des interventions. Les participants, même les plus zélés, n'ont pas pour habitude de prendre des notes à l'issue des débats. Par suite, elle s'immobilisa dès que s'engourdirent à nouveau les petites créatures dans une sorte de post-scriptum apathique. Ce *Longtemps je me suis couché de bonne heure* opportun lui permit de réinventer sa présence dans cet autre métier que d'être une simple invitée en flânant au sein des petits groupes réunis autour d'une tasse de café.

En changeant de place pour butiner les paroles échangées au sein de petits groupes rivalisant de coquetterie critique, elle put donner le change à tous ceux qui, soucieux de connaître ce qui justifiait cette prise de notes immodérée, s'empressaient de lui faire savoir qu'elle n'avait pas à se préoccuper puisque depuis le commencement de la séance un magnétophone était en marche et que *tout cela* figurerait bien entendu dans les actes du colloque.

Nous sommes maintenant trois ans et demi plus tard. C'est l'hiver et il fait déjà nuit. Hélène C. vient de lire, une nouvelle fois, les histoires-des-compagnons-de-fortune à son petit garçon. Il s'est endormi. Par un consentement venu de très loin, de plus loin que sa personne, elle obéit à un tremblement qui s'empare d'elle. En secret, elle acquiesce un ordre, un rire, un rire désenivré du rire de connaître : il ne lui reste plus qu'à laisser consumer son cahier dans la cheminée afin que ce cahier ne soit plus à l'inventaire des choses susceptibles d'être possédées.

Il faut maintenant attendre. Attendre que les braises redeviennent des voix bourdonnantes. Attendre que le futur ouvre de nouvelles portes. Enfants, enfants de nos enfants, votre mémoire à inventer est cette volière du monde où nichent les oiseaux de notre nuit.

* Géographe, enseignant-chercheur, université de technologie de Belfort-Montbéliard et Laboratoire Image et Ville (ULP CNRS 7011).

4

Enjeux économiques et politiques

Extension du domaine du jour

La nuit, nouveau champ de conflits et d'invention urbaine

Luc Gwiazdzinski *

Selon la Genèse, « Dieu sépara la lumière des ténèbres. Il appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin. Premier jour. »

Comme l'organisme humain, la ville a depuis toujours une existence rythmée par cette alternance jour-nuit. Mais les temps changent. La ville revoit ses nycthémères et toute la cité s'en ressent. Le jour s'invite peu à peu dans la nuit et nous n'en avons pas toujours conscience. En ce début de XXIe siècle, la nuit de nos métropoles n'est plus la période d'obscurité complète symbolisée par le couvre-feu, la fermeture des portes de la cité et le repos social qui inspirait les artistes en quête de liberté, servait de refuge aux malfaiteurs et inquiétait les pouvoirs en place. L'opposition biblique entre le jour et la nuit s'estompe, les frontières se brouillent à mesure que nous nous détachons des rythmes naturels. « Nuit. Période de temps pendant laquelle le soleil disparaît sous l'horizon [1] »: les définitions traditionnelles ne sont plus adaptées à l'environnement artificiel de nos métropoles du XXIe siècle où les activités se poursuivent sous d'autres astres. Sous nos latitudes, où ce « non-jour » représente en hiver les trois quarts de la journée, il y a bien une vie après le coucher du soleil.

La nuit urbaine s'anime. Sombre ou éclairée, source de problèmes ou d'émerveillement, elle envahit peu à peu notre actualité et nous ne la voyons pas toujours: pannes d'électricité géantes, violences urbaines, insécurité routière, couvre-feu pour adolescents, éclipse solaire et nuit en plein jour, illuminations du nouveau millénaire, lois sur le travail de nuit des femmes, projet de fermeture des discothèques à 3 heures en Italie, ouverture des commerces en soirée en Allemagne, projet de rames de métro de nuit à Paris, soldes nocturnes, Nuit blanche…

Colonisée par la lumière et les activités du jour, traversée par des usagers aux rythmes de plus en plus décalés, la nuit urbaine est devenue un champ de tensions central qui doit s'ouvrir à l'investigation scientifique. Paradoxe permanent, la ville, lieu de rassemblement et de différenciation, est par nature même le théâtre de conflits entre quartiers, activités, groupes et individus de la société « polychronique ».

La nuit, ces conflits encore plus marqués qu'en journée – parfois jusqu'à

la caricature – permettent de bien repérer le sens du mouvement et la ligne de front, limite de la conquête spatiale ou temporelle par les activités du jour. La ville qui dort, la ville qui s'amuse et la ville qui travaille ne font pas toujours bon ménage. L'ambivalence du mot « conflit » dans la langue chinoise où les caractères qui s'opposent signifient à la fois « danger » et « opportunité » exprime parfaitement la dualité entre le caractère à la fois destructeur et constructif de ces confrontations et parfaitement à notre approche.

Dans cet espace-temps longtemps oublié où les notions de liberté et de sécurité sont essentielles, une partie de la vie sociale et économique reste en éveil. D'autres populations, d'autres centralités, d'autres limites et d'autres frontières apparaissent, révélatrices des contradictions et des potentiels qui traversent nos villes et nos sociétés. La nuit a sans nul doute beaucoup de choses à dire au jour et nous sommes persuadés que le futur de nos villes se cache déjà dans ses nuits.

La métaphore de la frontière permet d'explorer cet « autre côté de la ville », de définir ses limites et ses rythmes, d'identifier les zones de conflit et d'invention urbaine, d'imaginer les futurs possibles en nous interrogeant sur l'émergence d'une société en continu 24 heures sur 24 avec un seul objectif final : rendre la ville plus accessible et plus hospitalière de jour comme de nuit.

Un territoire oublié

Depuis l'origine, l'Homme n'a eu de cesse de repousser les limites du monde connu, de domestiquer la nature, d'étendre son emprise sur l'ensemble de la planète. Dans cette conquête du système-monde aujourd'hui à peu près achevée, la nuit urbaine reste un espace-temps finalement peu investi par l'activité humaine, un monde intérieur à explorer, une dernière « frontière » [Gwiazdzinski, 2000] au sens américain de « front pionnier », c'est-à-dire « la limite atteinte par la mise en valeur, l'avancée des colons qui viennent établir une colonie sur des terres jusque-là vides ou peu peuplées » [Brunet, 1992]. En ce sens, la frontière est un front où l'on affronte non les voisins, mais l'inconnu, un espace de création et d'invention.

Le temps des ténèbres et de l'obscurité

Si on connaît et on étudie depuis longtemps la ville diurne, on oublie sa dimension nocturne. La nuit a longtemps été appréhendée comme une discontinuité, le temps des ténèbres et de l'obscurité, celui du sommeil et par extension celui du repos social et de l'arrêt des activités symbolisé par la fermeture des portes de la cité. Elle est restée une inconnue, un « finisterre » contre lequel sont venues buter les ambitions des hommes, un espace-temps en friche qui suscite aujourd'hui quelques appétits. Privée de la moitié de

son existence, comme amputée, la ville semble livrée aux seuls poètes et artistes noctambules.

Si la nuit a inspiré des chantres aussi talentueux que Novalis, rares sont les chercheurs qui aient trouvé le sujet digne d'intérêt. Mis à part le travail pionnier d'Anne Cauquelin [Cauquelin, 1977], les recherches anglaises sur l'économie de la nuit au début des années 1990 [O'Connor, 1998] et les quelques travaux italiens récents sur la culture ou les loisirs de nuit [Castellini, 2003 ; Bonomi, 2000 ; Racine, 2002], la littérature scientifique reste encore bien discrète. Ce drôle d'oubli vaut également pour les édiles et les techniciens de nos agglomérations. La période nocturne est absente des réflexions de prospective et d'aménagement du territoire ou limitée aux aspects nuisances et éclairage public. Depuis peu, pourtant, colloques et travaux se multiplient, signes d'un nouvel intérêt.

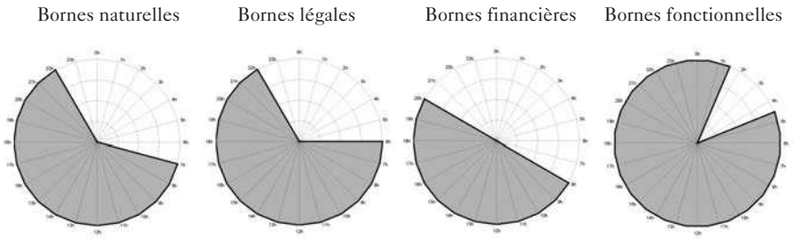
Un terme ambigu et des représentations contrastées

Pour comprendre cet « autre côté de la ville », on ne peut cependant se contenter du flot d'images contradictoires qui surgissent. Au-delà des rêves, des peurs et des fantasmes, on ne sait pas vraiment ce que deviennent nos agglomérations, passée l'agitation de la journée. La nuit urbaine est-elle active ou assoupie, festive ou laborieuse, contrastée ou homogène, dangereuse ou policée, polarisée ou diffuse ? La nuit tous les chats ne sont pas gris. Le cruciverbiste, qui définit la nuit comme « pouvant être blanche et noire à la fois », consacre définitivement l'équivoque du terme. Si la nuit inspire toujours les poètes en quête de liberté, elle fait également peur et inquiète le pouvoir qui cherche depuis toujours à la contrôler. Rappelons que la première liberté supprimée en cas de crise est justement celle de circuler librement la nuit. Entre ces représentations contrastées, entre liberté et insécurité, nous pouvons partir à la découverte des nuits de nos villes.

Des difficultés pour avancer dans « la nuit des données »

On peut s'interroger sur les raisons de ce manque d'intérêt. Reconnaissons d'abord qu'il est difficile de concilier travail et vie nocturne. Avant minuit, 90 % des gens sont couchés [2]. La consommation de psychotropes, érigée en sport national, n'arrange rien. Avouons également que la nuit effraie : le sentiment d'insécurité croît avec le noir et pas seulement chez les enfants. N'oublions pas le pouvoir de la « lucarne magique » qui phagocyte nos soirées et nous laisse peu de temps pour apprécier l'atmosphère nocturne de nos cités. Pour explorer la nuit, on doit faire l'effort – que font les architectes – d'imaginer la ville comme un être à quatre dimensions, ou comme un labyrinthe [Moles, Rohmer, 1978] dans lequel l'individu se déplace selon des lignes fixées à l'avance à la fois dans le temps (t) et dans l'espace (x, y, z). Certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent alors que d'autres fonctionnent en continu. Des populations, des individus se succèdent, défi-

Limites temporelles de la nuit urbaine



nissant des rythmes différents et obéissant à des temporalités diverses, difficiles à articuler. Il faut également reconnaître que l'on dispose de peu de données repérables à la fois dans l'espace et dans le temps permettant d'aborder la nuit urbaine. Pas de cartes pour progresser dans la nuit. Toute investigation demande un important travail de collecte et de structuration de l'information [Gwiazdzinski, 2003]. Les difficultés ne manquent pas pour qui souhaite explorer les nuits de nos villes, décortiquer le système urbain, dépasser le discours général et la « nuit des données » : absence de données spatio-temporelles, longueur de la collecte, difficultés à obtenir une information souvent sensible (délinquance, incivilités…) ; nécessaire structuration de l'information et obligation de dépasser les limites supposées de la nuit pour travailler 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Des pressions nouvelles

Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'homme a peu à peu artificialisé la vie urbaine. Dans cette lente conquête de la nuit urbaine, la généralisation de l'éclairage public et l'affirmation du pouvoir politique ont joué un rôle fondamental rendant possible le développement des activités et des animations, et permettant l'apparition d'un espace public nocturne.

Une colonisation qui s'accélère

La nuit urbaine a été conquise de deux côtés à la fois : par la lumière grâce aux progrès techniques, par la sécurité grâce à l'affirmation du pouvoir politique. Dès le XVI^e^ siècle, le roi de France était comparé à un « soleil chasse-nuit ». En quelques siècles, on est peu à peu passé de la seule « ville de garde » (sécurité, santé), aux loisirs d'une élite (XVIII^e^ siècle) avant une relative démocratisation de la nuit festive et l'apparition du « *by night* » dès la fin du XIX^e^ siècle.

L'économie du jour s'intéresse désormais à la nuit et l'on assiste peut-

être à la « diurnisation » de la nuit, phase ultime de l'artificialisation de la ville. Depuis une quinzaine d'années, la colonisation s'accélère. Le front progresse et la pression s'accentue sous l'effet de plusieurs phénomènes parmi lesquels : l'abandon progressif des grands rythmes industriels et tertiaires ; la tertiarisation de l'économie ; la mise en réseau à l'échelle planétaire qui permet de rester en liaison avec les endroits de la terre où on ne dort pas ; une synchronisation progressive des activités et l'apparition d'un temps global ; l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort et la mise en compétition des métropoles sur des critères de qualité de vie où la question de l'animation et des loisirs nocturnes devient essentielle. Si cette conquête de la nuit urbaine a démarré plus tôt aux États-Unis ou au Japon, le phénomène tend aujourd'hui à se généraliser.

L'économie colonise peu à peu la nuit ; le front avance dans le temps et dans l'espace et, progressivement, nous nous démarquons des rythmes naturels. 80 % des Français déclarent sortir en ville la nuit contre 60 % il y a trente ans, proportion qui augmente avec la taille des communes et le niveau d'études mais décroît fortement avec l'âge. La ville la nuit reste un espace occupé par une population en majorité masculine de moins de cinquante ans. Coincées entre « *before* » et « *after* », les soirées festives démarrent de plus en plus tard au désespoir des patrons de discothèques.

Une intensification de l'activité

La lumière a progressivement pris possession de l'espace urbain, gommant en partie l'obscurité menaçante de nos nuits et permettant la poursuite des activités diurnes. Places illuminées, rues bien éclairées, zones d'activités mises en valeur sont autant d'atouts pour attirer des investisseurs, des cadres ou des touristes. Les entreprises tentent d'optimiser leur appareil productif en fonctionnant en non-stop et, dans la plupart des secteurs, le travail de nuit se banalise et concerne désormais 20 % des hommes et 6 % des femmes. La nuit devient attractive pour les sociétés commerciales et de services qui s'affichent en 24/7 mais réalisent pourtant l'essentiel de leur activité en journée. Les distributeurs et magasins automatiques qui ont envahi nos villes font 60 % de leur chiffre d'affaires après 22 heures.

En France, la nuit est devenue un secteur économique à part entière avec ses 3 273 discothèques, 4 400 bars d'ambiance et autres « discomobiles », karaokés, casinos et bowlings, soit plus de deux milliards d'euros et plusieurs dizaines de milliers d'emplois.

Un calendrier nocturne de plus en plus chargé

De nombreuses activités décalent leurs horaires vers le soir. C'est à minuit que l'on choisit désormais de démarrer les soldes ou de lancer en librairie les nouvelles aventures de Harry Potter. Les foires et salons ont leurs « nocturnes » et les soldes de nuit attirent les foules. Dans les campagnes aux

églises illuminées, les marchés, marches et pêches de nuit font recette. Dans les gymnases et salles de fêtes, les « nuits du volley » succèdent aux « nuits des infirmières ». À la montagne, on skie aussi la nuit et, en ville, les promenades nocturnes en roller rassemblent des milliers d'adeptes. Aux nuits de Noël, du Ramadan ou du Nouvel An les publicitaires ont tenté de greffer les nuits orange de Halloween. Entre découverte artistique et nouveau tourisme urbain, le calendrier nocturne s'épaissit : « Nuit des arts » d'Helsinki, « Longue Nuit des musées » de Munich, « Nuits blanches » de Saint-Pétersbourg, Paris, Rome, Bruxelles, Montréal ou Naples et future « Nuit européenne de la science » à Berlin et ailleurs. De la « nuit des étoiles » à la « nuit de la chouette » en passant par la « nuit des publivores » ou « des Molières », l'offre nocturne urbaine et cathodique s'élargit. Il y a longtemps que le couvre-feu médiatique est terminé : radios et télévisions fonctionnent en continu et l'internet permet de surfer toute la nuit. Signe des temps, les icônes de la nuit s'emparent du jour. À l'image de Tony Gomez, patron de l'Étoile à Paris, de la famille Getta, les DJ (*Disc Jockeys*), responsables d'établissements de nuit et autres oiseaux de nuit envahissent les médias et deviennent des prescripteurs pour le jour. La nuit et ses valeurs de transgression, son côté obligatoirement *undergrund* et avant-gardiste, son goût de fête et ses paillettes intéressent, sont récupérés et font vendre. Des cartes postales aux décors de plateaux de télévision en passant par les magazines touristiques, la ville la nuit s'affiche… à la mode.

Changement de stratégie des collectivités

De plus en plus conscients de ces évolutions, les pouvoirs publics s'adaptent et innovent. La tendance générale est à une augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports publics. À Helsinki en Finlande, il existe des crèches ouvertes la nuit et des projets sont à l'étude dans toute l'Europe. En Espagne, les équipements socioculturels et sportifs et l'offre de loisirs pour les jeunes débordent sur la nuit. L'animation nocturne fait désormais partie des stratégies de marketing territorial pour attirer entreprises, touristes, cadres ou étudiants et devient parfois un élément central des politiques de redynamisation urbaine comme en Angleterre. Macao vante son aéroport ouvert en continu, Hongkong ses services publics accessibles en ligne, Rome son numéro d'appel citoyen et Paris ses lumières. De Las Vegas à Ibiza, des territoires entiers se spécialisent dans la vie festive nocturne et le 24/7. Intéressées par les retombées d'une économie de la nuit aux contours encore assez flous mais inquiétées par les problèmes de nuisances et de santé publique, les collectivités engagent également le dialogue avec les professionnels de la nuit, un monde en mutation qui s'organise peu à peu comme l'a montré le premier « salon des nuits parisiennes » en janvier 2005. Dans de nombreuses villes, des chartes de nuit sont signées, permettant de pacifier les relations parfois tumultueuses entre établissements de nuit et riverains.

Évolution de la législation

Même la législation évolue. La nuit, qui fut longtemps un espace protégé doté de lois spécifiques, se banalise. Autrefois interdites, les perquisitions de nuit en matière de terrorisme sont autorisées depuis le 31 mars 1997. En France, depuis fin novembre 2000, les femmes peuvent travailler de nuit. Partout en Europe, la législation sur les horaires d'ouverture des commerces en soirée se décentralise et s'assouplit. En Pologne, des grandes surfaces sont désormais ouvertes 24 heures sur 24. En Allemagne, depuis 2003, les points de vente situés dans les grandes gares ferroviaires peuvent rester ouverts. En Angleterre, seuls les horaires d'ouverture des supermarchés sont encadrés. En Belgique, une loi a donné un cadre légal aux célèbres « *Night Shop* ». Au Danemark, les commerçants sont désormais libres de choisir leurs horaires en semaine. En Espagne, on s'achemine vers la liberté totale. En Italie, depuis 1998, chaque commune décide des horaires, comme au Portugal où l'ouverture est possible jusqu'à minuit.

Conséquence ou cause de ces évolutions, même les rythmes biologiques semblent bouleversés. Depuis la guerre, le cycle de sommeil du citadin a subi un décalage d'environ deux heures. Aujourd'hui, les Français s'endorment en moyenne à 23 heures au lieu de 21 heures il y a cinquante ans.

Un bornage délicat

Face à ces évolutions, les données naturelles ne suffisent évidemment plus pour définir les limites de la nuit urbaine. En ville, la nuit s'installe et pourtant personne n'a vu le soleil se coucher. Le jour se lève et personne n'a entendu le coq chanter. La nuit naturelle a cédé la place à une « nuit légale » avec ses règles, ses horaires et ses tarifs, qui sont autant de bornes – dans le sens « d'extrémité, fin de l'étendue, de la durée » (Littré) – qui conditionnent et encadrent le développement de l'activité nocturne ou l'occupation de l'espace public et permettent de déterminer les limites de la nuit. À côté des « bornes naturelles » variables, on doit notamment repérer les « bornes légales », liées aux règlements qui conditionnent nos activités, les « bornes financières », qui correspondent aux coûts variables des services urbains, et les « bornes fonctionnelles », liées à l'utilisation des équipements, des réseaux ou des services.

Bornes temporelles : un cœur réduit et des marges floues

La nuit est un espace-temps limité par l'obscurité (variable selon latitude et saisons), le repos (7 heures à 9 heures selon les individus), les lois, les coûts, l'offre (services), la fréquentation… Conséquence des pressions économiques et sociétales qui s'intensifient : quels que soient les indicateurs utilisés (consommations d'électricité, de gaz, trafics, fréquentations…), la nuit urbaine, définie comme « la période où les activités sont très réduites », ne correspond plus qu'à *un creux de 3 heures dans la vie quotidienne de nos cités*

entre 1 heure 30 et 4 heures 30 du matin. Ainsi bornée, la nuit urbaine a ses rythmes propres : hebdomadaires (les jeudi, vendredi et samedi de la *Movida*), saisonniers, voire mensuels (paie…).

Les trois temps de la nuit

On peut donc distinguer trois temps de la nuit qui correspondent également à des formes différentes d'appropriation de l'espace public, un cœur et deux marges aux limites floues :

– de 20 heures 00 à 1 heure 30, *la soirée*, marge de la nuit qui s'avance, envahie par les activités du jour, les temps des sorties culturelles ou amicales et des promenades ; ceux qui le souhaitent peuvent encore échapper à la nuit ;

– de 1 heure 30 à 4 heures 30, *le cœur de la nuit*, le temps de la ville de garde, des noctambules fêtards et des « nuiteux » travailleurs, avec ses activités spécifiques ; sauf accident, ils iront tous jusqu'au bout de la nuit ;

– de 4 heures 30 à 6 heures, *le petit matin*, marge du jour qui arrive, où ceux de la nuit qui rentrent croisent ceux du jour, moment où les activités nocturnes battent en retraite face aux activités diurnes.

Avant 20 heures et après 6 heures, c'est « l'empire de la ville de jour ».

Bornes spatiales : un archipel nocturne

Le front progresse également dans l'espace de façon discontinue : des zones centrales réservées aux loisirs nocturnes se sont développées dans les cœurs anciens des cités ; des zones périphériques concurrentes s'organisent progressivement à l'extérieur, sur les franges urbaines où multiplexes et discothèques se multiplient. Des points de distribution automatiques (tickets, boissons…) en continu s'installent partout alors que les espaces flux internationaux (autoroutes, voies ferrées ou aéroports) traversent ou irriguent les métropoles avec leurs oasis de services permanents (stations-service, boutiques de gare ou d'aéroport…) pour nomades nocturnes. Pendant quelques heures, la ville se transforme en une forteresse seulement accessible à pied ou grâce à un véhicule privé. L'accessibilité interurbaine est réduite : les transports par bus inexistants, le transport ferroviaire réduit et l'aéroport généralement fermé. L'accessibilité intra-urbaine est très limitée : dans la plupart des villes, les transports publics sont arrêtés, les taxis moins nombreux et plus chers, le temps d'accès allongé et le coût d'accès à l'espace urbain nécessairement augmenté. C'est un peu l'image de l'archipel qui s'impose lorsque l'on imagine la géographie de la nuit urbaine. Le front n'est ni régulier, ni continu, que ce soit à l'échelle de la ville ou du réseau urbain. Il présente des discontinuités, des avant-postes, des points d'appui, des bastions de temps continu (gares, aéroports, services d'urgence ou de sécurité…), mais aussi des poches de résistance où les habitants tiennent à leurs rythmes de vie classiques et des zones de repli où la résistance a gagné. Dans cet espace-temps, cohabitent différents types d'activités : celles qui

sont spécifiquement liées aux loisirs comme le théâtre, l'opéra, le cinéma en soirée ou les discothèques, les bars, bars à hôtesses la nuit ; celles de jour qui gagnent la nuit comme le transport de marchandises, l'industrie ou la restauration. Ces activités dessinent généralement les contours d'un paysage de nuit caractéristique.

Une géographie nocturne étriquée

Pour quelques heures, une nouvelle géographie de l'activité se met en place, installant une partition de l'espace urbain : une ville qui dort (banlieues, zones résidentielles…) ; une ville qui travaille en continu (industrie, hôpitaux…) ; une ville qui s'amuse (centre-ville et périphérie) ; une ville qui s'approvisionne ; une ville vide, simple coquille pour les activités de la ville de jour (bureaux, centres commerciaux…). À l'échelle intra-urbaine, les disparités centre-périphérie qui correspondent souvent aux limites d'exténuation des réseaux sont plus criantes qu'en plein jour. Les différences sont marquées entre les espaces en continu temporel et les espaces en rythme circadien, les espaces de stocks (quartiers résidentiels…) et les espaces de flux (autoroutes, gares…). À l'échelle interurbaine, la coupure ville-campagne persiste avec des différences fortes, notamment en termes de lumière, d'offre urbaine, d'animation ou de transport. Des centralités nocturnes se dégagent, souvent différentes des centralités diurnes. À mesure que l'on avance dans la nuit, l'offre urbaine diminue, la ville rétrécit et se blottit autour de son noyau historique. Les illuminations et l'animation se concentrent dans ces quartiers qui deviennent les principaux pôles attractifs. La liberté du noctambule en quête de compagnie paraît alors bien illusoire et, tel un papillon de nuit, il se laissera attirer par les dernières lumières. D'autres espaces sont réinvestis par les sans domicile fixe. Certains espaces sont réappropriés. Les parcs changent de « clientèle » la nuit. Certaines avenues sont investies par les dames, figures mythiques des nuits urbaines qui arpentent encore les trottoirs de la cité malgré la concurrence des réseaux. La nuit urbaine a quelques sommets qui bouleversent les habitudes et font fi de cette géographie étriquée : la Saint-Sylvestre, l'été avec les terrasses qui envahissent les rues et les places, les fêtes qui font bouger la ville, les grandes victoires des équipes de football locales ou nationales et certaines élections…

Quelques figures de « la ville en continu temporel »

La nuit permet d'appréhender les nouvelles figures de « la ville en continu temporel » à différentes échelles :

– la *ville archipel* où émergent des « bastions de temps continu » dans un univers encore largement circadien : ville de garde (hôpitaux, bureaux de police, casernes de pompiers) mais aussi industries, restaurants et services divers ;

– la *ville globale* (New York, Londres ou Tokyo) où le consommateur trouve tout ou presque 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, 365 jours sur 365 ;

– la *ville linéaire* des voies de circulation internationales (autoroutes, chemins de fer…) et ses « oasis de temps continu » : gares, stations d'autoroutes, ports, aéroports, stations de taxis ;

– la *ville festive*, spécialisée comme Ibiza en Espagne ou Las Vegas, qui vivent dans l'utopie des loisirs et du *fun* permanents ;

– la *ville virtuelle* des réseaux, de la toile et ses appendices électroniques (ordinateurs, téléphones, télévisions…) qui ont colonisé nos maisons et l'espace urbain (distributeurs automatiques…).

Des tribus dans la nuit

Pas de ville la nuit sans usagers. Le peuple de la nuit est un peuple hétéroclite composé de tribus avec leurs rites, leurs codes, leurs parcours propres. Les individus se croisent, s'ignorent et parfois s'affrontent dans l'archipel des nuits urbaines :

– les *reclus*, pour qui la nuit est un temps de paix, de repos, voire d'inspiration. La nuit, la ville se recroqueville et certains habitants se barricadent dans des habitations transformées en forteresses. Une partie de ceux qui ne dorment pas s'adonnent à la religion cathodique, alors que d'autres lisent, étudient, écrivent ou rêvassent ;

– les *citoyens*, pour qui la nuit est un temps d'engagement. Pour ceux qui ont choisi de militer, la soirée et une partie de la nuit sont un temps du politique, des réunions associatives, des *meetings*, voire des collages ;

– les *jouisseurs*, pour qui la nuit est un temps de fête. À domicile, chez des amis, en discothèque ou dans une *rave* improvisée, la nuit est aussi un moment de convivialité où l'on aime se retrouver en groupe. Peu nombreux, les noctambules sont l'élite de ce groupe, l'avant-garde créatrice ;

– les *travailleurs*, pour qui la nuit est le temps du labeur. Il n'y a pas que la fête et les distractions. Boulangers, patrons de cafés, d'hôtels ou de restaurants sont sur le front. De nombreuses industries mobilisent en permanence des équipes de nuit. À « la ville de garde » des médecins, infirmières, policiers ou sapeurs-pompiers s'ajoutent les agents de sécurité privée, les professionnels des transports et de la poste. Dans les aéroports, les métros et les bureaux, c'est la nuit que les équipes de nettoyage et d'entretien prennent possession des lieux. Sur les routes et autoroutes, on profite souvent de la nuit ou des vacances pour réparer ;

– les *exclus*, isolés qui vivent la nuit comme un temps de solitude et de détresse. Recroquevillés dans leur « tanière » de fortune, les sans domicile fixe, qui refusent le « confort » des lieux d'accueil institutionnalisés, sont seuls au cœur de la nuit dans l'espace urbain souvent réveillés par un insomniaque et son chien ou bousculés par un groupe d'étudiants poursuivant une fête.

C'est entre ces espaces aux fonctions différentes, entre ces tribus aux usages contrastés, qu'apparaissent les tensions et les conflits.

Des tensions et des conflits

Les pressions s'accentuent sur la nuit qui cristallise des enjeux économiques, politiques et sociaux fondamentaux. Entre le temps international des marchands et le temps local des résidents, entre la ville en continu de l'économie et la ville circadienne du social, entre les lieux des flux et les lieux des stocks, des tensions existent, des conflits éclatent, des frontières s'érigent [Gwiazdzinski, 1999]. La ville qui travaille, la ville qui dort et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Entre ces espaces aux fonctions différentes, aux utilisations contrastées, apparaissent des tensions et des conflits qui permettent à l'observateur de repérer la ou les lignes de front sur les franges des agglomérations, dans les centres-villes ou les quartiers périphériques.

Conflits entre la ville circadienne et la ville en continu temporel aux franges de l'agglomération

Le premier de ces conflits est situé aux limites de l'agglomération. Il oppose les riverains des aéroports, qui souhaitent conserver un rythme naturel jour-nuit en évitant les nuisances nocturnes, et les transporteurs dont l'activité internationalisée nécessite un fonctionnement continu 24 heures sur 24. Ces conflits, généralement très médiatisés, opposent la ville qui dort et la ville qui travaille, un temps local (le temps de la ville circadienne) et un temps international (de l'économie), un espace de flux (l'aéroport) et un espace de stock (le quartier résidentiel).

Conflits entre la ville qui dort et la ville qui s'amuse au centre

Le second type de conflits relatif aux nuisances sonores concerne plutôt les centres-villes. Il s'agit de la confrontation entre les résidents des quartiers soucieux de leur tranquillité et les consommateurs bruyants des bars, des lieux de nuit et des terrasses qui se multiplient, symboles de l'émergence d'un espace public nocturne. Il oppose la ville qui dort à la ville qui s'amuse. Ces conflits récurrents dans toute l'Europe génèrent souvent des mutations : déplacement des lieux de loisirs vers la périphérie à l'exemple des activités ludiques (discothèques, complexes cinématographiques…) qui se développent autour des agglomérations. Ils s'accompagnent de batailles médiatiques et juridiques sur les horaires d'ouverture ou sur la consommation d'alcool en Finlande, Italie, Grande-Bretagne ou « rue de la Soif » à Rennes.

Conflits entre la ville qui « travaille » et la ville qui dort le long des axes

Le troisième type de conflits s'instaure entre la prostitution, activité majoritairement nocturne concentrée sur quelques axes de circulation, et les résidents qui craignent pour l'image du quartier et se plaignent des nuisances. La presse se fait régulièrement l'écho des problèmes entre résidents et cette activité prostitutionnelle de plein air qui a pris une grande ampleur

depuis l'arrivée massive de jeunes femmes de l'Est. Ces conflits se déplacent dans les villes au fur et à mesure des plaintes et des interventions des pouvoirs publics.

Conflits entre la ville qui dort et la ville en banlieue

Les violences urbaines touchent particulièrement les quartiers périphériques au moment où l'encadrement social naturel a disparu, c'est-à-dire à la nuit tombée entre 22 heures et 1 heure du matin. Amplifiés par la « caisse de résonance médiatique » [Dhume, Gwiazdzinski, 1997], ces brasiers spectaculaires contribuent à stigmatiser ces espaces périphériques et à ériger des frontières infranchissables entre les quartiers.

D'autres conflits sociaux

D'autres conflits non territorialisés montrent également les avancées et les reculs du front pionnier, les affrontements entre les tribus de la nuit pour plus de sécurité, de confort ou de liberté.

Le travail de nuit a parfois pour effet de désorganiser la vie privée des salariés et peut nuire à la santé de l'homme « qui a inventé des machines qui fonctionnent dans un temps différent par rapport à notre temps biologique » [Chapman, 1977]. Les médecins s'inquiètent des conséquences du travail de nuit sur la santé : effets retard sur l'espérance de vie, obésité, problèmes cardiaques mais aussi mortalité et risques d'accidents. C'est la nuit qu'ont eu lieu les accidents de Tchernobyl, Three Miles Island ou Bhopal.

La lumière a tué la magie de nos nuits en nous empêchant d'apercevoir le ciel. Environ un cinquième de la population des États-Unis et plus de la moitié de la population de l'Union européenne ne peuvent déjà plus apercevoir la voie lactée à l'œil nu [3]. Les premiers à s'en inquiéter ont sans doute été les astronomes. Face à l'orgie lumineuse, ils se battent pour sauver les nuits noires, classer la voûte étoilée au patrimoine de l'Unesco et nous redonner la possibilité de profiter du spectacle gratuit des étoiles. Les naturalistes les rejoignent, qui craignent les effets sur la faune. Préfiguration de ces conflits contemporains : dès le début du siècle, Marinetti et les Futuristes voulaient « tuer le clair de lune », alors que, dans les années 1930, Paul Morand manifestait à Venise pour « sauver la lune » face aux néons.

Dans de nombreux secteurs, les conflits sociaux se multiplient : « Grève de nuit des médecins » pour protester contre la réduction de la plage horaire de majoration de nuit, « grève dans les centres de tri postaux » pour s'opposer à la réorganisation des horaires ou « grève des routiers » pour obtenir une compensation spécifique pour les heures de nuit, entre 22 heures et 5 heures du matin là où ont lieu 75 % des accidents mortels. Parfois, certaines catégories de populations manipulent la nuit comme ces commerçants qui éteignent leurs vitrines pour protester contre l'ouverture d'un supermarché, manière de voir à quoi ressemblera le quartier sans ses commerces.

Pour des questions d'insécurité, la SNCF a décidé de limiter les arrêts en pleine nuit. À la suite d'attaques répétées, les convoyeurs de fonds réclament une réévaluation de leurs salaires et la suppression du travail de nuit. En Italie, en Grande-Bretagne et en Espagne, le débat sur les horaires d'ouverture des établissements de nuit ou sur la consommation d'alcool ressurgit régulièrement tant au niveau national que local. Alors que le projet de loi sur la chasse de nuit divisait l'opinion ailleurs, les projets de réglementation des *free-parties*, ces rassemblements sonores nocturnes, faisaient descendre la jeunesse dans la rue. Le principal conflit qui traverse les nuits de nos villes est sans doute celui qui couve en chacun de nous et oppose le « consommateur » qui veut tout, partout et tout de suite, au « producteur » qui n'a pas l'intention de travailler toutes les nuits. Ces conflits nous obligent à repenser la nuit urbaine et invitent à l'imagination.

Une frontière pour l'invention

La nuit est bien une frontière qui reste largement à explorer et à peupler. La conquête progressive par les activités et les populations du jour présente toutes les caractéristiques d'un front pionnier. *Avancées*, *replis*, *discontinuité*s, *zones de conflits et lignes d'affrontement* parcourent la ville et l'ensemble de la société pour le meilleur et pour le pire : contraintes, opportunités et pistes pour le futur.

Un espace-temps contraint

La nuit urbaine n'est pas l'espace de liberté magnifié par les poètes mais un espace-temps soumis à de fortes contraintes.

Liberté limitée et insécurité relative. L'usager qui parcourt la ville est manipulé par la lumière et les médias qui survalorisent le centre et déqualifient les « périphéries qui s'embrasent ». À mesure que l'on avance dans la nuit, l'offre urbaine se raréfie, se spécialise et se concentre sur quelques secteurs. L'espace collectif est réduit en nombre de lieux, en variété, en service et en qualité. Où peut-on s'asseoir, boire ou assouvir des besoins physiologiques gratuitement dans la ville la nuit ? L'espace des possibles est limité et, comme un papillon, le noctambule en mal d'activités sera attiré par les dernières lumières. Le coût d'accès à la nuit urbaine est prohibitif avec l'augmentation des prix (taxis, coût des boissons…) après une certaine heure. Une forte ségrégation s'exerce en fonction des moyens financiers, de l'âge ou du style. Le mélange est une illusion. L'accessibilité à la nuit urbaine est limitée par la forte diminution de l'offre de transport tant à l'intérieur de la ville que vers l'extérieur. En revanche, et contrairement aux idées reçues, la nuit n'est pas le territoire dangereux où il vaut mieux ne pas s'aventurer. La mortalité est similaire à celle de jour, la délinquance de voie publique moins importante qu'en journée. Les cambriolages d'habitations sont moins nombreux, les violences urbaines centrées

sur la soirée et en début de nuit à un moment et dans des quartiers où l'encadrement social naturel a disparu. Les accidents de la circulation sont moins nombreux mais plus graves, compte tenu de la vitesse des véhicules et des substances souvent ingurgitées.

Un système urbain amputé sous contrainte et une citoyenneté discontinue. La nuit, le système urbain est amputé. Certaines fonctions sont assurées comme l'alimentation en énergie, l'élimination des déchets, la production, la protection, la sécurité et la santé. D'autres à l'inverse sont déficientes. L'offre de biens et de services est réduite, l'administration en sommeil, l'offre culturelle limitée, les loisirs spécialisés, les communications restreintes, les transports de personnes non assurés et les transports de biens limités.

La nuit est un système sous contraintes où la liberté de l'individu est conditionnée, indirectement, par les médias et l'éclairage, directement, par l'offre urbaine réduite, l'offre de transport insuffisante et le coût d'accès prohibitif aux équipements, aux services et à la consommation. La nuit, les usagers de la ville ne peuvent pas jouir pleinement de tous leurs droits. Certains droits comme le logement ou la santé sont généralement respectés partout et toute la nuit. D'autres, comme le droit à la sécurité ou à un environnement sain, sont respectés dans certains quartiers seulement et à certains moments. D'autres droits enfin ne sont respectés nulle part : droit à la mobilité, à l'emploi, aux loisirs, à la culture…

Un espace-temps vécu éphémère et cyclique ? Cette première approche de la nuit urbaine questionne profondément nos concepts géographiques d'espace, de pouvoir et de territoire défini comme « un espace économique mais aussi comme un espace écologique, juridique et un espace vécu, vu et ressenti » [Frémont, 1974]. La nuit urbaine ne correspond à aucun type d'espace vécu identifié jusque-là : ni les *territoires fluides* dans lesquels les habitants se déplacent en fonction des conditions écologiques ; ni les *territoires enracinés* dans lesquels l'homme tisse des liens étroits avec un lieu qu'il s'est approprié et qu'il a limité ou encore les territoires des espaces industriels marqués par la fonctionnalisation des espaces de production et leur répartition dans des lieux interchangeables. De façon provisoire, nous proposons d'aborder la nuit en termes d'*espace vécu*, *éphémère et cyclique*.

Des futurs possibles

Les informations collectées sur le front, les enquêtes, les échanges et les rencontres effectuées au cours de ces dernières années nous permettent d'imaginer les futurs possibles de la nuit urbaine autour de quatre scénarios contrastés :

Banalisation de la nuit. La conquête s'est poursuivie : les activités du jour ont colonisé la nuit. Totalement artificialisée, échappant aux rythmes de dame Nature, la ville fonctionne désormais en continu, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Le « système-nuit », en tant que système autonome temporaire, s'est dissous et a été totalement intégré au « système-ville », dont il a repris la structure et l'ensemble des fonctions. La nuit a perdu son âme.

Autonomisation de la nuit. C'est le scénario politique de la séparation. Le nombre et le niveau des activités de jour implantées dans la nuit urbaine ont laissé penser aux habitants qu'ils pouvaient se débrouiller seuls sans « ceux du jour ». Un processus d'autonomisation politique, « l'indépendance association », a été négocié avec la métropole diurne. Un conseil municipal et un maire de nuit ont été élus. L'économie reste cependant sous perfusion du jour et la nuit est devenue un exutoire pour ceux du jour. Le gouvernement de la ville a tenté de mettre en place des mesures d'exception pour attirer les hommes, les activités et les richesses du jour avec zones franches et exonérations.

Explosion. C'est le scénario le plus dangereux pour la cohésion globale de la société, celui du conflit permanent entre le jour et la nuit. Chacun se joue des différences pour faire de la ville nocturne un terrain d'affrontement et de violence. Champ de tension central de la société, la nuit urbaine est le théâtre d'une spirale sans fin d'affrontements, de médiatisation, de tentative de retour de l'ordre et de mesures d'exceptions. C'est le scénario de la peur, des tensions et du repli sans issue.

Harmonisation. C'est le scénario de la conciliation entre le jour et la nuit, entre les activités et le repos, l'équilibre entre le *yin* et le *yang*, la raison et l'inconscient. La nuit urbaine est repensée comme un système complet et équilibré assurant toutes les fonctions diurnes et nocturnes d'une ville. La citoyenneté est continue dans l'espace et dans le temps et le droit à la ville pour tous est une réalité. Ce modèle politique qui met en avant les principes de continuité territoriale et temporelle se décline sur le terrain avec la mise en place de pôles ou d'« oasis de temps continu » à intervalles réguliers dans la ville.

Au-delà des futuribles, entre repli sur des temporalités archaïques et emballement, c'est à nous de prendre notre avenir en main, ici et maintenant.

Un enjeu pour tous

N'en déplaise aux noctambules jaloux de leur maîtresse, la conquête des nuits a commencé. Ne percevons plus la nuit comme un territoire livré aux tentations et aux fantasmes, mais comme un espace de projets, un lieu d'invention, de ressourcement pour la ville et l'urbanité, une nouvelle frontière pour les chercheurs, décideurs, artistes et citoyens du XXI^e^ siècle. Le développement et l'aménagement d'une ville passent aussi par la dimension nocturne et les chantiers ne manquent pas. Espace vécu éphémère et cyclique, la nuit urbaine nous défie encore. C'est un formidable défi pour nos villes, une dernière frontière, un territoire qui reste à défricher :

- C'est un enjeu pour les collectivités qui doivent redéfinir un aménagement dans l'espace et dans le temps afin d'éviter le développement prévisible des conflits, la ségrégation temporelle et les effets négatifs du « temps sécateur » qui sépare les groupes et les individus. On peut occuper et peu-

pler l'espace urbain face aux peurs et autres crispations sécuritaires. L'animation et la mise en lumière des quartiers peuvent contribuer à réduire le sentiment d'insécurité et générer des emplois. L'économie de la nuit, aux contours encore mal définis, mériterait plus d'attention. Il s'agit de repenser la cité en travaillant à la fois dans l'espace – c'est-à-dire sur toute l'agglomération – et dans le temps – c'est-à-dire sur 24 heures – pour créer une ville plus accessible et plus hospitalière.

• La nuit urbaine défie encore les chercheurs qui ne peuvent rêver plus belle ambition que de faire le jour sur la nuit.

• La nuit inspire encore les artistes et les poètes qui s'y ressourcent régulièrement [Aghina, Gwiazdzinski, 1999] et peuvent apporter leur sensibilité au projet urbain.

• C'est un enjeu pour nous tous enfin. Les évolutions constatées renvoient à la notion même de citoyenneté ou de « droit à la ville ». Voulons-nous d'une ville en continu 24 heures sur 24 ? Souhaitons-nous voir la nuit envahie par les valeurs et les règles du jour ? Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Des pistes pour demain

La ville, la nuit, est un lieu d'expérimentation et d'invention pour l'ensemble de la société. Cette « dernière frontière » nous oblige à adopter une vision plus holistique de la cité qui intègre à la description spatiale dominante des aspects temporels essentiels à sa compréhension et à sa gouvernance. L'approche de la ville nocturne, l'étude des tensions et des contradictions qui la traversent interrogent plus largement le modèle urbain. Face à la colonisation de la nuit par l'économie, aux tensions qui se multiplient et aux risques d'accroissement des inégalités, nous opposons des principes et une démarche pour une ville plus accessible et plus hospitalière.

Définir un « droit à la ville » la nuit. Nous devons réaffirmer les principes républicains de jour comme de nuit : liberté d'aller et venir en toute sécurité ; égalité d'accès aux services et de traitement des espaces publics ; fraternité par la possibilité de rencontres et d'échanges non marchands entre individus. Il faut redéfinir un nouveau droit à la ville [4] qui tienne compte des évolutions imposées par le temps en continu de l'économie et des réseaux : un Droit à la ville pour tous, partout et à toute heure. La citoyenneté se comprend de jour comme de nuit avec ses droits et ses devoirs. Le droit à la

* Infirmière de nuit.

ville est aussi un droit à l'espace public ou plutôt à un espace collectif urbain de qualité.

Reconstruire un système urbain complet. Nous proposons de reconstruire un système urbain complet la nuit dans le respect de tous mais en prenant acte des mutations qui affectent nos vies, nos villes, nos territoires et nos organisations, démunis que nous sommes localement pour en changer le cours. La plupart des services publics et privés devront être assurés à partir « d'oasis de temps continu » bien réparties dans l'agglomération mêlant les fonctions de la ville de garde (sécurité, santé…) à d'autres actuellement absentes ou réduites : commerces alimentaires et vestimentaires, culture, restauration, transports publics, administration, culte ou bien-être, voire certains aspects éducatifs ou politiques. Ces grappes de services publics et privés ouverts en permanence, installés dans des lieux de flux ou de stock où ils ne gêneront pas les résidents (friches, zones industrielles, gares…) et desservis par un réseau de transports en commun performant assureront la permanence de l'offre. Continuité temporelle.

Penser un urbanisme de la nuit. Afin que les nuits de nos villes soient aussi des moments d'échange et de convivialité, et que nos espaces publics redeviennent attractifs, nous devons imaginer un urbanisme de la nuit qui s'appuie sur quelques grands principes : l'hospitalité des espaces publics et du mobilier urbain face à la dureté des conditions de vie ; l'information face à un territoire mal appréhendé ; la qualité face à un environnement difficile ; l'égalité urbaine face aux trop grandes différences entre centre et périphérie ; la sensibilité face à la stricte rationalité du jour ; la variété face aux risques de banalisation ; l'inattendu par l'invention et l'événementiel ; l'alternance ombre/lumière face aux risques d'homogénéisation ; la sécurité par l'accroissement du spectacle urbain et de la présence humaine plutôt que par les technologies sécuritaires ; l'enchantement de la nuit par l'invention permanente.

Lancer un large débat pour le développement durable de la nuit. C'est un enjeu de gouvernance et de développement durable. Il s'agit d'éviter que ce modèle de ville 24/7 ne s'impose sous la pression économique et pour le seul bénéfice de quelques privilégiés sans que les citoyens aient la possibilité de se prononcer. À court terme, l'autorisation du travail de nuit ou l'extension des horaires d'ouverture des services obligent une partie de la population à travailler la nuit et nécessitent un réaménagement local des services collectifs : crèches, transports. C'est tout l'enjeu des initiatives locales qui fleurissent mais accompagnent d'une certaine façon le temps en continu de l'économie et des réseaux. À moyen et long termes, nous devons mettre en place les conditions d'un large débat public sur la ville la nuit qui permettrait d'élaborer un nouveau modèle de ville et de « vivre ensemble ». Au slogan en vogue d'un club de vacances « Si tu dors, t'es mort », nous devons

* Anne Perraut-Soliveres, *Infirmières, le savoir de la nuit*, Le Monde, Puf, 2001.

substituer l'avertissement durable et citoyen emprunté au sociologue Jean-Claude Vidal[5] : « Demandons-nous toujours si le jeu en vaut la chandelle. » Principe de précaution.

Dépasser les bornes. Ces quelques pistes contribuent à éclairer la nuit urbaine d'un jour nouveau. Dans les villes européennes aussi, on peut rêver de nuits plus belles que les jours. Ce survol partiel et partial des nuits urbaines et des tensions qui les traversent montre qu'il n'y a pas « une » nuit mais « des » nuits, comme il n'y a pas « une » ville mais « des centaines de figures possibles de l'urbain qui varient en fonction de la latitude, du climat, de la culture, du niveau technique, des pratiques […] et de celles et ceux qui observent et exposent ». À ce propos, les conflits qui opposent les personnes qui tentent actuellement de percer les mystères des nuits urbaines méritent d'être interrogés. Oppositions réelles, incompréhension mutuelle ou clivage artificiel mais intellectuellement stimulant et donc savamment entretenu ? Même dans la nuit des villes, le débat qui s'engage à peine exige un minimum de clarté : la « pensée nuitale » n'a rien de commun avec « l'obscurantisme ». « Faire le jour sur la nuit » ne signifie pas « transformer la nuit en jour ». Nous pensons qu'il est possible de « penser la nuit » sans pour autant vouloir la détruire. On peut observer des évolutions sans pourtant les valider. Il est possible d'explorer la nuit sans la violer. Nos nuits ne sont pas à vendre ! La nuit festive ne doit pas cacher la nuit laborieuse et l'insupportable exclusion. L'émergence d'un nouveau marché ne doit pas occulter la solidarité. La ville 24 heures sur 24 n'est pas un avenir souhaitable mais ses figures méritent d'être identifiées. J'aime trop les nuits pour me contenter de leur seul éloge. Ignorer les pressions économiques, ne pas anticiper les futurs conflits d'usages, se priver d'un large débat citoyen reviendrait à fuir nos responsabilités en laissant l'arbitrage peser sur les plus faibles d'entre nous. « La ville en continu ? Si je veux », avions-nous déjà averti [Gwiazdzinski, 2002]. Préférons éprouver la ville la nuit plutôt que de tenter de la prouver… à partir du jour.

On peut rêver de nuits plus belles que nos jours et de cités hospitalières et accessibles de jour comme de nuit. La nuit, dernière frontière de la ville, est aussi un territoire sensible de rêve, d'utopie et d'invention collective pour la ville de jour. Sauvons, réinventons et réenchantons la nuit, essentielle alternance.

Bibliographie

Aghina B., Gwiazdzinski L. [1999], « Les territoires de l'ombre », *Aménagement et Nature*, n° 133, p. 105-108.

Bonomi I. [2000], *Il distretto del piacere*, Bollati Boringhieri, 138 p.

Castellini A. [2003], *Piacevole è la Notte*, Manifestolibri, 135 p.

Cauquelin A. [1977], *La Ville la nuit*, Puf, 171 p.

Dhume F., Gwiazdzinski L. [1997], « Violences urbaines et représentations », *Hommes et Migrations*, n° 1209, septembre-octobre 1997, p. 101-107.

Frémont A. [1974], *La Région espace vécu*, Puf.

Gwiazdzinski L. [1998], « La ville la nuit, un milieu à conquérir », in H. Reymond, C. Cauvin, R. Kleinschmager (dir.), *L'Espace géographique des villes, pour une synergie multistrates*, Anthropos, 557 p.

Gwiazdzinski L. [2000], « La nuit, dernière frontière », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 7, septembre 2000, p. 81-88.

Gwiazdzinski L. [2002], « Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières », in B. Reitel, P. Zander, J.-L. Piermay, J.-P. Renard, *Villes et Frontières*, Anthropos, 275 p.

Gwiazdzinski L. [2002], « Sous l'empire du nycthémère, aménager la nuit urbaine », *Le Monde*, 6 octobre 2002.

Gwiazdzinski L. [2002], *La Ville 24 heures sur 24*, L'Aube, 254 p.

Gwiazdzinski L. [2005], *La Nuit, dernière frontière de la ville*, L'Aube, 256 p.

Moles A., Rommer E. [1978], *Psychologie de l'espace*, Casterman, 246 p.

O'Connor J. [1998], « Donner de l'espace public à la nuit. Le cas des centres urbains en Grande-Bretagne », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 77, Plan urbain, ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et du Tourisme, décembre 1997, p. 40-46.

Notes

1 Dictionnaire Zedler.

2 Étude du Centre médical interentreprises Europe auprès de 1500 personnes, 1999.

3 P. Cinzano, F. Falchi, C. D. Elvidge, *The First World Atlas of the International Night Sky Brightness*, Monthly Notices of the Royal Astronomical Society, n° 328, 2001, p. 689-707.

4 Dans l'esprit de la notion mise en avant par H. Lefebvre et développée dans la Charte urbaine européenne, adoptée le 18 mars 1992 par la Conférence permanente des pouvoirs locaux et régionaux de l'Europe (CPLRE), lors de la session plénière annuelle (Strasbourg, 17-19 mars).

5 Responsable des études à la ville de Saint-Denis, récemment disparu.

La nuit à l'hôpital, une inversion de la hiérarchie des valeurs dans le soin

Anne Perraut-Soliveres *

La nuit

J'utilise le mot nuit dans différentes acceptions, qui se frôlent, se mêlent jusqu'à se confondre de même que les objets perdent leurs contours dans la réalité nocturne. La nuit se manifeste de différentes façons, non seulement par l'obscurité dont elle baigne physiquement les êtres et les choses mais aussi par les lapsus et autres métaphores dans lesquels il faut précisément voir la manifestation de la nuit qui entoure notre accès à la connaissance. À l'hôpital, par exemple, il est de coutume de parler des soignants de nuit en les nommant « la nuit », leur conférant une totale identité avec ce moment mystérieux du nyctémère et entretenant leur inscription dans une symbolique nocturne dont ils sont les prisonniers en grande partie inconscients.

Le conflit jour/nuit à l'hôpital

J'ai passé de nombreuses années à m'interroger sur l'antinomie historique jour/nuit à l'hôpital en cherchant d'abord du côté des origines féminines et profanes de la construction de la profession soignante (les sorcières), puis de sa confiscation par le religieux et, enfin, de sa récupération par les hommes sous couvert de scientificité. Au fil des découvertes et au gré des développements d'une médecine de plus en plus technique, les aspects « soignants » se sont laissés distancer pour faire face aux aspects « traitants » de plus en plus exigeants. C'est « la nuit » qui a résisté le plus longtemps à cette réalité du fait de l'absence des médecins, grands manitous de la technologie médicale, et du peu de professionnels paramédicaux attirés par la nuit. Ainsi jusqu'aux années 1980, il n'était pas rare de trouver des personnels peu ou pas formés assumant les soins primaires de nuit, les fameuses « veilleuses » dont le terme perdure encore de nos jours, bien que la fonction et les compétences soient totalement identiques à celles requises le jour. Il est cependant resté une méfiance irréductible, voire irrationnelle, liée au mystère qui entoure une activité a-normale pour le commun des mortels pour qui la nuit est synonyme de sommeil, d'inactivité et d'oubli. Ce sont ces raisons, presque objectivables, qui occultent le plus sûrement les autres, nettement moins bienvenues dans le temple de la rationalité qu'est devenu l'hôpital.

Une fonction soignante spécifique

C'est cette réalité complexe de la fonction soignante nocturne avec ses indicibles bien qu'éprouvables que j'aimerais vous faire partager, ses questions sans réponse, ses paradoxes, ses brouillages, ses lapsus, ses pleins et ses déliés *. De cette réalité obscure au symbolisme, de la métaphore à la physique, du poétique au politique, le voyage au cœur de la nébuleuse emprunte des chemins qui nous ignorent et que par conséquent nous méconnaissons jusqu'au moment où nous les parcourons. Peu importe où ils nous emmènent puisqu'il faut accepter de se perdre pour se trouver et que le cheminement dans la nuit est déambulation poétique bien avant d'être parcours initiatique. C'est cette mise en disponibilité de la raison qui nous permet d'accéder à la nuit qui nous habite, de nous laisser fréquenter par des idées sans chercher à les domestiquer, de faire l'expérience de ces états de conscience modifiés par la transgression d'un sommeil repoussé dans ses derniers retranchements. C'est la somme de ces incommensurables qui nous fait nous sentir profondément différents de nos semblables sans qu'on puisse jamais déterminer si cette différence était antérieure à la fréquentation de la nuit ou si c'est la fréquentation accidentelle de la nuit qui nous a révélés à cette évidence. Il est difficile de distinguer qui sont vraiment les habitants de la nuit car si nous sommes tous habités par elle, sa mystique et son symbolisme, nous sommes peu nombreux à accepter de nous installer dans son incertitude. En effet, la nuit nous contraint à l'humilité dès lors que nous avons été « initiés » à sa démesure et à son imprévisibilité.

Du savoir de la nuit à l'identité professionnelle

Mon aventure dans les méandres de la connaissance, à mesure de son enfoncement dans la nuit, s'est révélée déborder largement la problématique du soin. Elle se trouve, beaucoup plus généralement, être une métaphore de la posture éthique d'une attention à l'autre en situation d'infériorité passagère déclarée. En effet, ce qui se passe dans la situation de soin pourrait proposer une lecture, par ses dimensions, de toutes les situations humaines mettant en relation deux êtres, l'un dépendant de l'autre. Je laisserai de côté (dans la nuit) la question du pouvoir, bien qu'elle traverse à l'évidence l'ensemble des situations.

Les rapports des infirmières entre elles comme avec leurs malades, mais aussi face à l'autorité des médecins, s'inscrivent dans cette zone incertaine où le pouvoir s'estompe au profit de la « solaridarité » devant l'inconnu (je laisse là ce lapsus d'un éclairage de ces liens indéniablement contraints par la marginalisation des « veilleurs », voire leur oubli récurrent par les décideurs diurnes). La nécessité pour nous, travailleurs de l'ombre, de nous accrocher à une identité commune bien que ni formalisée ni jamais énoncée, s'impose d'abord pour faire face à la peur. Car ce n'est pas tant la fréquentation de la souffrance et de la mort qui nous atteint le plus sûrement

mais plutôt cette peur que nous partageons avec ceux que nous accompagnons nuit après nuit dans ces voyages éprouvants. C'est ce sentiment partagé d'impuissance devant l'inconnaissable (et d'angoisse face à cette impuissance) qui nous contraint à changer notre regard et développe des « savoir-faire avec » à défaut de « savoir qu'en dire » qui nous transportent dans un tout autre rapport au « savoir » bien loin de la norme positiviste qui sévit dans notre univers « hospitalier ». C'est cette posture, pour le moins mystérieuse à qui la fuit, qui nous oblige à sortir des rapports hiérarchisés totalement inappropriés à cet univers complexe et qui font le malheur doublé d'obscurantisme de la société diurne. La nuit, les frontières perdent leurs contours assurés, les enjeux professionnels ainsi que personnels sont, à l'évidence, de l'ordre de la survie autant physique que psychique puisque nous sommes les témoins quotidiens et affligés que la mort n'abandonne jamais la place. Nous sommes donc contraints de changer nos lunettes préformatées, et par là perdons toute chance de pouvoir communiquer avec la rationalité médicale.

Les infirmières de jour sont les otages involontaires de cette rationalité qui les contraint au silence sur ces affects constitutifs de la relation soignante. Le déni de leur identité professionnelle par l'institution médicale et gestionnaire constitue le terreau sur lequel se développent leur insatisfaction, leur souffrance, les aveuglant sur leur dépendance « affective » et sociologique, typiquement féminine, du pouvoir médical. C'est cette souffrance indicible puisque non « entendable » qui est le plus sûr éteignoir de la parole nocturne dont le relais par « le jour » obligerait les soignants à considérer un refoulé qui est de plus en plus inexprimable. L'évolution du système de soins vers d'autres champs de contrôle ultra-bureaucratiques (la politique mercantile se cachant efficacement derrière le budgétaire) contribue au brouillage qui les maintient dans la dépendance. Elles n'ont alors d'autre voie de réalisation que la fuite ou l'enfermement névrotique dans une plainte récurrente qui ne trouve plus la moindre porte de sortie, le *burn-out* étant la phase ultime du processus.

La maladie dans tous ses états et la médecine

La maladie est un des aspects de la nuit de l'individu, révélation de cette impuissance de la raison à tout contrôler, forteresse imprenable par une médecine qui se consacre à la traque incessante des virus, bacilles et autres malignes cellules qui jouent à cache-cache avec elle sans pour autant réussir à les comprendre. Il ne s'agit pas de minimiser les progrès considérables que cette sorte de médecine a produits, et dont les bénéfices sont indéniables, mais de questionner son incapacité à entendre d'autres logiques que la sienne, à comprendre l'inscription de la maladie et ses enjeux dans le parcours de vie de la personne, à accepter de laisser s'exprimer l'univers de sens qui accompagne les symptômes et constitue le champ de compréhension du sujet malade. La surdité de la médecine à tout ce qui échappe à son rationalisme est ainsi profondément impliquée dans le malaise des infirmières par le silence qu'elle impose à l'humain au profit du fonctionnement de ses organes et, par conséquent, insense le champ spécifique d'intervention de l'infirmière.

La maladie est à l'individu ce que la nuit est au jour: une somme d'inconnues, d'invisibilités dont il ne sait que faire mais qui sont indissociables de lui. Elle est une des paroles ultimes du corps chargée de toute une symbolique qu'il faudra pouvoir entendre si l'on veut établir une relation soignante. La médecine s'est donné pour tâche d'objectiver la maladie, elle privilégie pour cela une approche rationnelle, découpante et classifiante, reléguant le malade loin derrière ses organes, lui faisant perdre ainsi une grande partie de son sens profond. C'est par leur relégation du côté de la face cachée du métier, son côté nocturne, qui bien qu'il reste celui qui continue à être mis en avant dans le discours des soignants de jour comme de nuit, n'en disparaît pas moins, le jour, au profit des aspects objectivables, quantifiables et valorisés. C'est cet aspect subjectif que les infirmières de nuit sont les dernières à défendre (puisqu'il constitue l'essentiel de leur activité). Il s'agit de la prépondérance des affects dans le désir ainsi que dans la capacité de soigner, du besoin de donner un sens à sa vie, de se sentir utile aux autres qui reste la motivation le plus souvent évoquée par les étudiants. C'est l'incapacité de toute une profession à saisir et défendre ce qui fait sa raison d'être, dessinant les contours de cette nuit qui n'est pas seulement institutionnelle mais recouvre l'ensemble des affects mobilisés par l'art de soigner.

Je ne m'étendrai pas sur l'ensemble des compétences techniques, organisationnelles ou médicales qui vont de soi dans le paysage infirmier. L'infirmière de nuit est d'abord une infirmière et son niveau de formation est égal dans tous ces domaines.

Des valeurs identiques mais des priorités différentes

Les infirmières de nuit sont confrontées à la solitude devant l'expression de la souffrance des patients, expérience subjective s'il en est. De cette expérience, elles tirent un savoir-faire, un savoir-être qui leur permet de développer un savoir sur la maladie qui n'entre pas dans les classifications médicales, *a fortiori* dans les nouvelles classifications administratives et comptables. L'infirmière de nuit est à l'institution soignante ce que la subjectivité est à l'institution du savoir: requise, incontournable, voire allant de soi, elle doit pourtant rester invisible. Rien dans la formation des soignants (moins que rien dans la formation médicale) n'est prévu pour faire face à ce qui représente pourtant l'essentiel de l'exercice professionnel. Cet indicible, outre le dommage immédiat sur les individus, évite toute pensée, tout développement de théories qui prendraient en compte non seulement l'objectivable de l'expérience de la maladie pour le malade et le soignant mais également toutes les représentations qui traversent cette expérience et la rendent irréductiblement humaine. Le développement d'une médecine qui

n'oublie pas la personne (soignée comme soignante) s'éloigne de plus en plus des préoccupations de l'institution de soin et ne saurait avoir lieu en dehors de cette évidente nécessité de retrouver le chemin perdu d'une fonction soignante dans toutes ses dimensions.

La nuit : une qualité de vie à défendre

L'hôpital, dès la nuit tombée, devient un espace où le malheur, la misère, la souffrance s'expriment sans fard, stimulés par la perte de repères, la solitude contrainte, et où cette parole est encouragée par une réelle confidentialité. Il en résulte une chaleur, une confiance, une qualité relationnelle qui survivent depuis la nuit des temps malgré la négativité qui colle indéfectiblement à la nuit. Transgressant, par son statut même, la symbolique nocturne, l'infirmière de nuit est la preuve vivante et quotidienne qu'on survit au chaos, que les terreurs nocturnes n'ont pas plus de fondement objectif que le jour, et que l'insoumission à certaines contraintes diurnes n'est assortie d'aucune malédiction. La nuit, le malade devient premier sujet d'attention et cela est la première révolution des valeurs. L'institution se met en veilleuse en même temps que les médecins vont se coucher et les solos des infirmières de nuit remplacent le ballet multiprofessionnel du jour. Les familles sont parties, suscitant inquiétude pour les uns, soulagement pour les autres qui vont enfin pouvoir être eux-mêmes en échappant à l'emprise, même, voire surtout, affectueuse de leurs proches. Car, s'il est de bon ton, dans le paysage idéologique soignant, d'imaginer que les proches sont toujours les bienvenus, c'est vouloir ignorer combien ils peuvent se révéler pesants et angoissants pour certains patients qui ne s'expriment vraiment que lorsqu'ils sont seuls. Sans compter que certaines familles ravissent l'attention des soignants, touchés par leur ressenti, aux dépens du patient qui, lui, n'est pas toujours aussi conciliant que l'on souhaiterait. La nuit régule de fait certaines relations familiales en imposant ces moments de solitude désirés, car si les proches peuvent rester auprès des patients lorsqu'ils le souhaitent, cela reste cependant plus rare, le sommeil imposant son évidence même aux plus anxieux. J'ai d'ailleurs été longtemps troublée de constater que les malades mourants, accompagnés de leurs proches,

* Psychanalyste.

** Maren et Marcelo Viñar, *Exil et Torture*, Denoël, coll. Espace psychanalytique, 1989 ; référence indispensable pour un psychanalyste engagé sur ce « front »-là.

« s'échappaient » le plus souvent à la faveur d'une absence momentanée de ceux-ci, comme s'ils profitaient d'un relâchement du lien qui leur permettait de lâcher prise. Qu'ils se soient endormis ou qu'ils soient sortis prendre l'air, il suffit de quelques secondes d'inattention pour que l'accompagnant (ou l'infirmière) rate le grand départ, pourtant attendu, qui s'effectue comme « à la sauvette ». Voilà un des savoirs de la nuit qui est d'une importance capitale pour faire face à la culpabilité tellement prégnante dans notre société du « tout contrôle ».

La professionnalité nocturne en danger

C'est la nuit que se travaillent en nos inconscients les milliards d'impressions et d'émotions rencontrées par chacun de nous, non objectivées voire non conscientes, qui sont la base de nos pensées les plus construites comme de nos sentiments les moins objectifs. Qu'on travaille la nuit, qu'on dorme, qu'on rêve, voire que l'insomnie nous saisisse, la nuit produit sur nous de multiples effets. Cette phase de repli est indispensable à la création, non seulement artistique sous toutes ses formes, mais également à la réalisation de soi avec ou contre les schémas culturels qui balisent notre éducation et notre formation. La nuit est le temps du soi à soi avec tout ce que cela comporte de bénéfices ou d'inconvénients selon, justement, la qualité de ce rapport et la conscience qu'on peut (si on veut bien) en avoir. La nuit nous met face à nos insuffisances, à notre impuissance à tout contrôler, et forge de ce fait notre personnalité.

Choisir la nuit pour un soignant, c'est se mettre à l'abri d'une partie du poids institutionnel représenté autant par une hiérarchie particulièrement pesante que par une culture de « l'efficacité » qu'il ne partage pas.

Travailler la nuit permet une meilleure qualité de vie professionnelle car sa nudité nous débarrasse des artifices, d'une grande partie des convenances, et surtout nous conduit, en l'absence de protocoles, à chercher le meilleur angle d'intervention en fonction de la personne qui demande et de nos propres moyens de lui répondre. Toute demande est singulière, mais la nuit le rend visible, le met en évidence comme aucune autre situation. L'éthique est une valeur nocturne.

Soigner la nuit exige une disponibilité, une qualité d'être qu'elle développe par son espace non ponctué par les rythmes imposés tant culturels que temporels. La nuit ignore le temps, son espace n'est matérialisé que par l'absence de lumière et tous les soignants le savent bien qui voient leurs nuits durer indéfiniment parfois ou passer en un clin d'œil sans que rien d'objectif ni de constant ne nous permette de le raisonner. Je n'ai, pour ma part, jamais pu me repérer autrement que par cette sensation totalement subjective du temps qui passe trop vite ou qui n'en finit pas. Dans ma région il y a une expression qualifiant l'ennui qui s'appuie sur ce ressenti, on dit « le temps me dure ». Au fil du temps, j'ai le sentiment que mes nuits de travail sont de plus en plus courtes, non parce que je suis moins fatiguée (le

matin, les dernières heures sont particulièrement lourdes à supporter) mais parce que j'ai de plus en plus conscience de l'urgence à défendre cet espace non encore trop réglementé pour tout ce qu'il renferme de créativité, de nécessité de dépassement de ses propres limites pour accéder à ces qualités humaines requises par l'exercice professionnel nocturne.

Je continue à être frappée du peu d'intérêt que suscite cette particularité du monde soignant nocturne, en particulier sa capacité d'adaptation et de réaction pour peu qu'on soit attentif aux conditions nécessaires à cette adaptation. Dans mon hôpital, mon acharnement à donner à voir ces éléments positifs, à vouloir préserver et faire valoir cet aspect de la vie des soignants face au monde mortifère qu'ils subissent au quotidien, est vécu comme un privilège. Malheureusement, le système qui se met en place dans les hôpitaux va totalement à l'encontre de cette évidence et les directions, armées d'outils de productions, et autres outils de contrôle aussi peu appropriés à la situation, professent une adaptabilité et une productivité calquées sur l'industrie sans vouloir entendre que la maladie n'est pas un bien matériel et que les soignants ne sont pas des machines à remettre au travail les patients qui leur passent par les mains et par le cœur. C'est la nuit que les patients peuvent le mieux exprimer, face à un soignant qui en prend le temps, leurs angoisses, leurs difficultés de tous ordres face à la pathologie qui les frappe. Le jour ne dispose plus de ce temps, faute d'avoir su le formuler et *a fortiori* le défendre contre les logiques médicales puis technocratiques qui recouvrent toutes les autres dimensions. Le jour croule, non sous le poids des patients, ce qui serait sans doute mieux vécu, mais sous le poids des systèmes qui, sous prétexte « de qualité », imposent de transférer une grande partie du temps soignant en temps de « traçabilité ». Cette traçabilité vise autant au contrôle de l'activité et à son financement qu'à mettre en place les milliers de « parapluie sécuritaires » qui englobent aussi bien les précautions élémentaires évidentes que celles qui n'ont d'autre intérêt que protéger et mettre à l'abri la chaîne de décisionnaires de tout poil qui pourraient avoir à rendre des comptes. L'évolution sécuritaire est ainsi la nouvelle (et la pire) plaie des hôpitaux, née de décisions coupables et mercantiles (le sang contaminé), de vrais risques (les infections nosocomiales) mais aussi de spectres catastrophiques (la vache folle et le prion qui nous conduisent aujourd'hui à jeter tous les instruments…). Devant une surcharge considérable de tâches – et je ne parle pas de la multitude de réunions qui les ponctue –, l'idée de reporter une partie de ces tâches, que le jour n'arrive plus à assumer, sur la nuit s'est concrétisée depuis longtemps dans les hôpitaux sans aucune considération du sommeil des patients. La notion de « continuité des soins » s'est ainsi brutalement détournée de l'intérêt des patients pour servir celui d'une organisation qui cherche à « optimiser », c'est-à-dire remplir les heures de travail nocturne sans se soucier de la grande différence d'effectifs entre le jour et la nuit ni surtout de la différence fondamentale des capacités physiologiques des soignants qui n'ont pas du tout la même économie physique ni psychique durant leur temps de travail.

Il y a ainsi risque majeur de voir disparaître le dernier bastion d'une pensée soignante qui pouvait cheminer hors du formatage institutionnel et ainsi retrouver presque naturellement le chemin d'une considération humaine de la maladie. Les usines de réparation des organes humains sont à notre porte (la chirurgie ambulatoire), reste à savoir qui voudra les faire tourner. La pénurie de soignants est la seule réponse (amère) face à cette évolution mortifère et peut-être le signe d'une résistance qui, si elle n'a pas encore les mots ni l'énergie de se définir, n'en est pas moins un signe désespéré à l'intention d'une société qui a oublié de défendre sa propre faiblesse, sa faillibilité…, sa nuit.

La nuit dérobée

Éric Sandlarz *

À Maren et Marcelo Vinar **
dont la présence est toujours un encouragement.

Je voudrais tout d'abord remercier celles qui m'auront permis de me retrouver parmi vous dans ce lieu de transmission si renommé. Une femme exceptionnelle, Jeanne Champion [1], m'aura ouvert la voie ; une autre, Catherine Espinasse, à l'amitié si pleine de droiture et de chaleur, m'aura fourni l'occasion. Quant à Edith Heurgon, la maîtresse de maison, elle est le liant sans lequel aucune des nourritures spirituelles que chacun ici tente d'offrir aux autres n'aurait de goût.

Au-delà, si j'interviens, devant vous, c'est parce que je suis psychologue au centre Primo-Levi. Or sept femmes sont à l'origine de cette association et de son Centre de consultations. N'est-ce pas l'indice que le féminin, voire le maternel, sont primordiaux quand l'insomnie règne sur un corps martyrisé dont la parole est en suspens tant la pensée est figée par le saccage de l'enveloppe où elle se déployait ?

Condamnés à n'être qu'un corps douloureux, mémorial des sévices endurés comme de multiples pertes, nos patients ne peuvent s'apaiser tellement les images obsédantes des humiliations subies envahissent perpétuellement leur conscience.

Leur énergie libidinale n'est plus intérieurement polarisée par la mise en scène fantasmatique des rapports du sujet et de l'objet, c'est pourquoi la part du moi tournée vers l'extérieur est devenue le siège de perceptions hyperexcitantes.

À cette frontière, la confusion règne, tentative pathétique pour anesthésier la douleur des ruptures. Un effondrement a eu lieu, il n'y a plus d'autre, Dieu et notre prochain ont détourné leur regard. Si la foi ou le militantisme soutiennent la résistance [2], le plus souvent c'est l'incroyance [3] qui domine. Le vécu persécutif se perpétue ici car la méfiance de la victime rencontre trop souvent le doute ou le rejet de ses interlocuteurs.

Au fond, les demandeurs d'asile souffrent d'hospitalisme [4], coupés de tous leurs repères socioculturels, habitant un corps qui leur est devenu étranger, ils passent de mains en mains et doivent à chaque fois raconter leur histoire bouleversante pour justifier l'attention que l'on veut bien leur prêter.

C'est une « mère morte [5] » qui désormais les porte, son regard est désaffecté, évidé par l'absence d'Autre.

La nuit est du côté du féminin, temporalité de l'intime qui nous dégage

de l'ordre chronologique et nous permet les retrouvailles avec l'épure enfantine de notre projet. Quand on tente de voler sa nuit à l'homme, c'est son appartenance à l'espèce humaine qu'on cherche à atteindre. En effet la nuit traumatique, c'est la « nuit dérobée [6] », peut-être parce que le temps des génocides, c'est aussi le temps du sida. Je ne peux désormais m'empêcher d'associer le développement de la violence politique et de la torture avec la dissémination de ce virus à travers le monde. Dans le même mouvement, je pense que le risque génocidaire ne peut plus faire l'impasse sur les modalités de réponses à cette pandémie exterminatrice.

Car le viol est devenu l'une des plus efficaces armes de destruction massive dont les « dommages collatéraux », dans l'environnement familial, social et sur plusieurs générations, sont exponentiels. Cette visée de désolation inclut une volonté contaminatrice. D'ailleurs, l'actualité récente démontre l'avantage formidable du viol sur les autres ADM (armes de destruction massive) : il ne laisse pas de traces visibles au long cours. C'est pourquoi la question épineuse de la constitution de la preuve sera remise entre les mains des experts, sacralisant toujours plus leur discours au détriment de la parole du patient [7]. D'ailleurs si vous êtes séropositive, à défaut d'un statut de réfugiée politique, vous obtiendrez une carte pour soins, tant il est vrai que les demandeurs d'asile ignorent tout du politique et sont économiquement envieux. Mais attention, si vos T4 se stabilisent, l'État pourrait bien ne pas vous la renouveler.

En bref, je voudrais partager avec vous la façon dont nous tentons microscopiquement, au centre Primo-Levi, d'endiguer les effets du développement de la terreur dans trop d'endroits du monde, comme nous tentons de parer au mépris avec lequel les gouvernements occidentaux prennent en compte le droit d'asile et du même coup bafouent de plus en plus les droits de l'homme.

J'espère que l'étonnant engagement de cette humanité aux aguets, toujours en train de se préparer devant l'imminence du danger, transparaît déjà dans mes propos. En tous les cas, plutôt que des faits, ce sont de leurs effets dont je peux témoigner. Ils renforcent ma foi en l'inconscient, seul maître à bord, et ma conviction qu'une écoute psychanalytique, respectant la singularité des rythmes subjectifs, autorise un tact que les cellules de crise et d'urgence, les groupes de parole, l'incitation à témoigner ne permettent pas.

Présentation du centre Primo-Levi

Le centre Primo-Levi a été créé en 1995 par un groupe de sept femmes déjà engagées dans une activité d'accueil et d'aide auprès des victimes de la torture et de la violence politique. « Mères fondatrices » ou mieux « Mères symboliques », elles ont publiquement décidé d'investir une tâche de soin et de soutien qui est au principe du droit d'asile et que l'État déserte le plus souvent.

Pire, certains États ont sciemment choisi de pervertir leur devoir de garant du tissu social qui les oblige à assurer un minimum de protection à

leurs citoyens face à l'arbitraire de la violence. C'est pourquoi la violence politique est un des indices majeurs qui permet de mesurer où en sont les gouvernements par rapport à la loi symbolique. Dit autrement, c'est la richesse de la langue, la circulation de la parole, la possibilité de tous les « pourquoi [8] » qui sont déterminés par la façon dont les représentants du pouvoir préservent l'expression des singularités dans le respect de l'altérité qui les constitue chacune différentes.

La décision d'attribuer le nom de « Primo Levi » au centre met l'accent sur la place du témoin [9] à laquelle cet auteur se sera de plus en plus consacré après son retour d'un camp d'extermination nazi. Nous y trouvons la double confirmation d'une dimension symbolique ancrée au cœur du mandat de notre association.

D'une part, le témoignage est un acte politique, il s'agit de préserver la transmission de ce que « nous ne voulons pas savoir », réponse si souvent rencontrée par les survivants. Alors même qu'un des effets majeurs de la torture, dans sa visée de démolition subjective, est de détruire la mémoire, en gelant le mouvement qui anime la réalité interne de chacun, son but est de suspendre la temporalité en imposant un présent indicible, de rompre l'alternance du jour et de la nuit en saturant cette dernière d'images d'épouvante.

D'autre part, pour étayer notre volonté de circonscrire la puissance terrifiante de l'humaine sauvagerie, nous trouvons un formidable appui dans cette condition de témoin. Sans l'écriture, sans le partage avec la communauté, sans une réflexion collective, comment pourrions-nous résister aux impacts d'une violence croissante qui vise tout autant à déchirer le tissu social avec chacun des coups portés à notre prochain qu'à attaquer les liens [10] permettant à la pensée de consister ?

Les effets dont nous pouvons témoigner ont pour caractéristique commune de produire un retrait plus ou moins grand du sujet. Un chaos de sensations en quête de représentations agite en permanence le monde interne. L'environnement reste pendant longtemps l'espace d'où peuvent surgir un bruit, une odeur, un signe qui confirmeront que ça continue, que ça n'aura pas de fin. C'est une sorte de solitude fonctionnelle liée à la permanence de la précarité que le « naufragé moderne » évoque la plupart du temps.

Psychanalyste, nous tentons pourtant de persévérer à cette place du « sujet supposé savoir », malgré cette abjection vécue par nos patients qui les conduit à nous apostropher douloureusement : « Vous ne pouvez pas savoir. » Car l'incrédulité avec laquelle sont accueillis les témoignages de cette violence habite d'abord ceux qui l'ont vécue, tant ils ont été relégués aux confins de l'indicible, de l'impensable.

La scène d'un rêve [11] répétitif propre aux concentrationnaires, y compris durant leur détention, où les parents, les amis sont indifférents à leurs récits de l'horreur montre à quel point c'est cette « foi dans le symbolique », essentielle à toute inscription dans la communauté, qui est atteinte en chacun d'eux.

Afin de tenter de réaliser cette gageure définie par son mandat – le soin et le soutien aux victimes de la torture et de la violence politique –, le centre Primo-Levi est constitué d'une équipe pluridisciplinaire installée dans deux appartements du XI[e] arrondissement parisien. Celle-ci est composée d'une directrice, d'une secrétaire accueillante, de deux médecins généralistes, d'une assistante socioéducative, d'une juriste, d'une dentiste, d'une kinésithérapeute, de cinq psychothérapeutes, d'une documentaliste et d'une pharmacienne bénévole. Le Centre a recours à un service d'interprètes pour environ le tiers de ses consultations. La réunion institutionnelle a lieu tous les mardis après-midi ; un psychanalyste vient une fois par mois superviser la réunion clinique. Enfin une association loi 1901 gère le centre de soins en collaboration avec le directeur administratif et financier ainsi que plusieurs bénévoles.

Ce recensement est l'écho d'une question que je vous soumets : sans cette présence du collectif, ne serait-elle pas une folle entreprise, cette volonté de tenir en respect, dans l'étroitesse de nos bureaux, la bête immonde qui a pris possession de ces êtres désarrimés ?

Précision sur le traumatisme et sa spécificité au centre Primo-Levi

> « La torture cherche à produire l'acceptation d'un discours d'État, par l'aveu d'une pourriture. Ce que le bourreau veut finalement obtenir de sa victime en la torturant, c'est la réduire à n'être que "ça", une pourriture, à savoir ce que le bourreau est lui-même et ce qu'il sait qu'il est, mais sans l'avouer. La victime doit être la "voix" de cette saloperie, partout déniée, qui partout soutient la "représentation" de la toute-puissance du "régime", c'est-à-dire en fait "l'image glorieuse" d'eux-mêmes que ce régime fournit à ses adhérents par le fait de les reconnaître. Il lui faut donc assumer la position du sujet sur laquelle fonctionne le théâtre de la puissance identificatrice [12]. »

Ces phrases de Michel de Certeau à propos de la torture, si justes et radicales, nous indiquent la substance de ce qui envahit les nuits de nos patients. À savoir ces scènes dont la réitération mécanique instrumentalise les bourreaux et les victimes au service de la jouissance d'un maître suprême dont l'unique but est d'asseoir sa domination [13]. Objet totalitaire [14], la douleur ordonne la démesure d'une jouissance qui égare l'esprit en irradiant son corps.

Vous parler du « traumatisme politique » sans faire résonner quelques sensations insensées serait antididactique, surtout à une époque où nos fonctionnaires de l'information sont de plus en plus « scoopiquement » contraints à banaliser le mal.

« Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Cette question restera pour une part à jamais sans réponse ; heureusement, car quelle raison pourrait recouvrir un tel déchaînement ? Au-delà, qui suis-je ? C'est-à-dire pourquoi

moi ? Malheureusement, la seule réponse est que désormais je ne suis plus le même.

Comment s'appréhender quand le temps n'est plus vectorisé du passé vers le futur ? Le traumatisme produit toujours un avant et un après. Il se caractérise par sa survenue brutale, le sujet n'a pas pu s'y préparer et s'en trouve débordé. Trou noir du traumatisme qui engloutit les fondations subjectives. La terre s'est transformée en un *no man's land* sans sépulture, tellement l'énigme suppliciante des disparitions [15] relance indéfiniment la douleur causée par tant de pertes.

Freud n'aura jamais cessé d'insister sur la dimension économique du traumatisme. Une usure soudaine et démesurée bouleverse l'économie narcissique, identitaire. Une sensation irradiante appelle des mains, un regard, une voix pour s'humaniser.

Cette rencontre avec l'horreur qui a englouti nos patients s'est inscrite dans les plis d'une structure préexistante, de même que la violence politique tente de détruire le tissu communautaire, c'est-à-dire les liens familiaux, la fonction sociale, l'habitat. Aussi, comme le précisait Freud dès le début de son œuvre, ce sont la perte d'amour et le deuil qui représentent les modèles des traumatismes.

De plus, un traumatisme n'est jamais isolé, il est cumulatif ou il n'est pas. Si bien qu'aborder un fait traumatique sans chercher comment il est devenu un événement pour le sujet, ne peut que conduire à la sacralisation de l'accidentel.

À nuit envahie, journée virtuelle

Dans nos sociétés postmodernes où l'intensité, pour ne pas dire l'urgence, est devenue la référence, les spécialistes du PTSD (syndrome de stress post-traumatique) occultent trop souvent combien les victimes de trauma retrouvent sur l'écran noir de leurs nuits blanches peu ou prou les mêmes images que nos chers téléspectateurs. En tous les cas, celles-ci s'abreuvent à la même source : la banalisation du mal.

N'est-ce pas la confirmation d'une réflexion, proposée il y a déjà plus de trente ans, sur l'avènement de la société du spectacle produit par la séparation du vécu et de sa représentation ? En étant toujours plus « médiatisés par des images », les rapports sociaux sont devenus un spectacle [16]. L'apparence,

* Politologue.

le visible sont pris pour la réalité même ; dans ce monde où « la vie est belle », une monstrueuse dérision est perçue comme de l'humour. Évidemment, nous sommes surinformés et cette surabondance de la réalité l'uniformise, le « trop de réalité »… engendre (une) « réalité virtuelle [17] » destinée à englober toute réalité. Comment distinguer le jour de la nuit, la réalité du rêve, quand le virtuel a remplacé l'imaginaire ? La vie est-elle un songe ou un cauchemar ? En tous les cas, nos patients ne font plus la différence, leur nuit est enténébrée, y entrer comporte toujours pour eux l'incertitude effroyable de ne plus pouvoir en sortir ; d'où leur quasi-impossibilité de s'abandonner dans les bras de Morphée. De toute façon, chacune de leur nouvelle tentative se soldera par le retour de la terreur nocturne. Quant à leurs jours, ils sont synonymes d'hébétude.

J'aurais pris appui sur le concept de traumatisme pour m'emballer, mais je suis convaincu que le corpus psychanalytique a semé les graines qui permettent de le penser. Or, plutôt que de tenter d'aménager le temps qui permet à tout lien de consister, temps du transfert, ouvrant sur une restauration de la temporalité et du désir, nous sommes de plus en plus dominés par des spécialistes dont le paradigme est du côté des sciences dures si bien qualifiées.

Une nouvelle appellation est apparue, celle de « traumatisme extrême » ; elle m'a aussitôt fait penser aux sports de l'extrême, autrement dit, nous voilà piégés narcissiquement et consensuellement par cette atmosphère d'exploits qui ne peut que dériver vers l'exploitation théorico-clinique. D'ailleurs, au risque de choquer certains, est-ce que la discussion si féconde, il y a encore peu de temps, sur l'unicité de la Shoah est toujours de rigueur alors que le secrétaire de l'Onu vient de nommer un spécialiste ès génocide pour pouvoir être alerté quand le silence assourdissant de la désolation demeure inaudible ?

Comble de l'époque, aujourd'hui *nous devons* nous souvenir ; du coup la psychanalyse a viré du côté du témoignage [18], surtout qu'un bon témoin se doit d'être un survivant. Les derniers d'entre eux allant disparaître, précipitons-nous pour recueillir leurs ultimes paroles. La quasi unique demande qui est adressée au centre Primo-Levi par les journalistes, les étudiants, les psychanalystes, les financeurs, est de pouvoir accéder aux patients. Autrement dit quelle que soit l'effraction physique, psychique, qu'ils ont subie, tous ces gens-là ne souhaitent que les faire parler, sans respecter la nécessité du secret [19] en tant que noyau de l'intime. Le Fou n'est-il pas d'abord celui dont on devine la pensée ? La majorité des patients que je rencontre à Primo-Levi sont des survivants, car il suffit, si je puis dire, d'avoir vu un compagnon de cellule disparaître pour devenir un « survivant ».

Quand Giorgio Agamben, citant Primo Levi [20], propose une définition du « témoin intégral » à partir de la figure de ceux qu'on nommait les « musulmans » dans la « novlangue [21] » d'Auschwitz, c'est-à-dire ceux dont la mort « avait commencé avant la mort corporelle », je reste étonné qu'il élude le moment où Primo Levi lui-même s'est défini comme un musul-

man. De même Imre Kertesz [22], dans la dernière partie « d'être sans destin », après avoir décrit une épouvantable scène d'humiliation, précise qu'il a senti quelque chose d'irrémédiablement brisé en lui. Ce qui le conduit à suivre avec précision la dégradation de son corps tout en affirmant que « lui-même n'était plus dedans ». Et, quand Elie Wiesel [23] voit disparaître son père, il affirme : « Je n'ai plus vécu. Donc à partir de ce jour-là et jusqu'à la libération, je n'étais pas là… je n'étais plus là. Je n'ai vécu que pour mon père… moi, j'étais un "musulman", j'étais un objet. Je ne savais pas ce qui se passait. » Tant d'autres seraient à citer qui n'ont jamais négligé combien le facteur chance avait également compté pour qu'ils en réchappent.

Nos patients cumulent toutes les pertes possibles, ils ont subi pour la plupart des sévices visant à les anéantir et, dans leur exil forcé, la majorité reste polarisée sur le quotidien, l'immédiat, tant la survie détermine leur séjour dans la patrie des droits de l'Homme.

Alors que ce sont les poètes qui auront le mieux su dire la nuit, nous offrant les mots pour bercer nos sensations et nourrir nos rêves, doit-on dorénavant accepter que les nuits des exilés politiques soient assujetties à l'empire de la chimie ?

Notes

1 Jeanne Champion, *Mémoires en exil*, Fayard, 1989.
2 Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Verdier, 2003, p. 183.
3 Jacques Lacan, Livre VII. *L'Éthique*, Seuil, 1986, p. 67 : « Qu'il y ait au-delà du miroir un Autre à quoi il faudrait se référer, le paranoïaque n'y croit pas » où l'on entend que les effets de la violence politique produisent des « états » subjectifs dont la forme est analogue aux extrêmes de la psychopathologie..
4 Anne-Lise Stern, *Le Savoir déporté. Camps, histoire, psychanalyse*, La Librairie du XXIe siècle, Seuil, 2004, p. 116/117/274.
5 André Green, *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, coll. Critique, 1983, p. 222.
6 Paul Monette, *Le Temps dérobé, chroniques du sida*, Presses de la Renaissance, 1989.
7 Esther Mujawayo, Souâd Belhaddad, *Survivantes*, L'Aube, 2004, p. 54 et 30. « Il a été courant qu'un génocidaire dise à sa victime après l'avoir violée : je ne te tue pas, ce que je te laisse est pire que la mort. »
8 Primo Levi, *Si c'est un homme*, Julliard, Presses Pocket, 1988, p. 29 : « Ici, il n'y a pas de pourquoi… en ce lieu tout est interdit… c'est là précisément toute la raison d'être du lager… »
9 Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Gallimard, coll. Tel, 2001 ; livre majeur avec ceux de Primo Levi. « Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvrions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là ? Nous y étions encore. Cependant, c'était impossible. À peine commencions-nous à raconter que nous suffoquions. À nous-mêmes, ce que nous avons à dire commençait alors à nous paraître "inimaginable" » (p. 9).
10 Wilfried R. Bion, *Réflexion faite*, Puf, 1983.
11 Primo Levi, *Si c'est un homme*, p. 64-65 ; *La Trêve*, Grasset, 1997, p. 242 ; poème en exergue daté du 11 janvier 1946, « Quarante ans après », *Les Naufragés et les Rescapés*, Gallimard, Arcades, 2002, p. 12.
12 Michel de Certeau, *Histoire et Psychanalyse (entre science et fiction)*, Folio histoire, 2002, p. 228.
13 Juan David Nasio, *Le Livre de la douleur et de l'amour*, Payot, 1996, p. 172.
14 Jean Amery, *op. cit.*, p. 49 et 69. « La parole s'éteint partout où une réalité pose une revendication totale », « or, dans la torture… la coïncidence de l'homme et de la chair devient totale ».
15 *Violence d'État et Psychanalyse*, Dunod, coll. Insconscient et culture, 1989. « Les vicissitudes de la pulsion de savoir dans certains deuils spéciaux », par Julia Braun de Dunayevich et Maria Lucie Pelento.
16 Guy Debord, *La Société du spectacle*, Gallimard, NRF, 1992 ; 1re publication, Buchet Chastel, 1967.
17 Annie Le Brun, *Du trop de réalité*, Stock, 2000.
18 Régine Waintrater, *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*, Payot, 2003, sous la direction de J.-F. Chiantaretto ; *Témoignage et Trauma, Implications psychanalytiques*, Dunod, 2004.
19 Piera Aulagnier, *La Violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé. Le fil rouge*, Puf, 1999 ; *Les Destins du plaisir. Aliénations-amour-passion*, Puf, 1979.
20 Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Seuil, Rivages, 1999 ; Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés*, p. 82-83.
21 George Orwell, *1984*, Gallimard, Folio, 1977.
22 Imre Kertesz, *Être sans destin*, 10/18, 2002, p. 234 et 254.
23 Jorge Semprun, Elie Wiesel, *Se taire est impossible*, Arte éditions Mille et Une Nuits, 2003.

Nuits américaines

Sophie Body-Gendrot *

La fenêtre prospective ici ouverte – faute d'avoir la latitude et l'énergie d'en ouvrir mille – ouvre un aperçu sur la manière dont se donnent à voir les villes qui ne dorment jamais. Quels sont les gains et les limites des cycles économiques étirés sur 24 heures ? L'exemple américain ouvre quelques pistes de réflexion.

L'habitude de travailler la nuit est plus ancienne qu'il n'y paraît : qu'il s'agisse des sages-femmes, des guetteurs, des médecins de campagne, des transporteurs ravitaillant les villes, des prostituées, des tenanciers de maisons de jeux, des cabaretiers : certaines professions ont toujours exercé une partie de leur métier la nuit.

Différents cycles économiques ponctuent l'évolution de la ville américaine et l'importance prise par la nuit du point de vue de l'économie : la ville mercantile de l'époque coloniale jusqu'à 1840 environ ; la ville industrielle jusqu'aux années 1920 ; puis la ville des services et, enfin, dans les années 1980, l'émergence de villes-monde, appelées aussi villes globales telles que New York et, à un moindre degré, Los Angeles. Parallèlement, mais plus spécifiquement depuis le 11 septembre 2001, se répandent des quartiers sécuritaires, refermés sur eux-mêmes, dans la mesure où la sécurité devient la première priorité de leurs habitants certes, mais aussi des investisseurs, des hommes d'affaires, des employés et des touristes qui se relient à eux [Body-Gendrot, 1996 ; 1998].

Avec la ville industrielle, la complexité de la division du travail et la découverte de la lumière artificielle ont autorisé le travail de nuit, répondant aux besoins d'entreprises soucieuses d'assurer une production continue. Au cours des années 1960, le développement de *la ville des services* et la présence accrue des femmes sur le marché du travail ont donné lieu à des horaires plus souples, bien qu'à cette époque l'industrie fût toujours le secteur d'emploi dominant. En 2002, par contraste, l'économie américaine recèle deux fois plus d'emplois dans les services que dans le secteur industriel [US Dept of Labor, 2002]. Quelles sont alors les conséquences de telles mutations économiques en ce qui concerne notre sujet, la nuit ?

La ville qui ne dort jamais

Aux États-Unis de nos jours, les deux cinquièmes de la population dotée d'un emploi travaillent selon des horaires non conventionnels, c'est-à-dire la nuit ou pendant les week-ends. Selon une enquête datant de 1997 de

l'Eurostat, ce pourcentage serait de 9,7 % en France (pourcentage le plus faible) et de 20,2 % en Grèce, au Danemark, en Finlande et au Royaume-Uni [Presser, 2003, p. 1]. Mais on doit rester prudent au regard de ces données qui peuvent recouvrir des réalités différentes. Nous appellerons *nuit* ce qui est qualifié de *late hours*, soit la période commençant à partir de vingt heures et se terminant à l'aube.

La notion de *ville globale*, de *ville-monde*, s'appuie sur les formidables avancées technologiques des dernières décennies. L'utilisation de l'internet, le développement des communications instantanées, des fax, des conférences téléphoniques d'une côte américaine à l'autre et d'un point du demi-continent à l'autre permettent aux multinationales et aux PME d'opérer sans relâche. L'exigence de disponibilité à toute heure du jour et de la nuit signifie la mort du temps diurne et l'éradication de la distance [Cairncross, 1997]. L'esprit de la Frontière, allié à une compétition exacerbée et à l'absence de contraintes légales telles qu'elles sont imposées en Europe, implique qu'expansion géographique et journée à roulement continu aillent de pair [Melvin, 1987].

L'importance essentielle prise par le secteur de la *finance* dans une mégapole comme New York exige que sa Bourse communique avec celle de Tokyo et avec celle de Londres en jouant sur les fuseaux horaires pour finaliser les meilleures rentabilités [Sassen, 1996]. Ces métropoles sont d'ailleurs plus complémentaires que rivales sur l'archipel mondial relié par d'efficaces et multiples réseaux sur lesquels le temps n'a pas de prise. Par conséquent, le Nasdaq a allongé ses heures ouvrables tandis que les transactions, les conseils aux clients et le contrôle opèrent 24 heures sur 24. Mais qu'on ne se méprenne pas : le travail de nuit ne va pas de soi. L'exemple suivant en donnera l'illustration.

La privatisation de la transmission du courrier à travers le pays dans les délais les plus brefs fait appel toute la nuit à des employés regroupés à Louisville dans le Kentucky. Pour surmonter l'échec à trouver des employés acceptant de travailler dans la tranche horaire minuit-trois heures du matin, la firme UPS a trouvé un accord avec la municipalité. Les employés se verraient offrir une année à l'université, bénéficieraient de navettes qui les mèneraient à l'issue de leur travail nocturne vers des dortoirs insonorisés et pourvus d'épais volets [*New York Times*, 1er novembre 1998]. Marché conclu. Dans la même perspective, on trouve désormais dans les grandes villes américaines et dans les aéroports des coques insonorisées, sombres et disposant d'écouteurs, louées 16 dollars de l'heure (en 2004) pour permettre à quiconque de reprendre des forces à tout moment de la journée.

La globalisation impose à l'échelon mondial la « migration virtuelle » d'employés qui traitent l'information pour les entreprises américaines à partir de leurs pays de résidence. Ce mode de travail n'est possible que grâce au jeu des fuseaux horaires. Ainsi de plus en plus de sous-traitants informaticiens travaillent la nuit en Inde pour répondre aux 800 appels quotidiens d'Américains désireux de faire des réservations sur les compagnies

aériennes, de commander des catalogues, de consommer. Dans la mesure où les communications téléphoniques avec l'étranger sont à prix réduit au milieu de la nuit et où la main-d'œuvre indienne est bon marché, les entreprises américaines y trouvent leur compte [Aneesh, 2001].

L'évolution du mode de vie des ménages en fonction du travail de nuit a également des incidences sur l'offre et la demande. Par exemple, plus de ménages prennent leurs repas en dehors de chez eux ou font leurs courses en rentrant tardivement chez eux. Le vieillissement de la société américaine (12,4 % de plus de 65 ans en 2002 contre 9,2 % en 1960) exige que des soins jour et nuit soient prodigués aux personnes âgées qui ne vivent plus au sein des familles. Par ailleurs, les célibataires, dont l'âge moyen du mariage se situe à presque 28 ans pour les hommes et 25 ans pour les femmes, ont envie de se divertir la nuit [Dept of Commerce, 1998]. Ainsi l'évolution démographique crée-t-elle de nouvelles demandes et un besoin de services.

Dans la ville qui ne dort jamais, on peut à toute heure acheter un journal, une bouteille de lait, jouer au basket ou au golf (à Deer Park, New York), aller chez le coiffeur (à Las Vegas), se rendre dans une maison de jeux, dîner au restaurant ou se faire livrer de la nourriture « ethnique » et du linge lavé et repassé, aller travailler toute la nuit à la bibliothèque si l'on est étudiant et prendre le métro qui ne s'arrête pas de fonctionner. Les salaires astronomiques payés aux commanditaires de l'économie mondiale favorisent les services à la demande offerts par de jeunes entrepreneurs issus de l'immigration et volontaires pour travailler la nuit et s'insérer dans un créneau de l'économie.

À l'autre bout de la chaîne de montage mondiale, des travailleurs de l'ombre venus des quatre coins du monde nettoient par ailleurs les tours de bureaux la nuit, préparent la nourriture qui sera livrée au petit matin, emmènent dans leurs limousines aux premières lueurs de l'aube les cadres vers les aéroports où le personnel est prêt à les accueillir [Body-Gendrot, 1996].

Pourtant les professions les plus sollicitées pour le travail de nuit ne sont pas celles de l'économie mondiale, mais celles de caissières, chauffeurs de camions, employés des supermarchés, travail à domicile, serveurs et serveuses, cuisiniers, gardiens de prison, services de nettoyage, médecins et infirmières, réceptionnistes, hôteliers et restaurateurs, personnel et propriétaires associés à la vente en général. En dehors des chauffeurs de camion, il s'agit d'emplois locaux [Presser, 2003, p. 21].

Quelles sont alors les contraintes qu'impose l'économie en continu sur les ménages américains ?

Comme le note justement H. Presser, « tandis que généralement les consommateurs tirent avantage de services offerts 24 heures sur 24 et que les employeurs sans interruption font fructifier leur capital, de nombreux employés trouvent ces horaires de nuit peu attrayants » [2003, p. 6]. R. Putnam affirme que seules 35 % des familles américaines prennent leur dîner ensemble (en 1999) : elles étaient 50 % à le faire en 1977. L'enquête de la *National Survey of Families and Households* (équivalente de l'enquête Insee

sur les ménages), menée de 1987 à 1988, touche 13 000 personnes de plus de 19 ans. La seconde enquête, entre 1992 et 1994, a porté sur 10 000 personnes. Elles révèlent que les ménages sans enfants peuvent gérer le stress qu'apporte le travail de nuit. En revanche, dans le cas des ménages avec enfants, les risques de divorce augmentent, en particulier lorsque la mère travaille après minuit. Le manque de sommeil de celle-ci affecte le couple et la relation aux enfants après des années de mariage (incidemment la fréquence des relations sexuelles n'est pas affectée par le travail de nuit).

Des chercheuses ont interrogé en profondeur des infirmières et d'autres femmes qui avaient choisi le travail de nuit pour pouvoir dîner avec leurs enfants et les mettre au lit avant de partir au travail. Il en résultait qu'elles n'avaient que quatre ou cinq heures de sommeil pour récupérer. Leur mémoire ne fonctionnait plus correctement, elles travaillaient médiocrement et elles devenaient irritables avec leurs enfants [Garey, 1999 ; Hattery, 2001]. Des résultats similaires ont montré que les agents de sécurité de nuit perdaient leurs rythmes biologiques après avoir choisi de réduire le temps de sommeil pour pouvoir passer du temps avec leur famille [Herz, Charlton, 1989, p. 502]. En revanche, des liens de solidarité et d'amitié se nouaient dans les employés de nuit de ces professions et en particulier chez les pompiers ou chez les typographes mobilisés par le travail de nuit [Lipset, Trow, Coleman, 1962 ; Chetkovitch, 1997]. D'autres enquêtes révélaient que les travailleurs de nuit appréciaient la tranquillité, l'autonomie, l'absence de hiérarchie pesante.

Contrairement aux résistances européennes portées par les syndicats, les employeurs américains ne sont pas confrontés dans le discours public à des pressions en faveur du bien-être de ceux qui ont à travailler la nuit. Or ce sont très fréquemment les plus jeunes, les minorités raciales et les moins qualifiés qui sont appelés à le faire. Ce sont aussi les moins payés et les moins dotés d'avantages sociaux (retraite, couverture médicale, congés, etc.) [Presser, 2003, p. 226]. Mais la recherche américaine dans ce domaine est peu développée.

Nuit et sécurité

Pour terminer ce bref panorama, on doit aborder le travail de nuit dans la perspective essentielle de la sécurité urbaine. On ne saurait en effet demander à quiconque de travailler la nuit dans un quartier qui serait une zone contrôlée par des gangs et où un étranger serait menacé dans son intégrité physique et psychologique.

Les temps ont bien changé depuis l'ère de la colonie hollandaise en

* Une enquête de la ville de Montréal en 1992 révèle que 60 % des femmes contre 15 % des hommes avouent avoir peur de se promener seules dans leur quartier le soir. En 1992, un colloque « J'accuse la peur » a donné un sens à ses écarts et permis de mieux cerner le sentiment d'insécurité des femmes en ville le soir [Andrew, 1995, chapitre 6].

1625, où New York appelé alors New Amsterdam n'avait alors qu'une seule personne, le « schout fiscal », à faire office de shérif pour les 270 colons. En tant que garde champêtre, il faisait respecter les lois et les règlements, arrêtait et jugeait les délinquants, s'assurait que l'ordre régnait dans la colonie. Alors que New York était encore une ville mercantile, animée par les activités régnant autour du port, elle a dû se doter de services plus élaborés que ceux pourvus alors par des citoyens volontaires sur des îlots d'habitation restreints. L'office de procureur a été créé en 1818, les premières prisons en 1830, la force de police en 1848 et les tribunaux spécialisés en 1838 [Body-Gendrot, 2000, p. 14]. L'ordre régnait en effet de manière anarchique au cours du XIXe siècle. La machine politique de Tammany Hall, au service du parti démocrate, payait une police prise entre les nantis qui la rémunéraient et les immigrants recourant tant à l'économie légale qu'à l'économie illégale pour subsister. L'époque de la Prohibition en est la parfaite illustration, époque de corruption où chacun trouve son compte.

De nos jours, le fonctionnalisme, les règles de service public, une police professionnelle sont au service de la quiétude des quartiers. Mais celle-ci suit des cycles en fonction de l'apaisement des relations sociales ou des affrontements. Ainsi, la décennie des années 1960 est marquée tant par les émeutes raciales que par la criminalité. En 1967, 31 % des Américains redoutent de marcher seuls la nuit dans leur quartier [Eisenhower Foundation, 1999]. Au début des années 1980, ils sont plus qu'une large minorité, 48 % [Currie, 1985, p. 33]. En 1998, après sept ans de déclin de la criminalité urbaine, 41 % des Américains continuent à éprouver cette peur. En effet, la crainte de l'homicide générée par 200 millions d'armes en circulation et par la ségrégation tant physique que mentale des quartiers dans une société très individualiste nourrit une inquiétude latente par rapport à la ville. Beaucoup de classes moyennes ont quitté les villes pour les banlieues, l'informatique leur permettant de travailler à distance et d'élever leurs enfants dans un environnement plus sûr.

Le métro de New York et la sécurité retrouvée

Jérôme Charyn remarquait malicieusement qu'entre New York et Paris, la différence venait de ce qu'à New York, il n'y avait pas de dernier métro… Le métro de New York fonctionne en effet jour et nuit sur un très vaste territoire. Ses 26 lignes parcourent 230 miles et comportent 465 stations. Le métro absorbe chaque jour (et nuit) plus de 3,5 millions de voyageurs, à l'intérieur de l'agglomération.

Or au milieu des années 1980, faute d'entretien, le système était déserté par ses usagers. De nombreuses stations étaient détériorées, les graffitis couvraient les murs et les wagons, et les conduites des sdf (entre mille et mille deux cents) dormant chaque soir dans le métro étaient dissuasives pour les clients, surtout la nuit. Aussi le président du conseil de la Metropolitan Transportation Authority et celui de la NY Transit Authority (NYTA) ont-ils

pris la décision d'envoyer un signal fort sur le retour à l'ordre dans le métro.

Il s'agissait de montrer que la direction n'était pas impuissante face à des prédateurs incontrôlables et que l'éradication des graffitis, la lutte contre la fraude tout comme la régulation de l'espace du métro étaient prises au sérieux.

La municipalité partait avec de lourds handicaps (ampleur du problème exacerbé par les inégalités socioéconomiques criantes, la privatisation des transports, la faiblesse des moyens financiers). New York regroupe 18 millions d'habitants, un habitant sur trois est né à l'étranger, plus de 25 millions de touristes passent chaque année dans la ville, la population noire forme un quart de la population, la population latino un autre quart, bref la ville est cosmopolite et doit faire cohabiter dans des espaces partagés toutes ces cultures grâce à un bon système de transports. Non seulement le métro est un moyen de déplacement vital pour l'économie et la vie sociale de la cité, mais il doit couvrir tous les quartiers à tout moment dans la sécurité.

La marge de manœuvre de la police était étroite, elle aussi, et sous haute surveillance. Ce n'est qu'en communiquant intelligemment sur son action, en montrant la nocivité des faux mendiants et des fraudeurs, et en se rendant visible qu'elle a pu radicalement reprendre le contrôle du métro. Aujourd'hui, on estime la fraude à 1 % et le métro est redevenu sûr. Cette expérience de reconquête du métro et de l'espace public invite à réfléchir sur les méthodes mises en œuvre et sur leurs limites.

Grâce à une commission mixte assignée à la question des graffitis, en cinq ans, le problème a été résolu et les tagueurs ont perdu la satisfaction de voir leurs œuvres circuler grâce à d'efficaces équipes d'entretien.

Pour les sdf, la situation était plus délicate car ils sont populaires auprès des médias et perçus comme les victimes d'une société cupide et indifférente. Leurs avocats défendent l'idée que le métro est moins dangereux pour eux la nuit que les abris mis à leur disposition. De plus en 1989, la police n'était pas habilitée à agir en direction des sdf qui relevaient des travailleurs sociaux et elle répugnait à faire le « sale boulot » et subir les feux d'une presse et d'intellectuels hostiles. Aussi le règlement de la NYTA a-t-il été rédigé de manière minutieuse, avec l'aide des procureurs, pour que la police puisse faire la preuve devant les tribunaux qu'elle était dans son droit en accomplissant sa mission de répression des tagueurs, des fraudeurs, des mendiants et des indigents attentant à la « qualité de la vie » des New-Yorkais. Parallèlement, la municipalité a déployé des efforts pour réguler les sdf et établir un équilibre entre le respect de leurs libertés et les contraintes relatives aux conduites marginales [Duneier, 1999].

La lutte contre la fraude estimée à une perte équivalente à 60-120 millions de dollars selon les années a reposé sur une campagne de communication expliquant le bien-fondé de la reconquête du métro, les liens possibles entre désordres dans l'espace et délinquance, la durée que prendrait l'action. Les trois quarts des usagers ne portaient plus de bijoux ou de vêtements distinctifs, les deux tiers évitaient certaines stations et certaines voitures et sur-

tout l'emprunt du métro la nuit [Kelling, 1991, p. 17-28]. C'est surtout l'arrivée d'un chef de police énergique, charismatique et doté d'une bonne équipe qui a permis le changement appuyé sur un efficace management des équipes, une réorganisation des services, un plan d'action cohérent, de nouvelles stratégies et surtout un marketing efficace sur sa vision des choses [Bratton, 1997].

Les premières étapes de la reconquête du métro

Deux buts ont guidé William Bratton, le nouveau chef de police : résoudre les problèmes et réorganiser le fonctionnement de ce service public. Si l'on pouvait mettre fin à la fraude, on pourrait de ce fait résoudre les problèmes de désordres et de petite délinquance. Délinquants et marginaux ne faisaient que tirer parti de l'inefficacité du service d'ordre.

Bratton a procédé de la manière suivante. Il a tiré parti de l'expérience singulière de son adjoint, Jack Maple, qui s'était longtemps caché la nuit sur les quais du métro pour comprendre comment fonctionnaient les délinquants. Il avait aussi posté des policiers déguisés aux abords des portillons et sur les quais et ils avaient donc arrêté en flagrant délit des centaines de délinquants, membres de gangs, détrousseurs des usagers et petits fraudeurs. Les heures et les lieux où se produisaient les incidents étaient soigneusement notés et mis sur des cartes, ainsi que le profil des agresseurs et des victimes. Ce travail a permis de dégager des paramètres susceptibles d'anticiper l'action délinquante et de mettre au point de nouvelles stratégies pour la contrer. De 200 000 fraudeurs par jour en 1990, le nombre est tombé à 45 000 en 1996 et a continué à décroître. La petite délinquance dans le métro a été réduite des trois quarts et l'atmosphère a changé très perceptiblement.

Bratton avait également mis l'accent sur la communication. Les délinquants étaient informés de l'illégalité de leurs comportements, avertis, expulsés, voire arrêtés. La prévention situationnelle a également conduit à fermer des couloirs éloignés et à bloquer des accès aux quais peu fréquentés favorables aux incidents et aux agressions.

De plus, chaque chef de station, responsabilisé (par une affiche avec sa photo et son numéro de téléphone destiné aux usagers), s'est vu évalué sur ses résultats, promu ou remercié selon les cas. L'impression de reprise en main a rassuré les usagers.

Les limites du changement

Ce changement reposait sur l'idée de la vitre brisée : elle doit être immédiatement réparée, pour prévenir un déclin en spirale gagnant tout le quartier et contrecarrer l'idée que le quartier se défait. La police est là pour aider les habitants à retrouver leurs mécanismes de contrôle social et leurs propres défenses. Or en 1997, sous la pression des chiffres et du succès, Bratton a transformé sa politique de lutte contre la resquille dans le métro en lutte contre des criminels potentiels. Le contrôle a cessé d'être une recherche de tranquillité publique mais le moyen de poursuivre des enquêtes judiciaires, de livrer une guerre à la criminalité avec une « tolérance zéro ». Cette approche s'est révélée socialement déstabilisatrice. Alors que le soutien populaire envers la politique de resquille avait été massif, y compris parmi les minorités raciales, la nouvelle approche policière disposant de larges moyens a été contestée et après une bavure excessive, l'institution a dû tenir compte des protestations [Body-Gendrot, 1998 ; 2001].

Certes, à nos yeux d'Européens, le managérialisme poussé à l'extrême suscite un malaise. La spatialisation de la délinquance, telle qu'elle est dénoncée, semble prendre les signes pour les causes. Or les suspects habituels ne sont que les symptômes de dysfonctionnements plus profonds de sociétés très inégalitaires. De plus, l'impression demeure que c'est le marché, assisté des autorités publiques, qui en définitive, fixe les normes sociales, les conditions des investissements et la sécurité spatiale 24 heures sur 24. Un équilibre est à trouver entre la nécessaire protection du public, le maintien de l'ordre dans un espace donné et la protection de libertés fondamentales des citoyens.

La coproduction de la sécurité

Les pratiques de *self-help* telles les Neighborhood Watches sont apparues dans les années 1960. Ce sont les citoyens eux-mêmes qui sont « les yeux et les oreilles » des lieux, ils exercent une surveillance sur les habitations, les commerces et les véhicules dans leurs quartiers. Or leur efficacité n'est pas prouvée. Certes, les trente millions d'adeptes de ce type de patrouille prennent conscience des dangers, changent leurs comportements quand tombe la nuit et communiquent mieux entre eux par talkies-walkies. Mais on les trouve davantage dans les quartiers de classes moyennes. Les jeunes, les immigrants, les minorités pauvres participent peu à cette démarche qui fonctionne d'autant mieux que les quartiers sont moins exposés à la délinquance [Body-Gendrot, 2001, chapitre 5].

Dans d'autres villes américaines, à partir des années 1980, ce sont les femmes qui prennent l'initiative de réclamer leur dû – soit des villes plus sûres la nuit. Elles se livrent à des enquêtes *, désignent sur des cartes les lieux perçus comme dangereux et les présentent aux urbanistes et aux conseillers municipaux. Elles organisent localement et nationalement des

* Mairie de Paris, tourisme.

marches nocturnes pour se réapproprier symboliquement la nuit dans l'espace public. Les municipalités réagissent de diverses manières : éclairage, animations nocturnes de rue ou médiation de chauffeurs de taxi spécialement formés pour leur porter secours, par exemple.

Comme l'avait compris Tocqueville, les Américains ont poussé à son excellence l'art de l'association, en tant que société de *joiners* désireux de résoudre eux-mêmes leurs problèmes de voisinage. « Venez à notre banquet », pouvait-on lire sur une banderolle des pompiers, « nous viendrons à votre incendie ». Les affiliations se créent pour résoudre des problèmes dont ceux de l'insécurité et de la solitude la nuit. Outre les Neighborhood Watches et les réseaux de femmes, les Églises noires s'emploient, elles aussi, dans les quartiers ghettoïsés, à reconquérir les territoires tombés aux mains des dealers. Une nuit donnée, les habitants se succèdent, s'assoient ensemble autour des tables sur les trottoirs pour manifester leur volonté de voir leur quartier redevenir comme les autres [Body-Gendrot, 2001, chapitre 5]. Les *kobans*, commissariats à la japonaise, rencontrent aussi de beaux succès dans ces quartiers. Ils sont installés au cœur des grands ensembles, ouverts 24 heures sur 24, les policiers volontaires y résident et sont entourés de volontaires. Chaque habitant sait qu'il peut venir là pour rompre sa solitude, apprendre à rédiger un CV sur un ordinateur et pour les jeunes issus des familles monoparentales rencontrer des tuteurs virtuels qui les initieront à de futurs métiers. Qu'on ne s'y trompe pas : ces policiers le demeurent et interviennent pour faire respecter la loi mais ils font aussi beaucoup de prévention sociale et, aussi longtemps que les municipalités ont soutenu leur présence, ont réussi à transformer de misérables quartiers.

Parmi les réponses nationales et locales mises en œuvre pour apaiser les nuits, on retiendra, pour notre sujet, le recours aux couvre-feux nocturnes. Ils sont généralement adoptés, après référendum auprès de la population, sur un espace précis et pour une période limitée. De nos jours, 276 grandes villes ont recours aux couvre-feux dans certains quartiers. Les élus prennent cette mesure symbolique pour montrer à la population majoritaire que ses peurs sont prises en compte. La police ne partage pas ce point de vue et répugne souvent à jouer les baby-sitters. Elle est accusée par les défenseurs des libertés d'arrêter les mêmes habituels suspects dans les quartiers pauvres.

*

Depuis le 11 septembre 2001, la peur du crime et de la violence nocturnes, surexploités par les médias, est moins prégnante dans les esprits. Les grandes villes américaines sont plus sûres, pour toutes sortes de raisons, les groupes raciaux se réconcilient et l'inquiétude est désormais externalisée : on pense (à tort) que le terroriste-kamikaze viendra d'ailleurs. On se souvient en effet que le plasticage de l'immeuble fédéral d'Oklahoma City (et

sans doute l'envoi de lettres contaminées par l'anthrax) fut l'œuvre d'Américains, voire d'hyper-Americains, hostiles à l'autorité publique. Ensuite, ce travail sur l'économie de la nuit américaine plaide pour le développement d'une pensée plus complexe. Il ne s'agit pas d'être pour ou contre le travail de nuit, selon une formule binaire rigide, mais d'être tolérant lorsque le contrat repose sur une implication consentie des intéressés, selon une durée négociée.

Depuis le 11 septembre, il est moins sûr que le devenir marchandise de toute chose soit inéluctable. La souplesse, la complexité des arrangements, l'hybridité font plus que jamais des États-Unis un immense territoire à expérimentation. Pour sa part, la ville américaine s'est comme assagie et les rapports sociaux ont repris de l'importance. La sollicitude, l'acte gratuit, le bénévolat se manifestent à nouveau. Il y a moins de volonté de flamber, comme dans les années 1990. Ceux qui étaient toujours dehors, les *homeless*, sont devenus invisibles et les non conformes sont partis ailleurs, à la périphérie comme beaucoup d'entreprises (et de gangs criminels) d'ailleurs. Par conséquent, la nuit regagne du terrain et l'obscurité règne à nouveau sur de vastes quartiers du centre-ville que la jeunesse a désertés, faute de pouvoir en prendre le contrôle.

Bibliographie

ANDREW C. [1995], « Getting Women's Issues on the Municipal Agenda : Violence against Women », in J. Garber et R. Turner (dir.), *Gender in Urban Research*, Collection Urban Affairs Review, Thousand Oaks, Ca, Sage, chapitre 6.

ANEESH A. [2001], «Rethinking Migration : On-line Labor Flows from India to the US », in W. Cornelius, T. Espenshade, I. Salehyan (dir.), *The International Migration of the Highly Skilled*, La Jolla, Ca., University of California, Center for Comparative International Studies.

BODY-GENDROT S. [1996] (préface S. Sassen), *La Ville globale*, Descartes et Cie.

BODY-GENDROT S. [1998], *Les Villes face à l'insécurité. Des ghettos américains aux banlieues françaises*, Bayard.

BODY-GENDROT S. [1998], *Les Villes américaines. Les politiques urbaines*, Hachette, Les Fondamentaux.

BODY-GENDROT S. [2000], *The Social Control of Cities ? A Comparative Approach*, Oxford, Blackwell.

BODY-GENDROT S. [2001], *Villes : la fin de la violence ?*, Presses de Sciences-po.

BRATTON W., DENNIS N. (dir.) [1997], *Zero Tolerance. Policing a Free Society*, Londres, IEA.

CAIRNCROSS F. [1997], *The Death of Distance*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.

CHARYN J. [1994], *New York, Chronique d'une ville sauvage*, Gallimard.

CHETKOVITCH C. [1997], *Real Heat : Gender and Race in the Urban Fire Service*, New Brunswick, N.J., Rudgers University Press.

CURRIE E. [1985], *Confronting Crime : an American Challenge*, Pantheon.

EISENHOWER FOUNDATION [1999], *Doing What Works*, Washington, DC.

DUNEIER M. [1999], *Sidewalk*, New York, Fsg.
GAREY A. [1999], *Weaving Work and Motherhood*, Philadelphia, Temple University Press.
HATTERY A. [2001], « Tag-Team Parenting: Costs and Benefits of Utilizing Non-overlapping Shift Work in Families with Young Children », *Families in Society, the Journal of Contemporary Human Services*, 82 (4), p. 419-427.
HERTZ R., JOY Ch. [1989], « Making Family Under a Shift-work Schedule: Air Force Security Guards and their Wives », *Social Problems*, 36 (5), p. 491-507.
KELLING G. [1991], « Reclaiming the Subway », *The City Journal*, vol. 1, 2, p. 17-28.
LIPSET, SEYMOR M., TROW M., COLEMAN J. [1962], *Union Democracy*, Anchor Books.
MELBIN M. [1978], « Night as Frontier », *American Sociological Review*, 43, p. 3-22.
PRESSER H. [2003], *Working in a 24/7 Economy. Challenges for American Families*, Russell Sage Foundation.
PUTNAM R. [2000], *Bowling Alone*, New York, Simon and Schuster.
SASSEN S. [1996], *La Ville globale*, Descartes et Cie.
US DEPT OF COMMERCE [1998], *Marital Status and Living Arrangements*, Current population reports, series P20-514, Washington, DC, US Government Printing Office, March.
US DEPT OF LABOR [2002], *Workers on Flexible and Shift Schedules in 2001*, USDL 02-225, April 18.

Le rapport entre la nuit et l'attractivité des villes en Europe : l'avenir du tourisme urbain, c'est la nuit

Laurent Queige *

Le tourisme a intrinsèquement un lien étroit avec la nuit, puisque la définition internationale du touriste est « une personne qui passe au moins une nuitée en dehors de son domicile, pour des motifs de loisirs ou d'affaires ».

Néanmoins, l'apparition du tourisme dans les milieux aristocrates au XIX^e^ siècle, puis sa démocratisation au XX^e^ siècle, se sont d'abord fondées sur le développement d'activités diurnes : la visite de sites culturels, la fréquentation de stations balnéaires ou de montagne, ou encore le développement des échanges commerciaux internationaux favorisant la multiplication des déplacements à motif professionnel.

Ce n'est que progressivement, au cours du dernier quart du siècle précédent, que l'offre proposée par les opérateurs touristiques s'est diversifiée en prenant en compte les attentes des visiteurs en matière de loisirs nocturnes : jeux, discothèques, spectacles se sont développés tous azimuts. Le secteur public culturel a fini par s'y mettre lui aussi : ainsi, la plupart des musées de Barcelone ouvrent maintenant jusqu'à 21 heures, tandis que les grandes expositions culturelles internationales – comme celle du Moma à Berlin en 2004 – multiplient les « nocturnes » pour répondre à un afflux de visiteurs qu'on ne peut « absorber » qu'à travers l'élargissement des horaires d'ouverture.

Quelles sont les diverses réalités du tourisme la nuit ?

La plus évidente est le tourisme lié à la fête et au divertissement. L'atmosphère de la nuit a toujours favorisé dans notre civilisation d'autres formes de rapports sociaux, où la notion de règles est moins stricte qu'en journée, mais où naissent d'autres codes pas moins forts que les codes traditionnels qui prévalent le jour.

Le cœur de ce tourisme de fête est bien sûr symbolisé par la musique et la danse, qui permettent une expression corporelle trop souvent bridée le jour. À cet égard le succès de la discothèque, véritable temple des temps modernes, ne se dément pas depuis trente ans. De nombreuses destinations de vacances ont fondé leur attractivité et leur réputation sur cet univers de la fête : par exemple, Saint-Tropez, Ibiza, Mykonos, Rimini, le Cap d'Agde, Torremolinos. Souvent ce sont des stations balnéaires qui ont développé de

véritables pôles de loisirs pour touristes, devenus symboles de plaisirs et de rencontres au soleil. Le succès du « *sea, sex and sun* », malgré la diversification des formes de tourisme aujourd'hui, ne s'est d'ailleurs jamais démenti.

Les opérateurs du tourisme ont bien sûr exploité le créneau, proposant des offres adaptées aux différentes classes d'âges et envies. Malgré le bilan en demi-teinte de son initiative à Oyyo, l'initiative du Club Med restera dans les annales avec son fameux slogan : « Si tu dors, t'es mort. »

Les villes s'y sont mises par la suite, profitant de la multiplication des courts séjours et des facilités d'accès par transport rapide pour une population de plus en plus urbaine. Traditionnellement bien placées dans ce domaine, car bénéficiant d'une vitalité nocturne depuis des décennies, des métropoles comme Paris ou Londres se sont vues rattraper depuis quelques années par des villes ayant volontairement communiqué vers les jeunes et favorisé les activités nocturnes : Barcelone et Berlin défrayent la chronique dans une Europe unifiée où la facilité de déplacement a permis l'explosion des courts séjours en milieu urbain.

Les villes ont d'autant mieux réussi qu'elles ont su développer des offres d'activités nocturnes s'adaptant à des « tribus », à des groupes de personnes partageant des affinités et les exprimant davantage dans un univers nocturne : les technoïdes, les clubbers, les gays, les pratiquants de roller, les adeptes de la musique latine se sont créé des opportunités de voyage dans toute l'Europe. Une des illustrations les plus éclatantes de ce phénomène est le succès jamais démenti depuis dix ans de la fameuse balade roller du vendredi soir à Paris, qui réunit certains soirs d'été jusqu'à 30 000 personnes. Ce qu'il est intéressant d'étudier dans cet exemple, c'est que le dénominateur commun de ces personnes n'est pas la pratique d'un sport à proprement parler, mais la redécouverte autrement de la ville, libérée de la pression automobile, ainsi que la recherche de la convivialité entre *aficionados*. Et cet événement attire des jeunes venus de toute la France et de l'Europe pour partager ces moments d'émotion collective.

Le tourisme nocturne lié à la fête s'est par ailleurs développé avec la diversification des lieux nocturnes en ville : l'expansion des lieux culturels alternatifs, le développement des avant-soirées, « *before* », et des après-soirées, « *after* », ont permis aux visiteurs d'échapper à la forme parfois trop aseptisée ou formatée de la classique discothèque. Ils ont surtout amené un étalement dans le temps des divertissements traditionnellement cantonnés à la nuit au sens étroit du terme : minuit/6 heures. On part faire la fête aujourd'hui dans une ville européenne à des horaires étonnamment flexibles, à tel point qu'on peut parler d'une « nocturnisation » du jour dans ce domaine.

Le tourisme lié aux grands spectacles et autres cabarets est pratiquement la forme la plus ancienne de tourisme de nuit, et son succès ne se dément pas. Spécifique des grandes métropoles, en particulier Paris, Londres et Berlin, il peut prendre certaines formes particulières, comme les croisières en bateaux-mouches qui contribuent à faire de Paris le plus grand port fluvial de passagers au monde.

Non moins traditionnel, le shopping est une des grandes activités touristiques de soirée en ville. En témoigne, là aussi, la multiplication des « nocturnes » dans les grands magasins. Mais ce phénomène s'étend de plus en plus aux événements baptisés « portes ouvertes d'ateliers d'artistes », en plein essor. Le milieu artistique a lui aussi compris que la soirée était un moment propice à la flânerie et donc à l'attention des visiteurs envers les propositions de vente d'objets, d'artisanat d'art en particulier, pour lequel le motif d'achat est souvent émotionnel et imprévu.

Une autre forme de tourisme nocturne est constituée par des visites alternatives de la ville, en dehors des sentiers battus et des grands classiques. De plus en plus de visiteurs sont las des contraintes des circuits traditionnels de découverte d'une ville parce qu'ils les ont déjà pratiqués et veulent une démarche plus proche de la réalité contemporaine de cette ville, plus en lien avec la vie des habitants. Cette attente se concrétise d'autant plus en soirée que lesdits habitants, libérés pour la plupart des contraintes de travail, sont plus disponibles à la rencontre avec l'autre et se retrouvent aussi dans des lieux de détente et de divertissement favorisant les contacts.

Le tourisme culturel classique s'est lui aussi adapté à ces attentes relatives à la nuit. Pour preuve les nombreux musées ou espaces culturels qui multiplient les « nocturnes ». Il est intéressant de noter que pratiquement tous les nouveaux lieux culturels, même publics, qui ouvrent leurs portes pour la première fois, prévoient dès le départ des horaires d'ouverture élargis : ainsi en est-il du Palais de Tokyo à Paris, ouvert jusqu'à minuit tous les jours.

Cet étalement en soirée répond à l'attente de certains visiteurs qui veulent fuir les phénomènes de foules dont pâtissent certains lieux culturels jusqu'à leur faire perdre tout leur charme. La nuit est également un moyen de visiter certains lieux de façon plus intimiste, moins bruyante, ce qui améliore à leurs yeux la qualité de la visite.

Certains sites culturels classiques développent même des stratégies de marketing et de communication sur leurs activités nocturnes, source de forte notoriété. Le château de Vaux-le-Vicomte, proche de Paris, est maintenant connu dans le monde entier pour ses fameuses « soirées aux chandelles » qui baignent les visiteurs dans un univers magique propice à l'émerveillement.

Une autre forme de tourisme nocturne est liée au tourisme d'affaires, et notamment aux congrès. En effet, la tenue d'un grand congrès dans une ville donne souvent lieu à des visites de la ville hôte et à la proposition d'une palette de divertissements et de modes de découverte. Et il n'est pas rare que cela se traduise par des banquets et des visites nocturnes de quartier. Ainsi le syndicat d'initiative de Montmartre propose-t-il régulièrement une privatisation de la place du Tertre pour l'accueil et l'accompagnement de congressistes en soirée.

C'est aussi le cas pour le segment des voyages de stimulation, ou « *incen-*

tives », qui a compris que les rapports sociaux la nuit sont d'une autre nature que ceux du jour. Cela peut favoriser le rapprochement des individus et une plus grande convivialité des contacts, ce qui est bien souvent cohérent avec l'objectif général d'un « *incentive* » de resserrer les troupes et de créer une plus grande complicité entre les individus d'une même entreprise.

Enfin, comment ne pas évoquer, à l'occasion de cette contribution sur le tourisme nocturne, même si aucune enquête sérieuse n'existe sur le sujet – mais qui s'en plaindrait ? – le tourisme qu'on pourrait qualifier d'« amoureux » ? Ce tourisme, dont le motif est le voyage d'un individu pour aller (re)trouver un être cher, est très certainement à l'origine de moult déplacements à travers le monde…

Comment toute l'évolution du tourisme international porte-t-elle vers un développement des activités nocturnes ?

L'évolution des modes de vie dans les sociétés occidentales favorise l'essor des activités humaines la nuit, par l'émancipation de plus en plus forte des rythmes de vie ancestraux issus d'une certaine organisation sociale.

En effet, la religion a largement perdu l'influence qu'elle pouvait exercer autrefois sur les rythmes de vie. On l'a vu à maintes reprises ces dernières années avec l'extension des autorisations d'ouverture du dimanche pour les commerces.

Par ailleurs, la population française et européenne est de nos jours très majoritairement citadine. Les modes de vie du monde rural, plus proches de ceux de la nature, sont donc moins prégnants. Et l'on sait que la ville favorise l'émancipation de la coupure jour/nuit, des saisons hiver/été, parce que des systèmes sont conçus pour fonctionner sur le mode du fameux « 24 heures sur 24 ».

Les modes de vie se sont décalés dans le temps depuis cinquante ans. On déjeune plus tard, on dîne plus tard, on se distrait – en particulier avec la télévision – en soirée jusqu'à une heure plus tardive. De nombreuses études sociologiques ont montré que ce décalage s'élevait à au moins une heure. Cette évolution a été certainement amplifiée par la multiplication du nombre de célibataires, moins contraints aux impératifs horaires et temporels de la vie de famille.

L'impact des nouvelles technologies de l'information et de la communication est particulièrement important dans ce domaine. Répondant d'abord aux besoins du monde international de la finance et des marchés, elles ont ensuite permis à d'autres secteurs, en particulier celui des services et des loisirs, de fonctionner en dehors des contraintes de temps habituelles. Dans ce contexte, l'impact du téléphone mobile sur nos vies quotidiennes est particulièrement fort. On a pris maintenant l'habitude de joindre son interlocuteur sur-le-champ, à toute heure. On devient exigeant, on veut tout, tout de suite, ce qui n'est pas sans engendrer des tensions dans la vie sociale, pas

toujours modelée en fonction de ces seuls impératifs…

De surcroît, le développement des démarches « bureaux des temps » dans de nombreuses villes de France, sur le modèle de leurs homologues italiens, contribue à sa manière à cette évolution. En multipliant les débats, les études et en cherchant progressivement à adapter les horaires des services publics aux besoins des citoyens, ces travaux abordent inévitablement la question de la nuit et, bien que soucieux des demandes des fonctionnaires dans ce domaine, contribuent à cette évolution générale.

La sphère des loisirs et du tourisme est la première bénéficiaire de ces phénomènes : notamment, les réservations d'hôtels ou de modes de transport en ligne, les services d'assistance aux touristes. Enfin, il faut dire que la désynchronisation des modes de vie et le relâchement de certains liens sociaux ont développé la recherche de lieux où l'on retrouve une certaine forme de convivialité et de possibilité de rencontre, et il est clair que les lieux d'animations culturelles et festives qui fonctionnent en soirée ont été parmi les premiers concernés et ont ainsi pu développer leur activité.

Cette fameuse recherche de contacts que les visiteurs expriment à l'occasion de leur séjour dans une ville trouve donc souvent un écho dans ces lieux de soirée ou de nuit fréquentés également par les habitants, plus disponibles à l'échange interculturel qu'à d'autres moments de la journée.

Au-delà de cette dimension sociologique qui porte le secteur des loisirs et du tourisme vers la nuit, il est nécessaire de souligner également la dimension économique tout à fait essentielle qui l'accompagne.

Bien que le manque de statistiques nationales sur ce sujet empêche de développer une approche rigoureuse, des études réalisées par la Maison de la France, l'organisme national de promotion touristique de la France à l'étranger, ont montré que les dépenses moyennes par personne s'élevaient à 25 euros pour les visiteurs qui sortent la nuit, ce montant venant s'ajouter au traditionnel budget de 100 euros consacrés aux dépenses touristiques incontournables (hébergement, transport, restauration).

Par ailleurs, d'autres études du secteur du tourisme d'affaires ont montré que le phénomène de dépenses plus fortes en soirée était identique. Or, quand on sait qu'un visiteur d'affaires dépense en moyenne quatre fois plus qu'un visiteur de loisirs dans une ville, on comprend l'essor impressionnant des activités de « post-congrès » comme les voyages, le shopping, les dîners de gala. Cette somme s'explique en partie par la moins grande vigilance aux prix des touristes qui sortent la nuit. L'enjeu économique est donc très important.

Mais la difficulté d'obtenir des chiffres fiables s'explique aussi par l'importance d'une économie souterraine, quasiment consubstantielle au milieu de la nuit, où l'argent liquide circule facilement. Du coup, tous les acteurs du tourisme s'y sont mis, en particulier les grands magasins qui développent leurs « nocturnes », et les musées leur ont emboîté le pas.

Les récentes études du Comité de développement économique durable (Codev) de Paris ont montré que le gisement d'emplois était

considérable du côté des emplois culturels, en particulier en relation avec l'univers du spectacle vivant, dont l'activité se concentre naturellement en soirée et la nuit.

Enfin, outre les aspects sociologiques et économiques, il faut souligner l'impact considérable que la nuit et ses activités dévolues aux touristes peuvent avoir sur l'image globale et le rayonnement international d'une ville. Ainsi, comment mieux expliquer le succès et l'image – parfois surfaite – de dynamisme et de convivialité de métropoles comme Berlin ou Barcelone, autrement que par la diversité et la richesse de leur vie nocturne ?

Car il faut bien voir que le mécanisme qui s'appuie sur le foisonnement de la vie nocturne d'une ville peut avoir des conséquences d'image extrêmement fortes. Les premiers concernés sont les jeunes et les noctambules, toutes ces « tribus », décrites précédemment dans ce texte. Ces publics, très dépensiers pour leurs loisirs, très mobiles, prêts à être de toutes les fêtes dès que le « buzz » gagne une nouvelle contrée, sont des prescripteurs de consommation particulièrement influents sur les autres catégories de populations et sur les médias.

Et cette influence va loin, puisqu'elle amène d'autres touristes à vouloir visiter ces villes, sans pour autant partir à la découverte de leur vie nocturne, mais simplement parce que « là-bas, ça bouge », parce qu'« il faut y aller maintenant » sous peine de craindre de « rater quelque chose ». L'image de « destination branchée » est souvent associée, dans l'esprit des visiteurs internationaux, à une notion d'éphémère, comme tout ce qui est lié à la mode. Cela déclenche donc chez eux une forme d'« urgence » à devoir découvrir ce qui s'y passe, maintenant. Ce réflexe s'explique d'autant plus facilement qu'il est en cohérence avec l'évolution de notre société de consommation, où le réflexe du zapping est devenu banal.

Cette influence peut aller parfois jusque dans des sphères qui n'ont que de lointains rapports avec le monde du tourisme à proprement parler. Ainsi, il n'est pas rare de voir que, dans des décisions d'implantations de sociétés internationales en Europe, un des éléments pouvant faire pencher la décision en faveur d'une métropole économique aux dépens d'une autre, de caractéristiques économiques similaires, est la « réputation » du dynamisme de sa vie culturelle, festive et nocturne…

Quels sont les exemples de villes européennes et leurs enseignements en la matière ?

Prenons d'abord l'exemple des deux villes qui tiennent le haut du pavé en matière d'attractivité de leur vie nocturne : Berlin et Barcelone.

Le cas de Berlin s'explique pour des raisons historiques : avec la chute du mur en 1989, les limites de la ville se sont extraordinairement élargies, laissant une place impressionnante à tous les artistes en quête de grands espaces et friches urbaines ainsi que d'un coût de la vie très modéré. Bien qu'elle soit aujourd'hui un peu moins « underground » qu'il y a dix ans, la vie des milieux artistiques alternatifs de Berlin est extrêmement riche et diversifiée. Elle exerce une attraction particulièrement forte auprès de tous les jeunes et des artistes d'Europe. Cet « appel de Berlin » a été promu dans le monde entier par le formidable succès de la « Love Parade », forte de son million de participants chaque année. Néanmoins, son annulation en 2004 montre que rien n'est jamais acquis et que même les situations les plus assises peuvent vaciller. Enfin, parmi les atouts de la nuit berlinoise, citons la qualité des transports publics de nuit, qui restent le week-end totalement ouverts jusqu'à trois heures du matin, puis partiellement jusqu'à six heures, heure de réouverture générale. Dans le cas de Berlin, c'est donc avant tout la réalité culturelle – riche – et économique – difficile – de la ville qui explique son succès touristique.

Barcelone connaît une situation radicalement différente. Le succès de l'image de la ville tient avant tout à une volonté politique locale extrêmement bien organisée et efficace, qui a fait ses preuves avec l'accueil des Jeux olympiques de 1992. Cet événement a été l'occasion de porter un coup de projecteur planétaire sur cette ville en complet renouveau urbanistique, culturel – et même identitaire avec le particularisme catalan – et économique. Cette volonté politique s'est confirmée avec l'aménagement de zones de loisirs sur le port, avec l'émergence d'un nouveau centre d'affaires (palais des congrès, parc d'expositions) renforcé par la tenue du plus grand événement de tourisme d'affaires d'Europe avec le salon EIBTM (« piqué » à Genève où il avait lieu auparavant), et avec l'essor du parc hôtelier, traditionnel point faible. Cela s'est couplé avec une stratégie marketing et de communication savamment orchestrée qui a joué sur l'identité « capitale du sud de l'Europe » et sur la naturelle sympathie qu'évoquent les nuits espagnoles et leurs couleurs. Enfin, cela s'est accompagné d'une véritable politique culturelle axée sur la modernité artistique et la création, avec notamment la tenue du désormais plus grand festival de musique électronique au monde, le Sonar, et avec l'élargissement des horaires de musées municipaux jusqu'à 21 heures tous les soirs. Dans le cas de Barcelone, c'est donc avant tout une volonté locale, au-delà de la traditionnelle animation des nuits espagnoles, qui a su jouer des atouts de la ville, réduire ses faiblesses et, surtout, la vendre à l'international.

Les autres villes européennes se répartissent dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Dans la catégorie de celles où c'est avant tout la réalité de la vie artistique qui fait les choses, citons d'abord Londres, avantagée par sa

---

* Professeur au Politechnico de Milan.

longue tradition de vie nocturne, sa vie musicale très féconde, la créativité de ses restaurants de cuisine étrangère, son excellent réseau de bus de nuit qui sillonnent la ville et permettent des déplacements faciles. Mais cette ville est durablement en perte de vitesse en raison d'un coût de la vie devenu exorbitant, qui en détourne les jeunes et les artistes, et par ailleurs chasse la population dans des banlieues toujours plus lointaines ; puis citons, dans des proportions plus restreintes, le cas de Rennes, capitale régionale particulièrement étonnante de par la vitalité de sa vie nocturne, de ses bars, par le sens inné de la fête de ses habitants, ainsi que par la créativité de sa vie artistique, symbolisée par le succès jamais démenti du festival des Transmusicales.

Dans la catégorie de celles où c'est avant tout la volonté politique organisée qui a permis l'émergence touristique de la destination par sa vie nocturne, citons d'abord Lisbonne où, tout comme à Barcelone avec les Jeux olympiques, l'Exposition internationale de 1998 a joué le rôle de catalyseur qu'ont très bien exploité les autorités locales pour mettre en œuvre une série de mesures : notamment, aménagement des berges et des docks le long du Tage avec création d'une zone de loisirs, de restaurants et de discothèques, réhabilitation des quartiers branchés du centre-ville ; puis citons le cas de Manchester où, comme Barcelone et Lisbonne, c'est l'arrivée d'un grand événement international, les Jeux du Commonwealth, en 2002, qui ont amené les autorités locales à réaménager complètement le centre-ville sur la base d'une zone de loisirs et de divertissement qui a transformé l'image de la ville et lui a redonné une attractivité auprès des jeunes.

En France, citons les villes de Lyon et Marseille. La première, traditionnellement bourgeoise et peu animée, fait preuve d'une étonnante vitalité de par une forte volonté politique locale de « faire parler » d'une ville bien trop méconnue à l'étranger : Fête des lumières, Nuits sonores, Salon de la lingerie sont entre autres des événements qui font bouger la ville qui, par ailleurs, s'est lancée dans une vaste opération d'aménagement d'un quartier central, Lyon confluences, lui aussi avec une vocation de zone de tourisme d'affaires et de loisirs culturels et festifs. Quant à Marseille, traditionnellement réputée pour ses problèmes de sécurité, elle fait preuve également d'un renouveau certain, avant tout avec le réaménagement complet de son port et le succès impressionnant de sa stratégie de conquête du marché des croisières en Méditerranée, qui a raflé d'importantes parts de marché à Gênes en particulier.

En dehors de l'Europe, citons quelques villes qui ont misé également sur leur vie nocturne, ont développé des événements très porteurs d'image, et ont su orchestrer une stratégie de communication valorisant le dynamisme de leurs nuits : Montréal et Toronto, qui se présentent depuis des années dans les médias européens comme « les villes jeunes » ; Sydney, avec son impressionnant Mardi gras gay, devenu l'événement le plus populaire d'Australie et une source inestimable de rentrée de devises, de par la fréquentation touristique qu'il engendre.

Le cas de Paris : renouveau et conservatismes

Le mythe du « Paris by night » s'est formé à l'époque impériale d'Haussmann, où une volonté locale s'est mise en œuvre pour faire de la capitale le paradis des loisirs d'une bourgeoisie montante : nouvel urbanisme, expositions universelles, développement des cafés et des restaurants, explosion des cabarets et des spectacles ont forgé la fameuse « Vie parisienne » dont, cent cinquante ans après, l'aura perdure encore avec une vitalité étonnante. Qui n'a jamais été surpris de l'impact et de l'émerveillement que peut avoir la simple évocation du mot « Paris » auprès de non-Européens ?

Néanmoins, après la vitalité de la fin des années 1980, la vie nocturne parisienne a passé une décennie 1990 assez morose, prise entre les difficultés de la récession économique, l'éternelle rengaine du « c'était mieux avant » et l'émergence soudaine de villes européennes concurrentes en termes d'attractivité nocturne…

Les années 2000 sont heureusement le théâtre d'un renouveau certain, lié à une série de phénomènes : décloisonnement des heures de la nuit avec l'arrivée des « *before* » et « *after* » ; émergence de nouveaux quartiers de sortie – Oberkampf, le canal Saint-Martin et Bercy-village – ; lieux culturels alternatifs aux ambiances changeantes ; succès international des balades roller du vendredi soir ; ouverture de lieux culturels traditionnels à des événements « branchés » de toutes sortes ; boom de la presse papier et internet spécialisée dans les sorties et les loisirs à Paris permettant un meilleur accès à l'information, le succès toujours grandissant des grands défilés populaires tels que la Gay Pride et la Techno Parade, l'apparition de rendez-vous professionnels comme l'événement « Paris capitale de la création » à l'occasion des défilés de mode ou le « Salon des nuits parisiennes » au Carrousel du Louvre, la multiplication des événements culturels et festifs en été tels que Paris-plage ayant permis à l'été parisien de casser son image de saison morte, et bien sûr la médiatique Nuit blanche, symbole d'une volonté politique d'approcher la nuit et la ville différemment, copiée désormais dans toute l'Europe.

Néanmoins, la nuit parisienne se heurte toujours à des difficultés structurelles, dues notamment à un manque de volonté et à un certain conformisme ambiant qui tente de résister à l'évolution des modes de vie – considérant peu ou prou que « la nuit est faite avant tout pour dormir » et donc pour ceux qui dorment –, et incroyablement indifférent au potentiel économique de création d'emplois dans une ville pourtant fortement frappée par le chômage. Les transports publics de nuit – manque cruel de taxis, réseau microscopique de Noctambus, fermeture prématurée du métro à 1 heure du matin – constituent indubitablement le point noir et choquent de nombreux touristes habitués à un meilleur système de transports nocturnes dans toutes les autres villes comparables. Citons également l'insuffisance chronique d'horaires élargis en soirée pour l'accès aux sites culturels publics comme les musées et les monuments, la contrainte anachronique de

demande d'autorisation d'ouverture de nuit après 2 heures du matin pour les bars – incongruité qu'on ne rencontre dans aucune autre capitale étrangère –, la multiplication des conflits de lieux musicaux de quartier avec des riverains de plus en plus intolérants au bruit – bien qu'attirés par la réputation « branchée » des quartiers qu'ils ont choisi d'habiter –, la fermeture d'un certain monde de la nuit avec une forme déguisée de discrimination à l'entrée de discothèques, le manque de convivialité urbaine par la fermeture de tous les parcs publics en soirée (sauf celui de la Villette), et enfin la coupure du périphérique qui empêche les esprits de s'ouvrir à la proche couronne, emprisonnée par une adresse postale considérée artificiellement comme un handicap.

L'avenir du tourisme urbain, c'est la nuit

En conclusion, les marges de progression du tourisme en milieu urbain se situent en grande partie autour de la problématique de la diffusion de l'activité touristique dans le temps. Cela est lié à l'évolution des modes de vie et à la montée en puissance des technologies, qui permettent de s'affranchir d'un certain ordre historique d'organisation sociale. Cela est également en rapport avec la « civilisation des loisirs », que la réglementation sur les 35 heures et la multiplication des modes de transport ont amplifiée, et qui rend de plus en plus perméable la frontière historique entre tourisme/voyage d'une part, loisirs de proximité d'autre part.

Dans un contexte où le visiteur devient plus exigeant, où il recherche un contact plus authentique avec la ville et ses habitants, il n'est donc pas étonnant que les marges de progression de l'activité touristique se trouvent dans les périodes où les habitants sont *a priori* plus disponibles à la rencontre, en particulier en soirée.

Les destinations touristiques qui intégreront cet élément et assureront leur rôle de médiation avec la sphère sociale, de façon à rapprocher les points de vue et à les rendre compatibles, seront probablement celles qui rencontreront le plus grand succès en ce début de XXI^e^ siècle.

L'urbanisme de la nuit

Sandra Bonfiglioli *

À Rome, en avril 2004, a été organisé par Luc Gwiazdzinski, pour l'Institut pour la ville en mouvement, un forum international sur *les mobilités nocturnes*. En conclusion, a été lancée l'idée de construire un programme international de recherche. Au colloque de Cerisy, en juillet 2004, une communauté de chercheurs et d'opérateurs a été invitée à préciser des axes de recherche.

Cette communication prend pour référence *l'urbanisme du temps* et le met à l'épreuve pour aborder des aspects de phénoménologie urbaine que d'autres paradigmes ne prennent pas en considération.

Le cadre théorique

Bien que porté par une communauté scientifique internationale, *l'urbanisme du temps* est une discipline encore peu diffusée. D'où la nécessité de préciser le point de vue qui fonde son discours. Né en Europe, il s'y est développé en relation avec les politiques temporelles urbaines.

Urbanisme et politiques publiques urbaines qui concernent la transformation du territoire sont des termes d'origines et de significations différentes.

Les politiques publiques territoriales et urbaines, en tant que discipline scientifique, relèvent de l'action publique, spécifiquement de type urbanistique, et se situent dans le domaine de la science politique. Aux États-Unis, cette doctrine constitue un corps disciplinaire important, qui s'est diffusée en Europe de façon diversifiée dans les cercles scientifiques et chez les décideurs publics. En Italie, la recherche et l'enseignement qui en sont issus se sont développés de façon significative à partir des années 1980, et constituent aujourd'hui un champ bien identifié de la planification urbaine et territoriale, fort actif dans un réseau d'universités. Il traite de la construction des processus sociaux et décisionnels en matière d'action publique, du rôle des acteurs sociaux et des porteurs d'intérêts impliqués dans les processus de transformation territoriale et urbaine, de la gestion d'actions partenariales, de la *gouvernance*, doctrine qui est en train de devenir solidement structurée, théoriquement et techniquement.

Les politiques temporelles urbaines sont un champ d'étude interdisciplinaire (*urbanism time oriented*, géographie du temps, sociologie urbaine de la famille et du travail, surtout en ce qui concerne les temps et les horaires,

chronobiologie) qui décline, parfois de façon originale, la doctrine de l'action publique de type social et urbanistique, surtout en Italie, Allemagne et France.

En Italie, au plan académique, la planification territoriale et les politiques urbanistiques ont côtoyé, et parfois écarté, l'urbanisme traditionnel, qui est encore aujourd'hui un domaine de l'architecture, c'est-à-dire de la construction et de la transformation physique de la ville au sein d'une culture de l'espace habité. L'urbanisme italien a revendiqué, tout au long de son histoire, d'être une discipline non seulement technique, mais du projet urbain et, par conséquent, une discipline de l'habiter humain, fondée non pas sur une description de l'actualité, mais sur une interprétation complexe de l'état présent de la société au regard du passé et des futurs possibles. La méthode qui permet de prendre en charge ces prémisses théoriques est fondée sur la critique de l'actualité et sur le jugement qui prévaut aux choix, en ce qui concerne l'amélioration des états futurs. Projet est compris au sens philosophique (Dino Formaggio), et non uniquement comme recherche de solutions à un problème de transformation urbaine. Ce n'est pas une démarche *problem solving oriented*, mais une discipline critique de la construction du nouveau et de la transformation du passé en présent. Le destin de la ville a été un thème classique de réflexion urbanistique, aujourd'hui repris par la philosophie.

L'urbanisme du temps, aspects disciplinaires

L'*urbanisme du temps* est une discipline de l'urbanisme, née dans les années 1980 avec les politiques temporelles urbaines, qui dispose d'un *cadre théorique* et d'un *cadre instrumental* propres. Cette discipline est en train de se développer en relation étroite avec la sociologie urbaine *time oriented* (Martinotti, Belloni, Zajczyk, Nuvolati…) et la géographie du temps. Les résultats les plus innovants permettent de décrire et d'interpréter :

– les *processus de transformation* spatio-temporelle de la ville habitée ;

– la *morphologie des populations habitantes*, résidentes ou passagères (Martinotti) ;

– les *caractères temporels* des lieux en tant que *chronotopes* (S. Bonfiglioli, G. P. Calza, A. Belgioioso, C. Cardia, A. Guez) ;

– *les rythmes et les modes d'usage* des espaces et des équipements publics (qui est là, pourquoi, quand, comment il y est arrivé ?) ;

– *la structuration de la demande de mobilité* en fonction des origines et destinations des flux de déplacement et de l'usage individuel du temps, entendu comme articulation entre soin parental, horaires de travail et temps pour soi ;

– *les aspects spatio-temporels* du nouveau *welfare* dont on est en train de parler dans l'Union européenne.

En ce qui concerne l'urbanisme des temps, les résultats les plus intéressants portent sur la valorisation d'un enseignement issu de l'expérience des

politiques temporelles urbaines.

La construction des problèmes de transformation urbaine :

– intègre des aspects concernant la qualité et la sécurité de l'espace physique, les équipements d'accueil et de sociabilité, les horaires d'ouverture des services qui rendent habitable l'espace public, l'accessibilité par les citoyens-usagers aux divers âges de la vie ;

– valorise l'*échelle quotidienne des pratiques de vie* de la communauté installée et des populations non résidentes pour définir des critères de qualité qui « mettent à l'épreuve » les assises urbanistiques à l'*échelle des corps* ;

– cadre les problèmes, également à une micro-échelle, dans une *vision stratégique* des changements.

L'action sur les assises spatio-temporelles est généralement de type partenarial et s'inspire des principes de la *gouvernance*.

Le passage des politiques d'harmonisation des horaires publics à l'urbanisme du temps, qui porte sur la transformation intégrée des espaces et des temps urbains, s'est fait naturellement au cours des années 1990. Les lois *régionales* italiennes qui donnent des orientations aux politiques temporelles urbaines gérées par les communes, sur la base des pouvoirs conférés au maire par les lois L.53/2000 et L.142/90 art. 36, contiennent explicitement ce passage.

Cette réflexion ne traite pas de la nuit comme un problème de colonisation par les pratiques quotidiennes, ni comme frontière nocturne de la journée. Elle veut comprendre ce qu'est la nuit dans la transformation urbaine en cours, et qui est profondément marquée par le temps. Cela signifie comprendre *la nuit comme thème de projet urbain*.

Mes références sont extraites de l'urbanisme des temps et des politiques temporelles urbaines et c'est à partir d'elles que je m'efforcerai de proposer quelques *pistes de recherche.* Dans cette perspective, j'analyserai trois types de territoires dont la transformation physique, économique et sociale est exemplaire du nouveau paysage contemporain qui est en train de se construire, et où la nuit joue un rôle déterminant.

Le présupposé de mon argumentation est que, depuis les années 1970, on assiste à de grandes transformations de la société, de l'économie et des formes d'installation territoriale.

Le district du plaisir

Les arguments sont extraits de la recherche d'Aldo Bonomi (A. Bonomi, *Il distretto del piacere*, Bollati Boringhieri, 2000) sur le *district du plaisir*. La méthode relie les variables économiques et sociales à la configuration morphologique du territoire. Les références aux aspects temporels de la transformation ne sont pas banales. Utiliser le concept de *district* – habituellement employé dans l'économie *industrielle* pour nommer une configuration productive territorialisée – pour appréhender les activités « du plaisir » est intéressant. Il permet d'en extraire un modèle général valable sur d'autres aires

géographiques.

Une nouvelle frontière de marchandisation

Dans le capitalisme industriel urbain, les districts du temps libre traitent « le sentir et les désirs humains », c'est-à-dire la véritable marchandise de l'économie de l'information. Dans le district du plaisir, le consommateur n'est plus le touriste des vacances de masse ; le nouveau consommateur est attentif à satisfaire des intérêts spécifiques, et non génériques, qui nécessitent des services, équipements et spectacles construits pour faire croître une demande.

Les districts du plaisir sont des lieux où se construisent les impulsions du consommateur afin d'alimenter l'économie post-fordiste, où s'élaborent les rites et les mythes de la vie quotidienne spectacularisée. Non limitée à l'extension du marché à un nouveau consommateur, l'élargissement de la sphère de marchandisation est une déclinaison « des grandes transformations de la société contemporaine qui agissent sur les dispositifs et les concepts mêmes d'espace et de temps et sur la redéfinition des contextes de vie ».

La genèse temporelle du changement

Le calendrier, les espaces, les structures urbanistiques, les services de déplacement et les rites du divertissement (pubs, discothèques, fêtes) ne dérivent pas, dans le district du plaisir, du temps de travail et de l'organisation spatiale de la métropole industrielle. Les dispositifs spatiaux et temporels qui donnent forme aux styles de coexistence se recomposent avec les nouveaux usages du temps de vie et de travail : « dans la société postindustrielle, il n'y a plus rupture entretemps de travail et temps libre », ni spécialisation temporelle du divertissement comme dans la société industrielle fordiste. On passe ainsi des districts industriels aux usines postindustrielles où l'on travaille en communiquant. Les temps de la machine postfordiste recomposent *sur* le territoire ce qui avait été unifié *dans* les murs de l'usine et replacent dans le temps de vie ce qu'elle avait construit dans le temps de travail. Espace et temps des pratiques individuelles de vie et de travail sont unifiés par la fluidité de l'économie qui marchandise à la fois désir et territoire.

Le territoire comme ressource

La chaîne de la valeur *s'alimente au territoire*. C'est sur le territoire que la société est mise au travail avec l'explosion de la journée sociale. Le territoire et sa singularité comme construction historique sont la ressource paysagère, culturelle, institutionnelle. Les styles de vie, la nourriture et les vins locaux, par exemple, entrent en jeu dans la nouvelle configuration de la marchandise qui n'est pas un « produit », et encore moins une « chose », mais un théâtre de vie temporairement vécue, là, dans l'archipel.

Le district du plaisir de Vénétie-Emilie-Romagne est un *archipel de villes et de territoires* qui s'étend à l'échelle interrégionale comprenant la région de Vénétie au nord-est de l'Italie et la région d'Emilie-Romagne qui, au sud-est, lui est contiguë. Il couvre un quadrilatère qui va de Venise au lac de Garde, le parc thématique *Gardaland*, avec Bologne, Rimini et, à l'est, la côte de la mer Adriatique, traversée par la route Romea d'Iesolo (Vénétie) à Ancona (Marches).

À partir des années 1920, une politique urbaine transforme la côte romagnole en une zone de tourisme estival : Milano Marittima comme Rimini sont alors inventées comme lieux de vacances estivales, soutenues par la spéculation immobilière sur les « maisons de vacances », aujourd'hui appelées « deuxièmes maisons ». Il s'agit d'une version moderne des *villes de fondation*.

Avec de fortes pointes saisonnières, plusieurs millions de personnes parcourent les routes en fin de semaine entre les discothèques, *afters*, *raves*, fêtes privées et autres rendez-vous formels et informels. Multitude qui se déplace dans le vaste espace de deux régions mitoyennes, le peuple de la nuit place, au centre de sa vie, le divertissement, la fête, le défi des limites.

La *carte des concepts* doit inclure ceux de *limite* et de *seuil* qui valent pour l'espace comme pour le temps, et surtout pour l'espace-temps. En effet, les dispositifs de régulation de l'espace et du temps dans les pratiques de vie individuelle et collective, qui accompagnent la transformation fonctionnelle et morphologique de la ville, dessinent des configurations faites de nouveaux seuils et limites.

Une économie pas simple du tout

Le district du plaisir est une configuration économique complexe dont la dynamique est fondée sur le « faire système » à travers des politiques d'intégration des secteurs économiques présents dans l'archipel des territoires. Des villes-région, comme Bologne et Venise, produisent des réseaux et des services pour ce *multi-vers* productif et territorial. C'est un système économique et social qui intègre le district agroalimentaire de Forli et Vérone, le district du tourisme et celui du divertissement, ainsi que celui de l'immense patrimoine artistique et architectural localisé dans des lieux d'excellence comme Venise, Ravenne, Rimini, Vérone, Pesaro, Ancone.

Bologne, Vérone, Venise, Rimini sont les capitales du district du plaisir, réseau de divertissement fait d'hôtels, de discothèques, de parcs thématiques. Les discothèques sont concentrées à Rimini et Riccione, à côté de pubs, bowling, acquafan, motels du sexe, centres commerciaux. Plus de 150 000 personnes y travaillent chaque saison. La foire de Rimini et le « Salon international des équipements, discothèques et salles de danse » alimentent la diffusion de l'économie du désir. Trois foires à Bologne (Motorshow, Futurshow, Cosmo…) soutiennent la construction des nou-

veaux mythes. Gardaland est un parc thématique né en 1975 comme fonction *complémentaire* aux flux touristiques gravitant autour de Vérone et Venise. Aujourd'hui, c'est une locomotive pour l'économie de l'aire avec 3 millions de visiteurs (1 million sur le lac de Garde, 500 000 à Vérone). Il comprend des structures réparties sur 20 kilomètres et son bassin de chalandise couvre toute l'Italie septentrionale. Venise, ville de visiteurs avec 25 millions de touristes en 1998 dont 5 millions s'arrêtent dans les hôtels et les autres sont navetteurs, est une *fabrique de la culture*. Les boulangeries, cordonniers, tailleurs ferment, tandis que s'ouvrent des boutiques, fast-food et magasins de vente d'objets venant de Taiwan.

L'innovation à la base de l'attractivité touristique

L'économie du district industriel est soutenue par l'innovation permanente en matière d'attraction touristique. Comme l'Italie est, selon le philosophe Massimo Cacciari, mais aussi le cinéaste Federico Fellini, un « patrimoine d'art et de *dolce vita* », les villes italiennes doivent, encore plus que d'autres, axer leur développement local sur ces évolutions de la société postindustrielle et de l'économie globale qui combinent mobilité, affaires et divertissement.

L'épopée populaire, figurée par la formule « famille et enfants », était liée à un art de vivre paysan, souvent décrit par Fellini, natif de Rimini, à l'origine de règles économiques associées aux marchés des vacances de masse. Cette économie a créé le développement local comme valorisation des caractères singuliers du territoire. Quand la côte romagnole a inventé le tourisme estival de masse dans les années 1960, les familles, grâce aux congés payés, ont adopté des comportements de « bourgeois ». Une seule fois par an, c'était les vacances. Quand « la Fiat fermait », c'était le signal de la saison estivale au début du mois d'août et toutes les autres activités fermaient. Des milliers de voitures et de trains, invraisemblablement chargés, allaient vers les plages, du nord vers le sud, témoignant du nouveau miracle économique que donnaient à voir les journaux télévisés et la presse. Et les villes ouvrières du Nord, Milan, Turin, se vidaient de leurs habitants jusqu'au quinze août, se transformant en désert.

« *Piadina e vip* » (la *piadina* est un sandwich de pain toasté) est une récente déclinaison romagnole de la formule d'attraction touristique, elle résulte d'une initiative locale dans le registre « famille et enfants », à l'intention surtout des Allemands.

La compétition entre les localités romagnoles aiguise encore cette capacité d'innovation. Dans l'été 2004, Riccione, capitale de la nuit pendant les années 1980 et 1990, se voit remplacée par Milan Maritime dans sa capacité à attirer les footballeurs, *show-girls*, protagonistes de *reality show*, mannequins, mais surtout *clones* des stars les plus connues. Ces acteurs forment une scène théâtrale jouée dans des bars ouverts sur la plage qui réunissent 2000 personnes pour le *happy hour* (entre 18 heures et 20 heures) dans les discothèques, *street bars* très bruyants où l'on se presse « dans un seul îlot ».

Habitudes et vêtements sont cohérents avec la scène. Ils sont étudiés, conçus et gérés par un théâtre d'acteurs qui, comme pour le district industriel, *savent jouer le jeu collectif*, et prennent opportunément diverses initiatives dans l'ordre des comportements, des styles, qui favorisent la création d'une communauté éphémère d'inconnus célébrant un rite. Le phénomène a fait exploser la petite ville, si bien que le vol direct Londres-Forli décharge chaque semaine des Anglais pour le *happy hour*.

Le tourisme transgressif se combine avec de nouveaux services très élaborés, même pour les enfants (petits marchés, hôtels avec salles à manger miniatures, berceau dans les chambres, parcs thématiques qui combinent divertissement et éducation). Ce sont des initiatives de deuxième génération par rapport à la période de la *vacance familiale* enracinée dans la « pension complète » à bas prix, dont le propriétaire-gérant disposait d'un potager à la campagne avec des légumes, mais aussi des poules et des lapins pour garantir à ses clients une ambiance familiale et romagnole.

Une ville du temps, souple et transmorphotique

Le territoire du district du plaisir n'est pas un espace spécialisé, ni un espace construit *ad hoc* comme Disneyland, ni une aire urbaine confinée comme Pigalle à Paris. Il est inscrit dans le territoire historique à travers *une profonde hybridation de l'existant*. C'est dans le même paysage que vivent résidents et habitants temporaires.

Le *tourisme estival* de la Riviera romagnole, forme de district du plaisir, n'est pas un secteur productif spécialisé. Son comportement spatial n'est pas celui d'un secteur productif. Il n'occupe pas une zone spécialisée et ne fait appel que partiellement à des employés « de secteur ». C'est la ville elle-même qui se transforme avec le tourisme : dans la morphologie de l'espace construit, les temps de travail, les rythmes sociaux, les services, mais aussi dans le processus politique, les institutions et l'économie locale. L'économie du district du plaisir est en train de produire son territoire et son urbanisme, au sens où la construction du paysage est partie intégrante de la production du district du plaisir.

C'est la ville même qui se met en scène. Elle ne se « mimétise » pas, c'est une ville *souple*, démontable et transformable. C'est l'éphémère, le temporaire, l'événement, le carnaval qui rendent la ville ductile, transmorphotique.

Si l'été est depuis longtemps la période de l'année qui a dominé l'organisation temporelle de la vie individuelle et collective, la saison estivale se prolonge aujourd'hui, en tant que formule attractive, par des congrès et des divertissements. Et la nuit des discothèques romagnoles est la marque de la transgression et de la vacance.

Ce territoire mutirégional s'est transformé, de lieu de vacances standardisé pour les ouvriers des usines fordistes du Nord de l'Europe, en un système multifonctionnel territorialisé orienté vers le consommateur qui le

transforme en district de divertissement ; non plus subordonné au temps standardisé de l'usine, mais lieu où se *forment des styles de vie* dont dépend la production des marchandises.

Nightwave est un calendrier d'événements qui explore les tendances de la culture juvénile, surtout celle de la nuit. Les événements sont conçus comme *observatoire* et *expérimentation* de nouvelles modes et consommations. 6 000 discothèques participent aux manifestations de *Nightwave* et accueillent en une semaine 4 millions de visiteurs. C'est une méthode « d'enquête » sur les attentes des clients beaucoup plus efficace que les questionnaires et même que les démarches d'écoute des « parties prenantes » aux tables de participation. Mais c'est aussi la seule méthode qui peut appréhender la culture juvénile et son expression particulière. Les jeunes sont aujourd'hui un groupe social silencieux qui n'utilise pas la forme revendicative chère à leurs pères dans les années 1968. Les acteurs sociaux opérant dans et pour le district ont su mettre en œuvre un dispositif complexe et original pour étudier les tendances comportementales des jeunes. *Nightwave* est organisé par dix personnes avec des bureaux à Londres, New York, Milan et Rimini, qui analysent modes et tendances.

Le lien entre l'économie du divertissement et le secteur agroalimentaire se manifeste non seulement comme intégration des marchés mais aussi comme coparticipation à la promotion de nouveaux styles de vie et de nouveaux mythes qui leur donnent du sens. La construction du mythe est fondée sur les jeunes et sur la nuit à travers des discothèques installées entre Rimini et Riccione.

Bologne et Venise sont les îles mères de l'archipel du district du plaisir. Bologne « la grasse » est la porte, Venise le grand attracteur des flux mondiaux du tourisme. Rimini est l'épicentre du district avec 38 millions de touristes par saison : 2 873 hôtels et 26 000 structures d'accueil, 662 établissements balnéaires, 565 bars, 553 restaurants, 190 discothèques. Avec une population de 138 000 personnes à Rimini, la ville touristique sur le front de mer est plus grande que la ville des résidents.

L'esthétique postmoderne du spectacle, de la citation, de l'hybridation et de l'éclectisme architectural a été expérimentée dès les années 1950 à Rimini, Riccione et dans les autres villes de la Riviera romagnole. Ces caractéristiques ne sont pas seulement celles d'un style qui a marqué une époque. Un paysage urbain global a été construit, l'habitat propre d'habitants temporaires portés par des flux de tourisme estival. Comme à Las Vegas, référence pour l'architecture postmoderne (Robert Venturi, *Learning from Las Vegas*, 1972), Rimini et la côte romagnole ont été, et sont encore, le prototype de la ville touristique qui a trouvé un style architectural capable d'accueillir, de « donner habitation », à des millions d'habitants temporaires. « C'est une architecture gentille du *et/et*, et non du *ou/ou*, non paternaliste » (A. Mendini, préface à l'édition italienne de R. Venturi).

Question

L'action publique de gouvernement du territoire peut-elle entrer en compétition avec la complexité d'actions intégrées mises en œuvre sous la pression de l'économie postindustrielle qui ne produit pas seulement des marchandises ou des services, mais aussi un paysage urbain ? Pouvons-nous considérer que la transformation territoriale et urbaine du district du plaisir offre un exemple de ville hospitalière et accueillante ?

Les villes mondiales, caravansérail des flux nomades

Venise, ville de visiteurs

Venise est, parmi les *villes du temps*, la capitale « morale ». Elle a reçu 25 millions de visiteurs en 1998. En 1871, la ville historique comportait environ 140 000 habitants. Elle a perdu 62 % de ses résidents en cinquante ans.

La transformation d'une *ville des citoyens* en une *ville des visiteurs*, fondée sur l'expulsion de la population résidente, et son remplacement par une population non-résidente, se produit dans la plupart des centres historiques des villes européennes, habités *en permanence* par des populations *temporairement* présente dans le lieu en tant que *city users*.

L'attractivité exercée sur les *city users* par le centre historique est liée au patrimoine artistique et architectural de la ville et aux principales structures culturelles et commerciales. En effet, la proximité et l'intégration des établissements, des services, mais aussi des lieux de culture, de commerce et de divertissement, constituent un vecteur important de l'économie urbaine locale et une opportunité de développement.

Politiques de mixité

De nombreux maires, en charge de la gestion et de l'entretien d'un important patrimoine bâti dans les centres historiques, souvent de grande qualité, mettent en œuvre toutes sortes d'initiatives pour accueillir des activités de formation supérieure et de recherche, souvent de type universitaire. Cette politique n'est pas contraire à la logique de la substitution de résidents par des non-résidents, car elle permet de sélectionner une population semi-sédentaire, les étudiants en cycles longs de formation. Offre culturelle, divertissement, formation supérieure, commerce qualifié et lié aux traditions locales donnent naissance à un développement présentant une forte cohérence interne. Venise, mais aussi Urbino, Trente, Piacenza, Cremone, Bolzano, Pesaro, Lucca, Sassari et de nombreuses autres belles villes italiennes, dotées de centres historiques de grande qualité, ont entrepris ce parcours. Il est ainsi possible de regénérer l'économie locale et de soutenir un processus intégré de requalification urbaine qui accroît l'attractivité du lieu et lui confère une image qualifiée en termes de marketing urbain. En effet, formation supérieure et requalification de l'offre culturelle sont des processus coévolutifs. En outre, accueillir des populations non résidentes

incite certains entrepreneurs pionniers dans le secteur du commerce, des services et du divertissement, à adapter leurs horaires aux nouvelles demandes.

La substitution des deux populations induit un changement profond du centre historique que l'on peut observer dans la mixité des services installés et les horaires d'ouverture, dans les rythmes d'usage du lieu, dans les calendriers de présence et de coprésence des populations non-résidentes, dans la demande de mobilité et d'accessibilité aux services et aux événements culturels et de loisirs, dans les âges des populations (plus jeunes que celles des quartiers résidentiels), dans les échelles territoriales des populations attirées (qui va jusqu'au Monde pour certaines villes d'art). Le processus est en cours dans les villes italiennes. Il serait intéressant de disposer de données comparables pour les villes européennes.

En bref, les centres historiques tendent à se transformer en *villes pour habitants temporaires*. Cette transformation est favorisée par leur *bonne accessibilité* physique avec des réseaux de transport collectif, connectés à d'autres réseaux également à l'échelle mondiale.

Les Halles de Paris, une ville de city users

Un exemple illustratif de cette situation, issu d'un processus analogue, est offert par le quartier des Halles à Paris, véritable centre historique de la capitale française, où sont installés le forum des Halles, le centre Beaubourg et une densité extraordinaire d'offre culturelle, sportive, commerciale, de loisir et de restauration. Irrigué par trois lignes de RER d'échelle régionale, cinq lignes de métro connectées à deux aéroports internationaux, et six gares ferroviaires ouvertes sur le réseau TGV, le quartier des Halles est une citadelle à temps continu. C'est une mémoire des horaires prolongés des anciens marchés centraux parisiens, appelés autrefois « ventre de Paris ». Le quartier est parcouru par plus de 56 millions de visiteurs par an.

Villes actives en permanence

L'amplitude d'ouverture des services, la *nuit* et *jours fériés*, est la marque des villes du temps. Les loisirs de soirée et de nuit font partie intégrante de la journée sociale des *city users* et des *businessmen*. Même dans ce cas la valorisation du patrimoine historique et sa réutilisation sont l'occasion de repousser la frontière de la marchandisation qui trouve une limite dans les conflits fréquents entre les quelques résidents demeurés sur place, les *city users* et les travailleurs des services, ou entre les populations coprésentes mais dont les exigences sont incompatibles.

L'administration publique n'a pas toujours l'expérience pour gérer la transformation des centres historiques en lieux de services mixtes, ouverts en soirée et la nuit, de commerces, de loisirs culturels et de valorisation du patrimoine historique. La compréhension de l'impact de l'habiter temporaire sur la culture du projet urbain est encore à construire. C'est un beau

thème de recherche car, dans ce domaine aussi, les mutations temporelles de la ville et de la vie publique des communautés avancent plus vite que la capacité d'évaluation des disciplines…

La transformation des centres historiques en de simples centres commerciaux, sortes de souks occidentaux et néomodernes, est fréquente dans de nombreux États européens. Cette simplification du problème est la cause de dégradations architecturales et morphologiques des tissus historiques. Souvent, le centre historique est utilisé – comme les zones industrielles – selon le rythme des travailleurs du commerce. À partir de la fin de l'après-midi, quand les magasins ferment, tout le quartier s'éteint et se désertifie, si ce n'est les quelques rues spécialisées dans le loisir nocturne.

Mixité des services et spécialisation fonctionnelle des sous-secteurs du centre historique sont deux stratégies de développement local incompatibles.

Le miracle de Venise

Par rapport à la muséification et à la commercialisation banales de nombreux centres historiques des villes européennes, le miracle de Venise est dû au fait que, malgré la transformation des populations qui l'habitent et des rythmes de la vie collective, elle est restée une ville *presque vraie*. Où le *presque* désigne la diversité des caractères que l'actuelle Venise insulaire présente par rapport à la ville occidentale que nous croyions connaître et que la longue durée nous a habitués à considérer comme immuable.

Le concept de chronotope

Une brève digression sur le concept de *chronotope* permettra de mieux comprendre l'actualité radicale de Venise par rapport à cette histoire. Le chronotope désigne les caractères temporels d'un lieu identifiés par la réflexion disciplinaire à l'origine de l'urbanisme temporel.

• *Les processus de construction historique du lieu*, l'hypothèse générale étant que certains aspects morphogénétiques, par leur permanence, régulent la transformation des formes urbaines et conditionnent les modes d'usage du lieu, phénomène qui rend leur connaissance utile pour la conception urbaine contemporaine (GPC).

• *Les structures temporelles de la présence des populations habitantes* (durée, cycles récurrents, calendriers et horaires caractéristiques) d'après le concept de *morphologie sociale* de Martinotti qui distingue plusieurs types de populations habitant les nœuds urbains en fonction des temps et des cycles de présence : *les navetteurs* qui font la « navette » *aller et retour* avec un cycle circadien provenant et allant des territoires de proximité au nœud urbain avec ses services, ses cycles culturels et de loisirs, et sont présents selon des cycles en partie récurrents et en partie asystématiques ; *les businessmen* qui sont présents différents jours et sont attirés dans le pôle par les activités économiques ; *les résidents* qui habitent la ville en continu. Autrefois, l'habitant, le résident et le citoyen étaient synonymes dans le langage commun, ce voi-

sinage de sens étant garanti par la continuité de la présence dans la même ville, là où l'on dit aujourd'hui que « l'on habite ».

L'importance numérique, économique et politique des populations temporaires dans la ville, par rapport aux citoyens qui ont le droit de vote, attire l'attention des chercheurs les invitant à décrire ces populations et le rôle qu'elles jouent dans l'arène locale des porteurs d'intérêts. Leur temps de présence et leur rôle local doivent être analysés en relation avec la thèse soutenue par un groupe de chercheurs du temps (Martinotti, Camagni, Bonfiglioli, Lenthorp). Leur thèse, opposée à celle du déclin urbain, soutient qu'une nouvelle forme urbaine, de type métropolitain, est en train de se constituer et que celle-ci est structurée par la mobilité de populations résidentes dans un *système de pôles urbains* et dans les zones *périurbaines*. Cette nouvelle forme métropolitaine est *l'espace des pratiques de vie* à grande échelle des populations du système urbain.

Cette configuration fonctionnelle et spatiale est fondée sur *de nouveaux usages individuels du temps de vie*, liés *aux horaires flexibles de travail*, mais aussi à de nouvelles valeurs attribuées à la *mobilité* qui, de simple déplacement, devient pratique de vie complexe. Dans cette logique, la typologie des populations temporairement présentes dans les différents nœuds du système urbain doit être approfondie. Les études sont encore embryonnaires et des recherches sont nécessaires pour décrire des phénomènes déjà identifiés comme caractéristiques d'un nouveau mouvement de la relation *urbs/civitas*.

Les horaires et les calendriers des services et des activités localisées dans un territoire sont considérés comme significatifs. Ne pas les inscrire dans la carte de localisation des services et activités ne résulte pas d'une simplification utile, mais d'une grave faille théorique à l'origine d'erreurs d'interprétation et de conception : la séparation conceptuelle de l'espace et du temps dans l'étude des phénomènes urbains et sociaux a séparé l'urbanisme de la sociologie urbaine, traitant les horaires comme des objets, alors qu'il s'agit de normes régulées par un contrat social, nécessaires à la gestion des rendez-vous et à la gestion des activités humaines.

La structure temporelle des flux de mobilité des personnes, des marchandises et des informations liées au lieu, afin de comprendre, et partiellement de décrire, la relation phénoménologique *« qui, où, quand, comment, pourquoi »* relative aux présences, dans ce lieu, selon des calendriers et horaires cohérents. Cette formulation permet de relier étroitement le concept de *mobilité* à celui *d'accessibilité*.

Lieux habités

Le concept de chronotope permet de *mettre en relation* l'espace et le temps des pratiques de vie, individuelles et collectives, des habitants, *avec* les structures spatiales et temporelles du lieu physique. Le chronotope est, par conséquent, un lieu *habité*. Le concept de chronotope est utile pour comprendre que l'on peut développer *une physique de la ville habitée* (Bazzani *et alii*) susceptible d'apporter des contributions originales, non à une modélisation mathématique du contexte urbain – comme cela a été fait d'habitude par les physiciens qui se sont occupés de ville –, mais à une construction disciplinaire originale à partir des métriques et des géométries propres à la phénoménologie urbaine. Cela dans le cadre d'un transfert complexe des principes de la physique de la nature au champ humain et non, comme cela a été le cas jusqu'ici, d'une simpliste et scientiste application.

Venise, ville presque vraie

Revenons à la compréhension du jugement de *quasi vrai* de la Venise contemporaine, que nous avons dit être concernée surtout par certains caractères temporels. La nouveauté est donnée par le *temps bref de présence* des habitants temporaires. Elle est d'autant plus significative que les touristes (ce concept a-t-il encore un sens ?) sont une multitude (25 millions pour l'année 1998) et qu'ils proviennent de toutes les échelles du monde.

La ville est une forme d'installation humaine traditionnellement caractérisée par le fait qu'elle est habitée par ses citoyens en permanence présents dans le lieu et y résidant avec continuité. En outre, le rythme de la vie collective est régulé par les *pratiques de vie et de travail de ses citoyens* ; le centre historique est le cœur de la vie *institutionnelle* et *politique*. La ville construite est l'expression culturelle et fonctionnelle profonde des pratiques individuelles et collectives mais aussi de la culture et des formes institutionnelles dont est dotée la communauté installée.

Rien, ou peu de tout cela, n'a lieu dans la Venise d'aujourd'hui. L'assise physique de la ville résiste dans le temps mais ne représente plus la nouvelle réalité de ses habitants. Une fracture entre *urbs et civitas* a eu lieu. La vie des nouveaux habitants ne se représente plus dans une nouvelle ville, mais se mimétise dans ses formes physiques traditionnelles. Les habitants temporaires ne sont pas des touristes, mais des habitants de Venise. Ils sont présents en permanence, pris globalement, mais chacun d'eux n'est pas présent avec continuité. Les pratiques de vie des *city users* à Venise sont régulées par un agenda « de vacances » qui a une valeur propre dans la mesure où il est loin de l'agenda quotidien. Le rythme de la vie collective est scandé par les manifestations et initiatives projetées pour faire venir du monde entier des populations à une sorte de théâtre, dont elles sont à la fois les spectateurs et les acteurs. Les pratiques de vie quotidienne des hôtes et citoyens font partie intégrante de la scène. La brève durée de présence est déterminée par l'événement même. Le rythme de la vie sociale est scandé non pas par la continuité du jour, mais par le rythme des événements. Il est conçu en tant qu'architecture temporelle.

Le centre historique de la ville est le principal musée, ouvert et pour tous, sans distinction de résidence et d'ethnie. C'est le cœur de la scène théâtrale, là où l'on célèbre les rites des *city users* et la temporalité brève de leur présence. Le jeu qui régit cette transformation urbaine *sans transforma-*

tion physique apparente de la Venise ancienne est la mimesis totale de la nouvelle ville dans la vieille peau. Pour garantir que la scène apparaisse réelle bien que pas complètement vraie.

Comme dans les villes de la Riviera adriatique du district du plaisir, la nouvelle économie de la culture et du loisir a transformé Venise et ses habitants en une nouvelle ville où, à l'exception de la forme et de l'architecture qui se sont maintenues, tout le fonctionnement a été mis en cause : les services, les horaires d'ouverture, les rythmes de vie collective, les processus économiques et politiques, les styles de vie, les comportements.

La question

C'est un phénomène de grand intérêt. La mimesis de la ville que l'on croyait connaître est en cours de transformation, non seulement dans les pays néoriches et néocapitalistes de l'Asie, mais aussi dans les centres historiques de nos villes européennes et dans les villes d'excellence de l'art mondial. On ne sait pas bien si ces villes appartiennent encore au territoire dans lequel elles sont localisées ou si elles sont déjà l'expression accomplie d'un territoire (on peut dénommer ainsi le phénomène ?) de flux nomades mondialisés pour lesquels la ville fonctionnerait comme un *caravansérail*.

L'idée de reproduire, comme dans la scène d'un film, les villes du monde connues pour leur « atmosphère suggestive », par exemple à Disneyland de Los Angeles ou dans les villes saisonnières de fondation touristique, a été appliquée, dans le cas de Venise, à la ville réelle, dans une œuvre de *transmorphose* parfaitement réussie et « sans changer de scène ». On peut considérer que cela concerne les quelques villes majeures du tourisme mondial, les seuls lieux d'excellence pour des raisons paysagères, de patrimoine ou d'offre culturels. La *transmorphose* est, selon Dino Formaggio, chercheur qui s'est occupé de la ville et de l'architecture, la condition esthétique contemporaine. Venise marque-t-elle une nouvelle époque de l'histoire urbaine ?

La fête

Les exemples récents sont nombreux : les Nuits blanches, dont les célèbres parisiennes et romaines des dernières années ; le concert des Pink Floyd à Venise dans les années 1980 ; la semaine de fête au printemps pour le « Salon du meuble » de Milan ; l'inauguration du Teatro alla Scala de Milan après sa restauration ; le 14 juillet en France ; le nouvel an du troisième millénaire ; le concert du 1er mai à Rome ; Paris-plage l'été ; la Journée des jeunes, à Rome, pendant le Jubilé.

Capable d'attirer des masses innombrables de populations, la fête est un des rites de la société postindustrielle, nomade et sensible à l'exploration de nouvelles territorialités.

Les fêtes en ville se multiplient. Venise est une ville de la fête. Les villes sont en compétition pour attirer des populations du monde entier à travers la mise en scène de grandes fêtes. C'est une initiative économiquement importante, mais surtout elle construit plus efficacement qu'un dépliant un *imaginaire* de la ville. « La Ville Lumière », « La Grande Pomme » ont été des métaphores pertinentes et persistantes. Une ville qui ne suscite pas d'imaginaire n'appartient pas au circuit mondial. Le choix de la date, comme dans toutes les fêtes, même familiales, est le nœud de l'initiative. C'est un jeu subtil où se croisent le calendrier social local, celui que seuls les natifs connaissent et *sentent*, et le nouveau calendrier mondial des événements et des saisons.

La mairie de Rome, en parlant de la Nuit blanche 2004 (*Capitolium Millennio*, n° 4, Comune di Roma), a réuni les arguments suivants, présentés ici dans le désordre : Rome ville toujours plus internationale et moderne ; des rythmes et des cycles intensifiés ; invasion des heures nocturnes ; vie nocturne de divertissement et récréation ; temps prolongé typique de la modernité conjugué avec « repos, calme, silence » de la régénération nocturne après le stress diurne ; imaginaire et destination de référence ; mobilité du temps libre ; esthétique de la nuit pour interpréter sa singularité (mission aux artistes) ; valeur positive de la colonisation de la nuit ; dépassement de la solitude comme émargination ; manifestation de femmes « Reprenons la nuit » ; valeurs négatives ; forte consommation d'alcool, spécialisation vers les jeunes et très jeunes, rites suicidaires, drogue ; ombre dionysiaque.

Avec les fêtes, les métiers de la nuit se développent : chauffeurs de taxi, boulangers, pharmaciens, programmateurs radio, fleuristes, vendeurs de journaux, garçons de café, serveurs, cheminots, chauffeurs de tram, personnels hospitaliers, restaurateurs, artistes des loisirs, balayeurs, opérateurs téléphoniques, bibliothécaires, distributeurs de journaux, journalistes et imprimeurs des quotidiens, médecins d'urgence, *dee-jays*, personnels des services d'urgence, prostituées.

La Nuit blanche du 18 septembre 2004 présente « un carnet qui fait concurrence à la programmation d'une saison entière multipliée par trois capitales », c'est-à-dire une « super-nuit » ; dans la première édition, un million et demi de personnes ; cent rendez-vous et cinq cents artistes dans les places, ruelles, musées ; jazz, concerts, expositions d'art, événements artistiques, sentiers des étoiles avec guides pour l'observation des étoiles, lectures de poésie, fêtes de rue, bals, camping nocturne pour les enfants, dîners de solidarité offerts par des chaînes de supermarchés ; fermeture de la circulation automobile via Veneto, via Nazionale, Colosseo, piazza del Popolo et Lungotevere ; bateaux gratuits jusqu'à l'aube ; bus et métro fonctionnant toute la nuit ; « enchantement et surprise partout où elles veulent se manifester » ; réveiller la ville avec socialité et invitation à la créativité.

Dans la *non-stop-city*, les rythmes nocturnes ont besoin d'un ensemble de services de base : police, nettoyage, maire de nuit comme à Madrid et Amsterdam, initiatives collatérales comme les librairies ouvertes jusqu'à minuit et même toute la nuit, *happy hours* ; adaptation des locaux au bruit.

Dans la fête de masse contemporaine, on ne construit pas un espace *ad hoc* pour celle-ci. On opère une transmorphose d'une partie et parfois de toute la ville. La composante *éphémère et démontable* ne se sépare pas avec évidence de la ville physique, dure et tectonique. Elle n'a pas pour rôle d'offrir des appuis et de soutenir des poids, mais elle est la scène démontable et ductile *qui s'inscrit dans la ville des matériaux et des pierres*, en changeant peu la scène ordinaire, mais en intensifiant, tout comme le volume des concerts des pop-stars, le *genius loci* de la ville même.

De même que dans la Venise et Rimini contemporaines, avec la *grande fête de masse*, c'est la population temporairement présente, la coprésence conçue *ex ante* de populations étrangères l'une à l'autre, qui suscitent – pouvoir socialisant de la fête – une *communauté instantanée* qui vit et sent « en chœur » au cours de brefs instants *intenses*.

Concevoir la fête, c'est concevoir une ville dans la ville avec l'objectif de mettre en scène la ville même. Et ces lieux de forte qualité architecturale et paysagère que sont d'habitude les villes sont *hybridés* par une *ville d'humains*, événementielle et éphémère, qui porte en elle, pour exister, les matériaux démontables, comme dans les villes de tentes, capables de construire un paysage temporaire fantastique « approprié à la cible ».

La grande fête de masse est un événement *nocturne*, la nuit étant la scène temporelle de la ville nomade qui « va à la fête ».

Les aires urbaines de la fête subissent le même sort, mais avec une durée éphémère pendant laquelle elles deviennent des *lieux presque vrais*. Ce phénomène a inspiré, de façon inconsciente, le projet architectural et urbain. Dans certaines villes européennes, pour des initiatives d'expositions et de musées, on ne construit pas seulement des édifices mais des *quartiers muséaux* ou *culturels* capables d'accueillir des manifestations qui hybrident éducation, culture et loisir. Ces nouvelles villes du temps sont, du point de vue des rythmes d'usage, des *lieux urbains « calendarisés »* selon des rythmes saisonniers, nocturnes, du *happy hour*, des fins de semaines.

La ville nomade construit désormais sa propre architecture, ses propres territoires, « in/trans-scrit » dans les lieux d'excellence du monde et dans la vie quotidienne des communautés résidentes qui ont le rôle d'entretenir les lieux d'autres habitants.

Conclusions. Qu'est-ce qu'on pose comme problématique ?

Si l'on assume sérieusement la proposition de Luc Gwiazdzinski, exprimée au forum de Rome et reprise au colloque de Cerisy, quelle est la problématique de recherche qu'il convient d'adopter du point de vue des arguments portés par cette réflexion ?

Les questions, formulées en conclusion de chacune des parties de la communication, ont identifié de premiers axes de recherche. Je propose de situer l'axe de réflexion sur la ville du temps et la ville de la nuit comme cas exemplaire, de deux propositions fortes faites par Edith Heurgon : *l'accueil* comme thème de projet de la ville contemporaine ; la *prospective du présent* comme méthode de réflexion sur le destin de la ville.

De cette réflexion, on peut extraire un résumé qui n'est pas une synthèse : c'est l'espace-temps d'une nouvelle vie sociale mobile qui est en train de construire ses territoires et sa ville. Celle-ci se « donne lieu » dans l'indifférence et l'impuissance du projet urbain.

Les questions d'Edith Heurgon ont été denses dans cette perspective : partir des pratiques émergentes inscrites dans les territoires historiques ; le « district du plaisir » est-il issu du *laisser-faire* ou d'une innovation qui regarde vers le futur et des futurs souhaitables ? Le nomadisme est-il un terme adapté pour décrire les populations mobiles ? Quel rôle de l'initiative publique ?

L'économie de la nuit

(atelier de prospective)

Luc Gwiazdzinski

Faire le jour sur la nuit

Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'homme a peu à peu artificialisé la nuit urbaine. Dans cette conquête, le renforcement de la sécurité (du « guet » à la police nationale) et la généralisation de l'éclairage public (huile, gaz, puis électricité), qui a gommé en partie l'obscurité inquiétante de la nuit, ont joué un rôle majeur. Ces évolutions politiques et techniques ont permis le développement progressif des activités. On est passé de la seule *ville de garde* (sécurité, santé…) à l'émergence d'une *ville festive* avec ses activités particulières. D'abord réservés à quelques privilégiés, ces loisirs nocturnes se sont peu à peu banalisés pour déboucher sur le *by-night*. Aujourd'hui, la conquête s'accélère. La colonisation s'intensifie : les activités du jour envahissent nos villes au risque de « diurniser » la nuit, son offre, ses pratiques et son économie.

L'offre de loisirs nocturnes se développe et se diversifie. En France, le secteur pèserait déjà près de 2 milliards d'euros. La mise en lumière des villes et des bâtiments est devenue un marché juteux que se partagent quelques groupes alors que des concepteurs lumières sculptent la nuit et donnent une identité nocturne à nos cités. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser leurs équipements et, dans la plupart des secteurs, le travail de nuit se banalise. Le couvre-feu médiatique est terminé : radios et télévisions diffusent 24 heures sur 24 et internet permet de surfer avec des régions du village planétaire où il fait jour. Les sociétés de services sont passées aux 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, et les centres d'appel fleurissent. De nombreuses activités et commerces de jour décalent leurs horaires en soirée et les nocturnes connaissent une grande affluence. Aux États-Unis, supermarchés, magasins d'habillements salles de gymnastique, librairies, crèches et même tribunaux fonctionnent souvent jour et nuit. Dans nos kiosques, un *Routard* consacré à « Paris la nuit » s'est glissé entre les guides qui se battent pour organiser nos soirées et le tourisme nocturne devient un segment de marché important. Distributeurs et magasins automatiques qui représentent un marché de 1,4 milliard d'euros ont envahi nos villes, autorisant une consommation permanente sans surcoût. Partout, la tendance est à une augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports, autre marché sur lequel se positionnent les opérateurs et entreprises.

À partir de ces grandes tendances, l'atelier a tenté de répondre à trois enjeux de connaissance, d'invention et de régulation.

Un impératif de connaissance pour « dépasser la nuit des données ». Nous avons cherché à comprendre l'économie de la nuit, l'évolution de l'offre, des pratiques, de la demande des consommateurs ou de la géographie des services nocturnes en France et en Europe.

Un objectif de débat pour « éclairer les citoyens et l'action publique ». Nous nous sommes interrogés sur l'antagonisme entre nuit et économie, alternance et continuité. Veut-on vraiment accepter l'émergence d'une société en 24/7 soumise au temps en continu de l'économie et des réseaux ? Paradoxalement, ne doit-on pas défendre un « droit à la ville » de jour comme de nuit ? Où, à quelle(s) échelle(s) et comment en débattre et décider ensemble ? Quelles sont les valeurs de la nuit et du temps ?

Un objectif d'action pour faire émerger des réponses. Il s'est agi de repérer ou d'imaginer des réponses individuelles, collectives et sociétales en termes d'équilibre, de régulation, d'aménagement ou d'urbanisme spatio-temporel. La qualité, la variété et l'hospitalité de nos nuits ont parfois servi de guide à la démarche.

L'atelier, introduit par des contributions de professionnels et scientifiques, s'est également nourri des réactions de participants ou d'éléments d'interventions programmées tout au long de la décade. Il s'est organisé en trois temps : cerner l'économie de la nuit, mesurer les conséquences de ce développement, engager un débat public et mettre en place les conditions d'émergence de réponses sociétales. La qualité et la teneur des débats ont finalement orienté une partie des réflexions vers la question du travail de nuit et auraient sans doute nécessité que l'atelier change de titre pour devenir « Économie et travail de nuit ».

Temps 1 – Cerner l'économie de la nuit

On peut tenter, dans un premier temps, de cerner « l'économie de la nuit », ses limites, ses acteurs, en distinguant les activités de garde (santé, sécurité, approvisionnement…), les activités festives (discothèques, bars…) et les activités de jour qui la colonisent (commerces, industrie, services…). Faut-il y inclure la création artistique ou la mode ? N'oublions pas qu'une partie de l'économie de la nuit est par nature moins lisible, voire souterraine (drogue, alcool, prostitution, vols, délits, trafics en tous genres…) ? Les salariés qui participent à cette économie de la nuit forment un « peuple » particulier avec son identité et ses pratiques propres qu'il convient de mieux comprendre. L'économie de la nuit est actuellement soumise à des mutations, à des pressions fortes venues du jour qui transforment sa nature et ses emplois. De nouvelles niches d'activités, de nouveaux produits et de nou-

veaux métiers émergent. D'autres sont sans doute condamnés. Peut-on alors encore parler d'une économie spécifique de la nuit, extension du marché de jour ? Quels sont les produits, services et productions spécifiques à la nuit ? Quelles sont les activités présentes ou absentes ? Quelles sont les fonctions assurées et celles qui ne le sont pas ?

Des activités contrastées

Quand on évoque l'économie de la nuit, on pense immédiatement à la fête, aux paillettes, et on imagine un marché florissant. La réalité est sans doute plus complexe. La nuit change et les professionnels de la nuit tentent de s'organiser et de se faire connaître.

La nuit souffre et se cherche (Alain Rolland, conseiller en communication et animation nocturne [1])

Nuit des données. On dispose de peu de données sur le monde de la nuit, milieu fermé, où l'on parle peu et où tout n'est pas toujours déclaré, comme dans les bars, cafés et brasseries… On donne généralement le chiffre de 3 273 discothèques et 4 400 bars d'ambiance auxquels il faut ajouter disco mobiles, karaoké, casinos et bowlings, soit plus de 2 milliards d'euros. On considère qu'un consommateur moyen dépense environ 25 euros par sortie le week-end.

Évolution contrastée. À Paris, la nuit souffre et se cherche. Même aux Bains-Douches, l'Amnesia, le VIP, l'Étoile…, les professionnels de la nuit constatent une baisse de fréquentation et une évolution des pratiques. Les gens vont aujourd'hui plus facilement dans les bars d'ambiance que dans les discothèques. Les raisons sont diverses. Le problème est d'abord financier pour les clients qui ne peuvent plus « payer de tournées » en boîte tant les tarifs des boissons sont exorbitants. Autre élément : la sélection à l'entrée des boîtes où les physionomistes ont fini par décourager les plus anciens qui n'acceptent plus d'être refoulés avec leurs amis, passé 30 ans. Il y a également l'effet 35 heures, avec les citadins qui quittent Paris et les grandes villes le week-end. La multiplication des contrôles routiers a entraîné une baisse de 30 % des consommations d'alcool dans les clubs. Dernière raison : le nouveau marché des célibataires monopolisé par les bars d'ambiance qui fonctionnent entre 17 heures et 1 heure du matin avec les « *before* » et les « *speed dating* ». Les gens sortent donc moins que naguère en boîte de nuit. Ils préfèrent les bars et prennent de nouvelles habitudes : sortir après le bureau et rentrer tôt, partir un week-end à Marrakech, Ibiza, Londres, Amsterdam… pour retrouver la fête, estimant qu'on s'amuse peu à Paris. Preuve de cette défection, les discothèques font désormais appel à des « RP » pour organiser les soirées des lundi, mardi, mercredi, mais également les vendredi et samedi. Avant, il y avait un directeur artistique par boîte. Désormais, on paye des relations publiques extérieures pour attirer du

monde, en plus de la communication traditionnelle. On achète des « réseaux », des fichiers, des contacts pour remplir ces établissements. Le marketing direct est au chevet de la nuit sinistrée.

Regroupement et industrialisation de la nuit. Seuls des rapprochements entre clubs permettront à certains de survivre. Les autres fermeront. On observe déjà quelques regroupements : les Feingold avec le Pacha, le Duplex, le Métropolis. Le groupe Fatien avec le Queen, le Cab, le Bus, le groupe de la Villa, du Garden et du Studio, le groupe Octopussy avec les Planches, le Milliardaire, le 287, Régine, le groupe des Guetta avec la Suite, le Tanjia. D'autres groupes ont des bars et brasseries comme les Costes, le groupe George V avec le Barfly, le Boudha bar, le Barrio Latino, le groupe Blanc… Même Jean Roch a ouvert le VIP au Luxembourg et à Saint-Tropez… La nuit s'industrialise et ces concentrations conduisent au monopole de quelques-uns. À ce jour, ce sont les entreprises et leurs soirées privées qui permettent aux établissements de nuit de survivre comme salles de réception plus que comme discothèques. Aucun de ces groupes n'a le sens de la fête. Ce sont le plus souvent des businessmen motivés par le chiffre d'affaires. Les clients cherchent une autre nuit, un autre type de fête, une autre offre.

De nouveaux comportements. Des niches se forment. Les soirées privées sont de plus en plus nombreuses et concurrencent les clubs. Ces derniers sont obligés d'« ouvrir » leurs portes à une clientèle dite « de banlieue », en produisant des styles de musique rap, Rn'b, hip-hop comme à New York et à Londres. On observe l'afflux d'une population moins stable et le trafic de drogues et de produits stupéfiants. À court terme, il y a une hausse du chiffre d'affaires, mais à moyen et long termes c'est tout le socle de la filière qui risque de se trouver affecté ! Dans la même année 2003, on a vu fermer le Studio 287, le Métropolis et le propriétaire du RedLight est décédé d'une balle en pleine tête.

Les *afters* et les soirées homo se sont également développés avec leur lot de drogue et de revendeurs…, le tout saupoudré de musique techno. Ce positionnement a fait fuir les clients vers des fêtes plus rassurantes, des soirées privées mais aussi dans les bars d'ambiance, sous des chapiteaux comme à la Bodega, dans les clubs chic tels que Régine, ou leur a tout simplement ôté l'envie de sortir.

La discothèque ne remplit plus son rôle, elle a perdu son sens et sa fonction, celle de rapprocher, de favoriser les rencontres et les amitiés ! En tout cas à Paris. Et depuis cinq ans, nous voyons aussi l'expansion de clubs échangistes et libertins à l'instar des Chandelles, de soirées coquines et libertines où la jet set, les branchés, stars des médias et VIP français et étrangers s'encanaillent et se retrouvent pour conclure des aventures d'une nuit comme celles d'antan dans les boîtes de nuit où parfois le sexe se mêlait à la musique, à l'alcool et à la fête… La nuit est devenue une jungle où l'indivi-

dualisme prévaut !

Une activité de service en continu 24 heures sur 24

Une économie de l'urgence (Nicolas Juttant, responsable du service permanence, Mondial Assistance)

Une activité d'assistance. Mondial Assistance fournit des services d'assistance dans le monde entier. Toutes les trois secondes, une action est lancée pour aller aider quelqu'un : rapatriement médical, voiture ou téléviseur en panne, fuite d'eau ou autre chose. 120 personnes travaillent pendant la nuit au service permanence de Paris mais pas tous de front. Leurs horaires s'étalent de 21 heures à 7 heures le matin, soit 10 heures. Pour un total de 35 heures, les salariés travaillent en alternance avec des semaines à 38 heures et d'autres à 30 heures. Nous proposons essentiellement de l'assistance à domicile : de l'aide technique et de l'aide médicale (plus l'image de marque de la société que sa réalité économique). Les nuits, les interventions médicales ne représentent que 5 % des appels. À l'heure actuelle, à cause de l'étalement des vacances, la saisonnalité est plus faible. On fait de moins en moins appel à des recrues saisonnières pour augmenter la productivité. La politique serait plutôt de diminuer, voire de faire disparaître ce service permanence et de le délocaliser plutôt que de le faire grossir.

La nuit, l'urgence est relative. Les personnes que nous avons au téléphone nous appellent toujours dans des situations de stress qui augmente avec l'urgence, notion toute relative. Pour une jeune maman, l'urgence c'est : « J'ai fait tomber mes clés. Il faut absolument que je rentre chez moi pour donner le biberon à mon bébé. » Pour une autre, cela va être : « Ma BMW ne démarre pas. » Pour une autre : « Je suis au Congo. Je me suis cassé une jambe. Je vous attends. » La nuit, l'urgence est encore amplifiée. Une situation banale : « J'ai perdu mes clés », peut devenir catastrophique : « Où vais-je dormir ? » La difficulté du travail, c'est d'arriver à hiérarchiser toutes ces tâches et de voir ce que l'on doit faire de suite et ce que l'on peut faire plus tard, dans l'intérêt de la personne qui nous appelle. Est-ce l'urgence qui est amplifiée ou est-ce la dramatisation ? Ce sont des sentiments très personnels. Si vous oubliez vos clés à l'intérieur d'une voiture et que les portes se ferment subitement, tout est bloqué. L'urgence commande qu'une solution soit trouvée. Dénicher un serrurier à 3 heures du matin est un coup de chance. Si vous savez relativiser, soit vous allez attendre le lendemain que le premier serrurier ouvre, soit vous cassez la vitre en considérant que le coût de la vitre est inférieur à la prestation. C'est un débat. Au fur et à mesure que l'exigence du « tout, tout de suite » a progressé, nous avons amélioré les outils. Désormais tout est informatisé. Si vous me demandez les coordonnées d'un serrurier en Italie, je peux vous dire lequel est le plus près de chez vous.

Sous-traitance nocturne. La création d'un service de nuit répond à cette demande de « tout, tout de suite ». Nous avons deux types de clients : le client simple et celui qui a un contrat particulier et dont on va devoir réparer la voiture sous quatre ou cinq heures. Pour répondre partout dans le monde à ce type de demande, nous devons développer une sous-traitance avec des prestataires missionnés. Mais ce peut être la nuit pour nous et pour lui le jour, ou le contraire. Un des problèmes que l'on rencontre à l'heure actuelle c'est le nombre croissant de personnes qui se déplacent la nuit, parce que les routes et les véhicules sont plus sûrs. Pour un assuré perdu la nuit dans le noir, il n'est pas évident de donner sa position exacte pour être dépanné et la panique peut facilement le saisir. Un fait traité en 5 ou 6 minutes le jour peut en prendre 20 la nuit. Lorsque l'on doit planifier les personnes pour travailler la nuit, ce sont des éléments à prendre en considération.

Rythmes nocturnes. Il n'y a pas de nuits plus anxiogènes que d'autres. En revanche, certaines activités influencent fortement les flux d'appels. Lorsqu'il y a un match de l'équipe de France, personne n'appelle. À la mi-temps, c'est l'embouteillage. Les volumes varient avec les saisons, les jours fériés, et deviennent de plus en plus difficiles à prévoir. Contrairement aux idées reçues, les appels médicaux représentent à peine 5 % du total. La nuit, c'est 140 appels en moyenne, variable avec la saison.

La présence de nuit : un affichage plus qu'un véritable besoin. Le service de nuit est un produit d'appel, un affichage. Le volume d'appels diminue au fur et à mesure qu'avance la nuit. Il y a un creux entre 21 heures et 7 heures. 50 % des appels sont reçus avant 22 heures 30, et 75 % avant 0 heure 30. Pour 25 % des appels seulement, nous avons cinq ou six personnes présentes entre 0 heure et 7 heures et une vingtaine jusqu'à 21 heures. Le jour, les personnes sont plus spécialisées. Si vous faites venir cinq personnes pour une nuit et que vous en enlevez une, vous diminuez votre capacité de production de 20 %, chiffre important par rapport au volume d'appels. C'est pour cela que la nuit est difficile : l'évaluation de la productivité du personnel est délicate. En l'absence d'appels, le personnel peut dormir jusqu'à deux heures par nuit. Le créneau horaire 21 heures-7 heures devient particulièrement pénible à partir de 5 heures : on est obligé d'attendre et on reste tributaire d'un appel éventuel.

Premiers éclairages sur l'économie souterraine de la nuit

Drogue, alcool, prostitution, vols, délits, trafics en tous genres : une partie de l'économie de la nuit, naturellement souterraine, ne se révèle pas aussi facilement.

Un large éventail d'activités nocturnes (Pierre Larpent, commandant

de police – CR)

Regroupant un éventail varié d'activités, l'économie souterraine, qui intéresse les services de la sécurité publique, relève, entre autres, du trafic de stupéfiants, du recel d'objet volés et du proxénétisme. Observée dans la plupart des quartiers sensibles de la ville, s'étendant à des lieux jusqu'alors épargnés, la lutte contre ces faits délictueux s'inscrit dans le souci des institutions de préserver l'ordre public. Les services de police s'emploient à lutter contre ces délits dont la recrudescence récente a obligé à imaginer de nouvelles parades.

Les délits « d'enrichissement ». Les feux de voitures sont une spécialité de la circonscription de Strasbourg. Si, dans des temps révolus, les véhicules volés étaient repêchés dans le Rhin ou l'Ill, désormais, pour échapper à toute identification menée par la police, les auteurs y mettent le feu après avoir dérobé autoradios, enjoliveurs, pneus, jantes et accessoires divers. Le vol de scooter est également en forte augmentation, notamment en soirée. Il n'est pas rare qu'il soit commis en pleine ville, où le pilote, arrêté à un feu rouge, est déséquilibré, bousculé, voire roué de coups. Il en va de même pour les vols de téléphones portables dont la recrudescence a amené certains opérateurs à trouver des parades techniques à leur utilisation frauduleuse ultérieure. À cela s'ajoutent les « butins » des vols par effraction. Si dans toute cette masse de produits, une partie demeure à l'usage exclusif des auteurs des délits, une grande proportion est destinée à la revente. Et le recel constitue, dans les quartiers, l'économie souterraine principale, que vient renforcer le trafic de stupéfiants. « La cave à Momo », sketch bien connu, en est l'illustration.

La prostitution au « grand jour ». À Strasbourg comme dans la plupart des grandes villes françaises, l'arrivée régulière de prostituées issues des anciens pays de l'Est n'a pas manqué de susciter des inquiétudes. D'abord cantonnée dans des endroits traditionnels (quartier de la gare, boulevards périphériques), l'activité jusqu'alors nocturne a pris de l'ampleur, investissant d'autres rues passantes, dont certaines à proximité d'établissements scolaires. Le racolage actif est pénalisé par une contravention. Le racolage passif, non. Une prostituée « légèrement vêtue » arpentant le trottoir ne risque rien. La police n'a pas sur elle un pouvoir de coercition, hormis un simple contrôle d'identité.

Par exemple, la municipalité décide de changer la circulation et met des panneaux « arrêt interdit ». Avant les voitures s'arrêtaient et cela créait des bouchons. Pour lutter contre la prostitution, le fait de mettre des panneaux « arrêt interdit » n'était pas judicieux. Les prostitués n'ont fait que se déplacer plus loin. Le tollé général des riverains, relayé par la presse locale et nationale a incité la commune à prendre des mesures de circulation routière plus contraignantes, sous forme d'arrêtés municipaux interdisant l'arrêt de voitures aux endroits concernés. Par la suite, cette activité s'est encore déplacée, atteignant des zones résidentielles jusqu'alors tranquilles. Une

association de riverains s'est même constituée, distribuant des tracts, chassant prostituées et clients et menaçant d'occuper la voie publique jusqu'à ce que le trouble cesse.

Une lutte plus ciblée. Si l'ensemble des services de la sécurité publique concourt à réduire cette criminalité, le partenariat avec les services de la police municipale a vu l'établissement d'une « nouvelle donne » dans ses missions redéployées sur le terrain. Parallèlement, le groupe d'intervention régional (GIR), regroupant d'autres services répressifs de l'État (police judiciaire, gendarmerie, douanes, fisc, Urssaf), s'emploie à mener des opérations d'envergure de lutte contre une activité souterraine importante : le trafic de drogue dans un secteur frontalier de l'Allemagne.

Travail nocturne clandestin. Le travail clandestin nocturne illustre également cette économie souterraine qui s'alimente de l'immigration sauvage, conséquence de la mondialisation. Toutes ces activités qui obéissent à des rythmes différents articulés sur des flux mondiaux appartiennent à l'économie de la nuit. Lorsque l'on démantèle un atelier, on constate qu'il a tourné sans interruption 24 heures sur 24 dans un sous-sol, une cave ou un appartement aux fenêtres obstruées par des couvertures. Les clandestins ont fabriqué des chaussures et des vêtements, pour répondre dans l'urgence aux demandes des grands magasins de vente par correspondance, donneurs d'ordres… et qui s'adressaient aux ateliers pour la confection de 3 000 jupes en période de Noël.

Des activités artistiques dans l'ombre

Créer la nuit (Miguel Chevalier, artiste)

Je travaille beaucoup la nuit jusqu'à 3 ou 4 heures mais je ne suis pas sûr d'être comptabilisé dans l'économie de la nuit. Je ne suis pas isolé. Je pense à tous les comédiens et artistes des spectacles vivants qui font un travail de nuit, y compris pour les répétitions.

Je crée également des œuvres qui ont un lien fort avec la nuit dans la mesure où elles travaillent la lumière. Elles peuvent s'allumer, se développer, et jouer avec l'environnement comme la sculpture que j'ai réalisée dans le port de Marseille. Cette œuvre veut être une horloge astronomique qui change les esprits la nuit. Cette réalisation, de 20 mètres de haut sur 28 mètres de long et de large, donne l'impression d'un mikado géant. Il s'agit aussi de faire en sorte que les gens sortent la nuit pour voir ce lieu… Peut-être est-ce une forme d'économie qui est encouragée de la sorte.

Depuis vingt ans que je travaille la nuit, il y a de plus en plus de manifestations telles que la Fête de la lumière à Lourdes. En fait, aujourd'hui, il y a une vraie capacité des collectivités à répandre la lumière de différentes façons et à créer d'autres nuits, plus attractives. À Marseille, c'est un ensemble de 300 hectares, y compris le port, qu'ils sont en train de réaména-

ger avec toutes sortes d'infrastructures routières, afin de redynamiser ce lieu industriel en recréant des lieux de plaisir, la nuit notamment.

Un peuple de la nuit particulier

Les salariés de nuit semblent former un peuple particulier avec des caractéristiques et une identité fortes. Il est d'abord composé en grande majorité d'hommes. La moyenne d'âge est plutôt élevée, avec des équipes de personnels stables et expérimentées. La solidarité et l'esprit de clan sont particulièrement marqués et le syndicalisme bien implanté, même dans la police. Les salariés de nuit sont jaloux de leurs prérogatives et de leurs postes. Plus anciens et mieux payés, ils sont souvent craints. Peu d'entre eux souhaitent changer pour un travail de jour ou accepter une mutation. Leur statut de veilleur (pendant que les autres dorment) et leur petit nombre ont tendance à souder le groupe et à renforcer les solidarités et l'entraide au travail et en dehors. La solidarité de nuit continue à jouer le jour pour le bricolage et les loisirs. En général, les nuiteux s'impliquent mieux dans la vie associative, politique ou syndicale. Les « nuiteux » (le volontaire qui choisit de travailler toutes les nuits) utilisent un langage particulier qui varie parfois d'une profession à l'autre. Le postier « descend de jour » quand il est obligé de passer à un emploi diurne. Le policier « monte de nuit », quand il va prendre son service de nuit et « descend de nuit » quand il quitte son poste pour rentrer.

On loue généralement leur polyvalence obligatoire qui les rend pourtant très vulnérables en cas d'absence. Il existe souvent une certaine compétition ou rivalité entre les équipes de nuit et les équipes de jour. Les « nuiteux » sont rarement associés aux décisions qui se prennent de jour et croisent peu leurs collègues. Ils se préparent à la nuit comme à une longue traversée. Équipage d'un bateau qui s'apprête à affronter un océan hostile, ils se serrent les coudes pour arriver à bon port. Le repas de milieu de nuit est une halte prisée. Le travail de nuit, autrefois poste noble avec son statut particulier, ses codes, ses rites, semble aujourd'hui remis en cause. À travers lui, c'est une profession qui craint pour son identité.

L'état d'esprit et les rites particuliers des « nuiteux » (François Torchio, centre de tri courrier de la poste à Saint-Lô)

Un calendrier de nuit. Au centre de tri de Saint-Lô, 150 agents travaillent de nuit, soit 50 % de l'effectif de production. L'âge moyen des nuiteux est de 46 ans. L'effectif fonctionnaire est très stable, avec un noyau central constitué d'agents reclassés issus des ambulants (collègues qui jusqu'à la fin des années 1980 effectuaient le tri dans les trains). Le cycle est de 2N/4 c'est-à-dire 2 nuits de travail 2 nuits de repos, géré par un « calendrier de brigade ». Ce calendrier est un référent pour chaque agent. Il permet de prévoir les remplacements éventuels, la garde des enfants chez les nourrices. Il est fourni par les syndicats et permet aussi d'afficher sa sympathie ou son

appartenance à telle ou telle fédération. Le taux de féminisation est relativement faible : 4 femmes sur 60 agents (7 %) mais un chef d'équipe sur quatre est une femme (soit 25 % de la maîtrise). Comme pour tous les « nuiteux », la vie sociale décalée (travail des jours fériés par exemple) nécessite une hygiène de vie pour régler l'horloge biologique. Les autres rythmes dits de nuit sont les 17 heures/minuit, en cinq vacations par semaine. Au-delà de minuit, les rythmes sont combattus par les syndicats.

Des temps forts dans la nuit. Au cours de la nuit, il y a deux temps forts. Quand on traite le courrier urgent, il y a un temps fort de 20 heures à 22 heures. C'est le courrier qui est issu du département de la Manche et qui part vers l'extérieur. Le deuxième temps fort est de 4 heures à 6 heures. Nous avons une coupure officielle pour s'alimenter de minuit à 1 heure et une petite pause tolérée vers 3 heures, que l'on appelle la pause *Ouest France*, où tous les centres de tri reçoivent la presse. Les plus gros éditeurs nous donnent de la presse gratuite.

Un langage de la nuit spécifique. Travailler la nuit, c'est aussi utiliser un langage et des expressions particulières qui nécessitent un petit glossaire. Une brigade est une équipe. La mondaine est une brigade entre 17 heures et 24 heures. La « boulangère » est une brigade avec prise de service au-delà de 0 heure. La « combine » est un remplacement entre nuiteux de brigades opposées. La « descente » est une nuit non travaillée. Un nuiteux, qui pour des raisons personnelles ou de santé, doit changer de service « descend de jour »… et quitte les sommets.

Un esprit de corps (Nicolas Juttant)

Au sein de la société, le service permanence est vécu comme un clan. Quand j'ai pris le service, tout le monde m'a souhaité bonne chance. Les personnes entrent dans ce service-là comme dans une famille. Elles font front les unes avec les autres contre les autres services.

Des gens fiers (François Torchio)

Quand quelqu'un est obligé de quitter la nuit pour des raisons de santé, de « descendre de jour », cela demande beaucoup d'accompagnement. Nous sommes très attachés les uns aux autres. Si je prends le cas de quelqu'un qui a eu des problèmes cardiaques et qui a été « descendu de jour », tous les collègues de nuit m'ont demandé de faire quelque chose pour qu'il « remonte de nuit ». Peut-être que l'on ressent une supériorité à travaillerde nuit. Antérieurement, le travail de nuit était le travail noble. Le jour, les gens s'occupaient du courrier moins urgent.

Une grande solidarité entre nuiteux (François Torchio)

La hiérarchie, moins pressante la nuit, permet un management plus « fusionnel » et donne le sentiment d'un fonctionnement autarcique. Cette

particularité a sans doute des retombées jusque dans l'activité de jour. Nous avons constaté localement une forte implication dans la vie associative des nuiteux (ASPTT en particulier) et jusqu'au début des années 1990 dans la vie syndicale. Au-delà de l'entraide pour des corvées de travail, il existe une forte entraide entre « nuiteux » pour la construction ou l'aménagement de leur habitation ainsi que pour les loisirs. Le temps libre est consacré essentiellement à la pêche en mer. Cela permet de changer d'horizon. C'est encore plus fort entre membres de la même brigade ou équipe.

Une solidarité de marginaux (Anne Perraut-Soliveres, infirmière de nuit)

Dans un article récent, on peut lire que, pendant les années Clinton, les pauvres étaient devenus invisibles. Le journaliste parle ainsi de lui-même : « Je travaille très tard parce que je ne veux pas de problème de circulation. J'entends assez régulièrement la personne qui vient faire le ménage. J'entends son pas lent dans le couloir. Je m'enfuis toujours. Je ne peux pas supporter ce face-à-face. C'est une personne de nuit. Moi, je me suis attardé du jour dans la nuit. Je ne peux pas le supporter. J'ai honte, mais ce n'est pas possible. » Il estimait que c'était symptomatique d'une Amérique qui ne savait plus parler. Quand on s'interroge : « Est-ce que les gens de jour ont d'autres contacts que ceux de nuit ? Je crois que c'est à l'envers qu'il faut dire les choses. » Les gens de nuit ont conservé des liens qui sont beaucoup plus solidaires parce qu'ils sont moins nombreux et qu'ils sont isolés. C'est donc une solidarité de marginaux, d'exclus que l'on peut retrouver dans toutes les communautés, mais qui, en même temps, leur permet d'établir de nouveaux liens. Ils ne peuvent pas compter sur les retours positifs du jour, de l'institution qui leur a confié ce travail de nuit. Cette solidarité qui se développe est donc un aspect positif. La nuit, on est seul, on est un petit noyau, les autres dorment. Cela nous confère une importance.

Un personnel sédentaire, vieillissant et mieux payé (Nicolas Juttant)

Au niveau humain, nous avons des difficultés car les personnes, bien payées, ne veulent pas retourner dans le service de jour. De plus, elles ne sont pas très mobiles. On a de plus en plus de mal à faire travailler les gens la nuit jusqu'à 7 heures du matin, car la plupart de nos salariés ont connu l'ouverture de Mondial Assistance. Avec trente ans d'ancienneté, peu sont d'accord pour faire deux nuits par semaine pendant 52 semaines. Tous les anciens sont au service de permanence, car c'est le service le mieux vu.

Une polyvalence remarquable (Nicolas Juttant)

Beaucoup de gens pensent que l'on a une armée présente au standard toutes les nuits alors qu'ils sont huit au maximum. Leur particularité est d'être *poly-compétents*. Si vous appelez, ils sont capables de vous trouver un serrurier ou quelqu'un pour retourner votre antenne parabole qui a brouillé la deuxième mi-temps de votre match. Mais ils peuvent aussi déclencher une évacuation sanitaire. Pour vous donner un ordre d'idées, un remorquage, c'est *grosso modo* 150 euros ; une évacuation sanitaire, c'est 75 000 euros. Il faut savoir prendre la bonne décision et gérer des situations extrêmes.

Une lutte avec le jour (Nicolas Juttant)

La particularité au sein de la permanence est que l'on couvre seuls et à effectif réduit tous les services. C'est-à-dire que l'on fait de l'assistance à domicile, du médical, du technique, alors qu'en service de jour, il y a un service médical et un service technique, et donc une lutte s'instaure entre les services de jour et la permanence. C'est un peu comme un bastion, ils se font front et si l'un d'eux est attaqué, c'est tout le service qui est attaqué. Chez Mondial Assistance, tous les syndicats, tous les syndiqués, tous les élus sont dans le service permanence.

De nouvelles tendances

Il s'agit également de détecter les évolutions de l'économie de la nuit en termes d'activités, d'acteurs, de tendances ou de produits émergents. Que sait-on des consommateurs, des besoins et des pratiques nocturnes ? Sommes-nous dans une spirale de fort développement ? N'a-t-on pas atteint un palier, un seuil d'acceptabilité comme pour la *movida* en Espagne ? Quels sont les marchés qui s'ouvrent ? La nuit est-elle vraiment un marché pour les médias qui la comblent à grand renfort de rediffusions et déversent moins de publicités ? Qu'est-ce qui explique le développement de cette économie ? Les gains de productivité ? Les nouvelles technologies ? L'évolution de la demande ?

Quelle est cette demande ? Qui sont les consommateurs de la nuit dont on nous explique qu'ils « adoptent un comportement plus ouvert et réceptif basé sur la décontraction et le plaisir » ? La tranche des *nighters* entre 15 et 45 ans est-elle la seule concernée par la nuit ? Peut-on parler d'un consommateur de la nuit ou de groupes aux comportements, profils et attentes fortement différenciés ? Qu'est-ce qui peut favoriser la demande et le développement de cette économie de la nuit (transports, lumière, hospitalité et qualité de l'espace public) ? N'assiste-t-on pas à l'inverse à une colonisation du jour par la nuit, ses activités, son esthétique, ses valeurs, ses modes et ses icônes ? L'invasion des plateaux de télévision et des magazines par les vedettes de la nuit, patrons d'établissements et autres DJ n'est-elle que l'avant-garde d'un mouvement plus général ?

Comment les marques s'intéressent-elles aux noctambules qui consomment mais font aussi consommer ? Comment cette cible « tendance » devient-elle un relais pour les entreprises qui développent des stratégies de marketing nocturne afin de conquérir de nouveaux marchés diurnes ? Comment ces clients de nuit deviennent-ils des prescripteurs pour le jour ?

Cinémas : nouvelles pratiques pour les moteurs de la vie urbaine

Le cinéma, aller-retour entre solitude et solidarité (Diane Poitras, cinéaste)

Une activité nocturne en mutation. Si la plupart des salles présentent des projections en matinée, la sortie au cinéma demeure une activité nocturne. Doublement nocturne même : c'est en soirée que les cinémas se remplissent et c'est enveloppés de noir que nous nous glissons dans l'univers du film. Mais, sous la pression de facteurs économiques et de changements sociologiques, ce double rapport entre nuit et cinéma s'est redessiné au cours des dernières années. Ainsi, l'avènement de la cassette vidéo permet désormais de visionner presque tous les films à l'affiche sans quitter la maison. De plus, le magnétoscope change notre rapport au film que nous regardons comme une émission de télévision, c'est-à-dire seul ou en petit groupe, en pleine lumière et à tout moment susceptible d'être interrompu par les exigences de la vie quotidienne. Ce marché de la cassette a connu un tel essor qu'on a cru un temps qu'il supplanterait celui des salles. Or les salles ont survécu et le public n'a pas renoncé à la sortie au cinéma, il a seulement changé ses habitudes.

Un nouveau public attiré par une offre différenciée. Depuis plus d'une décennie, la production commerciale dominante s'est homogénéisée et vise avant tout les jeunes spectateurs. Pour les 15-30 ans, avides de sensations fortes et de films spectaculaires, les effets spéciaux sont plus percutants sur grand écran et système sonore sophistiqué, que sur le téléviseur domestique [2]. Entre 30 et 50 ans, le public, davantage mobilisé par les responsabilités familiales, dispose de moins de temps libre : la cassette vidéo (ou le DVD) représente une alternative à la sortie nocturne. Quant à la génération des plus de 50 ans qui représente le deuxième groupe en nombre chez les cinéphiles, il n'y a pas si longtemps (du moins au Québec) qu'elle forme un bassin aussi significatif d'individus cultivés, mobilisés par les débats sociaux et disponibles en soirée [3]. Ce public rejoint souvent celui de jeunes cinéphiles, eux aussi fortement scolarisés et politisés, aux projections de films documentaires, particulièrement à contenu social ou politique [4]. Contre toute attente le cinéma documentaire a montré récemment qu'il peut aussi faire sortir le public en soirée. Les grands succès internationaux tels que *Être et Avoir*, de Nicolas Philibert, *Bowling for Columbine*, *Farenheit 9/11*, de Michael Moore, ne doivent pas occulter la variété de productions documentaires régulièrement programmées en salles commerciales et dans les festivals [5]. On ne peut parler d'une tendance lourde car, au guichet, c'est toujours le cinéma de fiction qui récolte la part du lion. Mais l'augmentation de la fréquentation des programmes documentaires indique peut-être un point de jonction entre cette sortie de nuit et une aspiration à plus de lien social. Tout en sachant que les causes de cet engouement pour le documentaire sont multiples, il est tentant d'y voir une recherche de propositions plus complexes sur le réel… et d'occasions d'en débattre. L'assistance est plus nombreuse lorsqu'une projection est suivie d'une discussion. Dans un monde où les enjeux sociaux peuvent devenir indéchiffrables et où la surabondance d'information nuit souvent à la pensée, on peut imaginer que certains souhaitent briser l'isolement de l'écoute télévisuelle pour partager collectivement une autre compréhension des réalités contemporaines. Ce phénomène s'inscrit peut-être aussi dans une réaction à la survalorisation du repli sur le foyer, le cocooning des années 1980-1990.

Une nouvelle forme de convivialité. Pour compléter ce survol, il faudrait aussi noter que les projections nocturnes en plein air, de plus en plus fréquentes pendant les mois d'été, semblent recréer une ancienne forme de convivialité autour du cinéma. Gratuites, elles attirent un public nombreux, formé de familles, d'individus de tous âges et milieux sociaux. Le cinéma n'a donc pas fini de faire sortir la nuit, ou en début de nuit, pour rompre l'isolement, l'atomisation [6], être dans la cité, à la fois pour le divertissement et pour l'échange. Mais dans l'obscurité de la salle de cinéma, se rejouent solitude et solidarité. Même si rassemblés, nous gardons une relation intime avec ce qui se passe à l'écran : « Au cinéma, me fait remarquer un ami, on rit tous ensemble… mais on pleure tout seul », il n'empêche que cette relation exclusive est aussi partagée car, face au film, nuit « intérieure » et nuit « collective » se côtoient.

De nouveaux métiers qui accompagnent le développement de la vie festive

Une nuit réussie, ça se prépare (Sophie Body-Gendrot, politologue)

Les fêtes la nuit ne pourraient pas se dérouler si les lieux n'étaient pas absolument sécurisés. Je m'étais intéressée à la victoire de la Coupe du monde de football en 1998, puis au passage vers l'an 2000, qui avait exigé pratiquement un an de préparation pour être sûr qu'il n'y ait aucune bavure. L'État français avait vraiment très bien fait son boulot. Il y a eu un million de personnes sur les Champs-Élysées. La foule a été canalisée. Les fameuses grandes roues ont tenu le coup, même après la tempête.

Depuis, on est vraiment dans la globalisation de la sécurité, notamment du point de vue de la communication avec des États voisins pour freiner les hooligans venant d'Allemagne et d'Angleterre, par exemple.

Aux États-Unis, chaque année quand le 31 décembre est fêté sur Time Square, c'est la même chose. J'ai fait beaucoup d'enquêtes auprès des agences de sécurité privées qui travaillent 24 heures sur 24. Tous ces territoires sont extrêmement bien tenus par de vrais professionnels qui font en sorte qu'il n'y ait plus de dérapages.

De nouvelles niches

L'évolution de la nuit dans les villes, combinée au développement des technologies de la communication, conduit à l'émergence de nouveaux produits et concepts dans de nombreux domaines, comme celui de l'automobile.

Lightmotiv, une automobile pour la nuit (Laurent Olivier, designer [7])

En 2004, mon diplôme de fin d'études et mes travaux au sein du groupe automobile Volkswagen ont porté sur la création d'un type de véhicule adapté à la nuit. À partir de l'hypothèse selon laquelle on assisterait à un développement des mobilités la nuit associé à l'émergence d'une ville en continu 24 heures sur 24, j'ai imaginé un véhicule adapté à ce moment spécifique. Le projet met l'accent sur plusieurs points essentiels pour les automobilistes qui circulent de nuit : le confort, la sécurité, l'éclairage, la communication interactive avec l'environnement urbain et les autres véhicules, la frime aussi… Lighmotiv est un véhicule qui voit et qui se voit.

Le confort intérieur du véhicule est particulièrement soigné pour le bien-être du conducteur et des passagers. Le véhicule fait appel aux nouvelles technologies de l'éclairage et à tous les dispositifs embarqués (caméra, radar anti-collision…) disponibles. Lightmotiv propose une signature visuelle spécifique. On le repère facilement. Mieux, Lightmotiv est un élément à part entière de l'animation de la ville et du spectacle urbain la nuit.

Le projet mise également sur les relations entre les occupants du véhicule et l'environnement urbain en activité à partir d'une interface écran qui permet de transmettre des informations à l'extérieur. Le conducteur n'est plus un anonyme « autiste » coincé dans sa bulle. Il peut communiquer avec l'extérieur. Mieux : il signe sa présence à partir d'une forme, d'un texte ou d'une couleur. La voiture est personnalisée avec une ambiance sonore, lumineuse et olfactive spécifique au conducteur. C'est aussi esthétiquement un « stylo scanner » qui enregistre de l'information sur son environnement, l'organise et peut le restituer au conducteur et au passager.

Allongé, effilé, installé sur trois roues et surmonté d'un filament de couleur, Lightmotiv ne laisse personne indifférent. Sorti de la ville, le véhicule devient un véhicule de grand tourisme, sorte de voilier au long cours aménagé pour les traversées continentales. Au-delà du bel objet et de l'exercice de style, le projet Lightmotiv est aussi la preuve que les constructeurs commencent également à s'intéresser à la nuit, comme un enjeu et un marché spécifique. Les réactions des membres du jury, responsables du design chez Renault ou General Motors, prouvent que l'idée fera son chemin.

Des économies dans la nuit

Des difficultés pour assurer une présence (Pierre Larpent)

Il existait des lieux d'accueil, en partie pour des gens en détresse, ouverts 24 heures sur 24. On a plutôt tendance à les fermer. Cela coûte cher et, selon certains, « ils n'ont qu'à aller au service d'urgences de l'hôpital ». On a eu quelques directives qui nous demandaient de favoriser l'accueil. Dans certains quartiers, il fallait bien l'assurer. Mais il est vrai que certaines permanences spécialisées, faute de moyens et de personnel, ont dû fermer. Une autre directive a prescrit aux commissariats, en période de très grands froids,

l'accueil de sdf, dans l'hypothèse où les structures officielles seraient saturées ou fermées.

Économie dans l'urgence (Nicolas Juttant)

Un objectif sera sans doute de diminuer les coûts, ce qui risque de faire disparaître le service de la permanence et de le remplacer par une simple rotation de personnes qui travailleraient la journée et la nuit, et qui donc ne bénéficieraient pas d'un surcroît de 20 % de salaire. La relation client, de Mondial Assistance et sa sous-traitance à l'étranger risquent de disparaître…

Des restructurations à venir (François Torchio)

La Poste emploie 300 000 agents dont 200 000 fonctionnaires et 100 000 contractuels, ce qui a des incidences sur l'évolution du travail de nuit. Environ 12 000 personnes travaillent de nuit à La Poste, presque essentiellement en centres de tri et à la marge dans les centres de chèques postaux. Traditionnellement, le personnel fonctionnaire était très attaché au cycle de 2 nuits sur 4 avec des vacations de 20 heures à 6 heures et 32 heures de travail par semaine. Aujourd'hui, l'entreprise tend à restreindre ce cycle et met en place des 22/6 pour obtenir des gains de productivité de 20 %. Ce régime de travail est imposé d'abord aux contractuels. La fin du travail de nuit est programmée dans ces services à très brève échéance.

Temps 2 – Mesurer les conséquences

Face à l'évolution de l'économie de la nuit, il s'agit de mesurer les conséquences pour les individus, les organisations, les territoires et pour la société, tant en termes d'opportunités que de tensions.

Les problèmes et les tensions

Le temps en continu de l'économie et des réseaux s'oppose au rythme circadien de nos corps et de nos villes. Le temps mondial se heurte au temps local et même nos rythmes biologiques sont bouleversés : animaux diurnes, nous dormons une heure de moins que nos grands-parents et nous nous endormons deux heures plus tard.

Le développement du travail de nuit nécessite une réorganisation interne des entreprises. Les pressions s'accentuent la nuit qui cristallise des enjeux économiques, politiques et sociaux fondamentaux. Avec la ville des flux et l'économie en continu apparaissent des tensions entre individus, groupes et quartiers de la ville à plusieurs temps.

Assurer la propreté et l'hospitalité de l'espace public (Marc Lebret, secrétaire général du Codev [8])

Le passage des ordures ménagères est un problème pour certains riverains, selon les quartiers et les horaires. Il y a là des possibilités de concertation de citoyens et d'élus.

Une question qui n'a pas été évoquée jusqu'à présent: celle des excrétions. C'est au moment où les bars ferment que les gens urinent et défèquent dans les rues ou les parkings. C'est aussi la nuit que les déjections canines sont les plus abondantes. Nous n'avons pas évoqué cette question car, selon l'expression de Claude Denivret, « ce qui est excrété est exécré ». Il y a en outre une forme d'agressivité à faire ses besoins dans un lieu précis. Sur la propreté, on peut être satisfait. Sur les animaux et les chiens notamment, a été introduite une amende de 183 euros. Il est prévu que les contractuelles puissent maintenant verbaliser en la matière. Il y a également des projets de toilettes publiques gratuites. Les sanisettes au coût d'entretien énorme ont été supprimées. Cela nous a manqué, notamment pendant Nuits blanches. Même lors des nuits ordinaires, ces dimensions-là deviennent capitales, notamment pour les femmes.

Un travail difficile pour les salariés (Zhour Sellam, directrice adjointe de la Maison du temps et de la mobilité)

J'ai travaillé chez Bretzel Burgard de nuit. Je commençais à minuit pour terminer à 7 heures du matin. Je pouvais alterner le travail de nuit et le travail de jour. On ne me prévenait jamais à l'avance. Je pouvais terminer à 7 heures et commencer le jour. Contrairement à ce que j'ai entendu sur La Poste, il n'y avait pas de solidarité et une hiérarchie omniprésente. C'était la productivité. On avait des plateaux, et des tartines à beurrer dans un temps limité. Il y avait une pression incroyable. Il n'y avait pas de solidarité, pas d'ambiance particulière. On était souvent en groupe, avec juste une petite pause aux alentours de 5 heures du matin.

Une faible reconnaissance interne (François Torchio)

En dehors de leur travail de nuit, les nuiteux n'ont aucune connaissance de l'entreprise. C'est-à-dire que, sortis de leur travail, peu de chose les intéresse à La Poste, même pas le travail de leurs collègues de jour. J'ai connu deux assemblées générales du personnel depuis que je travaille à la Poste.

Des avantages et des opportunités

A contrario, quelles sont les opportunités offertes par le développement de l'économie de la nuit en termes d'emplois, de croissance ou de dynamiques locales ? Quel est l'impact de cette économie de la nuit sur l'attractivité des territoires ? L'existence d'une économie de la nuit florissante est-elle un facteur d'attractivité discriminant pour les touristes, les étudiants et les cadres ? De nouvelles inégalités ne risquent-elles pas de voir le jour dans la nuit ? Quelles sont les conséquences pour la qualité de vie et le « vivre ensemble » dans les familles, les entreprises, les territoires ?

Comment s'enthousiasmer pour « la ville à la carte » et craindre dans le même temps l'émergence de nouvelles inégalités ?

Les aspects positifs du travail de nuit (Marc Lebret)

On met trop souvent en avant les caractéristiques négatives liées à la nuit: économie souterraine, stupéfiants, alcool, sentiment d'insécurité, violence, solitude. Heureusement, il y a aussi les aspects positifs de la nuit, la fête d'une part, les divertissements d'autre part. Dans une vie antérieure, j'ai travaillé chez Volvic. On nous faisait la remarque que les ouvriers travaillaient beaucoup mieux la nuit. D'ailleurs, la productivité était meilleure. Il y avait une atmosphère différente, moins de hiérarchie, plus de sérénité…

La création d'emplois (Marc Lebret)

Il y a aussi des enjeux économiques, des enjeux d'emploi. À Lille, ils ont pris des initiatives dans ce sens parce que les jeunes ont tendance à aller faire la fête en Belgique. Pour le moment, il y a une sorte de compétition internationale, notamment entre grandes villes. C'est à Paris qu'on a le plus de théâtres, de cinémas. Il y a donc des points forts, mais cela nécessite que l'on prenne garde, en coopération avec la préfecture de police, à ce que ces lieux restent ouverts.

On peut choisir le travail de nuit (Zhour Sellam)

Pour dire la manière dont j'ai vécu le travail de nuit, il me semble que cela donne un « garde-temps ». On commençait à minuit et on terminait à 7 heures. On ne rentrait pas tout de suite se coucher, on allait faire un tour. L'après-midi, on faisait la sieste. Généralement, j'avais le même rythme que mes amies. Quand elles allaient se coucher, j'allais travailler. Contrairement à l'époque où je travaillais en journée, j'étais moins fatiguée. Le témoignage de mes collègues était semblable. Toutes ces personnes disaient qu'elles préféraient largement travailler de nuit, même si c'était plus stressant.

Temps 3 – Engager un débat et imaginer des solutions

Comment va-t-on organiser le débat public autour de ces questions et comment pourra-t-on arbitrer ? Quelle place pour les services publics et les activités non marchandes face à l'approche économique de la nuit comme d'un marché ? Veut-on d'une ville 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 ?

La nuit peut-elle être réduite à un marché, envahie par l'économie du jour et banalisée ? Comment gérer la schizophrénie entre le consommateur qui veut tout, tout de suite et à toute heure et le producteur qui ne souhaite pas toujours travailler de nuit ? Les valeurs de solidarité sont-elles condamnées face à l'économie de la nuit ? Une partie de la population est-elle forcée

de travailler pour que l'autre s'amuse ou profite des services urbains ? Peut-on désacraliser la nuit en la réduisant à un hypermarché ? Veut-on devenir des êtres totalement artificiels ? Quelle place pour le politique dans des phénomènes qui dépassent les limites de la ville et du pays. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Quelques pistes générales

Gérer les contradictions entre ville qui travaille, ville qui s'amuse et ville qui dort (Marc Lebret)

Une charte contre le couvre-feu. La nuit est souvent assimilée à la fête ou au fait de boire. Le rôle de la préfecture de police est parfois critiqué par les acteurs de la nuit dont une partie se bat pour qu'il n'y ait pas de couvre-feu. L'une des solutions a donc été d'élaborer une charte. Par rapport à la nuit ou par rapport au dimanche, la position de la municipalité a été de dire : « Nous ne voulons pas d'une ville qui vive la nuit comme le jour, et le dimanche comme le jour de la semaine. » C'est différent. Il y a des temps de pause à assurer, il y a des rythmes différents à préserver. D'où trois axes de réponse en cours d'étude.

Les transports. Cela concerne le bus de nuit (Noctambus), mais aussi le métro et les taxis.

Des points d'accueil ouverts toute la nuit. Nous avons proposé la mise en place de « points commerce 24 heures sur 24 », lieux où trouver un certain nombre de services : pharmacie, médecin, infirmière, journaux, tabac, essence, couches-culottes, restauration, etc. Sans parler des solutions moins conviviales, avec des machines. N'oublions pas que de plus en plus de procédures peuvent être faites en ligne 24 heures sur 24, 365 jours par an, domaine sur lequel travaille aussi la mairie de Paris.

Ces projets doivent être construits en concertation. Cela implique des salaires et des conditions de travail différents et, si c'est possible, du volontariat. Plus que les salariés traditionnels, ces activités peuvent concerner certaines catégories de personnes, étudiants ou jeunes. Dans les grands magasins, il y a une convention collective assez favorable, où ils sont payés le dimanche trois fois plus qu'en semaine.

La *médiation nocturne.* L'autre axe est celui de la médiation par rapport à tout ce qui fait lieu de vie nocturne. Une charte a été mise en place. Il y a une forte pression des riverains, moins tolérants que par le passé, regroupés en association pour faire fermer certains lieux. Pour refuser une fermeture, la préfecture exige le respect d'un certain nombre de choses, comme les sorties la nuit… Les personnels de sécurité et d'accueil peuvent veiller à ce que les gens ne laissent pas leurs cannettes de bière partout, évitent de parler trop fort, etc. D'où l'importance des médiateurs de nuit dans ces cas-là, de même que des mesures en termes d'éclairages pour renforcer la sécurité d'un certain nombre de lieux. La charte prévoit également l'étalement des flux trop forts, par rapport aux taxis notamment. D'où l'idée aussi d'avoir un métro qui fermerait une heure plus tard les vendredi et samedi soir pour justement gérer ce problème.

Les ramassages des ordures se font à deux moments : soit le matin tôt, soit le soir à partir de 20 heures. Des solutions concrètes, basiques même, peuvent être apportées pour limiter le bruit des camions et des bennes comme celui du freinage.

Des services accessibles. Un effort de coopération est ainsi fait avec la préfecture, avec les transporteurs. Il y a des solutions à développer pour que les gens puissent s'amuser dans Paris. Il faut que l'on trouve un point d'équilibre entre tout cela et que l'on puisse favoriser une vie nocturne sans trop perturber les riverains.

D'autres expériences de conciliation

Peupler la nuit (Sophie Body-Gendrot)

On peut parler de la police aux États-Unis et d'un sujet que l'on n'ose pas aborder : celui de la solitude de la nuit. Comment repeupler la nuit pour qu'elle devienne accueillante ?

Une expérience intéressante dans les ghettos américains est ce que l'on appelle les Kobans. Ce sont des commissariats inspirés des Japonais qui, dans les grands ensembles, sont ouverts 24 heures sur 24 et qui ont une fonction d'accueil pour tous les oiseaux de nuit, les gens dépressifs, perdus ou en crise. Il y a là non seulement des policiers qui habitent dans les commissariats, mais aussi des volontaires, des gens qui veulent faire quelque chose pour le voisinage et des psychiatres. Ils sont implantés dans des quartiers où il y a beaucoup de familles monoparentales. Cela aide les adultes, mais aussi les jeunes qui y trouvent des raisons d'être.

Cette idée de lutter contre la solitude, très répandue aux États-Unis, commence à venir en France, où il y a de plus en plus de maisons de quartier, de maisons de parents, avec des services spécialisés. Par exemple, les femmes violées savent qu'à tout moment elles peuvent téléphoner, si elles ont un coup de déprime. La nuit peut redevenir accueillante si on sait qu'il y a des lieux de refuge, des lieux qui sont des sortes de repères dans la nuit.

Des Correspondants de nuit dans les quartiers (Pierre Larpent)

Nous avons évoqué la question de la présence de personnes qualifiées dans les quartiers périphériques désertés la nuit. Il y a eu des expériences à Rennes et dans un certain nombre de villes en France. Ce sont les Correspondants de nuit, recrutés par des associations d'insertion. Le dispo-

sitif est désormais géré par la communauté urbaine. Ces personnels ont bénéficié d'une formation en psychologie, maîtrise de soi, et d'un enseignement en matière de droit pénal et de procédure. Ils travaillent la nuit entre 21 heures et 6 heures dans les quartiers sensibles où ils patrouillent à pied ou en voiture. Leur intervention peut aller de l'appel du locataire désireux de faire changer l'ampoule hors d'usage dans un couloir d'immeuble à une action plus urgente motivée par la présence d'un groupe de jeunes empêchant une circulation normale des locataires. Ils tentent de dialoguer et font appel en cas d'insuccès aux forces de l'ordre qui interviennent pour rétablir la tranquillité publique.

Des réunions de citoyens (Sophie Body-Gendrot)

Il y a une sorte de logique contradictoire à l'œuvre, si l'on recherche la tranquillité comme but de l'urbanité. Régulièrement des riverains qui se plaignent de la présence de dealers ou de prostituées dans la rue dénoncent aussi une action de l'autorité ! À Chicago, existent des réunions de citoyens, dans des quartiers qui vont assez mal. La police est là pour écouter leurs demandes et les conseiller. Cette coopération obtient des résultats tout à fait probants.

Un paysage contrasté

Il est difficile de faire l'économie de la nuit. À l'issue de ces débats, nous n'avons qu'une vue partielle et partiale de ce secteur, qui permet d'ouvrir quelques pistes de réflexion. Mais le paysage est plus contrasté que nous l'avions imaginé en préparant cet atelier.

Une approche qui résiste encore aux critères du jour

Comme toujours avec la nuit, nous sommes une nouvelle fois confrontés à une relative absence de données quantitatives, à l'absence d'une nuit des données. Sans balises, dans la pénombre, nos interlocuteurs s'éloignent souvent des critères de rationalité diurnes pour nous entraîner vers une approche sensible, sentimentale, nostalgique, voire mythique, de leur métier, des rapports humains et des rites attachés à leur travail, un domaine où la demande de reconnaissance de savoirs et de compétences spécifiques est très présente. La nuit résiste encore aux critères du jour et nous recouvre d'un mystère qui dépasse les brumes de l'économie souterraine.

Des surprises

L'économie de la fête n'est pas aussi florissante qu'elle voudrait toujours le montrer. Les services en ligne ne sont pas aussi actifs la nuit qu'on le prétend parfois. L'argument de la disponibilité 24 heures sur 24 apparaît plus comme un produit d'appel que comme une activité rentable. Les formes traditionnelles de travail de nuit s'effacent petit à petit alors qu'on s'inscrit dans une

tendance générale d'augmentation des emplois en horaires atypiques.

Des appréciations diverses

Les salariés n'ont pas un jugement uniforme sur leur activité. Si l'on évoque le choix volontaire de la nuit pour des raisons salariales (salaires plus élevés), une hiérarchie moins pesante, des questions de disponibilité de jour pour l'investissement local et associatif, la possibilité de s'arranger pour vivre avec sa famille et ses proches, la fierté et les rites d'un petit peuple très particulier, d'autres jugements moins positifs apparaissent : la difficulté des conditions de travail, la nécessaire polyvalence de salariés moins nombreux, une solidarité de façade et surtout la non-reconnaissance par « le jour qui décide et régente ».

Des évolutions rapides

L'économie de la nuit évolue avec notamment des restructurations et des concentrations dans le monde des loisirs. Les habitudes et besoins du consommateur se modifient rapidement. Certaines activités sont menacées par les restructurations compte tenu notamment des coûts du travail de nuit et de la concurrence internationale. Les conditions de travail semblent se dégrader, certaines traditions et savoir-faire risquent de disparaître. Derrière les interventions des uns et des autres, on sent poindre le risque de la banalisation et de la diurnisation des approches, voire la perte d'identité. D'autres activités, plus éclatées, apparaissent peu à peu.

Des savoir-faire à transférer

Les savoir-faire spécifiques développés la nuit comme la polyvalence ou les démarches de médiations pour gérer les tensions et les contradictions entre activités et populations et organiser le dialogue sont intéressants et doivent pouvoir être transférés le jour. Des notions comme la solidarité ou la sensibilité gagneraient également à voir le jour.

Quelles pistes pour demain ?

Nous sommes incapables de trancher sur l'avenir de l'économie de la nuit. Banalisation de la nuit grignotée par l'économie du jour ou maintien de la spécificité nocturne en termes de services, d'économie, de culture ou d'identité ? Harmonie et équilibre des activités et des fonctions dans la nuit urbaine ?

Face aux mutations, l'économie et le peuple de la nuit semblent confron-

* La RATP, la direction de la voirie et des déplacements et le bureau des temps de la ville de Paris ont confié à l'Apur une étude pour connaître les activités nocturnes à Paris et les déplacements qu'elles induisent.

tés à une véritable crise d'identité. En termes d'approche, de savoir-faire et d'organisation, le jour aurait sans doute à gagner à venir visiter la nuit.

Au-delà de la stricte approche de l'économie de la nuit, l'atelier de prospective s'est inscrit dans le questionnement plus général sur la nuit urbaine, active ou assoupie, festive ou laborieuse, contrastée ou homogène, dangereuse ou policée, spatialement polarisée ou diffuse. Entre insécurité et liberté, il paraît difficile de dépasser ensemble les contradictions et les ambiguïtés de la nuit urbaine pour limiter les conflits, la rendre accessible et hospitalière et en faire un espace de créativité et de projet.

La nuit a beaucoup de choses à dire au jour. Imaginons des nuits plus belles que nos jours.

Notes

1 Alain Rolland réunit chaque année les patrons des plus grands établissements de la nuit parisienne lors de la Garden des rois.

2 Les productions à grand déploiement, surtout américaines, occupent maintenant la majorité des écrans. L'ensemble des autres films se partagent, dans un moins grand nombre de salles, des publics plus diversifiés.

3 Les projections nocturnes au Canada sont généralement moins tardives qu'en France : les programmations régulières commencent à 19 heures et 21 heures en semaine. Une projection peut s'ajouter à 23 heures ou minuit le week-end, et dans certaines salles seulement.

4 On l'a vu, par exemple, aux projections de *The Corporation*, de M. Achbar, J. Abbott et J. Bakan, sur la compagnie en tant que personne légale, *À hauteur d'homme*, de Jean-Claude Labrecque à propos de la campagne électorale québécoise de 2003, de *Roger Toupin, épicier-variétés*, de Benoît Pilon, sur les traces d'un petit commerçant dans un quartier en changement.

5 Cinéma du Réel (Paris), Visions du Réel (Nyon), FID Marseille, IDFA (Amsterdam), RIDM (Montréal), Hot Docs (Toronto) et le Mois du documentaire qui rayonne sur l'ensemble du territoire français.

6 Le recensement canadien de 2001 révèle que 46 % des ménages montréalais sont des personnes seules !

7 Laurent Olivier est designer, ancien étudiant du Strate College Designers et employé chez Volkswagen.

8 Le Codev associe des acteurs économiques et sociaux à l'économie de la ville, chargé de faire des propositions d'actions qui sont remises au maire de Paris. Évidemment, ce Conseil n'engage pas les élus qui ensuite décident.

Mobilités nocturnes

(atelier de prospective)

Edith Heurgon

Constatant la diversité des populations qui habitent les villes – résidentes, mais aussi temporaires –, l'intervention de Sandra Bonfiglioli a posé les bases d'un *urbanisme temporel*, renouvelant les concepts de temps et d'espace, à partir des modes de vie. Avec les transformations en cours, c'est l'expérience vécue elle-même qui devient marchandise à travers la construction d'un territoire où de nouveaux usages mettent en scène une *ville éphémère, démontable, sensible*. Habiter la ville la nuit suppose une mythologie qui reconnaisse la mobilité avec des seuils non seulement physiques, mais vécus. D'où l'enjeu d'une nouvelle architecture des lieux de la mobilité, en cohérence avec des usages de l'espace et du temps modifiables, adaptables, conférant une place suffisante au monde sensible, à l'expérience corporelle et esthétique. D'où l'enjeu d'espaces publics favorisant la convivialité capables d'éviter les conflits qui caractérisent les relations nocturnes. Trois questions prospectives sont alors soumises au débat de cet atelier.

Comment habiter la ville la nuit, par la mobilité? Que sait-on des mobilités nocturnes ? Sont-elles qualitativement différentes de celles du jour, moins finalisées, plus zigzagantes ? Laissent-elles plus de place à l'errance ? Est-ce que certaines dimensions, valorisées le jour, comme la vitesse, la régularité, la ponctualité, ont la même importance la nuit ? D'autres aspects, comme la sécurité, l'information, le confort, la convivialité, ne prennent-ils pas une valeur plus forte ? Peut-on penser les seuils, les passages, les interfaces ? Quels services proposer la nuit, à la fois terrain à conquérir et temps à préserver ?

Jusqu'où ne pas? Voici une autre question prospective évoquée à diverses reprises. À New York, le métro ne s'arrête jamais, nous dit Sophie Body-Gendrot. Et un des atouts de Paris n'est-il pas justement son dernier métro ? On peut certes en prolonger l'heure de fermeture certains jours. Mais il faut que le métro s'arrête, qu'il y ait un seuil, des passages. Comment dès lors appréhender les mobilités nocturnes sans les désenchanter ? Comment enrichir les données quantitatives d'observations qualitatives et d'expériences sensibles ?

Comment co-construire les services de mobilité avec les acteurs institutionnels mais aussi avec les agents et les usagers, dont certains (femmes, enfants, personnes âgées…) ne participent guère à la construction de la parole publique ? N'y a-t-il pas lieu de proposer, avec Marc Armengaud, des plates-formes où faire ensemble l'apprentissage de la nuit ?

Luc Gwiazdzinski introduit d'abord la notion de droit à la ville, comme un droit générique prioritaire exercé à un moment particulier : la nuit. Il évoque ensuite diverses démarches en cours : dans le cadre du Predit, une enquête sur l'offre et la demande des services de mobilité à l'échelle européenne ; avec l'Institut pour la ville en mouvement, des traversées d'une dizaine de villes, qui reposent sur l'hypothèse que, dans le mouvement, on peut appréhender autrement les contradictions et les opportunités de la nuit urbaine. Des groupes formés des autorités locales, des entreprises, des sociétés de transport, du monde associatif, de l'université, traversent la ville d'une périphérie à l'autre, et peuvent ainsi croiser la ville qui dort, la ville qui s'amuse, la ville qui travaille, voire la ville qui s'approvisionne. Afin d'associer des « usagers » et de sensibiliser les acteurs locaux à cette thématique, on leur fait adopter une posture d'enquêteur : sur la base d'un questionnaire, chacun interroge une dizaine de personnes. Il s'agit d'une entrée sensible qui permet de construire un réseau de partenaires et de faire émerger des projets.

Enfin, conduit par la Maison du temps et de la mobilité, un travail a été réalisé à partir de forums publics sur la mobilité. Sur le territoire de Belfort (à fort développement tertiaire, qui attire 4 000 étudiants, où les transports publics s'arrêtent à 19 heures 30), le droit à la mobilité se pose en termes d'insécurité, mais aussi d'accès aux loisirs. Une étude comparative à l'échelle européenne sur les services de mobilité est conduite, notamment avec des jeunes, et débouche sur des expérimentations articulant réseaux de bus classiques, transports à la demande, covoiturage et suivi d'opérations festives. Cette démarche permet d'interpeller les collectivités sur les services nécessaires avec, en perspective, un projet de centrale de mobilité nocturne.

Luc Gwiazdzinski pose ensuite diverses questions. La première concerne la connaissance actuelle des mobilités nocturnes : que sait-on sur les offres et les demandes, qu'elles soient festives, liées au travail, polarisées ou diffuses ? Quelles sont les méthodes d'exploration, outre celles qui viennent d'être évoquées ? La deuxième question porte sur les solutions à co-construire. Faut-il concevoir des réseaux de nuit spécifiques ou en continuité avec ceux du jour ? Quels produits, quels services mettre en place pour répondre aux attentes des populations, mais aussi pour tenir compte du système urbain qui, pas plus que le jour, n'est un désert la nuit ? La troisième question touche à la sécurité, notamment pour certaines heures ou destinations à faible densité, avec l'enjeu de construire une offre intermodale à différentes échelles. Car les études montrent que, pour accéder à une offre nocturne d'exception, on accepte de parcourir des distances importantes… La quatrième question porte sur l'adaptation des services aux demandes de certaines populations, les « d'jeunes » par exemple, demandes en temps réel, sur des pôles d'attraction très dispersés. Cela pose le problème du coût et de la tarification. Qui paie pour la nuit ? La cinquième question est celle de la prise en compte de la pulsation de la nuit, selon les saisons, les jours de la semaine, les temps de la nuit, mais aussi les nuits festives qui ont une géographie propre. La sixième question traite de la lisibilité de l'offre : des « Noctambus » circulent en région parisienne, mais sont-ils lisibles ? Où est l'information ? Est-ce qu'ils ont une signature ? La septième question relève de la gouvernance dans la construction d'une offre, avec le problème des seuils de perception : quand et comment est-ce que ça bascule ? Quelles populations sont capables d'emporter la décision ? Est-ce que ce sont les étudiants ou, de façon plus générale, les jeunes ? La huitième question porte sur la nécessité de penser ce système de mobilité dans son environnement urbain. Il ne s'agit pas seulement d'un bus, d'un transport à la demande, d'un taxi, c'est tout un environnement qu'il faut envisager pour développer un transport de nuit. Il faut l'inscrire dans une stratégie politique de « conquête » ou d'économie de la nuit. C'est le choix qu'ont fait des villes comme Zurich par exemple.

Le cas de Paris lors des différents temps de la nuit

Introduit par Marlène Bensadoun, chargée d'études prospectives à la RATP, l'atelier se concentre d'abord sur le cas de Paris : Olivier Richard et Florent Turck présentent l'étude menée par l'Apur sur les lieux d'activités nocturnes parisiens. Peggy Buhagiar rappelle les principaux résultats des études qualitatives. Raphaël René-Bazin, responsable du projet Noctambus pour la RATP, traite de l'évolution de ce réseau et de ses perspectives. Enfin, Marion Tillous présente une comparaison, du point de vue des transports, entre Paris et Londres.

Paris la nuit (Olivier Richard et Florent Turck, Atelier parisien d'urbanisme *)

Comment vit Paris la nuit ? Et comment s'y déplace-t-on ? Une première enquête donne quelques « lumières ». C'est la nuit, la plupart des Parisiens dorment, pourtant plusieurs dizaines de milliers travaillent (on estime que 14 % des actifs sont touchés par le travail de nuit, soit environ 225 000 personnes) ; d'autres se détendent dans les cinémas, spectacles, boîtes de nuit, cabarets.

Des activités diversifiées entre…

– la *ville de garde* (fonctions vitales : hôpitaux, sécurité, réseaux, téléphone, électricité, chauffage) est, de par la structure parisienne, homogène et déconcentrée par arrondissement ; on compte ainsi, de nuit à Paris, 20 postes de police et 25 casernes de pompiers ouvertes en permanence, mais aussi les services d'urgence des hôpitaux ;

– les *coulisses de la ville de jour*, concentrées aux marges de la nuit, pour déranger le moins possible : entretien des réseaux, travaux sur le boulevard périphérique, nettoyage des locaux, livraisons… ;

– la *ville festive* se répartit en pôles, principalement sur la rive droite, et se concentre, plus tard dans la nuit, autour de l'axe Champs-Élysées/Rivoli ;

– la *ville marché* (nocturnes de magasins, épiceries de dépannage…) dont

l'activité devient plus réduite et plus homogène après minuit ;

– la *ville qui dort* (densité résidentielle) ;

– la *ville des marges* (prostitution et sans-abri) concentrée sur certains axes et autour de points d'accueil.

… qui évoluent au cours de la nuit. De 22 heures à 0 heure 30, les pôles festifs sont identifiables et importants ; l'offre de transport s'appuie sur le métro. De 0 heure 30 à 2 heures, ralentissement de la vie nocturne, le métro est fermé, les Noctambus commencent à circuler. Le créneau de 2 heures à 5 heures correspond à un état de veille où ressortent les fonctions de garde et d'entretien. À partir de 5 heures, « Paris s'éveille » : la fonction des « coulisses de la ville de jour » (approvisionnement, entretien, préparation) prédomine.

Une offre de transports en commun qui doit évoluer. Les déplacements nocturnes ne représentent qu'une faible part des déplacements en transport en commun, supérieure en fin de semaine par rapport à un jour ouvrable moyen. Toutefois, le nombre de déplacements concernés est loin d'être marginal : plus de 600 000 entre 22 heures et 6 heures en semaine selon l'enquête globale des transposts (EGT, 1997), et encore davantage le week-end. En semaine, le creux de la nuit se situe entre 2 heures et 5 heures du matin et, durant le week-end, plutôt entre 4 heures et 7 heures.

En soirée, métro et RER fonctionnent avec des fréquences plus faibles (8 minutes sur les lignes 1 et 6 entre 23 heures et 1 heure). Le réseau de bus (entre 20 heures 30 et 0 heure 30) ne reprend que quelques lignes de jour avec des fréquences plus faibles. Après la fermeture du métro, entre 0 heure 30 et 1 heure 15, le réseau noctambus (18 lignes) constitue la seule offre de transport en commun. Sa structure radiale rayonnant à partir du Châtelet, sa fréquence (un bus par heure en semaine, deux en fin de semaine) contribuent à en faire un mode peu lisible et marginal de par sa fréquentation (14 000 passagers en moyenne sur une nuit de week-end). De ce fait, la clientèle est majoritairement composée d'usagers réguliers (77 % en semaine et de 50 à 62 % le week-end). C'est à partir de 5 heures-5 heures 30 que le métro et le RER se remettent à fonctionner. Les bus de jour reprennent leur service à partir de 6 heures 30.

Si, pendant la journée, les déplacements en transport en commun sont deux fois plus nombreux que les déplacements en voiture, la tendance s'inverse la nuit. La voiture procure une souplesse d'utilisation (réseau non saturé, contrôle du stationnement moins sévère) dont témoigne la pointe de trafic observée entre minuit et 2 heures en fin de semaine. Afin de constituer une alternative à la voiture, l'offre de transports en commun nocturnes doit être revue et rendue plus lisible. Outre le projet de restructuration du réseau Noctambus (voir ci-dessous), des ajustements pourraient être apportés avec de nouvelles lignes de bus et/ou un allongement de la plage de fonctionnement du métro. La question des taxis est, par ailleurs, essentielle. Enfin, une réflexion pourra porter sur la gestion du stationnement aux

abords de certains quartiers réputés pour leur attractivité nocturne.

Défendre le calme dans Paris. Le bruit et les autres nuisances associés aux quartiers animés ou aux abords des sites logistiques constituent une question essentielle pour les résidents. Pour les sites logistiques, en raison de leur taille et de leurs contraintes horaires (livrer les commerces dès l'aube), la réponse est technique et financière (réaménagement extérieur, isolation phonique des logements riverains). Pour les quartiers festifs, les actions à mettre en œuvre pour résoudre les conflits d'usage sont de plusieurs ordres : techniques et financiers (insonorisation des lieux), administratifs (interdiction d'activités à certaines heures) et politiques (concertation entre les résidents, les usagers et les exploitants). Sur ce thème également, il semble opportun de comparer Paris à d'autres métropoles comme Strasbourg où un arrêté municipal réglemente les activités bruyantes, ou Lille où existe une charte de la vie nocturne.

Le réseau Noctambus et ses évolutions (Raphaël René-Bazin)

Que fait la RATP pour faciliter les mobilités nocturnes, en termes de transport public ? Quels sont nos projets ?

Avant-guerre, 7 lignes d'autobus de nuit, entre 1 heure et 5 heures reliaient déjà les Halles à 7 portes de Paris (porte Maillot, porte de Versailles, porte de Saint-Cloud, porte d'Orléans, puis porte de Vincennes, porte de Bagnolet et porte de Clichy). Limités pendant la guerre à des services spéciaux, c'est en 1948 qu'ont été mis en place des transports du personnel pour permettre aux salariés de la RATP de prendre leur service (ouvrir les stations, sortir les bus des dépôts). En 1955, réapparaissent 13 lignes Noctambus qui vont un peu au-delà des portes de Paris (sans desservir la première couronne, sauf Rungis). Les deux réseaux coexistent jusqu'en 1997, mais la plupart des moyens sont consacrés aux transports du personnel (quasiment dans chaque quartier d'Île-de-France, 40 points de correspondance). En 1994, les Noctambus transportent 800 000 personnes par an pour 390 000 kilomètres parcourus alors que les transports du personnel parcourent plus de 1 million de kilomètres pour 280 000 personnes et attirent 40 % de clientèle extérieure au personnel de la RATP. Par souci d'efficacité, est alors constitué un réseau Noctambus avec 18 lignes qui vont mailler la banlieue en conservant toutefois une logique de desserte liée aux dépôts de la RATP.

De 1998 à 2003, la fréquentation s'accroît de 36 %, à un rythme de 5 % par an, avec seulement 14 % de kilomètres en plus. L'offre se trouve alors inadaptée. En 2000, une enquête auprès de la clientèle permet de mieux cerner les demandes des utilisateurs, majoritairement des hommes, plus nombreux en semaine que le week-end, mais aussi des jeunes, des habitants des banlieues, avec une forte proportion d'habitués (plus de 77 %) effectuant des déplacements domicile-travail. Un tiers utilisent des correspondances, et sont donc obligés de changer de ligne à Châtelet. Enfin, 25 % ont une voiture ! Leurs principales attentes sont bien sûr la fréquence (notam-

ment le week-end et lors d'événements particuliers), la sécurité (avec déjà la question des accompagnateurs) et l'information (notamment la visibilité des arrêts et les dépliants). Apparaît aussi la demande d'une ligne circulaire.

Aujourd'hui, un nouveau réseau Noctambus est à l'étude, car le trafic a fortement augmenté, les déplacements sont plus complexes, et la question des correspondances, de banlieue notamment, ne peut se traiter par une structure en étoile, ingérable pour l'utilisateur et pour l'exploitant. Les objectifs sont de relier les pôles parisiens nocturnes (ainsi que l'a montré l'intervention de l'Apur), de désengorger Châtelet, de renforcer l'offre existante, notamment en banlieue, bref de créer un vrai réseau maillé. Le projet comporte une rocade entre les principaux lieux nocturnes parisiens et les gares, ainsi que 6 lignes traversantes qui évitent les correspondances à Châtelet mais y conservent 4 terminus. Du point de vue du service, il est prévu, dans la zone centrale, un bus toutes les 15 minutes et les samedi et dimanche toutes les 6-7 minutes.

En ce qui concerne les nuits exceptionnelles, il existe deux dispositifs : les Grandes Nuits et les Nuits blanches. Dans le premier, qui s'applique le 31 décembre et pour la fête de la musique, 6 lignes de métro et une cinquantaine de stations de métro et de RER fonctionnent toute la nuit. Pour le second, chaque année l'adaptation du réseau, construit par itérations successives sous contraintes budgétaires, est fonction de l'événement. Car, si le réseau Grandes nuits est financé par l'autorité organisatrice (le STIF), le réseau Nuit blanche est financé par la ville de Paris. Avec des enjeux et des financements différents, on sent bien que *le réseau calibre aussi l'événement*. Enfin les problèmes d'information sont également très délicats.

Avec des bus, on peut transporter jusqu'à 50 000 à 60 000 personnes. Donc, pour Nuit blanche, il faut des réseaux lourds. La ligne 14 ne suffit pas dans la mesure où elle ne constitue pas un réseau et ne permet pas aux banlieusards de rentrer chez eux. Dès qu'il y a plusieurs centaines de milliers de personnes, le réseau lourd doit prendre le relais. En revanche, le réseau lourd n'est pas nécessaire en semaine : absorber 50 à 6 000 personnes par les bus de nuit est *a priori* suffisant. Pour des événements particuliers qui ne se déroulent pas toute la nuit, comme le 14 juillet, prolonger d'une heure le métro la nuit peut être une bonne solution. Elle est à l'étude à la demande de l'autorité organisatrice, notamment pour le vendredi et le samedi.

Les études qualitatives sur les mobilités nocturnes (Peggy Buhagiar)

Six études ont été réalisées avec Catherine Espinasse : certaines sur les mobilités lors de nuits « ordinaires » et « extraordinaires » en termes de transports et/ou d'événements dans la ville ; d'autres sur les mobilités dans et entre des espaces différents (le centre-ville de Paris et de Strasbourg, et les banlieues les entourant). Selon les objectifs, les populations considérées ont été des jeunes de 19 à 29 ans, des travailleurs de nuit ou des sortants pour leurs loisirs, des fêtards, des usagers de Noctambus, occasionnels ou

réguliers, des spectateurs de Nuit blanche, des conducteurs de bus, des acteurs des événements proposés.

Les mobilités nocturnes selon les modes de transports

– *La marche*, souvent abordée par les grands sortants nocturnes, suscite des craintes, surtout chez les femmes, et hors du centre-ville, dans certains quartiers. Elle procure un sentiment de liberté et permet de jouir du spectacle de la ville les nuits ordinaires et des spectacles extérieurs lors de nuits exceptionnelles, où elle devient le seul moyen de profiter de la ville.

– *Le vélo* suscite la crainte de l'agression ou du vol lors de nuits ordinaires. En revanche, son usage s'intensifie lors des nuits exceptionnelles, où il est pratiqué en couple ou en groupe.

– *L'automobile* est souvent perçue par les banlieusards comme le seul moyen de sortir. Elle procure la nuit un sentiment de liberté et de sécurité. Elle autorise aussi tous les excès (de vitesse) et bien des transgressions (du code) de la part de conducteurs plutôt masculins. Elle nourrit les souvenirs, les désirs et les fantasmes de voyages. Lors des nuits exceptionnelles, la voiture sert à se rapprocher des festivités, puis elle est abandonnée jusqu'au retour au domicile au profit de la marche et des transports collectifs.

– *Les transports collectifs de nuit* : le Noctambus, perçu comme confidentiel, est évoqué comme témoignant d'une ambiance bon enfant, en particulier aux heures de pointe (de 1 heure à 3 heures, puis de 4 heures 30 à 5 heures 30). Les usagers s'identifient comme des travailleurs, des fêtards, des sdf, des touristes. Lors des nuits exceptionnelles, plusieurs systèmes se mettent en place en fonction de l'événement.

Après ces constats, voici quelques sujets de débat ou de nouvelles études.

Par rapport aux nuits ordinaires. L'ouverture du métro la nuit, comme symbole de mobilité propre à la capitale, est une demande récurrente des Franciliens (au moins les nuits exceptionnelles et le week-end). Noctambus apparaît nécessaire, mais insuffisant. Les sortants occasionnels souhaitent des transports collectifs toute la nuit. Cependant le métro fait peur. Repousser sa fermeture d'une heure le week-end serait une bonne solution. Entre 3 heures et 4 heures 30, des modes plus légers semblent préférables en termes de fréquentation et sentiment de sécurité. Est-il pertinent de créer *un réseau de nuit radicalement différent du jour* en termes de dessertes ? Ne pourrait-on pas conserver quelques lignes de jour pour permettre aux voyageurs occasionnels de conserver leurs repères et ne pas les obliger à courir après les Noctambus ? Qu'est-ce qui empêche l'installation d'un *point information* à Châtelet ? Il y a deux ans, notre étude *Intérieur Bus/Extérieur Nuit* avait attiré l'attention sur ce point et insisté sur le fait que *des services annexes le jour, tels l'information, le confort et l'accompagnement, deviennent primordiaux la nuit.* En attendant que le nouveau réseau se mette en place, ne peut-on prendre des mesures transitoires pour pallier les manques les plus urgents ? En ce qui concerne le contrôle des titres de transport, des mesures ont été prises après nos constats

faisant apparaître que, pour beaucoup d'usagers, Noctambus était considéré comme un transport gratuit. Mais rien sur l'information ! En tant que chercheuse, cela m'interpelle sur la façon dont nos résultats sont exploités…

Concernant les nuits exceptionnelles. Il faut pouvoir *s'adapter rapidement aux situations* et être capable d'improviser. Comment anticiper l'ampleur du cœur de la nuit lors des nuits exceptionnelles ? Quels outils et quels repères pourrait-on inventer pour mieux évaluer les demandes de transports collectifs nocturnes ? *Se pose enfin le problème d'échelle lors des nuits exceptionnelles*, le dimensionnement de l'événement par rapport à l'offre de mobilité et réciproquement. Doit-on créer un réseau adapté à l'organisation spatiale de l'événement, entre l'organisateur et le transporteur ? Ou bien un schéma général comme le service Grande nuit peut-il suffire ? Et au-delà, peut-on dépasser la notion de transport en considérant l'espace dédié aux mobilités comme un élément à part entière de l'événement : avec une occupation de ces espaces comme scènes et lieux de l'événement ?

*

Ces diverses interventions mettent en évidence, au fur et à mesure de l'avancée dans la nuit, le resserrement de la vie nocturne festive sur quelques quartiers de la capitale. Elles font apparaître aussi que le découpage proposé par l'Apur à partir de données objectives puisque d'ordre économique, relatives aux horaires d'ouverture des lieux parisiens, ne correspond pas aux trois temps de la nuit perçus tels qu'ils ont été mis en évidence dans nos études qualitatives. À la notion de creux de la nuit, se substitue, auprès de sortants nocturnes, la notion de *cœur de la nuit.* Ces différences font apparaître la complémentarité entre des approches économiques, macrosociologiques et des démarches qualitatives, psychosociologiques, tenant compte des expériences des populations concernées.

Les questions liées à la complémentarité des modes et à l'information sur les offres de nuit apparaissent au cœur des problématiques soulevées, qu'il s'agisse des inégalités d'offres et de maillage entre le centre-ville et sa périphérie ou de la nécessaire qualité des environnements traversés et des lieux d'accès aux transports collectifs. D'autres questions ont porté sur la spécificité du transport de nuit du point de vue de l'organisation du travail à l'intérieur de l'entreprise : y a-t-il une gestion de nuit ? des syndicats de nuit ? Qu'est-ce que travailler la nuit ? Au-delà de sa relation avec sa tutelle, cette dimension paraît essentielle pour l'entreprise. Articuler l'offre et la demande pose la question de la relation entre les voyageurs et les salariés sous deux aspects différents : d'une part, le réseau Noctambus qui fonctionne avec des machinistes volontaires (et dont les études réalisées ont montré que, souvent, ils choisissent de travailler la nuit), d'autre part, le prolongement du métro la nuit qui exige des négociations compliquées et une évolution de l'organisation du travail.

La comparaison avec Londres et les enjeux soulevés (Marion Tillous)

Aux horaires de fermeture du métro, une centaine de lignes du réseau londonien de bus 24 heures sur 24 continuent de desservir le grand Londres, soit cinq fois plus qu'à Paris. Leurs itinéraires construisent un réseau certes plus dense au centre de l'agglomération, où les activités, et donc la demande de déplacements, sont les plus fortes au cœur de la nuit, mais qui reste maillé jusque dans ses marges. Les fréquences de passage sont au moins de deux bus par heure, car, au-dessous de ce seuil, une ligne n'est plus attractive. Elles peuvent atteindre dix bus par heure, soit deux à cinq fois plus que les bus franciliens. Les usagers du réseau en sont évidemment bien plus satisfaits que les voyageurs parisiens.

Quelles sont les raisons d'une telle différence ? Londres est-elle plus étendue que Paris ? Si l'on compare non les distances mais les structures d'agglomération, le réseau de bus parisien ne dessert que la banlieue intérieure de l'agglomération et de façon partielle, tandis que le réseau londonien s'étend jusqu'aux limites du grand Londres, c'est-à-dire jusqu'aux franges de l'agglomération (hors villes nouvelles). Si l'on compare les superficies, Paris est moins étendue que Londres (la surface du grand Londres est de 1 600 kilomètres carrés, tandis que celle de l'agglomération parisienne (hors franges et villes nouvelles) est de 1 300 kilomètres carrés). Les fréquences devraient être, plus importantes, mais tel n'est pas le cas. Londres possède-t-elle une plus grande offre de loisirs nocturnes, engendrant une plus forte mobilité tant pour les loisirs que pour des motifs professionnels ? Les nuits londoniennes bénéficient probablement d'une plus grande renommée (notamment pour les musiques électroniques et expérimentales), mais il n'est pas sûr que l'offre de loisirs nocturnes y soit quantitativement plus conséquente, d'autant qu'elle reste spatialement concentrée.

Au-delà de tout déterminisme urbain, il semble plus pertinent de référer cet écart à une plus grande sensibilisation des autorités urbaines aux effets de la *night time economy* (NTE). La NTE, développée par des chercheurs anglais dès la fin des années 1980, envisage le développement d'activités proprement nocturnes comme un enjeu de revitalisation urbaine : plus qu'un simple moteur économique, il s'agit de redonner une vie, voire une identité, à des centres urbains en perte de vitesse. La NTE peut être envisagée de façon positive ou, au contraire, considérée comme une nouvelle étape de dérégulation dans un pays où le travail de nuit est déjà peu réglementé. Il n'en reste pas moins que, dans cette démarche, la nuit est véritablement prise en compte, non seulement par les chercheurs, mais également par les acteurs de la ville qui deviennent ensemble acteurs de la nuit. C'est dans ce contexte qu'en 1990 le réseau en continu de la capitale anglaise fut mis en place.

Un second facteur déterminant est la création de la Greater London Authority, autorité urbaine locale à l'échelle de l'agglomération londonienne. Mise en place en 2001 par le gouvernement travailliste de Tony Blair, son lancement a bénéficié d'une importante subvention. Centrant son action sur

les secteurs stratégiques en termes d'image, la conception d'une « *24-hours city* » est apparue comme une politique pertinente. À partir de 2001, le rythme de création de lignes s'accéléra fortement pour passer à douze ou quinze lignes supplémentaires par an. De nouvelles campagnes de communication furent engagées, en ciblant certaines populations (touristes, sortants pour loisirs, utilisateurs d'autres modes de transport, etc.).

Le cas de Londres est un exemple (et non un modèle) pour l'évolution des transports parisiens, en ce qu'il montre qu'un système de transport nocturne ne peut pas être performant s'il n'est pas intégré dans une politique globale, faisant communiquer et agir ensemble les différents acteurs de la nuit urbaine. Mais la mise en place d'une telle démarche à partir d'initiatives dispersées demande un investissement financier difficilement supportable par les voyageurs mais qui, en contrepartie d'un bénéfice électoral, peut être consenti par les autorités urbaines. À Paris, l'opportunité offerte par la prise de conscience nouvelle de l'électorat que constituent les populations nocturnes peut être mise à profit non seulement pour engager une restructuration du réseau, mais surtout pour construire une politique urbaine cohérente.

*

À la suite de ces interventions, un débat général s'engage qui fait ressortir les points suivants.

Culture technique/culture politique

Selon Josée Landrieu, cette dernière intervention illustre *le passage d'une culture technique à une culture politique*, et pose le problème du *débat public* et de la concertation. Chaque fois qu'il y a un projet nouveau (et désormais la consultation est obligatoire), c'est moins son caractère technique qui est en jeu, que ce qu'il peut apporter à la vie quotidienne des personnes. Cette interface avec les habitants, avec les riverains, fait éclater l'objet technique. Plus que celle du réseau, se pose alors la *question du service*. Un rapprochement peut être fait avec l'analyse d'Anne Perraut-Soliveres à propos de l'hôpital où, alors que le jour la technique tend à l'emporter sur la relation, les aspects humains reprennent la nuit toute leur importance. Donc, avant de définir les lignes, il faut se demander comment s'opère la concertation sur les objets de nuit ; avec quels acteurs ? Le problème du point d'information à Châtelet, soulevé par Peggy Buhagiar, témoigne de cette même difficulté de passage d'une logique technique à une logique politique.

Volonté politique, prise de conscience et capacité de décision

Pour Edith Heurgon, cela suppose *une volonté politique de la ville*, explicite dans le cas de Londres, apte à répondre à la question : *jusqu'où… ne pas* ? Dans l'atelier sur l'économie de la nuit, Marc Lebret a évoqué les réflexions du Codev, organe de dialogue de la ville de Paris, qui pose la question des

temps de la ville comme un enjeu éthique. *Qu'est-ce que Paris veut faire de ses nuits ?* Faute de débat, les différents acteurs de la nuit apportent, au gré des opportunités, leurs propres réponses. Mais, au-delà de la prise de conscience des problèmes, il faut *des acteurs susceptibles de prendre des décisions*. Et c'est ce qui manque pour le point d'information à Châtelet. Avant le nouveau projet, l'action d'amélioration du quotidien n'apparaît pas comme urgente aux décideurs dans la mesure où ils ne valorisent pas l'information au même titre que l'augmentation des fréquences ou la mise en place de nouvelles lignes. S'agissant des mobilités nocturnes, il y a, de la part des responsables, une prise de conscience qui ne se traduit encore que difficilement dans le concret. C'est comme si l'on attendait que la pression des usagers devienne telle qu'on soit obligé de passer à l'action…

S'il est déjà difficile de traiter les pôles d'échanges le jour, Raphaël René-Bazin indique que le problème est encore plus complexe la nuit, non tant par manque de connaissances sur les mobilités (certes il n'est pas facile d'associer les voyageurs de nuit au débat public) qu'en raison de la difficulté de passer à l'acte. Un moteur existe cependant : *les grands événements*. Par exemple, pour Nuit blanche d'octobre 2004, la RATP et la ville organisent huit points d'accueil en des lieux du transport correspondant aux principaux pôles d'animation de la ville.

La parole des usagers

Ce qui n'est pas pensé, selon Diane Poitras, c'est la prise en compte de la parole des *acteurs*. Citant l'exemple d'une ville italienne qui organise dans les transports des animations culturelles susceptibles d'établir un lien entre le jour et la nuit, elle insiste sur la nécessité de trouver des formules qui favorisent le dialogue des populations, au-delà de la protestation à l'égard des nuisances.

La « diabolisation » de la nuit…

Catherine Espinasse insiste sur la grande injustice de traitement qui perdure entre Paris *intra muros* et la banlieue, encore plus forte la nuit. Elle s'inscrit en faux contre la « *diabolisation de la nuit* », dont témoignent certains propos insistant sur les tensions nocturnes. Dans ses observations, elle a remarqué à l'inverse l'absence de situations de danger et même une forte convivialité. Plutôt qu'une opposition entre la ville qui travaille et la ville qui s'amuse, quelque chose de magique est perceptible la nuit : les travailleurs cohabitent avec les fêtards. Ils se connaissent, ils se côtoient dans le même espace-temps. Pour ce qui concerne la sécurité, on peut constater une certaine autorégulation visible sur la scène du Noctambus, où apparaissent de nouvelles formes d'écoute, d'entraide, voire de civisme. À cet égard, le machiniste de nuit, personnage qui non seulement conduit un gros véhicule, mais de surcroît accueille les travailleurs et les fêtards, s'affirme comme un nouveau *héros des temps modernes* que les feuilletons de télévision pourraient valoriser… En conclusion, plus que le danger et la racaille, elle voit dans la

nuit des rapports humains différents empreints de convivialité, ce qui réinterroge les fonctions du transport public, au-delà du strict déplacement.

À propos de la *sécurité*, Luc Gwiazdzinski reconnaît que ce témoignage rejoint sa propre expérience, sauf dans le cas d'espaces anxiogènes parce que non peuplés (comme certaines nuits à Strasbourg). D'où la question de savoir s'il faut peupler la nuit, y mettre des *services* qui, certes, vont obliger certains à travailler, mais qui sont aussi des facteurs *d'hospitalité*. D'où l'enjeu de construire une stratégie volontariste, par rapport à laquelle l'économie se situera.

Les hiérarchies des attentes des villes…

Luc Gwiazdzinski rapporte ensuite quelques résultats des enquêtes réalisées dans 80 villes (sur les 110 prévues). Pour les élus, le premier problème, c'est l'insécurité des transports de nuit (32 %), le second, leur faible rentabilité qui, sur une zone ou une heure de faible densité, pose la question de la fréquentation et du coût, mais aussi celle des dégradations et des pratiques illicites.

Parmi les autres problèmes communs à toutes les villes, il y a celui du retour. Certes, il fait plus noir et il y a moins d'offre en périphérie qu'au centre. Il y a aussi le coût des taxis. Et la question de l'alcool et des conflits qu'il provoque dans l'utilisation des véhicules personnels et l'usage des espaces publics. Enfin, il ne faut pas se limiter aux transports publics, mais considérer les autres outils : les parkings (faut-il en développer l'offre la nuit ?), la marche (avec les conflits des piétons et des voitures), la politique tarifaire, la question des échelles de mobilité, mais aussi les différentes cultures liées à la voiture.

Pour ce qui concerne la connaissance des demandes, 60 % des villes enquêtées disposent d'enquêtes de fréquentation sur les transports de nuit. La plupart ont défini leur réseau de nuit à partir d'événements, mais aucune, même Zurich, n'a encore de stratégie cohérente. À Paris, quelque chose est en train de se mettre en place…

Une perte de démocratie liée à la conception de l'offre…

Plutôt que d'acteurs, parlons d'usagers pour l'hôpital comme pour le transport, propose Anne Perraut-Soliveres, qui juge qu'en effet certains rapprochements peuvent être faits, notamment. dans *la manière dont l'offre est façonnée et transforme la ville* (car Paris refoule ses classes moyennes dans les banlieues). Ce que peut nous apprendre la nuit, c'est une *meilleure connaissance de l'usager*. On a davantage le temps d'observer comment il se déplace, les difficultés que rencontrent les voyageurs occasionnels lorsqu'ils font des trajets transversaux… Évoquant les récents états généraux de la santé, amorce de débat public entre acteurs politiques et usagers, elle dénonce *une perte de démocratie* liée au fait qu'en sophistiquant trop l'offre, on réduit les droits des personnes. Par exemple, on réduit l'offre de santé dans le même temps où on promeut la notion de droits des patients et des usagers. Donc on a *des droits, mais plus les moyens de ces droits*. Les machinistes partagent avec les infirmières de nuit une certaine forme de courage à transgresser le démon. Ces images de la nuit dangereuse n'ont guère de sens pour ceux qui en font l'expérience : il n'y a pas plus de danger la nuit que le jour, voire moins, mais d'autres relations se développent. Non solubles en termes de quantité, les problèmes posés relèvent du développement de capacités d'écoute et de soutien.

Monique Smolar, de la Mission prospective de la RATP, insiste à son tour sur deux aspects. Le premier porte sur l'offre et sur *l'écart entre les perceptions et les usages*. Certes, les usagers contestent l'image d'un Noctambus insécure. Cependant, au-delà de l'arrêt de bus, quand il faut parcourir plus d'un kilomètre à pied pour rejoindre sa cité, le sentiment d'insécurité est réel et retentit sur le mode de transport. Le deuxième point concerne *la communication* : on communique toujours avec les mêmes car c'est difficile de communiquer avec ceux, par exemple, qui reviennent de Paris vers la banlieue. Ces gens-là, on ne les connaît pas, soit parce qu'ils ne peuvent pas s'exprimer facilement, soit parce qu'ils n'ont pas les mêmes temporalités que les autres. Elle note ainsi *ces limites à la démocratie* sur lesquelles il faudrait travailler.

Le droit à la ville la nuit

Luc Gwiazdzinski revient sur *le droit à la ville la nuit*. Alors que des instances légifèrent sur le travail de nuit, il faut construire ensemble une *stratégie volontariste* autour de la citoyenneté nocturne. Sinon, sous la pression des populations, on en restera à des *logiques d'ajustement*, à l'origine précisément des conflits d'usage. D'où la nécessité d'un portage politique, lequel, face à l'économie, introduit des notions comme le droit à la ville la nuit.

S'il y a dix ans, personne ne s'intéressait à la nuit, elle fait aujourd'hui l'objet d'une prise de conscience progressive de la part d'acteurs variés qui commencent à s'organiser. Quels rôles pour ces acteurs dans *le processus de gouvernance* ? D'où vient l'initiative : des acteurs privés, des citoyens au travers de pétitions ? Quelle capacité de pression peut avoir l'usager ? Comment peut-il entrer dans le débat ? Quel rôle pour les scientifiques qui sont réunis ici ?

Edith Heurgon s'interroge sur le passage rapide qui est fait dans l'argumentation de Luc Gwiazdzinski entre l'affirmation d'un droit à la ville la nuit et celui des moyens, reposant sur le postulat que, pour créer de l'hospitalité, il faut mettre du peuplement par des services. N'est-on pas en train de construire un droit à la ville la nuit avec des raisonnements de jour ? Comment réinvestir tout ce qu'on a appris pendant le colloque pour réfléchir autrement à ce que pourrait être un *droit à la ville la nuit, faisant appel à de nouvelles concep-*

tions de l'urbanisme et de l'hospitalité nocturnes? Quelle place faire, dans ce droit, au non-marchand?

Stratégie globale et ajustements

Pour Kelly Basilio, il faut être pragmatique et, sans les opposer, composer stratégie et ajustements. Car, alors que la ville se transforme, les tâtonnements sont nécessaires. Il faut donner du temps au temps, voir si ce désir de vivre la nuit est aussi radical que certains l'affirment. Peut-être que, le temps passant, la nuit reprendra ses droits, de la même façon que, selon Étienne Racine, la mode techno commence à fatiguer certains de ses adeptes… Il faut *combiner un peu tout cela*: le point de vue politique, l'écoute des usagers, la participation des acteurs, et voir comment les choses évoluent. Il ne faut pas se précipiter dans une stratégie qui, demain obsolète, ferait prendre le risque d'une gabegie économique qui pourrait être durable…

Olivier Richard fait état de certains ajustements mis en place à Paris. Parmi les tensions entre les différents types de villes, il insiste sur *la ville qui dort*. Le droit à la ville la nuit, c'est aussi le droit de dormir. Le développement nocturne d'une vie festive, mais aussi d'un secteur logistique, provoque des nuisances. Il convient, dans les politiques à définir, de faire attention aux riverains… Des villes ont fourni des réponses, comme Lille, où existe une *charte de la vie nocturne* qui fonctionne relativement bien, mais qui résulte de la résolution d'un problème précis: la fuite de la jeunesse lilloise vers la Belgique, avec le risque d'accidents de la route, notamment avec l'alcool. À Paris, on partage cette approche et, si l'on dispose déjà d'un observatoire, une charte est en cours de gestation. D'autres réponses peuvent porter sur le décalage des heures de fermeture des bars et boîtes de nuit afin d'étaler les départs. Il s'agit de réajustements, qui font partie de la stratégie, qui doit par ailleurs, selon une conception plus globale, proposer *une politique intégrée* en termes d'activités, de transports, de logistique. S'agissant des pôles de transport, la question de leur implantation se pose et en appelle à la définition d'un urbanisme de la nuit, évoqué à diverses reprises au cours des débats.

Le droit à la ville pour qui?

Marlène Bensadoun résume la question ainsi: *le droit à la ville la nuit sur quels espaces? pour qui?* Selon les âges de la vie, selon le genre (masculin ou féminin), selon le statut (résident, non-résident), selon l'attrait qu'on ressent pour la fête…

Le droit à « tout un peu »

Pour Josée Landrieu, une notion essentielle de ce droit relèverait de la gestion de l'évolution, non seulement pour le transport, mais aussi pour la vie quotidienne. Sans prétendre à l'exhaustivité, elle suggère quelques pistes pour *énoncer ces droits* à partir des acquis du colloque: le droit à *l'inventivité*, essentiel pour le citoyen, le droit à des *espaces-temps non éclairés* (car, on l'a dit, il ne faut pas forcément tout éclairer). Bref, elle suggère de réfléchir à une *stratégie du « tout un peu »*, sachant qu'« un peu de tout » peut nuire au « tout est possible ». Que faut-il préserver comme lieu ouvert au « tout est possible »? Comment gérer l'espace-temps du tout possible?

La visibilité de la stratégie et les savoirs de la nuit

Laisser du temps au temps certes, mais aussi donner un petit coup de pouce de l'ordre de la lisibilité, de l'information (ce qui ne s'oppose pas au propos précédent dans la mesure où il ne s'agit pas de grands spots de lumière). Construire de façon pragmatique une stratégie d'« un peu de tout » relève d'expérimentations en continu et pose un problème de visibilité. À ce principe d'expérimentations en continu au sein desquelles la ville se construit, est associée la question de faire passer les savoirs de nuit qui remettent en cause la primauté de la dimension technique. Comment hybrider ces savoirs? Comment construire les savoirs de nuit? Car si, la nuit, la ville n'est pas la même que le jour, si l'espace-temps n'est pas vécu de la même façon, si le temps en quelque sorte y est plus distendu, c'est qu'il existe des savoirs, des institutions, des logiques différents dont il faut permettre l'apprentissage. Le droit à la ville de nuit serait un droit à vivre dans un temps distendu…

Une stratégie en mouvement

Pour Edith Heurgon, la stratégie n'est pas réductible à une planification avec un horizon fixe, mais doit prendre en compte le mouvement. Et la nuit, encore plus que le jour, à côté du résultat, *le processus importe*. Une stratégie urbaine de nuit portera une attention particulière aux processus, expérimentations, apprentissages, fera une large part à l'*invention* (car tout n'est pas joué dans le sens d'une dérégulation absolue) et introduira des *garde-fous*. Une telle stratégie ne peut être établie au départ, comme le suggère Luc Gwiazdzinski, car elle est faite d'équilibres, de seuils, de passages, et pose la question centrale du « jusqu'où… ne pas » afin de préserver des espaces non éclairés, non marchands. Les propositions du Codev au maire de Paris relèvent d'une telle démarche dans la mesure où les positions prises sont nuancées: d'accord pour développer la nuit des activités culturelles mais pas d'accord pour ouvrir tous les magasins.

Ne pas vouloir tout organiser…

En outre, ce que nous apprend la nuit, c'est qu'il ne faut pas prétendre

tout organiser si l'on veut laisser place à l'inventivité des usagers pour créer leur propre espace culturel. Il faut éviter que les institutions s'occupent de tout. Or on peut craindre certaines dérives avec la professionnalisation progressive de certains événements (la fête de la musique, les fêtes techno) où, à défaut d'être acteurs, les publics sont réduits au rôle de spectateurs.

Plutôt que de définir une stratégie positive de l'ordre du toujours plus, du 24 heures sur 24, comme l'illustre le cas londonien, pourquoi ne pas élaborer des stratégies du « jusqu'où… ne pas » portant sur des espaces-temps où justement on décide de « ne pas » éclairer, ouvrir, organiser ?

Que va-t-on opposer à cette tentative de formuler autrement les droits de la ville la nuit ? Sans doute l'économique et le financement ? Mais surtout cette logique de flux de la lumière artificielle, qu'évoquait Robert Lévy dans son introduction, dont rien n'empêche la diffusion…

Quels sont les besoins ?

Armelle Chitrit se demande si, avant de parler des droits, il ne faut pas faire la liste des besoins des usagers de la nuit et les hiérarchiser. Si l'on veut des stratégies qui laissent un peu de flottement, il faudrait intégrer l'émotivité nocturne… Parler d'emblée de droits confère aux propos une dimension juridique excessive : il y a du tout-puissant derrière les droits ! Pour Edith Heurgon, les besoins ne préexistent pas, mais sont co-construits dans un processus d'élaboration conjointe des offres et des demandes. Que substituer à cette idée de droit, celle de charte ?

Pour une continuité territoriale des services ?

Pour sortir du raisonnement offre/demande, Luc Gwiazdzinski adopte une posture politique visant à définir les enjeux sur lesquels on se bat. En effet, de son point de vue, l'alternative est claire : soit on revient en arrière en interdisant le travail de nuit, l'éclairage, et on sépare le jour et la nuit ; soit on prend acte d'une dérégulation partielle et du développement des activités et l'on s'organise pour répondre aux attentes des citoyens. Il rappelle que, dans une culture républicaine, plutôt qu'introduire des disparités entre différents types de citoyens, il importe d'assurer une continuité territoriale des services, à laquelle se rattache la continuité temporelle revendiquée pour ce temps de la nuit que, déjà, certaines activités ont conquis. D'où la question politique qu'il a posée le premier jour. Il renvoie à cet égard au travail d'Henri Lefebvre sur la ville. Une charte européenne du droit à la ville, signée par tous les pays d'Europe et au-delà, définit des droits fondamentaux (à la santé, au logement, à un environnement de qualité…) et permet une lecture de la ville, qui n'exclut pas qu'à l'intérieur de ce cadre des stratégies de co-construction se développent. Il conviendrait de la compléter pour intégrer les problèmes spécifiques de la nuit. Une telle grille permet de poser les questions. Ensuite, que le citoyen de nuit soit résident ou non-résident relève d'un autre ordre de problèmes.

5

Reprise et prolongement

Hommage à la nuit

Josée Landrieu

Cerisy est un lieu où se risquent les pensées établies et où germinent de nouveaux savoirs. Passé le temps d'un colloque, il est toujours fécond de voir comment ces savoirs et ces pensées se prolongent. Je voudrais donc, dans ces quelques pages, dire ce que, de mon point de vue, le colloque *La Nuit en questions* a ouvert comme voies.

J'ai construit mon propos en deux temps. J'ai d'abord tenté de suivre le parcours qui nous a menés de notre tentative de définir la nuit à la formulation de ce que nous avons nommé une *pensée nuitale* (Geneviève Clancy). Avec cette première partie, je voudrais transmettre ce que la plupart d'entre nous avons ressenti : *les représentations*, *les concepts*, *les exigences de cette pensée nuitale sont fondamentalement différents de ceux qui sous-tendent nos modes de pensée habituels, notre pensée diurne*, terme impropre sans doute, qui ne peut être utilisé qu'en tension avec son opposé-complémentaire, la pensée nuitale. Le sens donné à ces termes se dégagera, je l'espère, progressivement, de la lecture du texte. Au cours du colloque s'est précisée l'idée, la conviction même, que *pensée nuitale et pensée diurne*, *au lieu de se combattre*, *devraient se mouvoir ensemble*, *dans un rapport d'harmonie* qui supposerait, pour atteindre un *juste milieu*, que le propre de la pensée nuitale soit connu, reconnu, préservé, et non, comme cela semble être le cas aujourd'hui, mis aux normes de la pensée diurne.

La seconde partie explore quelques questions que notre réflexion sur la nuit a permis de poser. La façon dont nous les avons abordées et avons tenté d'y répondre semblerait montrer que *vigilance et acuité peuvent trouver une aide dans la pensée nuitale.*

Du penser la nuit à la pensée nuitale

Peut-on penser la nuit ? Parcours à travers des définitions insaisissables

Notre première tâche fut de savoir si l'on pouvait définir la nuit. Cette question aurait pu être un piège. Elle nous a, au contraire, conduits à élargir nos regards.

Pour définir la nuit a-t-on besoin de se référer au jour ? La nuit peut-elle se penser hors du couple jour-nuit ? La question était banale. La réponse le fut peut-être moins.

Un couple n'est pas la somme de deux entités qui seraient opposées par leur contraire ou cohabiteraient grâce à leurs similitudes. Un couple n'existe,

comme tel, que parce l'une et l'autre des entités qui le fondent sont soumises à une force grâce à laquelle leur action combinée produit davantage que leur propre somme. Si la nuit ne peut se penser que référée au jour, en couple avec le jour, c'est bien que la nuit et le jour, assemblés par leurs différences, forment plus que vingt-quatre heures, plus que le cycle du soleil. Ignorer cette arithmétique, c'est s'aventurer à rompre ce qui fait la richesse du couple nuit-jour. À ne pas respecter et la nuit et le jour, *et la tension qui les unit*, nous risquons de perdre beaucoup.

Pour définir la nuit a-t-on besoin de se référer à la lumière ? Là encore la question était banale, la réponse peut-être moins.

À quelle lumière référer la nuit ? (Robert Lévy.) À *lux*, la substance lumineuse ou à *lumen*, le rayonnement ? Quelle est la lumière qui fait couple avec la nuit, c'est-à-dire dont l'union avec la nuit est féconde ? Peut-on penser le rayonnement de la nuit, sa luminescence ? Oui, le rayonnement de la nuit – la nuit étoilée –, c'est le rayonnement de la lumière de l'univers qui donne à la nuit sa profondeur et révèle l'obscur. Une nuit éclairée par la lumière artificielle ne rayonne pas, car l'éclairage forcé nous fait perdre notre vision de l'univers. À éclairer artificiellement la nuit, à nier que *la tension féconde entre la nuit et la lumière provient des forces de la nature et de l'univers*, nous risquons de perdre beaucoup.

Pour définir la nuit a-t-on besoin de recourir à la nuit métaphorique ? (Kelly Basilio, plus particulièrement.) Là encore l'approche est banale, car nous sommes enclins à penser la nuit par rapport à cette nuit que nous avons, chacun au fond de nous, de nos peurs, de nos inconscients marqués par les récits mythologiques.

Mythes, croyances, fantasmes renvoient à la nuit et à d'autres accouplements : nuit et mort, nuit et trépas, nuit et solitude, nuit et obscurantisme, nuit et incertitude. Ce sont des représentations qui marquent nos pensées. Par exemple, lorsque nous opposons les travailleurs de la nuit, de l'ombre, aux travailleurs du jour : le doute, l'inconnu, le bricolage, l'imprévisibilité sont associés au travail de nuit (Anne Perraut-Soliveres, François Torchio), alors que la transparence, les technologies de pointe, la normalité sont les vertus du travailleur de jour. La nuit, territoire des mythes, des peurs, de la mort, de l'imprévisible devient alors dans nos fantasmes le territoire de tous les dangers, et cela explique en partie que l'on veuille l'éclairer de quelques coups de projecteur. Mais à masquer la mort et ses moments de doute, à condamner les bricolages, *à tout mettre à l'aune de la mesure normative*, nous risquons d'y perdre beaucoup.

Penser la nuit à travers ces couples nous a donc conduits, pas à pas, vers une autre façon d'aborder les choses : la nuit ne se définirait ni par son obscurité, ni par son association complémentaire au jour, ni par son rapport aux mythes ancestraux, mais par ce qui vaut en elle d'être protégé, ce qui n'existe que par la nuit et que nous risquons de perdre en ne respectant pas la nuit.

Ce qui mérite d'être protégé, ce sont bien sûr les ciels étoilés que la pollution lumineuse menace (François Colas). Si les ciels étoilés disparaissent – et c'est

déjà le cas dans les pays très urbanisés –, c'est tout notre regard sur l'univers qui s'estompe. Nous perdrons la conscience que nous sommes chacun, comme être vivant, une partie de cet univers, uni à lui, comme les plantes, les animaux, le vent ou les étoiles. Le regard ébloui par ce qui brille, c'est notre humanité que nous perdons, centrés sur nous-mêmes et incapables de saisir ce qui ne se donne pas à voir. Notre humanité se met en danger de perte de nuit. Car faire reculer la nuit, c'est vouloir libérer le monde de la nature, c'est s'exposer ainsi, en perdant toute spiritualité, aux menaces de divers intégrismes, technologiques, technocratiques ou religieux.

Ce qui mérite d'être protégé, c'est la poétique (Geneviève Clancy, plus particulièrement, et Armelle Chitrit: « Habiter la nuit en poète »): sans conscience nuitale [1], nous perdons les songes du monde, l'irradiance du monde. Sans poétique, tout corps demeure opaque. Les discontinuités spatiales et temporelles deviennent invisibles, l'immatérialité insaisissable: c'est cela l'opacité. Les mots techniques pour décrire le réel deviennent écran, et les paroles, comme les actes, prêtent à conflit. Sans poétique, nous perdons notre capacité à la fluidité, nous dépendons des formes apparentes et non de l'essence des formes. Nous perdons notre possibilité de naviguer au travers des frontières, des temps, des mondes, nous nous heurtons à ces frontières, à ces temps, à ces mondes comme à autant d'inconnus. La poétique est notre chance de voir en nous l'autre, le différent, sans en faire un ennemi. Perdre la conscience nuitale, c'est perdre toute possibilité d'accueil.

Ce qui mérite d'être protégé, c'est notre capacité même à faire ou à défaire la nuit. C'est notre libre arbitre. En soumettant la nuit aux lumières du jour, nous limitons le champ de notre agir humain.

Ce qui mérite d'être protégé, c'est encore la confidentialité de l'intime, la valeur du doute, la démesure des choses, les savoirs au-delà des savoirs. Or nous avons besoin de cette part de nous et du monde qui est à l'abri de la culture et de l'efficacité (Anne Perraut-Soliveres, Didier Demorcy, plus particulièrement).

Penser la nuit à travers ce que nous risquons de perdre nous a amenés ainsi progressivement à définir la nuit par *des passages* [2]: passages qu'il nous faut faire entre l'expérience du jour et l'expérience de la nuit de façon à garder notre vigilance et notre conscience de la perte. Passages entre la continuité et la discontinuité du réel, entre le provisoire et le définitif, entre le rêve et le désir, entre le désir et la peur; sans ces passages, la nuit ne dévoile pas son sens.

Ce qui séduit dans la nuit, ce qui la différencie du jour, c'est qu'elle est, et peut être vécue comme telle, le territoire des superpositions, des emmêlements, des pelotes aux fils multiples qui, au fur et à mesure qu'on les déroule, s'emmêlent les uns aux autres. Les passages qui habitent la nuit emmêlent les différentes nuits au sein de la même nuit: nuit poétique, nuit amoureuse, nuit spirituelle, nuit fantastique, nuit lumineuse, nuit bruyante d'activités, nuit solitaire… Ces labyrinthes font l'épaisseur, les rythmes, les mystères de la nuit.

Le passant de la nuit franchit des portes, déplace des frontières, pénètre des zones interdites, construit à sa façon des relations entre ce que le jour fragmente et éloigne. Il n'y a pas d'arrêt dans la nuit, le déplacement est continu; on franchit sans cesse des frontières, des tabous. Il s'agit toujours de passer d'un côté à l'autre. Ce faisant, le passant de la nuit, passager du flou, voyageur de l'utopie, éclaire des territoires invisibles de jour, des territoires que le jour, avec ses segmentations de lumière, ne sait pas voir, et parfois ne veut pas voir ou craint de reconnaître. Ces territoires éclairés par la nuit, ce sont les *marges* et les *entre-deux* [3] qui, dans la nuit, prennent l'importance et l'autonomie que le jour leur refuse.

Penser la nuit comme continent de passages repose ainsi la question du centre. Le jour, tout est fait pour donner l'illusion du centre unique. La nuit, chaque situation peut se donner à voir comme centre.

Dans *Figure de l'immanence – Pour une lecture philosophique du Yi King*, François Jullien écrit: « Seule la coexistence de deux centres permet un véritable équilibre. En effet, dès lors qu'on n'a qu'un seul centre, on "s'attache" à lui, il nous arrête dans une position déterminée où l'on se trouve, par conséquent, en porte-à-faux par rapport au renouvellement du cours des choses. Ne pouvant s'adapter au caractère constamment changeant des circonstances, ce "juste milieu" immobile nous conduit infailliblement vers la "partialité". Au contraire, la véritable centralité consiste à évoluer d'un centre à l'autre, par conséquent à pouvoir aller dans un sens aussi bien que dans l'autre, à savoir manifester aussi bien telle attitude que son opposé, en fonction de ce qu'exige chaque occasion. » Et il continue plus loin: « Un juste milieu immobile nous condamne à la demi-mesure puisque nous n'oserions jamais suivre résolument une orientation donnée; au contraire, la capacité d'osciller d'un centre à l'autre nous permet d'embrasser tout le réel, d'un bord à l'autre, donc de façon radicale et d'en exploiter à fond toutes les possibilités. »

La nuit, un territoire de prospective: la question du « jusqu'où... ne pas... »

C'est en cela que *la pensée nuitale*, pensée décentrée qui facilite le détachement par rapport à un centre unique et permet de mieux explorer des centres multiples en allant de l'un à l'autre, est *une pensée prospective*.

Nous devons à Geneviève Clancy cette belle expression de *pensée nuitale*. De quoi s'agit-il? Certes pas de se poser dans la nuit entre le coucher et le lever du soleil, car on peut se forger une représentation de la nuit en restant prisonnier de ses certitudes diurnes. Il s'agit de se plonger dans les territoires de l'incertain, de l'indicible, des passages, du poétique. Il s'agit d'aller en terre inconnue, là où l'attachement à une raison unique n'est plus possible. J'ai ressenti ce message fort lors de l'intervention de Jean-Luc Nahel. En nous invitant à explorer les « Nuits d'ailleurs », il a suscité en nous un désir de dérangement. J'ai également vécu beaucoup d'autres interventions comme autant d'invitations au décentrement par le passage en nuit. Sans me

risquer à clore une liste, je pense en particulier aux temps fort des paroles d'Alain Didier-Weill, de Didier Demorcy, avec ses chauves-souris et sa poésie des marges, d'Anne Perraut-Soliveres, militante passionnée et passionnante des savoirs de la nuit, d'Étienne Racine, sur cette terre inconnue de la techno, de Geneviève Clancy...

La pensée nuitale développe en nous, plus que le jour, ce sixième sens qu'est le mouvement et dont a parlé Edith Heurgon en insistant sur le caractère prospectif de la démarche. La nuit est mouvement. Plus que le jour, elle exacerbe tous les sens, y compris la vision, car les lumières n'éclairent pas toujours là où il y a à voir. Souvent trop de lumière focalisée sur un point cherche à donner à voir, mais empêche de voir. Anne Perraut-Soliveres disait cette forte phrase : « La nuit on éprouve, on ne prouve pas. »

Enfin, la pensée nuitale libère la prospective de la dictature des chiffres. La culture de la mesure, de la statistique, de la comptabilité s'impose le jour. Avec les mesures, font aussi force de loi les pensées cloisonnées et les découpages abstraits de l'activité humaine. Lorsqu'elle s'en affranchit, la prospective encourt le risque de perdre sa crédibilité. Le jour, territoire du pouvoir et règne de l'efficacité, incite la prospective à se soumettre à la dictature de la *pensée diurne*. La nuit vient la rappeler à l'ordre : le réel ne se met pas en équation. 1+1 ne font pas 2, ils font *plus que 2*, si l'on sait voir la richesse des différences, des tensions, des non-dits, des passages, des temps infimes ou distendus. Les questions essentielles à la vie, à l'humain, ne se mettent pas en équation ; les chiffres ne sont rien si on ne les soumet pas à la raison. Au cours du débat qui a suivi l'intervention de Bernard Millet, nous nous sommes demandé si le jeu en valait la chandelle ? Or à la question de savoir si l'on veut prendre le risque d'éteindre la nuit en l'allumant comme le jour, en faisant durer le jour, on ne peut répondre seulement par des chiffres. *Il faut engager notre pensée nuitale.*

En s'émancipant des mesures, et souvent, on l'a vu, du règlement ou de la loi [4], la pensée nuitale peut dériver vers trop de démesure. S'émanciper des cadres du jour apporte certes une largesse de vue, mais expose aussi au risque de dérapage. Comment dès lors éviter à la fois l'écueil du jour (cloisonnements, pensée abstraite, oubli de l'humain sous couvert d'efficacité) et l'écueil de la nuit (ignorance des cadres, confusion entre ce qui est en marge et ce qui est cœur) ? En s'astreignant à la *vigilance*, à une pratique du *juste milieu*.

En quoi consiste-t-elle ?

À soumettre toute analyse ou tout point de vue à la question « jusqu'où… ne pas ? », question de vigilance à laquelle nous a invités, dès le début du colloque, Robert Lévy : nous devons être clairs, disait-il, sur le projet que nous avons par rapport à la nuit. Voulons-nous construire, en auscultant la nuit, une pensée du jour plus riche ? Voulons-nous protéger des zones d'ombre et préserver cette ressource rare qu'est la nuit ?

En posant ces questions, il nous invitait à penser l'essence même de notre humanité : y a-t-il des valeurs à protéger, parce qu'elles font société,

sans lesquelles nous pourrions glisser de « futurs souhaitables » égocentrés vers des « futurs haïssables » ?

Futurs haïssables des génocides (Éric Sandlarz), des viols, futurs haïssables d'une économie qui brise les civilisations, qui détruit l'écologie de la planète, futurs haïssables des éclairages destructeurs qui polluent les rythmes humains, détruisent les capacités fécondes des êtres en ôtant tout repère, et que nous avons peut-être voulu désigner par le terme « d'agitation ». Agitation d'une nuit trop éclairée qui appauvrit les sens, agitation résultant de la frénésie avec laquelle certains veulent s'approprier tout, partout, tout le temps, agitation qu'il serait faux et dangereux de vouloir réduire à un phénomène de génération. Faut-il des valeurs stables ? Faut-il débattre de toutes les valeurs ? En débattre, n'est-ce pas déjà constater qu'elles sont en recul ? Faut-il en inventer de nouvelles ? Qui ? Comment ? Jusqu'où ? Y a-t-il des limites à la non-limite ?

À inscrire la pensée nuitale dans des cadres pour en assurer la fécondité. La démesure, les dérapages, les aveuglements ne sont pas seulement des conduites individuelles, ce sont aussi et surtout des phénomènes collectifs. Ayant fait maintes fois ce constat, il était logique que la question des cadres qui permettraient de préserver une pensée nuitale éclairée et éclairante soit posée. Nous avons eu cependant un débat animé sur la pertinence ou non-pertinence de cadrer la pensée nuitale pour limiter les risques de démesure collective. Certains estimaient que la nuit tirait sa fécondité des libertés qu'elle avait par rapport au jour et que le principe même de situer la pensée nuitale dans des cadres et de la soumettre à contrôle était contraire à cet esprit de liberté créative. D'autres estimaient que la question des cadres devait être posée mais qu'il fallait donner un sens différent à la notion de cadre. De ce débat contradictoire m'a semblé naître une conception originale de la notion de cadre, se détachant d'une vision normative. Penser la nuit et la relation entre nuit et jour appelle, avons-nous dit, l'exercice d'une conscience collective. Et c'est l'exigence de collectif pour réfléchir, décider, agir, évaluer, qui constitue le cadre souhaitable de la pensée nuitale. Satisfaire à cette exigence de collectif demanderait cependant que soient reconnus cinq principes : un principe d'intelligence collective (associer les savoirs ordinaires à la décision) ; un principe d'identité du collectif (reconnaître la notion de coresponsabilité et l'organiser ainsi que le droit à expérimenter) ; un principe d'évaluation (évaluer de façon délibérée et collective) ; un principe de mondialité (préserver le bien commun de la planète) ; un principe d'économie responsable (orienter les choix économiques en fonction des objectifs écologiques et humains). En atelier, plusieurs témoignages ont permis de voir que cette exigence du collectif pouvait être un gage d'inventivité en même temps qu'un garde-fou ; ils ont insisté cependant sur la nécessité de ne pas cloisonner le champ de responsabilité du collectif pour qu'il puisse prendre conscience qu'il participe par ses actes ou positions au destin écologique, humanitaire et éthique du monde.

La pensée nuitale : concepts pour éclairer la pensée diurne

Cette réflexion sur la nuit, sur ce qu'elle était et n'était pas, sur ce qui était à préserver, ce que nous risquions de perdre a révélé des concepts nouveaux propres à enrichir la *pensée diurne*.

En effet, pendant les débats, des mots-force, pour reprendre l'expression de Kelly Basilio, ont surgi et ont nourri la pensée circulante du colloque. Méritent-ils le terme de concept ? Pour certains, il me semble que oui. Je fonde ce sentiment sur la remarque suivante : la plupart des concepts que nous utilisons sous-tendent notre représentation mentale d'objets ou de *situations nommables* (définissables et stabilisées). Ils sont adaptés au monde du jour, monde des objets et des frontières. Pour penser la nuit, ces concepts se sont révélés insuffisants, voire inadaptés, car ils ne permettent pas une *représentation mentale des passages, des emmêlements*, de ce qui ne se donne pas directement à voir, de ce que l'on voit à travers le mouvement, la palpation, la respiration. Nous avons besoin de concepts de nature différente qui permettent d'approcher mentalement les phénomènes du non-visible, de l'immatériel, du circulant. Et c'est précisément tout l'intérêt des mots-force qui ont circulé durant le colloque.

Outre le fait qu'ils sous-tendent une perception mentale de la nuit, ces concepts permettent également d'élargir les représentations diurnes, car la nuit est toujours présente potentiellement dans le jour, et le jour ne s'explique en dynamique que par cette nuit en devenir qu'il porte en lui.

J'ai retenu [5] ici trois *concepts nuitaux* : *l'entre-deux, la saveur et le monstre.*

L'entre-deux

Il s'agit d'un espace, de ce qui est entre deux choses, d'une capacité entre deux extrêmes.

L'entre-deux immatériel ne se donne pas facilement à voir, mais de lui dépend l'existence d'une tension féconde dans un couple ou dans un assemblage. Si l'on supprime l'entre-deux, l'assemblage casse : la tension interne trop rigide a créé une fragilité ou bien, à l'inverse, faute d'espace, la tension a disparu et les différences entre les parties s'étant estompées, le tout est devenu immobile et va vers sa mort.

L'entre-deux, avons-nous dit, est le territoire des seuils, des points de bascule, de ce qui nourrit la germination de mondes différents, alternatifs. C'est un territoire de surgissements, de jaillissements, avec ses tensions et ses violences, mais aussi ses frôlements, ses rêves, ses futurs souhaitables. C'est un territoire de passage, d'interdits violés, de « dérogements » (et non de dérogations).

La nuit est faite d'entre-deux : sommeil et rêve, savoirs de l'être et savoirs de l'inconscient, vie et mort ou renaissance ; continuité et discontinuité. La nuit est même peut-être elle-même un entre-deux : entre la terre et l'univers, entre la conscience des hommes.

La nuit est un espace d'absence de trop-plein : trop-plein de paroles, de

lumières, de bruit. Elle laisse place et temps à ces entre-deux que sont les paroles intérieures (en opposition aux paroles de la cité), les lumières de l'obscur (en opposition aux lumières artificielles), les bruissements furtifs des déplacements invisibles (en opposition au brouhaha des mobilités urbaines). La nuit, territoire d'entre-deux, devient laboratoire d'alternatif, alchimie entre désir, émotion et raison, espace-temps de l'instant, là où la durée n'est plus mesurée, où le temps se démesure.

Luc Gwiazdzinski disait de cet entre-deux qu'il était un territoire de sortie. *Un territoire à prendre par le jour ? Est-ce si sûr ?* Il deviendrait alors bruyant, « bavardeux » ; alternatif, il ne le serait plus. Qu'est un jour sans clair-obscur ? Qu'est un jour qui ne laisse pas pénétrer le silence, la demi-teinte, l'intime ? Un jour qui brille de ses technologies, qui renonce au calme du tâtonnement, n'est-il pas en grande vulnérabilité ? Le jour a besoin d'entre-deux, il a besoin de territoires de nuit, il a besoin de la nuit, avec ses silences, sa capacité nourricière, ses savoirs, ses mystères.

Si le jour envahit les entre-deux et les éclaire, il se condamnera alors à perdre ses espaces de fluidité, il se rigidifiera dans son homogénéité. Ce concept d'entre-deux est donc utile au jour : il permet de représenter sa capacité de fluidité. Il permet aussi, plus facilement, de passer d'une représentation monocentrée des situations à une représentation pluricentrée : le fait de considérer les entre-deux comme des centres temporaires permet une représentation plus dynamique des logiques de connaissance, des formes de pouvoir et des systèmes de décision.

La saveur

Il est vrai que l'on parle souvent d'une nuit savoureuse. Les sentiments (souvenirs, ambiance…) et les émotions (partage, rencontre…) s'unissent dans cette expression, connotée comme subjective : le « goût de la nuit ».

Le concept de saveur est autre : la saveur, forme subtile, sans matière, est cet infiniment petit, ce non-quantifiable qui permet que s'établisse un dialogue avec le monde. La saveur intègre une certaine relation avec les êtres et avec les choses. Lorsque nous disons d'une nourriture – mais aussi d'une nuit – qu'elle est savoureuse, nous lui reconnaissons une capacité à développer notre qualité sensorielle et à stimuler notre corps, notre esprit, notre énergie.

Il y a différentes saveurs, chacune excitant, stimulant, régulant de façon particulière notre rapport au monde. Par ces saveurs, par leur dosage, nous goûtons la vie et nos relations aux autres. Chaque paysage, chaque situation, chaque événement, chaque musique a ses saveurs propres qui nous mettent, ou non, en harmonie avec ce paysage, cette situation, cet événement, cette musique. Ces saveurs développent notre capacité à intégrer l'événement, à faire face à la situation, à nous vivifier d'un paysage, d'une musique ou, au contraire, à y répondre par le rejet ou la violence.

Or, par ses emmêlements, par ses passages et ses juxtapositions, la nuit réunit en elle toutes les saveurs ; elle nous ouvre à la saveur de l'univers. À

son état naturel, avec sa lumière naturelle, avec sa musique, ses paysages et odeurs naturels, elle est à la fois douce, salée, acide, amère, piquante. La nuit est tout cela à la fois lorsqu'on n'intervient pas. Elle est pleinement et harmonieusement savoureuse.

Le jour, du moins en milieu urbain, il est rare que l'on ressente cette saveur globale, car le jour urbain est artificiel comme a tendance à le devenir d'ailleurs la nuit urbaine. La lumière électrique, le bruit des machines, la concentration d'équipements, la proximité forcée des gens changent la saveur du jour. Elle devient plus acide, ou piquante, que douce. Une saveur forcée, amplifiée, qui sollicite trop les sens et prédispose à l'animosité, au conflit, à la surexcitation…

À l'abri des lumières artificielles, du bruit des transports, des flux d'automobiles, la nuit permet de se reposer du jour, de retrouver une saveur plus apaisante, plus douce, voire – mais cela devient rare – plus globale (toutes les saveurs à la fois, ce qu'en diététique on nomme fade : ce qui permet de révéler le goût des choses).

Il est donc important de préserver la *fadeur*[6] des nuits. Mais comment maintenir cet équilibre naturel des saveurs nocturnes, cet équilibre aujourd'hui en péril ? En ne brouillant pas les nuits étoilées, les silences de l'univers, les paysages de l'ombre par la lumière électrique, par l'agitation diurne, l'encombrement des espaces. En ne confondant pas la nuit et le jour. En veillant, également, à l'harmonie des saveurs du jour : acide mais pas trop, doux en même temps que salé, amère et piquant à doses contenues. Le jour, nous avons également besoin que soient préservés des *espaces savoureux*, des temps d'harmonie pour pouvoir établir notre rapport au monde et préserver notre dialogue avec la nature. Nous avons besoin de moments et d'*espaces de jours nuitaux*. Comment parviendrons-nous à éveiller notre conscience de mondialité si nous perdons définitivement notre rapport à la saveur douce et à l'harmonie des saveurs ?

La saveur, concept de la nuit, *les saveurs*, concept du jour, voici des concepts qui nous permettent de remettre l'économie et la technologie à leur juste place. Jusqu'où ne pas perdre la saveur du monde ?

Pendant le colloque, nous avons *ressenti* ce concept de saveur : saveur associée à la musique (Michel Benhaïem), à la marche calme (dans la baie du Mont-Saint-Michel), à la douce obscurité des chandelles, aux balades étoilées dans la campagne de Cerisy. Il s'est imposé comme un concept fort de la pensée nuitale qu'il nous faut apprendre à décliner : *une ville savoureuse, une nuit savoureuse, une économie savoureuse, pourquoi pas ?* Peut-être voisine-t-on là, avec ce futur « délicieux », dont j'ignorais l'existence avant d'entendre Sonia Masson, comédienne merveilleuse qui nous a enveloppés dans ses rêves et dans ceux d'Hélène Cixous. Cette ville, cette nuit, cette économie savoureuse ne peuvent pas être une ville, une nuit, une économie du « tout, partout, comme je veux », du tout appropriable, car alors il n'y aurait plus de désir, plus de rencontres amoureuses, plus de vibrations, plus de territoires du rêve. Il n'y a plus d'échange fécond dans une économie du tout appropriable.

Le monstre

C'est un être fantastique et effrayant, dont la fragilité nous intéresse : il a peur de la lumière qui met à jour son incohérence et qui lui fait perdre le pouvoir qu'il en tire.

Nos rêves sont peuplés de monstres qui disparaissent lorsque nous ouvrons les yeux, lorsque nous éclairons l'innommable. Pour chasser les monstres, disait Alain Didier-Weill, il ne faut pas dormir.

Pourquoi le monstre est-il un concept pertinent pour penser le jour ? *La pensée diurne* s'efforce de donner des formes cohérentes, de fournir des justifications par la raison ; mais elle est mal armée pour voir les monstres du jour, ces situations impensables, ces barbaries qui s'accaparent le monde. Le monstre, c'est le haïssable, le destructeur de vie, la créature-situation qui repousse l'harmonie au-delà des frontières de l'impossible. Le monstre est créateur du néant : plus de parole possible, c'est lui qui la prend ; plus de musique, plus d'art, plus de saveur douce. Le monstre clôt les espaces intérieurs, il les réduit, les ronge, tout comme il clôt les espaces de l'être ensemble. Il nous tire, chacun de nous et les sociétés avec, vers les ténèbres froides et sombres.

Repérer le monstre, anticiper ce qui peut tirer vers les ténèbres, dans une situation, dans une société, c'est se préparer à la résistance et au combat. « Regarder de l'autre côté du désastre », c'est combattre. À l'inverse, croire que la lumière artificielle suffira à chasser le monstre, c'est se leurrer et prendre pour définitive une fuite qui n'est qu'illusoire : chassé, le monstre réapparaît ailleurs, encore plus informe. Il faut combattre les monstres et pour cela ne pas fermer les yeux. Car le jour, la nuit des ténèbres existe aussi si l'on ferme les yeux.

Pour penser avec vigilance : questions posées par la nuit

Que certains soient attirés par la nuit, aiment vivre la nuit, y travailler, y prendre plaisir, soient des habitants de la nuit et non des passagers éphémères, est une réalité tangible qui n'est pas nouvelle, même si elle s'épanouit davantage aujourd'hui dans les grandes villes modernes. Mais que ce noctambulisme soit une tendance culturelle est une autre question.

La nuit est porteuse de culture ; elle inspire les arts, la peinture, la musique, le cinéma, le théâtre, la poésie, la photo… Ce colloque en kaléidoscope a éclairé cette dimension culturelle de la nuit, en montrant combien, toutefois, pouvait être éphémère ou fugitif l'art de nuit.

Nos débats ont aussi mis en exergue le fait que la nuit délivrait des connaissances originales, spécifiques, qui font de la nuit un espace-temps culturel.

Mais c'est tout autre chose d'affirmer que la tendance au développement de l'activité nocturne est une tendance culturelle.

De nombreuses personnes vivent et se socialisent la nuit ; elles inventent des pratiques nouvelles, notamment en matière de mobilité nocturne (nous

en avons abondamment parlé). Mais peut-on pour autant dire que ces pratiques sont induites par *la culture nuitale*? On ne peut nier un certain phénomène de propagation des arts nocturnes le jour. Mais la nuit semble aujourd'hui surtout envahie par une culture diurne dans laquelle l'économie joue le rôle principal. Quant à la pensée nuitale, elle se trouve plutôt contaminée, colonisée par la pensée diurne. Cet impérialisme diurne l'oblige à adopter une posture de pensée résistante.

Alors que ce qui brille la nuit est sous influence de la culture diurne, la culture de la nuit serait plutôt une culture de résistance qui ne se donne pas facilement à voir. Sa propension à se diffuser ne s'exercerait que dans les marges, dans des milieux acquis à sa cause et selon les rythmes de l'éphémère. Cela expliquerait la préférence de certains milieux noctambules pour une sorte de secret, leur attachement à des codes d'appartenance et le fait qu'ils aiment se révéler dans des manifestations exceptionnelles, elles-mêmes éphémères.

Cette culture souterraine, de résistance, ne permet pas d'expliquer le développement du noctambulisme, tendance essentiellement induite, ou pour le moins stimulée, par *l'expansion économique du jour*. Sous couvert de progrès, de performance, d'efficacité, de sécurité, la sphère économique s'étend, selon des temporalités qui ignorent les rythmes naturels; les activités de services prolifèrent: de jour comme de nuit, il faut conquérir des marchés. Il ne faut pas s'y tromper: la ville 24 heures sur 24 est le résultat d'une conquête économique bien plus qu'elle n'est la conséquence d'aspirations culturelles. Mais cette conquête sait maquiller ses motivations en arguments culturels. Elle sait faire briller la nuit, l'inonder de lumière électrique pour la rendre attractive. Cette ouverture d'espace-temps aux populations noctambules peut ainsi prendre l'apparence d'une conquête culturelle, alors qu'il s'agit surtout d'une extension de la sphère marchande qui impose ses règles à tous les travailleurs de nuit, en les soumettant aux mêmes obligations de productivité que le jour, et qui ignore les besoins élémentaires des habitants, en perturbant leurs rythmes biologiques naturels. Ce qui faisait la culture de la nuit, *ses rythmes propres, la préservation de la sphère intime, les savoirs de bricolage, la résistance au tout économique et à l'hégémonie du dogme de l'efficacité*…, tout cela tend à disparaître, sans qu'il soit véritablement permis de dire qu'une autre culture nuitale émerge, tant celle qui se montre est dominée par l'économie.

De ce débat sur la nature culturelle ou économique du développement des activités nocturnes ont surgi plusieurs questions.

Connaître et nommer les choses: la question des typologies

Pour parler des choses, nous les nommons, nous les classons, nous établissons des catégories desquelles, une fois instituées par les disciplines scientifiques, par les politiques publiques ou par d'autres processus, il devient difficile de s'abstraire. Les métiers en deviennent tributaires, les choix politiques s'y moulent… Elles conditionnent notre vie quotidienne, professionnelle, à l'école, à l'université, dans le monde politique, syndical et même associatif.

Ces *typologies diurnes* fragmentent le réel. De même que le prisme fragmente la lumière et isole ses composantes, la pensée diurne sépare les conduites de leur mesure, les chiffres de l'immatérialité des choses. En procédant par catégorisation, elle définit des espaces bornés dans lesquels les situations peuvent être classées, référencées et devenir opposables. *La pensée typologique diurne* est une pensée d'étalon-type, de modélisation qui, bornant les phénomènes, n'intègre pas leur dimension de flou, leur dynamique interne, leur énergie propre. Elle exclut les entre-deux. C'est *une pensée binaire excluante.*

La pensée nuitale a besoin également de nommer. Mais elle cherche à rendre compte de la tension entre les extrêmes, entre les différents. *Plutôt que prouver la performance des choses, elle en fait éprouver la différence féconde.* Elle tente d'ouvrir des portes à la pensée, de signifier que *le possible* ne procède pas d'un progrès linéaire mais d'une circularité entre les choses, les êtres, les espaces. *Elle invite à prendre en compte le mouvement, elle pose la question du mouvement, de la résistance et des basculements, des choix aux points de bascule.* Il est donc important qu'elle nomme les choses par ces points de bascule, qu'elle identifie les situations par leur mouvement. *On comprend, dès lors, que les typologies de la pensée nuitale ne soient pas de même nature que celles de la pensée diurne.*

Les interventions de Sandra Bonfiglioli, Laurent Queige, Peggy Buhagiar, Étienne Racine, Carlo Werner, plus particulièrement, ont en commun, dans leur diversité, de présenter des *typologies organisées autour des notions d'entre-deux, de points de bascule et de vibrations.*

Une ville, un espace, un groupe, une situation vibrent lorsque sont en mouvement, donc en tension, deux désirs indissociables: le *désir de possession et le désir d'existence* (Sandra Bonfiglioli). Ces désirs sont associés dans une sorte d'entre-deux en bouillonnement constant: le *piacere*, terme italien que la notion de désir ne suffit pas à traduire. Une typologie doit prendre en compte ce *piacere,* cette tension vibrationnelle d'une ville, d'un espace, d'une situation, qui peut basculer soit vers le *désir de possession* (et l'économie marchande y trouve son intérêt), soit vers le *désir d'existence* (et, là, la culture est déterminante). Faire apparaître cette tension permet de *concevoir la fragilité d'une situation potentiellement riche par sa vibration,* de mieux réfléchir au possible, à ce qui peut advenir. Si le choix est fait de basculer vers le désir de possession – vers le « tout est à prendre » –, cette typologie a le mérite d'alerter sur le risque qu'alors disparaisse la vibration, que ne soit plus audible le désir d'existence, culturel et humain, étouffé par le bruit de l'activité marchande. Si on ne veut pas accepter ce risque, alors il faut débattre des modalités d'action qui permettront de respecter la vibration, de maintenir la tension entre désir de possession et désir d'existence: en limitant l'économie marchande de la nuit, en appuyant les démarches culturelles…

De la même façon, chaque individu a des choix importants à faire. La façon dont il perçoit les situations qui le concernent détermine en partie ses choix et les typologies auxquelles il se réfère ne sont pas neutres à cet égard. Si ces

typologies présentent le rapport jour-nuit selon des segmentations d'heures rythmées par l'ouverture des commerces et des services, ce n'est pas la même chose que si elles mettent en évidence l'alternance de rythmes biologiques; cependant, dans les deux cas, l'individu n'est pas placé en situation de décision car le cours des choses ne dépend pas de lui. Si, en revanche, les typologies mettent en évidence des périodes charnières, d'entre-deux, où l'individu peut faire un choix qui oriente le cours des choses, alors il se sent concerné: il sait qu'il peut basculer vers quelque chose dont il ignore les conséquences et, en connaissance de cause, donc, il prend ou ne prend pas le risque d'aller vers cet inconnu. Ces périodes charnières sont celles où l'on peut se demander, par exemple: est-ce que je rentre ou est-ce que je reste (Peggy Buhagiar et Catherine Espinasse) ? Est-ce que je m'abandonne au sommeil ou est-ce que je continue à demeurer entre veille et écoute active, somnolence et écoute inconsciente (Anne Perraut-Soliveres sur le travail des infirmières de nuit)? Ce sont des questions de nuit que se posent et que résolvent quotidiennement l'infirmière de nuit, l'adolescent attardé, celui qui frôle les marges, et qu'ont évoquées divers témoignages lors du colloque. C'est autour des *points de bascule* que sont construites ces typologies de la pensée nuitale, aux moments où se joue l'ouverture mais aussi la fermeture des possibles.

Ces typologies permettent moins de décrire une réalité que l'on s'efforce de rendre objective par des mesures que d'inviter les personnes et les sociétés à réfléchir aux choix à faire et aux conduites à tenir. Elles ouvrent le débat. Ce sont des invitations à prolongement, à dialogue. Le dialogue entre équipes de jour et équipes de nuit dans un hôpital, par exemple, ne peut pas s'établir autour d'une *feuille de route* normative, qui catégorise, borne et cloisonne les tâches à accomplir, alors que l'essentiel de la pratique des infirmières réside dans la façon dont, précisément, sont assurés les entre-deux. Pour que le dialogue s'instaure sur les entre-deux, encore faut-il qu'existent des mots pour en parler.

Connaissance des choses, dialogue entre les gens, prise de décision vigilante, mais aussi *compréhension des pratiques culturelles nuitales*. Les typologies normatives peuvent occulter les caractéristiques de la culture de nuit, cristalliser les tensions entre la société et les jeunes par assimilation entre noctambulisme et jeunesse, par exacerbation des phénomènes de drogue et d'illégalité… Une typologie qui mettrait en évidence la quête d'idéal des pratiquants de la nuit (Étienne Racine) et leurs aspirations à atteindre cet idéal par l'art, la fête et la musique se référerait à des *données du flou*, non bornables, telles que *l'unité, la tolérance, la paix. Ce sont des ambiances, des attitudes, des exigences qui privilégient les passerelles et qui se développent plus facilement dans des espaces d'entre-deux*. En ne mettant pas le projecteur sur ces *discriminants flous* et en l'orientant à l'inverse sur des facteurs objectivés et mesurables, tels que le niveau sonore ou la consommation de substances illégales, les typologies diurnes suscitent des mesures répressives mais ne favorisent pas la prise de conscience des idéaux qui traversent la jeunesse et, plus généralement, les lieux alternatifs.

Les rapports entre ordinaire et extraordinaire

Les connaissances normatives et la pensée diurne n'éclairant pas les territoires de l'entre-deux, elles permettent mal d'appréhender la réalité ordinaire des jours et des nuits et leurs tensions fécondes. Comment faire, donc, pour éclairer ce non visible?

Pour certains, et le colloque en a débattu, les *nuits extraordinaires* et les événements nuitaux permettent de révéler l'ordinaire, le donnent à voir, l'imposent à la vue. En quelque sorte, si l'on fait d'une nuit *une nuit non ordinaire*, comme par exemple les Nuits blanches, les habitants du jour, devenus exceptionnellement « passagers de la nuit », côtoieront la culture nuitale et pourrons en conséquence modifier leur vision et leur connaissance.

Ainsi, ce serait la non-reproductibilité de l'événement, de cette nuit non ordinaire, qui permettrait d'établir des passerelles de compréhension entre le jour et la nuit.

Encore faut-il réfléchir à la nature de ces passerelles. La peur va peut-être quitter momentanément certains comportements diurnes grâce à des rapprochements festifs, à des services largement ouverts, à des lumières qui brilleront toute la nuit. Mais la nuit extraordinaire prépare aussi « la ville ouverte 24 heures sur 24 », elle abolit encore plus les frontières entre l'intime et l'économie, entre la vie privée et l'économie. Aussi, peut-être les nuits extraordinaires sont-elles des passerelles vers le tout-économique?

En revanche, est apparue durant le colloque une autre notion de l'extraordinaire*: l'extraordinaire comme capacité à faire advenir l'ordinaire lorsqu'il se défausse.* Ainsi l'aube est-elle extraordinaire, après une nuit de doutes, au moment précis où l'on sait que tout recommence, que la mort n'est pas venue. Mais elle est aussi extrêmement ordinaire par la succession quotidienne et rythmée des aubes[7]. Et c'est précisément cette tension entre son caractère ordinaire et son caractère extraordinaire qui fait qu'à ce moment précis tout est possible. De même, une promenade de nuit, ou au crépuscule, comme celle que nous avons faite dans la baie du Mont-Saint-Michel à pied entre sable et ciel, entre silence intérieur et cris des mouettes, était extraordinaire et ordinaire: elle ouvrait en chacun de nous tous les possibles. De même, ce temps de musique, concert ordinaire devenu extraordinaire dans ce temps suspendu que nous a fait vivre Michel Benhaïem. Encore une fois nous touchions là la tension féconde entre ordinaire et extraordinaire.

La pensée nuitale révèle cela; elle ne fait pas que mettre le projecteur sur l'extraordinairement festif. La question qui se pose à l'issue de ce colloque ne me semble pas tant celle de la nécessité ou de l'apport de Nuit blanche, ou d'autres manifestations extraordinaires, que celle des moyens

que nous nous donnons pour disposer de *moments sublimes, extraordinairement ordinaires, qui nous font voir au fond de nous la réalité du tout-possible.*

Si nous voulons garder notre aptitude à la vigilance, développer notre capacité à voir dans l'autre l'étranger qui est en nous, et non l'ennemi dont les différences font peur, nous avons besoin de ces moments sublimes. Nous avons besoin de nous protéger de l'envahissement marchand de la technologie, de la profusion des lumières électriques, des vacarmes des flux incessants des villes. Nous en protéger la nuit, nous en protéger aussi le jour. Cela n'exclut nullement la fête, fête authentique où des moments infiniment ordinaires sont présents. La fête pourrait être réhabilitée dans l'ordinaire.

La question de l'inappropriable

Ainsi en revient-on à la nécessité d'une attitude de vigilance et à la question *jusqu'où… ne pas?* évoquée plus haut.

Jusqu'où… ne pas enfreindre la liberté par des cadres?

Jusqu'où… ne pas envahir les nuits par les lumières électriques et les activités marchandes?

Jusqu'où… ne pas assouvir le désir de possession et masquer le désir d'existence?

Jusqu'où… ne pas voir les monstres de nos modernités?

Jusqu'où… ne pas se dessaisir de notre mondialité?

Par le fait qu'elle se prête au dépassement des frontières, la Nuit révèle, paradoxalement peut-être mieux que le jour, les dangers qu'il y a à ignorer le caractère *inappropriable* de certaines choses, de certains biens, de certaines richesses, de certaines valeurs. Ce risque a été posé d'emblée par Alain Didier-Weill et nous l'avons eu constamment à l'esprit durant nos débats.

Il y a des biens qui disparaissent en devenant marchands, d'autres qui ne trouvent leur valeur que dans le partage gratuit, d'autres enfin qui fondent le désir d'existence de chacun et dont l'intimité doit être partagée : ainsi les rythmes biologiques, la nature, le ciel, ou encore la paix, l'amitié, l'amour, la vie de famille, le corps humain, la dignité, la curiosité…

La nuit est-elle un de ces biens? Source de richesse, elle l'est, mais précisément par le fait qu'elle contient en elle-même tous ces biens précieux: l'intimité de soi, les temps nécessaires à la vie, le bienfait du partage, la créativité associée à la curiosité, le retour dans la famille après le travail, la relation amoureuse, le contact direct avec l'infiniment petit des saveurs et l'infiniment grand des silences, la conscience de l'Univers, de la nature, de la mondialité…

Pourtant ces biens précieux, et la nuit avec eux, sont menacés par notre modernité (Sophie Body-Gendrot, Bernard Millet, François Colas…): destruction des rythmes biologiques par le travail continu et le dessein fou d'une ville ouverte 24 heures sur 24. Commercialisation des corps selon les circuits de distribution aussi sophistiqués que ceux des produits périssables. Abolition du sentiment de nature, dont les saveurs comme les colères sont mises à l'écart, masquées par une économie du risque zéro qui, pour se développer, exploite toutes les craintes mythiques de la nuit et fait proliférer le sentiment d'insécurité. L'économie s'est emballée, engouffrée dans la folle perspective qu'il était possible d'assouvir le désir de possession grâce au marché. « Tout, partout, tout le temps. » Mais pas pour tout le monde. Pas pour les travailleurs de nuit contraints à des rythmes qui cassent leur santé et leur vie de famille. Qui cassent leur vie tout court. Les employés des *call-centers*, les personnels d'entretien, les livreurs de pizza à toute heure… Ceux-là n'ont pas vraiment le choix. Arrivés en bout de course ou sortis d'eux-mêmes de ce système fou, ils errent, sdf; leur présence de jour est une déchirure dans une société riche, leur présence de nuit, soit dans le froid des rues, soit dans la promiscuité des foyers d'hébergement, est une honte hurlante, mais invisible pour les diurnes. La Nuit concentre les drames vers lesquels nous courons en oubliant toute raison et toute exigence de dignité.

L'économie s'est emballée, engouffrée dans la folle perspective d'illuminer la planète entière pour mieux la dominer, avec comme conséquence la pollution lumineuse, véritable fléau qui détruit les équilibres végétaux et animaux.

« Le trop peu enfreint la liberté, mais le trop-plein la restreint. » Trop de lumière, trop de pleins nous empêche de nous hisser hors du paysage, nous empêche, comme le disait Bruno Chaouat, « d'accoucher de l'Humanité ».

S'approprier tout, « tout ce que je veux, partout, tout le temps », de nuit et de jour, c'est à la fois se condamner à la déraison, accepter d'aller vers le haïssable, briser la liberté, condamner la planète à sa perte.

Ce que la nuit sollicite, par ses tensions avec le jour, mais aussi parce qu'elle est le réceptacle de ce que le jour rejette, c'est *notre responsabilité collective*, notre responsabilité d'humain dont les consommations, y compris sous couvert de culture, mènent le monde à sa perte. Il y a dans la nuit une dimension écologique et éthique qui n'est pas assez perçue. Il a fallu Kelly Basilio, nous parlant d'Homère, pour que surgisse clairement dans nos débats ce qui a été tout le temps sous-jacent: la pensée nuitale apporte une quatrième dimension au développement durable, la préservation du rapport à l'univers. Si nous nous en réclamons, nous avons à préserver les ressources rares, à inventer une gouvernance qui implique la société civile dans les décisions, à rechercher et mettre en œuvre des formes économiques moins destructrices, mais nous avons aussi, surtout peut-être, à éviter que l'intelligence humaine ne soit enveloppée de brumes qui brouillent notre horizon et notre raison.

Un monde qui perd le sens de l'inappropriable, qui ne met pas de limites à la marchandisation et à la possession, est un monde qui, déjà, a cessé d'exister, parce qu'il a perdu le sens de l'humain.

Une nuit qui a perdu le sens de l'inappropriable, c'est une nuit qui a perdu sa distance féconde avec le jour, c'est une nuit qui fait devenir les hommes et les femmes objets de la nuit.

Une nuit inappropriable, c'est une nuit avec laquelle nous entretenons

une certaine distance qui nous permet à la fois d'être à l'intérieur de nous-même, en communication avec le monde et avec la nature. En cela, elle est nuit de jouissance, celle de se sentir infiniment petit enveloppé dans le même espace universel que tous les êtres, tous les arbres, tous les animaux.

Y a-t-il une citoyenneté de la nuit ?

Responsabilité collective. Déjà nous avons dit, à propos des cadres nécessaires à la pensée nuitale, que, face aux dangers de dérapages de la nuit, l'exigence de collectif était un garde-fou.

Ce colloque ne pouvait donc ignorer la question de la citoyenneté, que Luc Gwiazdzinski avait posée en introduction. Mais, là encore, la pensée nuitale nous permet de sortir du débat tel qu'il est posé aujourd'hui, essentiellement centré sur le « droit de la nuit » ou le « droit à la nuit » : droit à la mobilité, droit au logement, à la sécurité…

Il est vrai que la nuit mérite attention. Mais pourquoi mériterait-elle d'autres droits que le jour ? La nuit est le réceptacle de ceux qui subissent le non-respect des droits fixés par le jour. Les droits au logement, à l'emploi, à la mobilité sont bafoués le jour, mais est-ce en régulant la nuit par des droits spécifiques que les victimes de ces injustices diurnes seront mieux traitées ?

Y aurait-il d'autres droits spécifiquement nuitaux ? Ce débat a été ouvert, mais il n'a pas permis durant le colloque de saisir en quoi ces nouveaux droits consisteraient.

Reste donc l'éventualité d'*un droit de la nuit, régulateur du jour*. Avec une question cependant : cela ne reviendrait-il pas à renoncer à combattre les véritables *monstres* – la déraison, le manque d'éthique de l'économie, la domination dangereuse des chiffres ? Le moins que l'on puisse dire en tout cas, c'est que les débats n'ont pas construit un consensus autour de l'hypothèse de Luc Gwiazdzinski : le « droit à la ville la nuit permettrait d'éviter les pratiques diurnes d'ajustement technocratique ».

Pour autant, la question de la citoyenneté n'a pas été refermée, elle a été posée autrement.

Il y aura toujours, quels que soient les droits et les régulations, *une mise en tension* entre les différentes nuits : nuit comme espace de création et d'évasion, nuit comme espace de l'intime et de l'inappropriable, nuit comme espace marchand, lieu de conquête pour les entreprises, disait Étienne Racine. Il y aura toujours une tension entre ceux qui mettent la nuit au service de leur désir de possession et ceux pour qui elle est source de révélation et de désir d'existence.

De notre point de vue, la question de la citoyenneté prend sens moins dans la perspective de définir des droits supplémentaires que dans celle de gérer ces tensions. Ce n'est pas le citoyen de nuit qu'il s'agit de mettre au même niveau de citoyenneté que le citoyen de jour. Dépasser ces tensions, dont dépend la fécondité d'une société, selon le principe du 1+1 = plus que 2, en appelle à tous les citoyens et à leur conscience de mondialité.

Ce chemin ne va pas de soi, il est semé d'obstacles et ne peut être un chemin vers le consensus, car il est illusoire. En revanche, il faudrait aller vers la recherche d'une ouverture des possibles. C'est un chemin, indiquaient parmi d'autres Anne Perraut-Soliveres et Didier Demorcy, qui combine plusieurs démarches : prendre en compte les savoirs ordinaires de la nuit pour élargir l'intelligence collective du jour ; préserver des espaces d'entre-deux pour rendre possibles les créativités ; donner place à la poésie, à la musique, à l'art, forces de création et de contagion, lorsque la parole n'est pas entendue ; ouvrir un débat en tous les lieux sur les dangers du monocentrisme des cultures techniques… et, s'il le faut, organiser des résistances.

La nuit a besoin d'un renouveau de la citoyenneté, car elle est menacée, car elle n'est pas entendue et que son appropriation par le jour révèle les risques qu'encourt aujourd'hui l'humanité.

Au cœur de cette citoyenneté renouvelée, la problématique de l'intelligence collective nous a semblé majeure. Les savoirs nuitaux et la pensée nuitale ne sont pas simplement différents ; ils bousculent les territoires de pouvoirs par le fait qu'ils ne se situent pas dans le même projet, par rapport au pouvoir, que les savoirs et la pensée diurnes. « Le jour on prouve, la nuit on éprouve » (Anne Perraut-Soliveres). Là est leur force, mais aussi leur faiblesse. L'enjeu d'une citoyenneté active ne serait-il pas de mettre en dialogue fécond ces deux extrêmes que sont la recherche d'efficacité raisonnée et la sensibilité humaine ?

Notes

1 Voir le très beau texte d'Hubert Reeves, *L'Espace prend la forme de mon regard*, Seuil, 1999.

2 Cette approche de la nuit par *le passage* a été introduite dès le début du colloque par Catherine Espinasse, passage ente les âges, puis elle s'est dégagée de nombreux débats et construite avec des temps forts nourris par les exposés sur la photographie, par l'interprétation de Sonia Masson du texte d'Hélène Cixous, par la projection des films sur la nuit présentés par Sylvain Allemand.

3 Aux apports de débats, il faut ajouter plus particulièrement la contribution de

Didier Demorcy.

4 Débat qui a animé plus particulièrement l'atelier sur « la création des nuits ordinaires pour les nuits extraordinaires », l'exposé de Yann Thomas puis celui d'Étienne Racine.

5 Retenu des débats essentiellement, mais aussi des interventions d'Edith Heurgon sur *la saveur*, d'Alain Didier-Weill sur *le monstre*, et de beaucoup d'entre nous sur *l'entre-deux*.

6 Voir aussi *Éloge de la fadeur*, de François Jullien, Philippe Picquier, 1991.

7 Expérience troublante que connaissent les infirmières de nuit qui quittent leur travail à ce moment précis et passent le relais « au jour ». Elles quittent de « façon ordinaire » l'extraordinaire d'une nuit ordinaire.

Achevé d'imprimer en août 2005
sur rotative par l'imprimerie Darantiere, 21800 Quetigny
pour le compte des éditions de l'Aube
Le Moulin du Château, F-84240 La Tour-d'Aigues

Conception éditoriale : Sonja Boué
Mise en pages : Comporapid – Andernos (33)

Numéro d'édition : 1074
Dépôt légal : septembre 2005
Imprimeur n°

Imprimé en France

Table des matières

OUVERTURE, *Edith Heurgon* 5

1 – PENSER LA NUIT 21
Penser la nuit, *Robert Lévy* 23
La lumière secrète et la nuit, *Alain Didier-Weill* 31
Les nuits d'ailleurs, *Jean-Luc Nahel* 34
La nuit chez Homère, *Kelly Basilio* 38
Préserver la nuit pour réinventer le jour, essai de prospective nyctalogique, *Edith Heurgon* 50

2 – PRATIQUES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES 63
L'homme, animal diurne ?, *Bernard Millet* 65
Temps de la nuit et âges de la vie, *Catherine Espinasse* 74
Le phénomène techno, *Étienne Racine* 81
(intermède) La précision aveugle, *Didier Demorcy* 90

3 – EXPÉRIENCES ARTISTIQUES 91
L'art à travers la nuit, la nuit à travers l'art (synthèse de l'atelier), *Catherine Espinasse* 94
Marcheschi nyctographe, *Bruno Chaouat* 101
La nuit, un défi pour la peinture, *Ithzak Goldberg* 114
Au cœur de la photographie, la nuit, *Carlo Werner* 121
La nuit du cinéma, *Sylvain Allemand* 130
Victoire de la nuit, *Gilles Costaz* 133
Quelles nuits pour la musique ?, *Michel Benhaïem* 139
La nuit superlative et ses constellations, *Armelle Chitrit* 143
Méditations sur la nuit, *Geneviève Clancy* 161
(intermède) « Attention Rêves ! » : texte de l'adaptation théâtrale de « Rêve je te dis » d'Hélène Cixous, *Catherine Espinasse* interprété par Sonia Masson 168
(intermède) L'invention de la nuit, *Jean-Pierre Texier* 175

4 – ENJEUX ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES 181
Extension du domaine du jour, *Luc Gwiazdzinski* 183
La nuit à l'hôpital : une inversion des valeurs, *Anne Perraut-Soliveres* 202
La nuit dérobée, *Éric Sandlarz* 210
Les nuits américaines, *Sophie Body-Gendrot* 218
Les rapports entre la nuit et l'attractivité touristique des villes, *Laurent Queige* 229
L'urbanisme de la nuit, *Sandra Bonfiglioli* 239

L'économie de la nuit (synthèse de l'atelier), *Luc Gwiazdzinski* 256
Mobilités nocturnes (synthèse de l'atelier), *Edith Heurgon* 279

5 – Reprise et prolongement 295
Hommage à la nuit, *Josée Landrieu* 297

Centre culturel international de Cerisy-la-Salle

Le Centre Culturel International de Cerisy organise, chaque année, de juin à septembre, dans le cadre accueillant d'un château du XVII^e^, monument historique, des colloques réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels.

Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités de l'époque pour débattre de thèmes artistiques, littéraires, sociaux, politiques. Entre autres : Bachelard, Curtius, Gide, Groethuysen, Koyré, Malraux, Martin du Gard, Oppenheimer, Sartre, Schlumberger, Valéry, Wells.

- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel de Cerisy** et, grâce au soutien des « Amis de Pontigny-Cerisy », poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.

- Depuis 1977, ses filles, Edith Heurgon et Catherine Peyrou, ont repris le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités du Centre. Les sujets se sont diversifiés, les formules de travail perfectionnées et les installations modernisées.

Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que se nouent, dans la réflexion commune, des liens durables. Ainsi, la caractéristique de Cerisy, comme de Pontigny autrefois, hors l'intérêt, certes, des thèmes choisis, c'est la qualité de l'accueil ainsi que la convivialité des rencontres, « le génie du lieu » en somme, où tout est fait pour l'agrément de chacun.

- Les propriétaires, qui assurent aussi la direction du **Centre**, mettent gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, dont le Conseil d'Administration est présidé par Jacques Vistel, conseiller d'Etat.

Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel** a organisé près de **400 colloques** abordant aussi bien les œuvres et la pensée d'autrefois que les mouvements intellectuels et les pratiques artistiques d'aujourd'hui, avec le concours de personnalités éminentes. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à plus de **200 ouvrages**, dont certains, en collection de poche, accessibles à un large public.

- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil Régional de Basse Normandie, Conseil Général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy) ainsi que la Direction Régionale d'Action Culturelle, apportent leur soutien au fonctionnement du centre. Ne se limitant pas à son audience internationale, l'Association peut ainsi accueillir un public local nombreux dans le cadre de sa **coopération** avec l'**Université de Caen** qui organise et publie au moins deux rencontres annuelles.

Renseignements : CCIC, 27 rue de Boulainvilliers, F — 75016 PARIS
Paris (Tél. 01 45 20 42 03, le vendredi a.m.), Cerisy (Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39)
Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr